UNE MYSTIQUE EN ACTION

LE NATIONAL-SOCIALISME

Les accords de Munich le 30 septembre, les accords du 2 décembre à Paris, ont créé dans l'esprit des Français de toutes classes une curiosité voulant se rassasier. Les dures journées de la fin de l'été, où la névrose de la guerre hallucinait le peuple français, l'ont obligé à essayer de comprendre la nouvelle mystique née en 1923 en Allemagne. De même, de l'autre côté, les cris de : Vive la France, poussés à Munich sur le passage de notre représentant, exprimaient le désir de la masse germanique de battre en brèche un malentendu plusieurs fois centenaire. Il n'y a pas de ligne Maginot ou Siegfried pour barrer les courants spirituels.

Au cours des dernières années, l'auteur de ces lignes a suivi l'évolution de la pensée nationale-socialiste, il l'a vue se muer en mystique hitlérienne et il en a surveillé les réactions avec l'esprit froid d'un observateur impartial. Ses nombreux séjours en Allemagne prenaient l'allure d'enquêtes, aussi approfondies que possible. Formé par l'éducation de la seule science où l'intuition joue, à savoir la médecine, il a étudié l'Allemagne comme un cas clinique, un beau spécimen de contagion mentale. C'est un peu ce long travail de quinze ans qu'il va essayer de résumer. Il exposera d'abord ce qu'il y a de neuf dans le concept hitlérien de la Vie, ce que ce nouveau dogme, né de la souffrance par le vouloir d'Hitler, présente d'original. Il illustrera d'exemples, choisis dans l'existence

ardente de la nouvelle race allemande, l'application parfois brutale, toujours logique avec elle-même, de la religion placée sous le signe de la svastika.

Cet exposé ne sera qu'une suite de faits rapportés par un témoin, non par un homme de parti : une étude, non une thèse.

Principes de base du national-socialisme.

De tous les mouvements ayant voulu donner à la vie un nouveau sens, de tous les programmes appliqués depuis 1918, l'hitlérisme est le seul intégralement mystique. Il s'adresse, pour recréer la race et modifier les conditions quotidiennement matérielles de l'existence, non aux besoins du corps, mais à ceux de l'esprit, non aux forces matérielles, mais aux puissances de l'âme.

Par opposition au communisme, utilisant le matérialisme animal au sens le plus pur du mot, au fascisme mélangeant les nécessités psychiques et physiologiques, au kémalisme introduisant de force une civilisation dans une autre sans arriver à les faire se pénétrer complètement, le national-socialisme, dès son bégaiement, a proclamé la primauté du mystique sur le matériel. Au cours des années, l'hitlérisme, sa forme parfaite, a su forger une âme collective à 80 millions d'êtres. Chacun, à son rang, à sa place sociale, du haut en bas de l'échelle, a revisé les lois humaines sur le plan supérieur des poussées ardentes et intérieures où les classes créées fictivement sont abolies par la hauteur de la pensée.

A la base du système une certitude, pierre d'assise intangible : l'hitlérisme sera l'expression de la perfection humaine.

C'est cette idée que son chef exprimait en février 1933, au Palais des Sports de Berlin, dans son premier discours doctrinal, après sa prise du pouvoir : « *Le nouveau Reich sera celui de la grandeur, de l'honneur et de la force, de l'honnêteté et de la justice.* » Créant un désir de mieux, s'adressant aux sentiments considérés par les sceptiques comme improductifs, Hitler a réalisé un miracle presque

complet, au sens religieux du mot, ceci en une courte période de quatre ans.

L'argument-massue des négateurs de l'essence profonde du national-socialisme est le suivant : « Mais c'est parce qu'il a donné la Ruhr, la Sarre, l'Autriche et les Allemands des Sudètes à son peuple qu'Hitler a pu tenir au pouvoir. » Argument spécieux! Les grands conquérants, l'Histoire nous l'enseigne, n'ont jamais galvanisé les masses par des conquêtes, mais par la foi en eux-mêmes qu'ils leurs inspiraient. Certes, l'hitlérisme a poussé des tentacules englobatrices tout autour des frontières allemandes, mais toujours en visant un but mystique de délivrance des « frères de pensée », non des acquisitions matérielles inutiles, sans cela il n'aurait pu réussir.

Tous les cœurs, outre-Rhin, battent en cadence pour de grandes idées. La plus forte, l'idée-maîtresse, est la régénération de la race *par le bien;* la soumission des besoins végétatifs aux besoins spirituels en découle automatiquement. L'amélioration du sort des enfants, de la jeunesse et de la femme, l'élimination des éléments étrangers, viennent donc, avec une implacable et imbattable logique, au premier rang des nécessités de la vie du peuple.

Il n'est pas possible de donner ici un résumé de la doctrine hitlérienne. Le voudrait-on, on se heurterait à des difficultés insurmontables. En effet, comme toute religion à son début, celle-ci n'a pas encore de Code ni d'Evangile définitifs. Il est seulement possible de montrer tout le nouveau du mouvement et de se pencher avec curiosité sur ses réactions par rapport à la Vie.

Au sens *strictement européen* du mot, cette doctrine est peut-être un danger. Son essence, son insigne, sa force ardente pouvant transformer tout un peuple en martyrs, ou en guerriers, sur le geste d'un seul homme, tout cela choque les vieilles conceptions et renferme une part de mystérieux inquiétant. Toutefois, il vaut mieux connaître un danger, s'il existe, que le nier pour dissimuler sa peur. Il vaut mieux, quelle que soit l'attitude que les événements dictent, connaître une pensée vivant

aux portes de son pays. Un ami connu à fond est déjà englobé, un ennemi à demi vaincu.

Toute la différence entre l'ancienne Allemagne et le Troisième Reich est traduite ainsi par les maîtres de la Germanie : « Jadis l'honneur était soumis à la force; aujourd'hui la proposition est inversée. Là où une parole n'avait pas de poids, elle compte maintenant... » Si cela est vrai c'est une terrible force qu'un sentiment sincère, un levier bien puissant pour mener les hommes, les yeux fermés, au terme d'un implacable désir.

Le nazisme, autant que nous avons pu en juger, a la terrible puissance des religions d'âme; il en acquiert une supériorité écrasante par rapport aux systèmes dont nous parlions tout à l'heure, se tablant sur les besoins corporels, le communisme, par exemple, ou le fascisme, ce frère consanguin et non jumeau de l'hitlérisme.

La puissance dirigeant l'Allemagne nouvelle est faite des aspirations de ses millions de nationaux voulant fortifier leur race sur le plan spirituel. Les adoucissements de la vie courante sont relégués au dernier rang comme n'ayant aucune importance pour les jours actuels. Si bien qu'un travail intensif, sans bien-être immédiat, n'est pas une astreinte, mais une hypothèque sur l'avenir, pour le moment où, régénérée par elle-même, ayant atteint son but, la race voudra se reposer... Mais quand cet arrêt viendra-t-il?

Il y a, en effet, une volupté de l'ascétisme contenant de sombres joies. Egalement toutes les nations fanatisées sont la proie, à certaines heures, d'un prosélytisme conquérant, dévorées qu'elles sont du désir de répandre l'idée.

Les accords de Paris, après ceux de Munich, sont une résultante de cette politique de conquête en gestation.

Munich fut-elle un carrefour ou un tournant? Une simple rencontre politique ou une confrontation de systèmes? Munich fut-elle, comme le prétendent certains, un moment de la Pensée Humaine?... L'hitlérisme étouffant dans son cadre étroit, malgré ses frontières amplifiées, veut se diffuser. Son chef déclare ne pas vouloir

le faire vers l'Ouest, où vit une civilisation qu'il respecte pour sa clarté formée au cours des siècles et qui lui en impose. Il pense aussi, avec réalisme, qu'une guerre de ce côté ne donnerait pas un résultat suffisant pour le nombre de guerriers tués. Hitler, et la masse qu'il hypnotise, voient ailleurs, ils ont deux pôles d'attirance : l'Est pour nourrir la race, le Sud pour répandre l'Idée créatrice.

Education des éléments vivants.

L'idée-force du nazisme est l'éducation, la régénération de la race et sa conservation aussi pure que faire se pourra. Une fois admis que l'hitlérisme est une religion, plus qu'un système politique, ce postulat racial se comprend. Les grands prophètes, ou ceux se croyant tels, ont toujours agi ainsi et avec un sectarisme certain de lui-même. Mohamed, Cakya-Mouni en firent la base de leur emprise.

La femme et les jeunes sont donc l'objet de tendres soins dans le Troisième Reich.

Corollaire : tout élément matérialiste, toute doctrine exaltant le corps en opposition à l'âme sont violemment et soigneusement éliminés. Nous verrons que c'est là le fond du tragique antagonisme hitléro-judaïque.

L'homme mûr, dans l'Allemagne d'avant la Révolution, était seul coté à la Bourse des valeurs intellectuelles; en 1938, il n'en est plus de même. L'ossature du système est l'émancipation de la femme dans tous les domaines, l'éducation psychologique des enfants et des jeunes.

En 1937, à Nuremberg, le Führer déclarait : « Sans la constance et le dévouement vraiment tendre de la femme, jamais je n'aurais pu conduire le parti à la victoire. » C'était résumer une action et porter un jugement.

Le rôle de la femme n'est pas dicté par des considérations matérielles, mais s'inspire de l'âme du peuple. Il est purement psychique et dépend de la force intrinsèque de l'individu. La femme doit être l'auxiliaire de l'homme sans conditions et sans réserves, son égale.

Mère et épouse tout doit lui être facilité pour tenir ces deux postes. Mais c'est par le renforcement de ses forces d'âme, par une discussion libre au foyer qu'elle doit devenir apte à soutenir, d'accord avec son compagnon : « *tous les sacrifices et toutes les rigueurs de la vie* » (phrase prononcée par Mme Scholl-Kling, chef du mouvement féminin, dans une conférence à l'hôtel Kaiserhof).

C'est donc un développement intense de la vie de l'âme féminine, sur le nouveau plan de la religion d'Etat, qui devient l'idéal proposé et imposé à la femme allemande. Elle doit être la compagne, la mère, le soutien de chaque heure et se garder des sentiments artificiels pouvant faire d'elle une « Valkyrie » au sens guerrier et matériel du mot.

L'enfant est élevé dans cette atmosphère mystique. Au cours des années, il n'est pas détaché de la famille, tout en s'incorporant au grand mouvement faisant vibrer les cœurs, de la Prusse Orientale aux provinces du Sud. Il doit rester fidèle au dogme familial, sa meilleure formation. Il doit être un anneau soudé à la petite chaîne du foyer.

Le mouvement de la Jeunesse est indépendant de toute bureaucratie, cette plaie gangrenant les dogmes. Il est la matière, perpétuellement en évolution du parti naziste. Imprégné au tréfonds de ses moelles de la nouvelle religion, il manifeste un détachement, de plus en plus marqué, pour les formations chrétiennes. Ce détachement est logique : un être enthousiaste ne peut élever deux autels, en son cœur, à des dieux différents. Nous n'approfondirons pas ce dilemme, nous n'avons pas à nous éloigner de l'allure purement objective de cette étude.

Chaque adolescent, chaque jeune fille se considère comme un disciple dont la mission est de répandre le dogme.

La jeunesse est encline, de par sa générosité foncière, non froissée par la vie, à ne pas s'occuper des différences de classe; l'idée des « Troupes du Travail » facilite au Régime une plus intense osmose des milieux sociaux; le

nivellement, grâce à elles, est complet. Les mendiants et les millionnaires, les paysans et les citadins, les marchands et les ouvriers, les primaires et les écrivains se coudoient, fusionnés en une masse galvanisée par un but commun. De même pour le choix des chefs. Le National-Socialisme, comme toute religion, forme des cadres où, à chaque échelon, les supérieurs sont toute autorité, les inférieurs toute soumission. Des écoles existent où les dirigeants, sélectionnés avec soin, sont instruits des règles dont le troupeau ne doit pas s'écarter. Pour laisser sa pleine action à cette éducation, venue du dedans de l'être, la jeunesse ne subit aucun entraînement guerrier, elle l'apprendra, à sa majorité absolue, dans les formations spéciales (S. S. ou S. A.) ou dans les rangs de l'armée.

L'hymne des Jeunesses synthétise cette marche à l'avenir d'une façon saisissante :

En avant! En avant!
Notre vie est le Temps nouveau!

Lutte contre les éléments morts.

Nous venons de voir que tout est mis en œuvre pour adapter à la nouvelle mystique les femmes et la jeunesse, pour forger de toutes pièces, au nom d'une autorité supérieure, ces êtres instinctifs par définition. Il faut, du reste, reconnaître qu'ils se laissent faire avec un enthousiasme brutal et touchant, tant la ligne de conduite enseignée a l'apparence de l'idéal qu'ils recherchaient.

La moindre fausse note ne doit pas troubler cette musique d'âme; d'où, pour les responsables, persuadés de leur destin, le besoin absolu d'éliminer tout contact mental pouvant troubler l'accession à l'absolu de leur pensée. La religion démographique du Troisième Reich est obligée, en conséquence, pour développer au maximum les propriétés psychiques de la race dans une ligne d'honneur et d'exaltation, de supprimer les individus portés par leur éducation ancestrale à ne rechercher de jouissance que dans le matériel.

Dirigée par une pensée créatrice, décantée de tout élément matérialiste, une nation progresse avec ardeur. Mâtinée de sang étranger, elle s'anémie; c'est là une loi de l'évolution humaine. Il faut donc aux dirigeants germaniques prendre des mesures de conservation contre la race sémitique dont les concepts sont en totale opposition avec la religion naziste. A leurs yeux, l'élimination des juifs n'est pas une persécution, mais une nécessité vitale. Voyons donc en quoi la descendance de Moïse leur semble un danger.

Qualité primordiale, le juif est intelligent, il possède le sens de l'abstraction, il en a le goût. Mais il est un spéculatif, non un idéaliste, ses rêves sont concrets, tangibles et, si nous osons cette comparaison, « mangeables ». Son royaume est de ce monde, et si possible le plus près de ses mains. Sa pensée spécule à courte échéance, jamais lointainement. Apeurée par la fatalité de la mort, chaque individualité sémitique ne pense qu'à elle et veut son bonheur terrestre immédiat. La mystique juive, s'il en existe une, est physique, désireuse de réel, vertigineuse devant l'infini. Pour réaliser du tangible, le génie juif est le premier du monde; pour créer de l'abstrait, il est doué d'une incapacité remarquable. Le renoncement, la résignation, les espérances lointaines n'ont aucun sens pour lui. Le peuple d'Israël, à cause de son système nerveux, affaibli par l'ancienneté de la race, ne peut s'adonner à des imaginations fatigantes sur le plan spéculatif pur et créateur. Tout son tempérament le porte vers le travail utile et immédiat dans son rendement. Le concret est son dieu chéri. Remarquable dans les combinaisons à grosses possibilités et sachant toujours en tirer le maximum, le sémite, dans le domaine des idées, ne sait que détruire et construire en remplacement des systèms inapplicables : le marxisme est son enfant monstrueux.

L'attitude du juif sur le plan éducatif ne sort pas de ces limites. L'enfant est entraîné à ruser dès sa jeunesse pour se défendre au mieux, il apprend à lire dans le « Meschabot Schmalin » (les fables du Renard), apo-

logie de moyens où la ruse est déifiée pour acquérir, au meilleur compte, des prébendes copieuses. La femme est pour le peuple d'Israël une esclave profitable au mari, susceptible de satisfaire et de réveiller ses sens fatigués. Le mariage ne doit servir qu'à l'accroissement de la tribu et à la réunion de fortunes matérielles.

Quel fut, dans les vingt dernières années, le rôle européen de la vieille race venue des bords du Jourdain?... Etant donné ses tendances profondes, elle a, sans le vouloir toujours, « déspiritualisé » à outrance. Elle a imprégné l'Europe et le Monde de son besoin de tout ramener au matériel et elle y a réussi, car les circonstances s'y prêtaient. Chez beaucoup de peuples, les satisfactions immédiates ont pris le pas sur tout et principalement sur les désirs de perfectionnement mental. Les banquiers et les financiers, souvent dépourvus de scrupule, ont proliféré, mais le recrutement des écrivains vrais et des poètes s'est amenuisé. Un auteur, parlant de cette évolution, rappelait le mot de Pascal sur l'homme « ni ange, ni bête », et il ajoutait : « Nous nous sommes amputés de l'ange et il ne reste que la bête ». Israël est devenu non le roi du monde, il en est incapable, mais le berger d'un troupeau. A l'ensemble de la Société moderne, l'idéal-dieu est symbolisé par un rouage dans une machine à produire.

Nous venons d'essayer de résumer l'essence et l'action de la race juive; reconnaissant ses qualités, nous avons énuméré objectivement ses défauts. Il en ressort que ses concepts devaient fatalement se heurter à l'hitlérisme, d'autant que c'était en Allemagne qu'elle était la plus nombreuse. L'antagonisme était fatal, la lutte obligatoire. Elle se joua en deux manches. D'abord, Israël faillit gagner. Il soutint l'idée née de ses entrailles : le marxisme matériel, mais il commit la double faute de se battre ouvertement et de créer des leaders juifs. Il utilisa pour cela toute sa puissance d'argent née de la Guerre; l'essoufflement vint vite. Face à la force de l'argent, le nazisme dressa l'orgueil de renoncement dont il était animé, son dynamisme bel-

liqueux, sa certitude d'être le vrai de l'avenir. Ecrasé à demi, Israël se terra et reprit le travail souterrain où il excelle. N'abandonnant pas les leviers de commande de la vie économique il s'organisa une existence de termite, il se berça de l'illusion d'investir sournoisement le nazisme. Son calcul s'avéra faux et ce fut la seconde phase de la lutte où il fut éliminé complètement pour avoir mésestimé l'hitlérisme, mystique du dynamisme. Toujours, en effet, dans l'existence de l'Humanité, les prophètes fortement imbus d'un principe de bien ont abattu les marchands fortunés. Une idée-force a balayé, avec la rigueur d'un typhon, des conceptions en porte-à-faux.

Les juifs étaient en Allemagne les tenants d'un dogme matérialiste, les hitlériens ceux d'une religion spiritualiste; ces derniers ont gagné.

Israël, pour batailler, est surtout fort quand il peut s'inclure dans les rangs des nationaux d'un pays, les englober par des mariages. L'argent pour lui est le levier d'élection : il permet les développements matériels. Livrés à leur propre commerce, cantonnés entre eux, leur action devient nulle, du fait de leur méfiance atavique, et la race se stérilise. Les lois d'exception, les confiscations de biens, l'interdiction des unions mixtes, la création de quartiers réservés ont donc été envisagés par leurs adversaires comme des formules de désarmement frappant l'ennemi dans ses œuvres vives.

Il faut juger cette action de défense sous l'angle où elle a lieu, dans le « climat » où elle s'exerce.

Il faut voir, en même temps que la suppression tragique des enfants de Moïse de la vie sociale allemande, la rigoureuse logique présidant à cette défense démographique de la race purement aryenne : le nazisme se considère comme en droit, se jugeant une religion, de supprimer tout homme dont l'origine est foncièrement matérielle.

En décrivant le conflit hitléro-judaïque, nous avons fait un travail de dissection au scalpel, nous insistons sur ce point.

L'Avenir?

Nous avons essayé de donner un schéma de tout ce que contient de nouveau, pour l'évolution de la pensée, le Nazisme et essayé d'indiquer quels sont, en gros, les moyens employés pour que vive et progresse la religion de la svastika. Nous avons pris comme exemple l'idée centrale du mouvement : la défense raciale et les barrières qu'elle a suscitées. Dans toutes les formes de l'activité nationale, l'hitlérisme agit avec la même rigueur. Qu'il s'agisse de la politique agraire, du sport, du droit, de la culture, des concepts nouveaux, parfois très incomplets, se sont fait jour. Dans le domaine de la vie courante : logement, colonisation intérieure, communications, finances, il en est encore de même. Nous ne pouvons dans le cadre restreint de cette étude prospecter toutes ces branches. Qu'il suffise au lecteur de savoir que tout est dominé par le désir de ramener à des idées larges, simples, générales et génératrices de bien pour l'avenir, les forces agglomérées en faisceau de l'activité du Reich. L'hitlérisme essaye d'acheminer la nation sur le chemin du mieux parfait, les réussites des quatre dernières années sont là pour faire penser qu'il y arrivera peut-être.

Le nazisme par son action volontairement sectaire contre les sémites, ses querelles à demi ouvertes avec la religion chrétienne, ses rites de plus en plus inspirés d'un symbolisme lointain et extrême-oriental, le nazisme, disons-nous, de l'avis même de ses dirigeants, tend à s'identifier avec les traditions, toujours vivantes, des grands mouvements psychiquement actifs, ayant voulu reconstruire la Société sur un plan nouveau quand les concepts matérialistes avaient envahi les religions existantes.

Pour certains doctrinaires allemands, la religion catholique, l'islamisme, le bouddhisme surtout, furent les prédécesseurs de l'hitlérisme. Ils donnent pour preuve que ces mouvements s'étaient concrétisés en un chef, maître absolu après Dieu et dont la pensée tyrannique

dictait des lois vitales et remaniait l'individu, puis la masse, par un travail intérieur. Ils en veulent également pour preuve l'esprit mystique collectif qui, à certains jours comme durant les congrès du parti, ou au cours des réunions nationales des jours crispés de septembre 1938, fait que toute les individualités vibrent à l'unisson, quel que soit leur milieu ou leur situation, étant prêtes « *à marcher au combat avec dureté et résolution pour défendre l'honneur de la nation jusqu'au dernier souffle, avec l'aide de Dieu sous les ordres du Führer* ».

Pour ces doctrinaires, ces paraphraseurs plutôt, de la nouvelle religion hitlérienne, l'idée, devant acheminer le Monde du XXe siècle vers la perfection, a trouvé la voix du Führer pour s'exprimer en termes simples, et pour codifier la marche à l'Etoile qui, partant de l'Europe centrale, reforgera l'Orient après avoir neutralisé l'Occident. C'est la reprise du vieux rêve de tous les conquérants illuminés, apparaissant, à un rythme irrégulier, au cours de l'évolution de l'Humanité.

R. DE GRANDMAISON.

UN ROI DE LA CHANSON NON COURONNE

JULES JOUY

—

Comme nous remontions la rue Mouffetard, après nous être attardés à rechercher aux entours des Gobelins les derniers vestiges de la Bièvre :

— Qui est-ce qui t'a dit que j'avais été garçon boucher? me dit à brûle-pourpoint Jules Jouy, en fixant sur moi, interrogateur, son œil unique — l'autre ne voyait pas, — d'une inquiétante clarté.

— Mais, personne...

— Alors, tu as trouvé ça tout seul!

Il me fallut lui expliquer le sens qu'avaient eues sous ma plume, dans un « papier » datant de quelques jours, simple comparaison, ces « brutalités de garçon boucher ».

Il me laissa parler, puis éclata de rire :

— Il m'en est donc resté quelque chose?... Car, vois-tu, mon vieux, tu es tombé juste : je l'ai été...

Et il me raconta sa jeunesse : son père boucher à Bercy, ses premières chansons, que, le soir, il allait chanter dans des goguettes, composées le matin, en allant livrer la viande paternelle. Un peu l'histoire de Montorgueil, à part que celui-ci était ouvrier maroquinier. Tous deux, appartenant à la même génération, sont de purs parigots, ne rougissant pas de la modestie de leurs origines, exemples remarquables d'autodidactes, parvenus par leur intelligence et leur labeur, à devenir, de poètes ouvriers, l'un un des maîtres de la chanson, une chanson s'élevant parfois

à la poésie pure; l'autre, l'érudit et le chroniqueur cher aux lecteurs de *Paris,* de l'*Eclair* et du *Temps* sans parler de ses volumes, comme ceux d'Octave Uzanne, exacts reflets d'une époque.

Jules Jouy fut un autre reflet de cette époque. Suivant le mot de Jules Claretie : « La chanson fut pendant longtemps le *journal parlé du peuple* ». Nul, autant que Jouy, produisant des chansons comme un pommier produit des pommes (l'expression est précisément de Montorgueil), n'était à même de rédiger ce journal.

Né le 12 avril 1855, Jules Jouy ne tarde pas à quitter le « fusil » « et le couperet du garçon boucher pour entrer dans un atelier de peintre émailleur. C'est déjà mieux, mais ce n'est encore qu'un pis-aller. Il a la chanson dans le sang, dans la peau, et tout en collaborant au *Tintamarre,* l'ancien journal de Commerson, auquel ses calembours n'arrivent pas à insuffler une vie nouvelle, pour un public, plus nombreux que celui des goguettiers, il commence à travailler pour le café-concert. Membre du fameux club d'Emile Goudeau, les « Hydropathes », il donne à son journal une série de sonnets, dont un sonnet-programme que nous ne reproduirons pas : c'est la partie la plus faible de son œuvre.

Ses chansons de café-concert sont bien supérieures. Si *Les enfants et les mères* sont un peu pompiers, par contre, *Derrière l'omnibus, Mademoiselle, écoutez-moi donc,* la *Briguedondaine* et plus encore *L'Enterrement,* avec son déconcertant mélange du *Dies irae* et du quadrille de *Larifla,* constituent d'incomparables drôleries. Plus tard viendra la *Chanson des gardiens de la paix,* après que des monologues dits par Coquelin cadet, entre autres *La soupe et le bœuf* et *Les Bancs de la promenade,* auront attesté la variété et la finesse de son talent.

Par-dessus tout — et ce sera jusqu'au bout sa caractéristique — il a le don de la parodie. On n'impose pas un air nouveau : pour qu'une chanson se répande et devienne populaire, il faut que le refrain en ait été siffloté dans la rue par Gavroche, et, malgré sa misère profonde, Gavroche, c'est Jules Jouy. Quand un air est ainsi devenu en quelque

sorte national, le chansonnier le dote de nouvelles paroles, généralement très supérieures aux premières. C'est là un procédé excellent : quels succès Jouy n'a-t-il pas tiré de l'air des *Bureaux de placement*, de *L'Enterrement* et de tant d'autres?

Cependant les Hydropathes sont morts, les Hirsutes ont vainement cherché à les remplacer : à la fin de décembre 1881, le Chat Noir comme nous avons eu occasion de le dire (1), ouvre timidement sa porte au 84 du boulevard Rochechouart. Emile Goudeau suivi de quelques fidèles Hydropathes a escaladé la Butte. Jules Jouy est du nombre et tout de suite s'avère comme le roi incontesté de la chanson.

Dès lors, il apparaît tel que nous l'avons connu et que, dans le *Chat Noir* du 3 novembre 1883, le dépeignit notre ami George Auriol.

Gibbosité étrange, le front immense et démoniaquement bombé, arbore une touffe de cheveux narquoise, ébouriffée. — La face est pleine, insouciante, l'oreille gracile, la moustache pas bégueule. Un seul œil intense, scarbillat vit et rayonne superbement. Il donne à la physionomie l'enjouement éternel, l'inextinguible gaieté. Cet œil cherche, fouille, devine, conçoit. Il est l'âme. Il enfouit dans ce crâne incommensurable les refrains bizarres, les couplets extravagants qui font la joie des modernes. Il emmagasine dans cette cervelle les torrents de gouaillerie lutécienne qu'une étincelle fait éclater, et c'est lui qui fait jaillir cette étincelle. Cet œil est fée, il rit, blague, chante et pense. — Il ne faut pas dire Jouy, mais l'œil de Jouy. — Ce génial lanceur de bille-vezées, cet incomparable diseur de baguenaudes a une Egérie : sa pipe.

Sur l'air précité des *Bureaux de placement*, son melon aux bords plats de guingois sur la tête, son mégot posé sur la bobèche du piano, d'une voix un peu blanche, il chante cette drôlerie d'une cruelle ironie :

(1) Cf. « Au temps du Chat Noir » (*Mercure de France*, 1er décembre 1931, pp. 257-287), et, sous le même titre, la série de dix articles dont le *Courrier d'Epidaure* a commencé la publication en janvier 1939. Leur réunion formera, au début de l'an prochain, aux « Editions de la Tournelle », un volume enrichi de nombreuses illustrations documentaires.

LE PARALYTIQUE

Dans une obscure arrièr' boutique
Vivait un vieux paralytique,
Qu'était nourri par ses enfants,
De petits commerçants.

Les clients ne pouvant plus t'nir
Et les louis tombant à verse,
Afin d'exercer leur commerce,
Les boutiquiers dur'nt s'agrandir.

L'soir, en embrassant son mari,
La femme lui dit : Mon chéri,
Le vieux commence à nous gêner,
Faut l'monter au premier.

Comm'la chemise et le faux-col
Ça va toujours, quoi qu'on en dise,
Afin d'serrer la marchandise,
Ils dur'nt louer l'entresol.

L'soir, en embrassant son mari,
La femme lui dit : Mon chéri,
Le vieux devient gênant tout d'même,
Faut l'monter au deuxième.

Comme ils faisaient des affair's d'or,
Etant bien cotés sur la place,
Afin d'avoir un peu plus d'place,
Ils durent s'agrandir encor.

L'soir, en embrassant son mari,
La femme lui dit : Mon chéri,
Le vieux devient rasant tout d'même,
Faut l'monter au troisième...

Indemnisant tous leurs voisins,
Doués d'un' chanc' pas ordinaire,
Ils durent louer la maison entière
Pour installer leurs magasins.

L'soir, en embrassant son mari,
La femme lui dit : Mon chéri,
L'vieux finit par nous ennuyer,
Faut l'monter au grenier.

Ils trouvèrent un acquéreur
Qui, visitant leur grand' boutique,
Leur dit : Vraiment, c'est magnifique,
Mais, ça sent un' vilaine odeur.

L'soir, la femme dit à son mari :
Je sais c'que c'était, mon chéri,
C'est probablement au grenier
L'vieux qu'on a oublié.

Tout était pour lui motif à chansons : la conduite de Grenoble faite à Alphonse XII venu à Paris, à son retour d'Allemagne, après avoir passé en revue, à Strasbourg, le régiment de uhlans dont il était colonel honoraire :

V'là comment l'roi d'Espagne,
Dans nos quartiers pourris,
A son retour d'All'magne,
Par le peupl' de Paris,
Fut r'conduit chez les siens,
A coups d'pieds dans l'Prussien!!!

l'algarade, chez Marie Colombier, signataire de *Sarah Barnum,* de Maurice Bernhardt et de ses amis, tandis que se déroulait sur le terrain le duel Bonnetain-Octave Mirbeau (17 décembre 1883).

Jules Jouy ne devait pas pardonner à Bonnetain cette vilenie; dix-huit mois plus tard, la signature de celui-ci étant passée en tête du « Manifeste des Cinq contre *La Terre* », paru dans le *Figaro* du 18 août 1887, le chansonnier lui décochait (*Chat Noir,* 27 août 1887) les sanglants couplets de *Zola dégoûte Bonnemain.*

Bien avant Clemenceau et « Julien la prostate » utilisant un ancien fabliau, Jules Jouy faisait se présenter Léon XIII « à la porte du Ciel » mais, déjà la réponse était celle que la formula le « Tigre » :

Saint Pierre, encore au lit,
Se lève, ouvre et lui dit :

Ah! c'est toi, Léon Treize,
Pontife des Chrétiens
Tu peux, ne t'en déplaise,

Retourner d'où tu viens :
Nous n'avons, Dieu merci,
Pas un seul Pape ici.

Mais le grand, l'un des plus grands succès du pauvre « Jumet » aussi bien au Chat Noir qu'au café-concert, fut, sur l'air des *Canards tyroliens,* sa *Chanson des gardiens de la paix,* plus brièvement : *Les Sergots.* Je la reproduis intégralement, car elle ne figure pas dans les quatre seuls recueils qui aient été publiés des chansons de Jules Jouy.

Quand les sergots s'en vont par un,
C'est qu'i's n'sont pas avec quelqu'un :
Pour mieux inspecter, pour tout voir,
A la mêm' place jusqu'au soir,
I's restent plantés su' l'trottoir,
Tralalala, tralalala.

REFRAIN

Paix! paix! paix! paix!
Voilà les gardiens de la paix!
Troulalaitou, latroulalaitou,
Latroulalaitou, latroulala!
Paix! paix! paix! paix!
Voilà les gardiens de la paix!
Troulalaitou, latroulalaitou, latrou!
Circulez!

Quand les sergots s'en vont à deux,
C'est qu'i's ont à causer entre eux :
L'un dit : Moi, je suis pour Victor.
L'autre dit : Moi, j'suis pour Chambord,
C'est regrettable qu'il soit mort.
Tralalala, tralalala.

Quand les sergots s'en vont par trois,
I's sont habillés en bourgeois,
Et ça les déguis' si tell'ment
Que sous ce nouveau vêtement,
On les r'connaît immédiat'ment.
Tralalala, tralalala.

Quand les sergots s'en vont par quatre,
C'est pour mieux voir les poivrots s'battre,

Sans plus s'occuper des filous,
Au lieu d'séparer les voyous.
Tranquill'ment ils marquent les coups,
Tralalala, tralalala.

Quand les sergots s'en vont par cinq
C'est pour prend' des p'tits verr's su' l'zinc,
Pour pas fair' de contraventions,
Au risque d'perd' leurs positions,
Ils accept'nt des consommations,
Tralalala, tralalala.

Quand les sergots s'en vont par six,
L'bourgeois s'dit : C'est les anarchiss's!
Qu'est-c' qui va s'passer, Dieu du Ciel!
V'la c'te vieill' foll' de Louis' Michel,
Qui va r'monter sur son échell'!
Tralalala, tralalala.

Quand les sergots sont très nombreux,
Ils vous dis'nt : Circulez, messieurs!
Vite, chez vous allez-vous-en!
Faut pas fair' de rassemblement :
Ça f'rait changer l' gouvernement!
Tralalala, tralalala.

Quand les sergots s'en vont en tas,
C'est qu'ça leur plaît, ça n'vous r'gard' pas;
Dans la rue n' mettez pas les pieds,
Car pour fair' peur aux émeutiers,
I's tap'nt sur la têt' des rentiers.
Tralalala, tralalala.

Quand les sergots s'en vont chez eux,
A mon avis, ça vaut bien mieux
Qu'ils s'occupent de leurs conjungos,
Car des sergots ou pas d'sergots,
Pour nous c'est kif-kif bourricot!
Tralalala, tralalala.

A son habitude, Jules Jouy avait fait suivre la chanson originale de sa parodie. Ce fut la *Chanson des Mas-tu vu*, dont je me bornerai à reproduire le premier couplet :

Quand les cabots s'en vont par un,
Ils vont au grand café d'Melun,
— M'as-tu vu au théât' du Caire,
Lorsque je jouais Robert Macaire?
J'épatais jusqu'au dromadaire,
Tralalala, tralalala.

Avez-vous vu?
Ils sont ici les M'as-tu vu,
Troulalaitou, troulalaitou,
Vibrez.

Salis avait « créé » Montmartre, (« qu'il » disait) et s'était fait sacrer roi de la Butte. Plus discret, Jouy se contenta du titre plus modeste de « dictateur » et créa le dîner de « La Soupe et le bœuf », qui pour la première fois eut lieu le mercredi 5 septembre 1883, chez Salze, au cabaret des Assassins, rue des Saules, 4, c'est-à-dire au Lapin agile. Moyennant 3 fr. 50, on mangea peu, mais on rit beaucoup, on rit tant même que, le mois suivant, il fallut, faute de place, changer de local.

On ne riait pas moins au Chat Noir, où, célébrant les « Sergots » sous une autre forme et parodiant maintenant une des chansons les plus connues de Pierre Dupont, Jules Jouy chantait :

L'ATTAQUE NOCTURNE

Il fait nuit et la rue est sombre,
Deux sergots marchent à pas lents;
Soudain retentissent dans l'ombre
Des cris sourds, des appels râlants.
Bon! Encore un qu'on assassine!
Dit l'un des sergots d'un air las.
— Oui, dit l'autre, ça nous bassine,
Vite, retournons sur nos pas.

Crève! bon passant, crève!
Car nous déranger c'est un rêve,
Si tu crois qu'nous allons courir,
Afin d'aller te secourir,
Tu peux mourir! (*bis*)

— C'est un rude état que le nôtre,
A ton aise tu peux gueuler,

S'fair trouer la peau pour un autre,
Plus souvent! moi j'aim' mieux filer.
Je m'mêl' pas aux attaques nocturnes,
Ça peut devenir dangereux,
Y n'ont qu'à rester dans leurs turnes,
On n'ira pas les tuer chez eux.

Crève! bon passant, crève! *etc.*

— Bref! le gaillard a la vi' dure!
Ecoute, au loin y crie encor.
C'est drôle, depuis que ça dure,
Y a longtemps qu'y d'vrait êtr' mort!
C'est quéqu' gouapeur ou quéque artisse.
Va! tes appels sont superflus.
Quell' vein, si c'est un journalisse,
Un d'moins qui n'nous chican'ra plus!

Crève, bon passant, crève! *etc.*

— Ecoute, enfin y s'tait tout d'même,
C'est fini, on n'entend plus rien.
Le ciel, au lointain, devient blême,
Dans mon lit, je dormirai bien.
Quand je pens' que ma légitime
M'attend chez moi, scrongnieugnieu,
Je songe alors à la victime,
En v'là z'un qu'a plus besoin d'pieu.

Crève! bon passant, crève!
Enfin voilà le jour qui s'lève,
Nos remplaçants vont bientôt v'nir,
Nous les enverrons t'secourir,
Allons dormir! (*bis*).

Cette chanson est passablement macabre, mais l'*Enterrement* déjà, la Complainte du Pecq également (1882); plus macabre encore, et d'un effrayant naturalisme, était la *Chanson des Croque-morts*, qu'après la fermeture du Chat-Noir — ces derniers bocks n'ont jamais rien valu — on reprenait en chœur, dans des sous-sols. J'ai vu des femmes près de défaillir.

L'exécution de Gamahut à laquelle assista Jules Jouy, le 24 avril 1885, ne lui donna donc pas le goût du ma-

cabre, qui l'avait précédée, mais celui et, pour ainsi dire, la hantise de la guillotine. Il la considérait comme une chose atroce, mais ne pouvait se dispenser d'aller prendre place à ce spectacle. Tout ce qui touchait la peine capitale et les condamnés à mort exerçait sur lui un empire maladif. Pas un détail — fût-ce une maladresse de M. Deibler, trop émotif pour un bourreau, ne lui échappait. Ces deux couplets de L'Exécution, « scie capitale » en 25 couplets, qui se chantait sur l'air de « Mademoiselle, écoutez-moi donc », contiennent une observation parfaitement exacte. La tête mal placée dans la lunette, l'assassin de la mère des frères Ballerich avait été « coupé trop bas » :

Gamahut, obéissez donc!
Placez votre cou bien dessous l'mouton.
Gamahut, obéissez donc!
Placez votre cou bien dessous l'mouton.
Non, monsieur, j'n'obéirai pas!
J'crains les coupur's; j'suis tendre comme un' fève.
Non, monsieur, j'n'obéirai pas!
Bougre d'abruti! vous m'coupez trop bas!

Cette hantise est telle que le chansonnier rêve d'un recueil intitulé *Le Livre des condamnés à mort,* et c'est sous cette rubrique que paraissent, dans le *Courrier français* des 25 septembre et 1er novembre 1885, *Gamahut* et l'*Exemple*.

L'exécution de Gamahut avait déjà singulièrement remué Jules Jouy. Un accident banal, révélé par son ancienne maîtresse, ma vieille amie et mon homonyme Marguerite Dufay, vint encore ajouter à son émotion : « Le moulage de son buste, dû au ciseau de Dalou, fut victime d'une bousculade et décapité. On tourna la chose en plaisanterie, comparant le buste de Dalou à un Gamahut guillotiné en effigie ». Cela n'était pas fait pour calmer son inquiétude.

Pel, ce prédécesseur de Landru, qui, à Montreuil, avait utilisé, non sa cuisinière, mais son poêle — n'en étant peut-être pas à son coup d'essai — pour incinérer le corps de sa maîtresse Elise Boehmer, ne donna pas à Jouy de

semblables émotions. Condamné à mort le 13 juin 1885, il eut la chance de voir casser l'arrêt et, le 14 août suivant, n'ayant pas avoué, fut seulement condamné aux travaux forcés à perpétuité. C'est la chanson de l'*Incinération*.

Quand vous avez commis un crime,
Il faut d'abord, premièrement,
Tout de suite et rapidement,
Fair' disparaître la victime...

Tandis que Pel, forçat modèle et horloger habile, va ponctuellement chaque quinzaine remonter, à Nouméa, les pendules des fonctionnaires, d'autres, plus heureux, ayant eu l'adresse d'avouer, évitent, par de nouveaux *Aveux,* l'expiation redoutée. D'où, sur l'air des *Bureaux de placement,* naturellement, ce *Conseil aux condamnés à mort :*

Au moment d'êtr' guillotiné,
Un pauvre et jeune condamné
Au jug' fait, pleurant comme un veau,
L'aveu d'un crim' nouveau.

Deux mois après, quel triste sort!
Un lundi, vers deux heur' précises,
I' r'paraît d'vant la cour d'assises;
Le jury le r'condamne à mort.

Il en est de même tous les jours de la semaine :

Bref, au lieu d'êtr'guillotiné,
Le pauvre et jeune condamné,
Mourut d'un simpl' refroidiss'ment,
A l'âg' de cent un ans.

Mais tous n'ont pas cette ressource : Monsieur de Paris exerce avec plus ou moins d'adresse son infâme métier. Quant à dire que l'exécution soit un « exemple », c'est une autre affaire. On apprend à ne pas flancher devant le couperet de la guillotine, voilà tout. De Géomay, le petit caporal, assassin de la « Mère Gironde », qui sur

l'échafaud fit un joli demi-tour par principes (22 mai 1889) à l'ex-lieutenant Anastay, assassin de sa bienfaitrice, la baronne Dellard (8 avril 1892), il serait curieux de savoir si l'*Exemple* (cette fois, l'air de *L'Enterrement*) fut jamais autre que celui-ci :

Je reviens de l'exécution
D'*Bibi du Trône* (ou d'*la Nation*) ;
Un vrai camarade, un copain,
Et qu'était un fameux lapin!
Sur la plac' tous ceuss' des faubourgs,
Nous attendions ça d'puis quinze jours,
Vers une heure, en rang d'escargots,
Nous voyons s'am'ner les *sargots*

On nous recul' je ne sais où;
Troulalaitou!... Troulalaitou!...
Bien loin des murs de la prison;
Et zon, zon, zon!
L'échafaud était bien gardé
Gai, gai, gai! laridadondé!
Et nous chantions tous comm' ça,
« Lariflaflafla »

. . . .

Aussitôt qu'est passé l'fourgon,
Des *sargots* on brisa l'cordon.
« Courons vit'! » dis-je en m'élançant.
« Peut-êtr' qu'i reste encor du sang! »
Quand nous arrivions su' l'pavé,
Les aid's l'avaient déjà lavé!
Alors, sur l'air de Gamahut,
On improvise un p'tit chahut.

Cette hantise de la guillotine, une admirable pièce de Jules Jouy, poème plutôt que chanson et qui devrait avoir sa place dans les anthologies, la rend bien.

LA VEUVE

La veuve, auprès d'une prison,
Dans un hangar sombre demeure,
Elle ne sort de sa maison
Que lorsqu'il faut qu'un bandit meure.
Dans sa voiture de gala

Qu'accompagne la populace,
Elle se rend, non loin de là,
Et, triste, descend sur la place.

Avec des airs d'enterrement,
Qu'il gèle, qu'il vente, ou qu'il pleuve,
Elle s'habille lentement,
La Veuve.

Les témoins, le prêtre et la loi,
Voyez, tout est prêt pour la noce.
Chaque objet trouve son emploi :
Ce fourgon noir, c'est le carrosse.
Tous les accessoires y sont :
Les deux chevaux, pour le voyage,
Et les deux paniers pleins de son;
La corbeille de mariage.

Alors, tendant ses longs bras roux,
Bichonnée, ayant fait peau neuve,
Elle attend son nouvel époux,
La Veuve.

Voici venir son prétendu,
Sous le porche de la Roquette.
Appelant le maître attendu,
La veuve, à lui, s'offre, coquette.
Pendant que la foule, autour d'eux,
Regarde, frisonnante et pâle,
Dans un accouplement hideux,
L'homme crache son dernier râle.

Car ses amants, claquant du bec,
Tués dès la première épreuve,
Ne couchent qu'une fois avec
La Veuve.

Cynique, sous l'œil du badaud,
Comme, en son boudoir, une fille,
La Veuve se lave à grande eau,
Se dévêt et se démaquille.
Impassible, au milieu des cris,
Elle retourne dans son bouge.
De ses innombrables maris,
Elle porte le deuil en rouge.

Dans sa voiture se hissant,
Gouge horrible, que l'homme abreuve,
Elle rentre cuver son sang,
La Veuve.

Une fois, entre autres, j'ai été témoin de cette hantise, comme aussi de sa timidité que je connaissais bien et de ses « brutalités de garçon boucher », spontanées, involontaires, dont lui-même ne se rendait pas compte.

Le 3 janvier 1891, Jules Jouy, cédant à son démon familier, avait, au lever du jour, assisté à l'exécution de Michel Eyraud, l'assassin de l'huissier Gouffé. Enervé, secoué par ce dégoûtant spectacle, la matinée lui avait semblé longue, interminable; puis, nous nous étions retrouvés au Clou, où nous avions rendez-vous, pour aller déjeuner, rue Rodier, chez Marguerite Dufay. Comme nous achevions le café, l'obsession qui ne l'avait pas quitté un instant, bien qu'il affectât de parler d'autre chose, prit le dessus :

— Dis donc, veux-tu? nous allons aller visiter, à Bagneux, le Champ des Navets. Nous verrons la tombe d'Eyraud.

— Soit!

Heureusement, nous nous renseignâmes en route. Le champ des suppliciés n'était plus situé à Bagneux, comme l'ordonnait la tradition, mais au nouveau cimetière d'Ivry. Une correspondance d'omnibus nous y conduisit.

A la porte, la timidité de Jouy ne lui permit pas de confesser son ignorance et de demander au concierge où se trouvait le coin maudit. Je dus le faire pour lui, me donnant — nous avions, je le crains, fort bien déjeuné — pour des membres de la famille Eyraud. On me désigna l'enclos réservé, le plus poliment du monde; tout juste si, pris de commisération, on ne nous offrit pas de nous y conduire. Masqué par une tombe, Jouy se tordait.

Au fond, à gauche, — j'irais encore, je crois, au bout de quarante-cinq ans, les yeux fermés, — je revois, comme si j'y étais, cette extrémité désolée du cimetière, où, chétifs et malvenus, quelques acacias avaient peine à pousser. Tout blanc, son entourage donnait, à la tombe de Géomay,

l'apparence d'une tombe d'enfant. Sur celle de Vodable se dressait une croix noire, sur laquelle avait été tracé, en blanc, ce mot déconcertant : « Ami ». Suprême pitié de femme, certainement de celle qui l'avait dénoncé, sa maîtresse, mère de la petite victime. A côté, la terre fraîchement remuée marquait la trace de la fosse où avaient été enfouis, le matin, les restes d'Eyraud, le dernier venu. Cela formait une boursouflure que, rêveurs, arrivés avant nous, deux escarpes — l'*Exemple,* — la tête dans les épaules, les mains dans leurs profondes, contemplaient sans parler. L'un était un costaud, beau type de tueur aux formes athlétiques; l'autre, au contraire, maigre et souffreteux, avait un physique à avoir figuré dans une affaire de mœurs, de très vilaines mœurs.

Soudain, tournant vers eux l'inquiétante clarté de son regard et donnant à sa pensée une forme verbale, Jules Jouy les apostropha :

— Vous voyez, il y a encore de la place!

— Bien sûr!... grasseya l'un d'eux, et, peu désireux de poursuivre l'entretien, les deux hommes s'éloignèrent, après avoir pivoté lentement sur les restes de leurs talons, avec ce dandinement particulier qui, dans la basse pègre, constitue le dernier mot de l'élégance.

Alors seulement, le chansonnier se rendit compte de l'énormité qu'il venait de proférer :

— Dis donc, mais c'est horrible ce que je leur ai dit!... Et s'ils nous étaient sautés dessus?

— Bah! j'avais déjà la main sur la crosse de mon rigolo...

Bien avant cela, Jules Jouy, que Jules Vallès avait découvert au Chat Noir, accomplit ce tour de force, renouvelé ensuite au *Parti ouvrier* puis au *Paris,* de donner au *Cri du peuple* une chanson quotidienne.

En 1895, Jules Claretie s'extasiait encore, dans une de ses chroniques du *Temps,* sur cet exploit sans précédent :

Une chanson par jour! Conçoit-on ce labeur stupéfiant et comment un homme peut-il arriver à se barratter la cervelle pour la découper en couplets chaque matin? L'article de journal est, en somme, une conversation cursive avec le lecteur. Mais la chanson!

Il lui faut avoir une idée mère, une suite de modifications, de torsions de cette idée. Le refrain, qui porte la pensée, l'enferme aussi dans une sorte de moule inévitable. Et ces improvisations qui coûtent tant de peine au chansonnier, le public les lit d'un œil distrait, se contente de dire : « Ce n'est pas mal! »

Or, à peine le lecteur avait-il fini de lire que Jules Jouy se demandait : « Quelle sera ma chanson de demain? »

Où sont les chansons d'autrefois?
Que fera-t-on dans quelques mois,
De ces vers par moi publiés?
Des cornets pour les épiciers.
Chansonnettes, neige qui fond.
Chiffon, chiffon, tout est chiffon.

C'était d'autant plus remarquable que, la plupart du temps, Jules Jouy composait sa chanson quotidienne uniquement de tête, sans une note, sans une rime inscrite à l'avance. Quand il se décidait à l'écrire, elle était complètement terminée et combien de fois lui est-il arrivé de l'écrire sur un coin du marbre de l'imprimerie, auprès des paquets déjà ficelés, avant de remettre sa copie aux typos. Georges Montorgueil possédait la collection presque complète des manuscrits originaux de ses chansons au *Paris :* quelquefois, le commencement d'un couplet a été refait; à part cela, pas une rature. De sa fine écriture, élégante, soignée, défiant les coquilles, la chanson ainsi improvisée donne l'impression d'une mise au net.

Il y fut incomparable, — notait, de son côté Séverine, tout en se méprenant sur la mentalité de son collaborateur, — d'une ampleur de talent extraordinaire, d'une âme comme neuve, toute vibrante et ingénue.

Ce sceptique, cet impassible, fit pleurer comme il avait fait rire, et frissonner de pitié les belles madames, et frémir de passion les vilains plébéiens, Tyrtée cocasse, aux jambes en manches de veste, à l'éternel mégot, à l'éternel pépin...

Non, Jules Jouy n'était ni un sceptique, ni un impassible. S'il fit frémir de passion les plébéiens, c'est que, plébéien lui aussi, il frémissait de la même passion, partageait leurs haines, leurs amours, leurs espoirs et leurs

utopies. Déjà adolescent au moment de la Commune et de son atroce répression, il avait conservé pour elle un culte filial. Ce n'était pas chose banale, en vérité, d'entendre chez ce commensal du Chat Noir, dont les trouvailles avaient amusé les « belles madames » et les snobs de la rue Victor-Massé, toute émotion, joie ou colère, se traduire par un : « Vive la Commune! » qui déconcertait. De la Commune, due en partie à la grande trahison de l'Assemblée de Bordeaux et aux maladresses de Trochu, il avait conservé l'ardent patriotisme, différent, sans doute, de celui de Paul Déroulède, mais non moins réel.

Le Chat Noir n'était qu'une face, une petite face, de son talent : il y épurait la chanson de café-concert. Dans sa chanson quotidienne il se montra très supérieur. Chansonnier révolutionnaire, il sut introduire l'éloquence dans la chanson, comme, plus tard, Laurent Tailhade l'introduisit dans la chronique.

Sa campagne contre le Boulangisme — c'était répondre à la chanson par la chanson — fut admirable. Mais c'est à peu près de son œuvre le peu qui ait été recueilli en volumes, je renvoie donc à ces deux volumes, dont Adolphe Willette illustra joliment les couvertures (2), me

(2) *Les Chansons de l'année* [6 décembre 1886-29 décembre 1887]. Paris, en vente chez Bourbier et Lamoureux, 1888, couverture illustrée d'Adolphe Willette.

Chansons de bataille [4 janvier 1888-31 décembre 1888]. Paris, Marpon et Flammarion, s.d., in-12, couverture illustrée d'Adolphe Willette.

A y joindre, dans une note toute différente :

La Muse à Bébé, chansons pour les enfants dédiées aux grandes personnes. Illustrations de Gerlier. Paris, E. Flammarion, s.d. 1893, in-16.

La Chanson des joujoux. Poésies de Jules Jouy, musique de Cl. Blanc et L. Dauphin. Illustrations d'Adrien Marie. Paris, Au Ménestrel. Imprimeries-librairies réunies, s.d., in-4°.

A part ces quatre recueils ou des recueils collectifs, comme les *Chansons et monologues illustrés*, nombre de chansons de Jules Jouy, principalement des chansons de café-concert, ont été publiées séparément, avec leur musique, par les éditeurs, Emile Benoît, G. Ondet, E. Meuriot, Patay, etc.

Enfin, quelques chansons d'actualité, telles « La Réception d'Alphonse » ou « La Complainte de Ravachol », firent l'objet de placards, au bas desquels l'imprimerie Blot, 7, rue Bleue, se dissimulait sous les noms de Jules Jouy lui-même, ou de Rodolphe Salis.

En dehors du *Tintamarre* où il avait débuté, de l'*Hydropathe*, du *Chat Noir*, où il publia quelques-unes de ses meilleures chansons, du *Courrier Français*, où parurent « Gamahut » (25 septembre 1885) et « l'Exemple » (1er novembre), ouvrant la série qui ne fut pas continuée du « Livre des condamnés à mort », Jouy accomplit le tour de force de publier chaque jour une chanson successivement dans le *Cri du Peuple*, puis dans le

bornant, en raison du bruit que fit, écrite sur le rythme d'« Orléans, Beaugency », à donner un extrait de sa chanson de *Tocsin :*

Etouffons dans son nid
L'oiseau de proie Orsini,
Alerte!
Alerte!

Terrible, sous le ciel,
Il est grand temps que Louvel
Surgisse,
Surgisse!

Afin que, dans un cri,
L'homme de la Grange-Ory
Périsse,
Périsse!

Du serpent qui nous mord
Il faut que, seule, la mort
Nous venge,
Nous venge!

En avant, le tocsin
Voici venir l'assassin
Boulange,
Boulange!

Le chacal aux yeux roux
Nous guette! Le voyez-vous
Qui bouge,
Qui bouge!

Visons juste et puis, feu!
Il faut sauver, nom de Dieu!
La rouge,
La rouge!

C'était un appel direct à l'assassinat, il faut en convenir, dont s'indignèrent fort Georges Laguerre, animateur

Parti ouvrier (1886-1889) et dans le *Paris* (1889-1890). En 1891, il donna quelques « chansons de la semaine » au supplément littéraire du *Figaro*, et, en novembre-décembre 1894, trois chansons au *Rire :* « Zola chez le Pape, Le Duc d'Orléans au musée Grévin, Le Record. »

de Boulanger (cela va de soi) et même Joseph Reinach, farouche adversaire du « brav' général ». Pourtant, la politique a de ces complaisances, Jules Jouy ne fut pas inquiété, alors que le lyrisme de Laurent Tailhade, dans le *Libertaire,* et aussi sa clairvoyance, lui valurent, le 10 octobre 1901, un an de prison et mille francs d'amende.

La chute du président Grévy, chassé de l'Elysée par les vilenies de son gendre Daniel Wilson, les candidatures de Jules Ferry et d'Henri Brisson (« Ah! qu'il est gai, monsieur Henri Brisson! »), l'élection de Sadi Carnot à la présidence de la République, le 3 décembre 1887, tout un chapitre de l'histoire contemporaine revit à travers ces couplets. Mais, passant sous silence le séjour à Auxerre de Jules Jouy, ayant eu occasion de le raconter au lendemain de sa mort (3), j'ai hâte d'arriver à ses chansons offrant un caractère purement social. Ce sont, sans doute, les plus intéressantes et, bien que vieilles déjà d'un demi-siècle, elles présentent l'avantage de n'avoir rien perdu de leur actualité.

Les finasseries de la politique, les ambitions des arrondissementiers, les louches combines des couloirs, provoquant crises sur crises, inspirent à ce militant un souverain mépris. Il a toujours aimé la parodie et suffisamment collaboré au *Tintamarre* pour ne pas craindre de joindre au calembour son frère cadet, l'à-peu-près, souvent plus amusant. Un, entre autres, nous vaut, grosse de menaces, cette réplique inattendue de la romance bien connue de J.-B. Clément :

LE TEMPS DES CRISES

Vous regretterez le beau temps des crises,
Quand, pauvres sans pain et riches gavés,
Nous serons aux prises.
Les drapeaux de Mars flotteront aux brises,
Les drapeaux vermeils sur qui vous bavez,
Vous regretterez le beau temps des crises,
Quand viendra le peuple en haut des pavés.

(3) « Jules Jouy... sous-préfet ». — *Revue Hebdomadaire,* 24 avril 1897 (V. 547-557).

Quand vous pleurerez le beau temps des crises,
Le vil renégat et l'accapareur
En verront de grises.
Les politiciens auront des surprises.
Les Judas, au ventre, auront la terreur.
Quand vous pleurerez le beau temps des crises,
Grondera partout la rue en fureur.

Profitez-en bien du beau temps des crises,
Où le peuple jeûne et passe en rêvant
Aux terres promises.
Quand donc viendras-tu fondre les banquises,
O grand soleil rouge, ô soleil levant?
Profitez-en bien du beau temps des crises,
Où le peuple veille et s'en va rêvant.

Au chansonnier du Chat Noir, habitué à charmer par ses scies et ses couplets macabres les « Altesses électorales » venues goûter, en l'hostellerie de la rue Victor-Massé, le beau spectacle des ombres, l'esprit et les poèmes de Maurice Donnay, la gaieté des intermèdes, un Ange Pitou d'extrême gauche a succédé, plus violent, plus éloquent, sans pitié pour les laissés pour compte de Quarante-huit, pour les échantillons défraîchis de l'Assemblée nationale, pour les jeunes, trop pressés d'arriver, les vouant tous au mur.

LES TROP CONNUS

Quand furieux le Populaire
Bondit, grondant sur les hauteurs,
Pour escamoter sa colère,
Surgit le troupeau des rhéteurs.
A ces fameux que l'on renomme,
Le peuple, aujourd'hui, ne croit plus;
Dans son ironie, il les nomme :
Les trop connus.

Comme un corbeau sur un cadavre,
Révolte! ils fouillent dans ton flanc;
En septembre ils sont Jules Favre;
En juin, Albert ou Louis Blanc.

Lorsque les pauvres sans-culottes,
Pour eux tombent, sanglants et nus,
Ils planent, dans leurs redingotes,
Les trop connus.

Les victimes des hécatombes,
Quittez vos bières! Venez voir!
Les tribuns marchent sur vos tombes,
Pour escalader le Pouvoir.
De vos restes faisant litière,
Vautrés comme des parvenus.
Ils s'engraissent du Cimetière,
Les trop connus.

Assez des passeurs de muscades!
Si d'un autre Mars l'astre luit,
Sans chefs, et sur ses barricades,
Le peuple se battra pour lui!
Assez d'« ancêtres »! plus d'« apôtres »!
Les dédaignés ne veulent plus
Tirer les marrons pour les autres :
Les trop connus.

Allez-vous-en, les barbes blanches!
L'avenir n'aime pas les vieux;
Pour le jour prochain des revanches,
Il nous faut des bras — et des yeux!
Assez des phrases à cymbales!
O Plèbe! tes jours sont venus :
La poudre aux obscurs — et les balles
Aux trop connus.

J'en passe, et combien faute de place, entre autres cette terrible *Fille d'ouvriers* ou cette amusante pièce de *la Neige*, dont le dernier couplet, inattendu, suffirait à dérider les plus moroses :

A mon tour, pour ne pas qu'a s'perde,
J'vas vous donner mon opinion
Sur la neige : On dirait d'la merde
Qui fait sa premièr' communion.

Il n'est jusqu'à un fait divers, le gendarme assassin de Saint-Cloud, qui n'excite sa verve et ne l'incite à une saisissante image :

« Fatal oracle d'Epidaure »,
Docteur Castaing, qui dans Saint-Cloud
Conquit la gloire avant Pandore;
Campi, Gamahut, Ménesclou,
Prévost, Troppmann et Lacenaire,
Corps sans têtes, têtes sans cous,
Les assassins, sortez de terre :
V'là-z-un gendarme, embrassez-vous!

Et le temps est venu des anarchistes : à côté de vingt et un couplets, pas fameux, formant la *Complainte de Ravachol,* Jouy, toujours sur l'air des « Bureaux de placement », consacre une amusante chanson, *Le Juge errant,* aux tribulations locatives du substitut Bulot, dont la bombe de la rue de Clichy a mis à mal la verrerie :

— Quelle est votre profession?
Lui dit l'concierge. — Je suis juge.
— Alors, cherchez un aut'refuge :
On n'veut pas d'çà dans la maison.

Hélas! sans que personne s'en aperçût encore, la folie rôdait depuis longtemps déjà autour de Jules Jouy. Qui sait si lui-même n'en avait pas le pressentiment?

Un jour, durant son séjour à Auxerre, en 1888, me passant un journal qui annonçait l'internement de l'illustre fumiste Sapeck qui, lui aussi, avait renoncé aux terrasses du boulevard Saint-Michel pour devenir conseiller de préfecture à Lons-le-Saulnier :

— Tiens, lis, dit-il, subitement devenu sérieux... Sapeck! on riait de ses excentricités, on les encourageait : il était fou, parbleu!

Puis, mélancolique, il ajouta, après un silence :

— Et dire que nous finirons tous comme ça!...

Boutade, dira-t-on, à laquelle je ne crus pas devoir attacher d'importance et qui, plus tard seulement, me revint à la mémoire. Mais quelle singulière intensité de propos ne prête-t-il pas à la chanson de l'*Asile,* inspirée, précisément, par l'Asile départemental de l'Yonne et publiée l'année suivante dans *Paris?*

L'ASILE

Air de l'*Hôtesse* (Fragerolle).

Dans le chef-lieu banal et terne
Où les yeux manquent d'horizon,
Aux environs de la caserne,
De l'hospice ou de la prison,
Effrayant le rire et l'idylle,
Sous le ciel morne, se profile
Une inquiétante maison :
L'Asile.

Là, des fous, détenus farouches,
Se promènent, les yeux ardents,
Là, des poings se crispent, des bouches
Ecument et grincent des dents;
Là, plus d'un génie indocile
Est mort, dans la foule imbécile :
Que de martyrs enfermés dans
L'Asile.

C'est l'antre de la vigilance;
Les murs ont des airs de bourreaux;
Sur les toits veille le silence;
La terreur guette aux soupiraux.
Pour ligoter le mal débile,
La Force sait s'y faire habile :
Il a des gardiens, des barreaux,
L'Asile.

Passant toutes à tire-d'ailes,
Peureuses et rasant le sol,
Sur la route, les hirondelles
Vers d'autres cieux prennent leur vol.
Nul chant dans le jardin tranquille;
L'alouette, tout là-haut, file.
Il fait taire le rossignol,
L'Asile.

Parfois, quand l'ouragan fait rage,
Quand la foudre vient à crouler,
L'été, pendant les nuits d'orage,
Les fous se mettent à gueuler.
Craignant quelque guerre civile,

En sursaut, les gens de la ville
S'éveillent, entendant hurler
L'Asile.

Voilà pourquoi, tous les dimanches,
Les filles pâles du couvent
Et les sœurs en cornettes blanches,
Pensives, s'arrêtent souvent,
Et, graves, toutes à la file,
Avec le geste de Bazile,
Se signent, en passant devant
L'Asile.

La fêlure ne devait pas tarder, cependant, à s'accentuer. Dix-huit mois plus tard, une nuit, comme nous sortions du Chat Noir, j'eus la perception très nette du danger qui le menaçait. Au moment où j'allais le quitter, pour regagner pédestrement les ombrages lointains du Luxembourg, il me retint, me priant de l'accompagner jusque chez lui : il était suivi et craignait un mauvais coup d'agents de Boulanger, que, pris d'inquiétude, il me désignait, — en fait, des gens du monde sortant du spectacle d'ombres. J'acquiesçai, bien entendu, à sa demande. Parvenu à l'avenue Trudaine, il me parla d'autre chose et n'y pensa plus. Mais l'impression du « persécuté-persécuteur », — une forme qui pardonne peu, — s'était imposée à moi indéniable et me poursuivit jusqu'à la Seine.

Le lendemain, rien dans son attitude ne rappelant le phénomène inquiétant dont j'avais été témoin sur le trottoir de la rue Victor-Massé, je me donnai l'illusion de m'être trompé et crus avoir fait un mauvais rêve.

Trois ans se passèrent. En octobre 1893, — ayant de nouveau quitté Paris, mais y étant de passage pour quelques jours, nous allâmes, ma femme et moi, déjeuner avec Jules Jouy et Marguerite Dufay, que nous avions retrouvés, la veille au soir, à la sortie de Bataclan. Le déjeuner fut, à l'ordinaire, très gai. Après le café, il se mit au piano, s'accompagnant comme toujours d'un doigt, et je l'entends encore martelant, plutôt qu'il ne chantait, une de ses dernières chansons, *La Terreur de Grenelle,* écrite sur la musique de Joseph Darcier pour *le Bataillon de la*

Moselle de Charles Gille : les « chaussons » avaient remplacé les « sabots » :

> Grimpant d'velours, ceintur' roug', pas d'cal'çons,
> Foulard jaune et ch'mis' de flanelle,
> Bourgeron court, accroch'cœurs en ham'çons,
> Casquett' comm' la Tour de Nesle,
> V'là la Terreur de Grenelle en chaussons,
> V'là la Terreur de Grenelle (*bis*)...

La chanson m'avait fait grand plaisir, la confidence qui suivit m'en fit moins. Jules Jouy, m'ayant attiré à l'écart, me confia à voix basse, sous le sceau du secret, que le Ministère venait de le faire pressentir pour savoir s'il accepterait la Légion d'honneur...

Il n'y avait pas à en douter, la fêlure avait continué sa marche et pris une nouvelle forme; aux phantasmes qui hantaient le persécuté s'étaient venues joindre des idées de grandeur, la mégalomanie. Tout cela marche souvent de pair : j'étais fixé.

Trente-trois ans plus tard, en 1926, M. Maurice Hamel vint prendre une interview de Marguerite Dufay, à la veille du bénéfice organisé en sa faveur par *Comœdia*. Non sans émotion, elle apporta cette confirmation à mon diagnostic extra-médical :

> Mme Dufay pose sous nos yeux le magnifique recueil de planches de notre cher Willette, L'A. B. C., où tout le poème de Colombine et de Pierrot frissonne à travers les gammes d'une fantaisie et d'une inspiration tour à tour riante et mélancolique. Au dos d'une de ces planches s'enchevêtrent d'étranges parafes et ce sont de déconcertantes annotations :
>
> — Qu'est-ce que ceci?... lui dis-je.
>
> — Ceci, c'est la folie de Jules Jouy.
>
> Et je lis, en haut, en bas, en oblique, en verticale, dans tous les sens : *Monseigneur Jules Jouy, officier de la Légion d'honneur. — Jules Jouy, officier d'Académie. — Demain, madame Blanche sera millionnaire.* (Blanche était la sœur de Jouy). Il se croyait Rothschild et même président de la République. Il crayonnait : *Jules Michelet et Alphonse Allais.* Folie des grandeurs, solennelle et silencieuse, dont ces pages demeurent d'effrayants témoignages.

C'était bien la mégalomanie sans que pour cela ses premières idées délirantes l'aient quitté.

— Nous étions à Aulnay où Jouy et moi avions invité Faria, l'auteur de la chanson des *Blés d'or*. Jouy lui demanda de la lui chanter, et, comme Faria se faisait prier, hésitait, Jules Jouy se met au piano et chante. Tout à coup, il se tourne vers le jardin, et, s'adressant à des présences imaginaires : « Qu'est-ce que vous dites?... que ce n'est pas de moi?... non... mais... répétez que ce n'est pas de moi!... » C'est ainsi que se manifestèrent les prodromes de la démence qui peu de temps après devait nous l'enlever.

Bien qu'on eût cherché à répandre dans la presse le bruit d'une prétendue fièvre typhoïde, il fallut se rendre à l'évidence et enfermer le malheureux Jules Jouy : la déchéance était complète et il était devenu dangereux. Les jours où on pouvait le voir, il avait oublié son œuvre, ne reconnaissait pas ses amis. C'était un pauvre être qui se survivait, l'intelligence définitivement morte.

Marguerite Dufay, le concert des Décadents vendu à une acheteuse insolvable, avait mangé toutes ses économies à faire soigner le malheureux dément. En mai 1896, les chansonniers s'émurent, organisèrent un bénéfice en faveur de celui qui avait été leur maître à tous. Ce fut, pour Laurent Tailhade, l'occasion de rendre, en tête de *l'Echo de Paris* du 6 mai 1896, cet hommage à Jules Jouy, son confrère en poésie :

Bien avant que la contrefaçon eût installé dans chaque estaminet de fausses tavernes Louis XIII, aux jours héroïques où le gentilhomme Salis, d'une voix tonitruante et d'un geste cérémonieux, montrait aux philistins mystifiés l'« artiste », bête noire — mais profitable à son commerce, — Jules Jouy fit entendre au cabaret du boulevard Rochechouart son répertoire, neuf alors. Vingt années, depuis ces jours, ont multiplié les caveaux artistiques et suscité au novateur des émules par bandes. Mais rien n'a pu effacer des mémoires ces refrains, dont quelques-uns — *La Terre*, par exemple, — atteignent à la pure beauté.

Cette complainte de la Terre honora, plus que tout autre chant, l'été de la Saint-Martin où, pour d'éternels adieux, la grande Thérésa se fit entendre.

Malgré l'allusion au roman fécaloïde la *Terre*, de Zola, ce fut un

enchantement que d'ouïr, pour la dernière fois, la grande cantatrice dans un poème rustique et fraternel à la manière de Pierre Dupont.

Jules Jouy avait eu l'honneur de donner, avant l'éternel silence, un chant digne de sa gloire à la muse des faubourgs.

Le 17 mai 1897, l'infortuné Jules Jouy, mort depuis deux ans au monde, acheva de mourir. Le service religieux eut lieu le samedi 20 mars, à Saint-Laurent, sa paroisse, et son corps fut inhumé au cimetière du Père-Lachaise. Ses amis, ses camarades assistèrent en grand nombre à ses obsèques (4).

En même temps que le roi de la chanson, disparaissait une des physionomies les plus marquantes de Montmartre.

Dans le cortège, on s'entretenait du défunt, des miettes de ce passé, chères à quiconque a dépassé la trentaine, traînant dans les marges de ce qui n'est pas encore l'histoire. Soudain quelqu'un apparut — c'était peut-être bien Pierre Delcourt, — un télégramme à la main : Rodolphe Salis était mort, le matin même, à trois heures, en son château de Naintré, dans la Vienne. Du coup, les langues se délièrent et plusieurs rappelèrent une anecdote — coïncidence, réplique involontaire du mot de Jacques de Molay — que personne n'avait encore évoquée.

Un jour, en descendant l'escalier du Chat Noir, Jules Jouy était tombé :

— Que ne t'es-tu cassé la... tête! s'exclama le Gentilhomme, parfois mal embouché et qu'animait déjà une sourde animosité contre son pensionnaire.

(4) Le billet de faire-part de Jouy fixait l'inhumation au cimetière de Saint-Ouen; en fait, elle eut lieu au Père-Lachaise, où Octave Pradels avait acquis la veille une concession. Je corrige ici une erreur de date de Montoya, dans son *Roman comique du Chat Noir*, erreur reproduite par tous ceux qui ont eu occasion de se reporter à son volume. L'enterrement de Jouy eut lieu le samedi 20 mars et non le 19, et celui de Salis, mort à Naintré le 20 mars, à trois heures du matin, le lundi 22 mars 1897, et non le 20 mars, comme l'indique à tort Montoya qui, cependant, tenait un des cordons du corbillard.

Je dois des remerciements particuliers à M. le Conservateur du cimetière de l'Est (le Père-Lachaise) et à M. le Secrétaire général de la mairie de Châtellerault, dont les précieux renseignements m'ont permis ces rectifications.

— Ne souhaite pas ma mort, reprit celui-ci, déjà relevé. Tu sais, Salis, tu mourras vingt-quatre heures après moi.

Simple coïncidence sans doute, la prophétie semblait accomplie.

PIERRE DUFAY.

TOMBEAU
POUR DES OMBRES

—

Oh! dans quel Ciel, au long des palmes embaumées,
Dans quel Eden, où les Amantes vont sans pleurs,
Revivez-vous, mes belles Mortes, tant aimées,
O tendres fleurs!

J'ai cherché la tristesse et la douleur de l'Une;
De l'Autre j'ai chéri tout le charme adoré,
Plus pur et souriant qu'un ciel transfiguré
Au feu de la nouvelle lune.

C'est la jeune Reine des champs,
Aux blonds cheveux d'avoine folle,
Lui soupirai-je dans mes chants,
Quand l'essaim des soucis s'envole.

Le sel de ses larmes d'enfant
Ruisselait encor sur sa face,
Comme un pollen que rien n'efface
Et que l'innocence défend.

Fuyant le givre de Décembre,
Ce rouge-gorge de l'amour
S'en venait au déclin du jour
Cogner aux vitres de ma chambre.

Vite, j'ouvrais. Dans la chaleur,
Son teint de lys, au frêle éclat de cire vierge,
Semblait s'auréoler d'une blancheur de cierge
Qui brûle dans un soir divin de Chandeleur...

Oh! dans quel Ciel, au long des palmes embaumées,
Dans quel Eden, où les Amantes vont sans pleurs,
Revivez-vous, mes belles Mortes, tant aimées,
O tendres fleurs!

L'Une fut la ferveur aux ailes de vertige,
Dans la jaune lueur de mes heures d'ennui.
O Fille folle, encor j'en tremble et m'en afflige,
Quand tu viens te pencher sur mes songes, la nuit.

Qu'as-tu fait de ton cœur, au sein des villes guelfes?
De tes chants qui semblaient, au bleu des visions,
L'hymne d'un sylphe ailé, l'élan frileux des elfes,
Sur des golfes où sonne un concert d'alcyons?

Si je redis ton nom, le son n'est plus le même,
Il est comme un soupir altéré de regrets.
Ah! pourtant, qu'il chantait en cloches de baptême,
Avant que le malheur ne me prît en ses rets!

Dans le déroulement des blancs rouets de l'âge,
Le brouillard berce un glas qui s'enroue en sanglots,
Et je sens que je perds le sens de ton visage,
Mais garde ton regard encor dans mes yeux clos.

Oh! dans quel Ciel, au long des palmes embaumées,
Dans quel Eden, où les Amantes vont sans pleurs,
Revivez-vous, mes belles Mortes, tant aimées,
O tendres fleurs!

Les Unes furent joie et d'Autres lassitudes.
Si Certaines aussi charmèrent mon tourment,
Toi seule, sous le saule en deuil des solitudes,
Tu sus éterniser l'extase du moment.

Ah! je me suis d'amour penché vers bien des âmes,
Mais aucune n'offrait cet arome attiédi
De délirant hélianthème de midi,
Sous un soleil d'automne aux parfumantes flammes.

Aucune n'apportait dans son cœur éperdu
La splendeur d'un Eden éblouissant d'Archanges,

Ni dans sa voix, en sons tissés d'échos étranges,
L'accord des harpes d'or du Paradis perdu.

Tu venais des plus bleus lointains de la montagne,
Où la vigne mûrit sous l'azur moins amer,
Où la Gascogne vole au devant de l'Espagne,
Comme un navire ailé vers l'appel de la mer.

Tu m'apparus dans un décor de ciel d'absence,
Quand l'accablante ardeur d'un minuit de Juillet,
Comme un serpent nocturne aux éclats de jayet,
Tordait dans un éclair ses anneaux de silence.

L'élan de ton esprit parlait à mon espoir.
Ta main, plus pâle qu'une perle à l'agonie,
Pressait ces tristes fleurs qu'en rêve l'on croit voir
Fleurir en des jardins d'angoisse et d'insomnie.

Dans les ténèbres amoureuses de tes yeux
Tremblait le diamant des larmes étoilées.
Tu ressemblais alors, sous l'œil calme des cieux,
A l'Archange qui veille au seuil des mausolées.

Longtemps tu fus ainsi, sur mes songes déserts,
Aux désolations de mes saisons frileuses,
Celle qui, frêle, assise au rouet des fileuses,
Berce les vains désirs en scandant de vieux airs.

Et là, dans le néant de ma mélancolie,
Où mon âme chantait pour des morts d'autrefois
Une ancienne chanson d'amour à lente voix,
Je t'appelais le beau lys noir de ma folie!

Et rien ne paraissait pouvoir nous désunir,
Au profond de ce monde aux douleurs étouffées,
Où la source soupire avec le luth des fées,
Sous le rayon de lune, ami du souvenir.

Et maintenant!... Dans l'heure où l'ennui met sa trame,
Je me demande si de toi j'ai tout conçu.
J'ai su ton nom d'amante et su ton nom de femme,
Mais le Nom dont le Ciel te nomme, l'ai-je su?

Hélas! de ce passé rien ici ne subsiste.
Aujourd'hui les plus doux de ces jours sont défunts.
En vain l'Eté s'endort dans son nid de parfums,
Comme un oiseau couvé par le soir rose et triste,

Plus rien ne ressuscite au royaume des morts.
Mon âme sombre en proie à l'amertume. Et j'erre,
Mélancoliquement avec mon vieux remords,
Ainsi qu'un voyageur dans une ombre étrangère.

NICOLAS BEAUDUIN.

UNE ÉVOLUTION
EST-ELLE POSSIBLE EN ROUMANIE?

—

Avec le meurtre de son chef Codréano, la Garde de Fer revient au premier plan de l'actualité. Dans le *Mercure* du 15 juillet, M. Pierre Predesco, dans un bref historique des partis politiques roumains, a déjà décrit la genèse de cet étrange mouvement, dont les racines sont trop profondes pour s'expliquer par une simple agitation démagogique. Nous essayerons ici de saisir sa signification dans l'histoire de la Roumanie et dans le cadre des aspirations de notre temps.

Le programme de la Garde de Fer n'est pas sorti du cerveau d'un intellectuel. Il n'a pas eu la prétention de former un ensemble harmonieux et cohérent, satisfaisant la logique et la raison. Mouvement simpliste à l'origine, la Garde de Fer a eu cependant, dès le début, grâce à l'intuition créatrice de son chef, une originalité assez puissante pour mériter l'attention de ceux qui dans le chaos actuel essayent d'entrevoir les tendances de demain. Autour de quelques principes élémentaires, et au fur et à mesure de son développement dans les milieux sociaux et intellectuels supérieurs, la Garde a cristallisé toutes les aspirations des nationalistes roumains dans le domaine politique, dans le domaine moral, et même dans le domaine culturel.

En 1920, Cornélius Zelea Codréano est étudiant à la faculté de droit de Jassy; il mène la lutte contre le communisme et ses alliés naturels, les juifs, qui sont dans ces villes de Moldavie presque aussi nombreux que les chrétiens. Le grand danger communiste une fois passé la plu-

part de ses camarades abandonnent la lutte. Lui, la continue avec une poignée d'amis. Ce n'est pas tout de conjurer momentanément le bolchévisme, il faut réveiller l'instinct national, il faut reconstruire la Roumanie sur des bases nouvelles. Ce qui l'indigne plus encore que le machiavélisme des juifs et l'incapacité parlementaire, c'est l'indolence et l'inconscience de ses compatriotes. Tous ceux qui ont séjourné en Roumanie ont constaté (et les Roumains doivent le reconnaître eux-mêmes) que la concussion, le manque d'honneur, de probité et de caractère avaient atteint un degré inouï. Codréano, entré dans la vie comme un grand enfant naïf, est effrayé de la mentalité qu'il découvre autour de lui. D'anciens camarades qui peu de temps auparavant avaient juré de lutter jusqu'à la fin pour leur idéal patriotique, il les retrouve étalant un luxe effréné, résultat des basses compromissions auxquelles ils s'étaient livrés par ambition ou par désir d'argent. Profondément croyant, né dans ce coin de terre roumaine arraché par les Autrichiens à la Moldavie au XVIIIe siècle, et nommée par eux Bukovine (1), Codréano se sentait appelé à recommencer la lutte héroïque des princes moldaves du XVe siècle, défenseurs de la chrétienté contre les Infidèles, de cet Etienne le Grand qui éleva quarante monastères en souvenir de ses quarante victoires sur les Turcs et les Tartares. Un jour que Codréano était en prison, il eut une vision devant une icone représentant saint Michel. Il fit devant elle le serment de lutter jusqu'à la mort pour régénérer son peuple, pour lui forger une âme nouvelle. Et pour comprendre le rôle que jouera le culte de saint Michel dans sa vie, il faut connaître la place que tient dans les légendes et les croyances populaires roumaines l'archange Michel, patron bienfaisant, mais implacable envers les méchants (2).

Ce jour-là était née la Légion de l'archange Michel, fu-

(1) On a contesté à Codréano son origine roumaine, sous le prétexte que son père s'appelait Zelinsky; en réalité, leur vrai nom a toujours été Zelea; c'est l'administration autrichienne qui ajouta une terminaison polonaise au nom de son grand-père, lorsqu'il fut enrôlé dans un régiment polonais de l'empire. Ce procédé était courant à l'époque.

(2) Voir Jérôme et Jean Tharaud : *L'Envoyé de l'archange*, dans la *Revue universelle* (Octobre 1938).

ture Garde de Fer et Codréano commençait l'« éducation légionnaire » des Roumains.

L'erreur des principes démocratiques est d'avoir trop insisté sur les droits de l'individu, et trop peu sur ses devoirs. On s'en était aperçu dès la révolution française, puisque la constitution des Girondins ajoutait une déclaration des devoirs à la déclaration des droits. Mais c'est seulement aujourd'hui que l'on voit les résultats de cette erreur dans toute leur ampleur. Les réactions contemporaines contre ces tendances sacrifient l'individu, soit à l'Etat, soit à la race, soit à l'humanité.

La grande originalité de la Garde de Fer est d'avoir été le premier mouvement politique dont la préoccupation, dont l'idéal supérieur ait été *la réforme de l'homme.*

L'éducation légionnaire se faisait dans des groupes d'une dizaine d'hommes : on y enseignait l'amour du travail et le sens de la discipline, on y mettait à l'épreuve la force de sacrifice de chacun, et ce n'est qu'après des mois ou des années d'apprentissage qu'on pouvait devenir digne d'être un légionnaire.

Les légionnaires consacraient leurs loisirs à la construction de la Roumanie nouvelle; chacun travaillait selon ses capacités : on redressait les ponts qui croulaient, on élevait des églises dans des villages perdus, on instruisait les paysans, on les soignait, on les aidait à leurs labours; nul doute que ce magnifique élan d'altruisme n'eût décuplé sous un gouvernement légionnaire; et c'était là le seul moyen de sortir la Roumanie de sa routine actuelle. La Roumanie, pays doté de toutes les richesses, mais encore dépourvu de moyens d'exploitation, avait besoin d'un effort héroïque, du sacrifice de toute une génération. *A défaut de cela,* restant tributaire de l'étranger pour ses besoins les plus vitaux, notamment pour les finances publiques, elle paraît condamnée à n'avoir d'un Etat indépendant que le nom.

Pendant mes séjours en Roumanie, j'ai pu constater à plusieurs reprises les résultats extraordinaires de cette éducation légionnaire. Dans un pays réputé pour son indolence et ses habitudes de vie facile, une transformation

profonde était en voie de se produire. J'ai vu les fils des meilleures familles charrier des briques ou servir dans les restaurants légionnaires. Chez tous, un sincère désir d'éduquer leur volonté jusque dans les détails. Tel, qui aimait trop le vin ou le tabac, s'en privait, parce que le Capitaine avait dit : « Soyez sobres. » Cela paraît ridicule, puéril? Cela ne put paraître ridicule qu'à ceux qui ne comprennent pas encore que nous vivons une époque de révolution universelle, une époque héroïque. On ne peut plus espérer collaborer au bien public en suivant les règles d'une bonne vie bourgeoise. Un des grands mérites de Codréano est d'avoir su convaincre les jeunes qu'une vie de sacrifices héroïques les rendrait plus heureux qu'une vie facile et personnelle. Il s'affirme que l'idéal moral de l'humanité à venir aura deux buts, qui devraient être inséparables : la foi et l'action. Ni l'une ni l'autre isolément ne suffisent à donner au monde l'impulsion nécessaire au progrès : ni l'action brutale servant des intérêts individuels ou purement terrestres; ni la foi passive qui laisse ici-bas l'homme immoral l'emporter sur l'homme moral.

La primauté de l'action, telle est la caractéristique de l'évolution générale présente. Toute une philosophie s'efforce de dissocier la culture de l'action, du « dynamisme » (pour employer un mot peu académique, mais évocateur), parce que ce dynamisme, il faut bien l'avouer, paraît le monopole aujourd'hui de certains pays comme l'Allemagne, l'Italie, la Russie, le Japon, pays dont on voudrait combattre la politique et les idées. Mais la France, elle aussi, a eu (et aura encore sans doute) ses époques de dynamisme. Pendant des siècles, elle a imposé sa volonté à l'Europe entière, et ce dynamisme, loin d'être nuisible, a été le « bouillon de culture » indispensable à l'éclosion de la civilisation française. Les races les plus raffinées intellectuellement n'ont pu donner naissance à une civilisation originale qu'à la suite d'une suprématie politique qui exalte leur orgueil en révélant leur vitalité supérieure.

On ne peut imaginer le siècle de Périclès sans la colonisation hellénique et la victoire sur le barbare perse;

on ne peut concevoir la civilisation espagnole sans les Conquistadores, sans Charles-Quint et Philippe II, ni le Grand Siècle sans le prestige politique du Roi Soleil, ni le XIXe siècle français sans l'épopée révolutionnaire et napoléonienne.

Les peuples créateurs de civilisation, ce sont les peuples forts. Un peuple *sans action* est un peuple *sans histoire,* donc *sans culture.*

Les nations faibles pourront disparaître, non parce que la force doit primer, mais parce qu'elles deviennent inutiles *à la marche en avant de l'humanité.* Elles disparaissent, soit par écrasement, soit par lente extinction, en devenant des « membres morts » de la grande politique, comme la Grèce antique et l'Espagne moderne.

Le travail était devenu, comme le disait une chanson : « le credo des légionnaires de Codréano ». Mieux encore, *bien avant Hitler,* alors qu'il était tout jeune étudiant, il avait entrepris la tâche de *réhabiliter le travail manuel,* seul moyen de prévenir ou d'enrayer la lutte des classes. Avec un groupe d'étudiants pauvres, il avait entrepris la construction d'un foyer d'étudiants, et l'exploitation d'un lopin de terre pour leur nourriture. En voyant travailler des intellectuels comme eux, les ouvriers et les paysans ressentaient mieux alors la communauté de leurs souffrances.

Plus tard, quand la Légion se développa, dans tous les travaux légionnaires ouvriers et intellectuels travaillèrent côte à côte. Un grand pas était fait vers la communion de toutes les classes dans un même idéal de régénération nationale.

Petit-fils d'un forestier, Codréano comprenait l'homme du peuple et ses misères. Le socialisme de la Garde de Fer a largement contribué au développement de cette dernière dans le peuple. Le « Capitaine » allait de village en village, monté sur un cheval blanc, et suivi de ses compagnons. Ils chantaient de vieux hymnes populaires, et parlaient aux paysans un langage qu'ils comprenaient. Et le paysan roumain, qui est poète, préférait cela à cent discours électoraux.

On ne peut supprimer toute démagogie dans les systèmes politiques modernes, si l'on entend par démagogie *l'exploitation devant les masses de certaines idées politiques élémentaires.* Il y a une bonne démagogie et une démagogie mensongère. Or Codréano et ses compagnons étaient d'une profonde et quelquefois naïve sincérité. La politique moderne, loin de constituer une réaction contre le principe démocratique que représente le parlementarisme, a élargi son champ d'action des représentants légaux du peuple au peuple lui-même. On revient aux conceptions anciennes d'attachement d'homme à homme, comme dans le vieux droit germanique. Selon une curieuse remarque de Keyserling, on constate un retour à des sentiments primitifs à tous les grands carrefours de l'histoire, lorsque l'héritage ancestral apparaît subitement caduc à la nouvelle génération.

Les « levains » démagogiques de la Garde de Fer ont été l'antiparlementarisme et l'antisémitisme; antisémitisme *instinctif* dans un pays où les juifs détiennent tout le commerce, toute l'industrie, toute la finance, et dans lequel nombre de Facultés comptent plus d'étudiants juifs que d'étudiants roumains. Mais aussi *antisémitisme scientifique,* né depuis un demi-siècle, pour défendre les intérêts et la culture nationales, contre l'influence étrangère et internationaliste.

Dans ce pays à la civilisation encore indécise, soumis depuis un siècle à peine à l'influence occidentale, on sent mieux qu'ailleurs la valeur des qualités innées d'un peuple. La simple assimilation de la technique (non seulement mécanique, mais aussi spirituelle) est insuffisante à une nation comme à un individu, pour la création originale. Cette création n'est possible qu'au moment où la technique devenue simple automatisme sert d'instrument, de tremplin au génie personnel, essentiellement original, essentiellement fonction de la nature profonde de l'individu ou du groupe ethnique.

Par suite d'un fâcheux concours de circonstances, la Roumanie a eu un des passés les plus malheureux des peuples de l'Europe. Se trouvant sur la voie de toutes les

invasions barbares, elle n'a commencé à s'organiser qu'au XIIIe et au XIVe siècle. Ecrasées dès leur naissance par de puissants voisins, les principautés roumaines n'ont échappé à la tutelle hongroise et polonaise, que pour tomber des siècles durant sous la vassalité des Ottomans. Le XIXe siècle a vu la réapparition de la Roumanie au rang de nation indépendante, mais il faut attendre le traité de Versailles pour voir la réunion de tous les Roumains dans un grand Etat de 20 millions d'habitants. Il est donc à peine exagéré de dire que l'histoire roumaine commence à peine. Et c'est peut-être parce que l'énergie du peuple ne s'est pas dépensée entièrement dans le passé, parce que toutes les forces vives sont tournées vers l'avenir national, que l'internationalisme a si peu de prise sur la jeunesse intellectuelle.

La Garde de Fer était l'expression la plus haute de cet élan de la Roumanie vers un avenir meilleur, vers la place qu'elle mérite en Europe par ses richesses, le nombre de sa population et l'originalité de son génie. Et ceux qui ont senti chez les Légionnaires ce grand orgueil national ne peuvent pas croire qu'après s'être libérés de la tutelle internationale et juive, ils eussent jamais pu accepter la tutelle allemande.

On a reproché aux Gardes de Fer leurs méthodes violentes; mais que pouvaient-ils faire d'autre, lorsqu'on leur enlevait tout moyen légal de se manifester, et qu'on usait contre eux de persécutions policières dont on n'a en France aucune idée? Une révolution qui réussit peut envoyer impunément à l'échafaud des centaines de milliers d'individus; une révolution qu'on essaye d'étouffer est taxée d'immorale, parce qu'elle a tué trois hommes.

Le roi Carol n'a pas voulu se servir de la force légionnaire pour ne pas partager le pouvoir avec un homme de la trempe de Codréano; de plus, il est foncièrement hostile à l'antisémitisme, et il le prouve par le choix de son entourage.

Rendant à la Garde de Fer un hommage flagrant, le roi lui a emprunté toutes ses institutions extérieures; ce qu'il n'a pas pu lui prendre, c'est son *âme*. Sa dictature

est comparable à une religion chargée de pompes et de rites, mais vide d'amour et de foi (3).

Nous croyons que la Légion, poussée par la force des choses, sera difficilement vaincue. En mai 1938, Codréano avait été condamné par un tribunal militaire à 10 ans de travaux forcés; dans la nuit du 29 au 30 novembre, il a été fusillé, ainsi que 13 de ses compagnons « alors qu'ils tentaient de s'enfuir ».

Or, par ordre de leur chef emprisonné, qui ne voulait pas « faire de son pays une seconde Espagne », les gardistes n'ont pas réagi devant sa condamnation. Après l'immense espoir que la Légion avait fait naître dans des milliers de cœurs simples, quand on connaît la passion sans bornes que les gardistes avaient pour leur chef, et leur mépris quasi-asiatique de la mort, la question en restera-t-elle là? Faut-il s'attendre à des troubles graves en Roumanie? Troubles d'autant plus graves que le pays se trouve au point névralgique de l'Europe actuelle, et que la politique ondoyante du roi Carol risque d'enlever à son pays tout appui sûr de la part des grandes puissances.

Un malaise indescriptible pèse sur tout le pays; l'état de siège est considérablement renforcé; nuit et jour, des détachements de troupe et de gendarmerie patrouillent dans les villes et les bourgs avec ordre de tirer *sans sommations* sur toute personne douteuse. Plusieurs condamnations à mort ont été déjà prononcées. (Un grand journal français d'information annonçait récemment que le nombre des anciens gardistes arrêtés s'élèverait à près de 15.000.)

Contre un parti *nationaliste* et *monarchiste,* le roi Carol a entrepris une répression plus dure qu'autrefois celle des Tzars contre les nihilistes. Il est pourtant extrêmement grave pour un souverain de se mêler aux luttes intérieures de son pays, au lieu de planer au-dessus des partis; de ce fait, il s'expose au jugement de son peuple.

ANDRÉ CHAVANNE.

(3) Le roi a supprimé le régime parlementaire; il a embrigadé toute la jeunesse dans l'organisation paramilitaire des Strajari; il a organisé des camps de travail, etc., etc...

UN MATIN, A LISBONNE...

Au marché de Lisbonne. Des fleurs, des fruits, et, tout à côté, des amoncellements de poissons qui semblent d'immenses fleurs ou des fruits gigantesques de la mer, apportés par des navigateurs aux temps des héroïques découvertes. Tout près de là, des monceaux d'olives ayant en leur milieu, fichée, une branche de thym ou de laurier, à côté des baquets monstrueux pleins de sauce tomate, et des bananes encore suspendues à la grosse branche, des raisins du nord partagés aux coloris moins rouges et moins blancs aussi que les nôtres, avec leurs grains ovoïdes, et non loin des châtaignes que l'on rôtit sur des fourneaux ronds et hauts, semblables à des poêles, les poissons par milliers, les poissons de toutes formes, souples et longs, ou courts et aplatis, les poissons répandant une si forte odeur de marée qu'on se croirait sur l'eau...

Chardin aurait eu le vertige devant toutes ces natures mortes parmi lesquelles il n'aurait su choisir les plus belles, parce que de ces compositions naturelles chacune en vérité est la plus belle...

Symphonies en gris, en rose, en argent, symphonies en tons assourdis ou éclatants. Et tout cela, à l'intérieur même des Halles, brille, chante dans la pénombre, éclate comme une fanfare.

Lisboa. Lisboa!..... Sommes-nous en 1938 ou bien en 1600? Les types mêmes n'ont pas changé. Il suffit de les comparer aux admirables portraits peints par Nunes Gonzalves au xve siècle, pour s'en persuader. Mêmes profils, même teint, même gravité souriante. Pourquoi ne pas le dire? même beauté.

Vous ne connaissez pas le Portugal, ni les Portugais si vous n'êtes pas entré au marché le long du Tage, par un

clair matin. (Mais y a-t-il à Lisbonne des matins qui ne soient pas clairs?...) Vous ne connaissez pas Lisbonne, si vous n'avez pas contemplé ces étalages qui ne ressemblent à aucun autre en Europe. Rubens, lui-même, ce grand décorateur, n'avait pas imaginé « pêches miraculeuses » de cette envergure.

Et à quel prix, toutes ces féeries, tentantes non seulement pour les gourmets, mais pour tous? Douze maquereaux pour un escudo (c'est-à-dire un franc soixante de notre monnaie plusieurs fois dévaluée); maquereaux dont chacun suffirait à apaiser la faim du mangeur le plus exigeant; deux dorades pesant six livres, pour six escudos... Quant à la merluche, si on l'appelle *pescada,* c'est-à-dire pêche, c'est qu'on la considère comme denrée assez banale, assez « quotidienne », pour ne pas lui donner un nom spécial. Je ne continue pas : vous voudriez tous transporter les Halles de Lisbonne à Paris.

Et pourtant je ne résiste pas au plaisir amer de vous raconter qu'il y a quinze jours, vers midi, un Portugais, devant moi, voyant une caisse contenant environ cinq cents grosses sardines fraîches, et ayant discuté trois minutes avec la marchande, obtint le précieux colis pour... un escudo. Si je mens, qu'un poisson assez gros pour m'avaler me dévore.

Et si je mens aussi, en vous disant la grâce des vendeurs entre eux, la façon gentille (et si désuète) dont ils vous envoient de l'un à l'autre, sans le moindre but intéressé, sans l'espoir de la moindre commission (ne pouvant ni se faire des signes d'intelligence ni se voir); non : pour le plaisir.

Gentillesse, cousine germaine de celle des Portugais, gens du peuple ou bourgeois, aidant une femme qui porte sur sa tête cent kilos de chrysanthèmes jusqu'à la place du Rossio et semble ployer sous la charge. Elle est habituée sans doute à ces gestes gracieux, car elle n'en paraît point surprise le moins du monde, non plus que du salut charmant que lui adresse ensuite l'homme aimable qui l'a soulagée de son fardeau.

...Mais suivons maintenant ces vendeuses de poissons,

ces fleuristes ambulantes, ces porteuses de légumes, à travers la ville, et admirons tout de suite comme elles donnent à Lisbonne son caractère de fête : fête du travail d'abord, fête des couleurs, fête du soleil des quatre saisons...

Dans les rues populeuses, mais aussi dans les rues élégantes, sur les places aux vieilles masures construites après le tremblement de terre du XVIIIe siècle, sur la place du Commerce, « salon en plein air » de la capitale, tout habillé d'ailes blanches par les mouettes, vous les croisez, presque sans arrêt jusqu'à deux heures de l'après-midi, ces *varinas* qui n'ont jamais rien dans les mains ni dans les bras, mais supportent, par un prodige d'adresse, des charges formidables sur leur tête, par-dessus la « sogra », petit coussinet, dans les paniers d'osier en forme de coupes, recouvertes de caoutchouc peint quand il s'agit de vendeuses de poissons.

Elles ne marchent pas, elles courent, elles ne courent pas, elles effleurent le sol. Jambes nues... Pieds nus... Qu'il y ait ou non de la boue, qu'importe! L'on dirait de déesses mythologiques. En voici une, et encore une, et deux, et dix, et vingt... « Poissons! poissons! » Elles en proposent aux passants, à leurs clients habituels ou improvisés, et un cri rauque annonce leur passage. « Poissons! Poissons! » A chaque marchandise, correspond un chant spécial : ainsi l'on ne peut se tromper.

Quelquefois elles vont deux par deux, et parlent tout en courant; elles rient, se racontent une bonne histoire arrivée tantôt, ou se font des confidences pour oublier la fatigue physique.

Elles croisent des hommes, marchands ambulants comme elles, mais qui portent sur l'épaule et non sur la tête le grand bâton terminé aux deux extrémités par un immense panier de victuailles. Un panier en forme de coupe, comme celle des femmes, mais rond. Elles croisent d'autres marchands, conduisant un âne alourdi des deux paniers.

Et cette procession ininterrompue affirme bien le goût du travail chez les Portugais. Si j'ai admiré tantôt les

monceaux de natures mortes au marché, je n'admire pas moins maintenant les groupes bariolés : tenez, l'homme avec sa montagne de crustacés marchant derrière la femme, — déesse aux chrysanthèmes de toutes nuances. Et cette femme a, comme la plupart des Lisboètes, un châle aux vives couleurs, qui donne l'illusion d'une riche toilette. A regarder de près pourtant, rien dans son costume qui soit élégant ni riche. Mais le châle rend brillante la pauvre robe, comme les cheveux lustrés font au visage une auréole de clarté. Même très brune la Portugaise, à cause de ses cheveux, paraît « blonde ». Un coup de pinceau lumineux éclaire le personnage, comme un détail suffit à égayer le costume : l'agent de police qui sur la manche gauche a deux bandes rouge et verte (le drapeau portugais) peut être vêtu de bleu foncé, sa silhouette pour autant n'est pas sombre.

...Mais voici revenir les marchandes de poissons : elles ont vendu toutes leurs marchandises, leur panier est vide. Non pourtant : elles y ont mis, l'une contre l'autre, leurs deux petites mules noires, cirées, et c'est une nouvelle tache que Manet, et avant lui Goya, aurait peinte avec joie. Je veux être exact : je vous disais que toutes vont pieds nus; toutes, non pas. Car il en est plus d'une ayant aux pieds des pantoufles en drap bleu : des pantoufles, oui, car comment pourraient-elles courir avec des hauts talons, comment supporteraient-elles des souliers de cuir, chargées comme elles sont!

Les souliers! Ah! chers lecteurs, vous ne connaissez pas l'art du bottier, si vous n'avez pas vu les devantures de Lisbonne, si vous n'avez pas contemplé ces cuirs travaillés commes des reliures précieuses, et toute cette souplesse qui gante le pied et le moule, et l'embellit. Cuirs de toutes couleurs; dessins de tous genres; les vitrines des « chausseurs » sont composées comme des vitrines de bijoutiers. Objets précieux. Et l'on comprend qu'à tout coin de rue, un homme vous propose de frotter vos souliers, afin de « faire chanter » la matière. Un soulier portugais qui n'est pas un miroir? Fi donc!...

Mais j'y pense, n'est-ce pas aujourd'hui la Toussaint? Et les magasins sont ouverts? Et l'on travaillle? Oui, comme l'on fera demain, jour des morts. Jour des vivants, plutôt. Si les cloches ne sonnaient pas à l'heure de la messe, on ne pourrait croire que c'est jour de fête... Dans ce pays si intensément catholique, n'est-ce pas une manière de symbole?

Et voici que passe près de moi un vieux carrosse Louis XV noir et or... juché sur un chassis d'automobile : à l'intérieur, un catafalque. On conduit au cimetière une bonne vieille, morte dans un quartier pauvre de Lisbonne... Et le contraste est touchant, entre les richesses de la carrosserie et la simplicité du convoi.

Mais montons au mirador de Santa Luzia pour contempler la ville blanche, et le Tage qui lui baise les pieds. Comme il est beau ce balcon sur Lisbonne avec, au premier plan, si bien composé qu'on le croirait presque irréel, son océan de toits, une dégringolade de quartiers qui se suspendent les uns aux autres, se tiennent, se soutiennent, s'enlacent. La « mer de paille », au fond, roule ses eaux jaunes sans prendre garde à la ville haute. Elle préfère la Tour de Belem qui garde l'entrée du Port, et le Cloître de Hieronimos qui fête par ses voûtes, par ses piliers, les conquêtes maritimes.

Mais que font donc autour de moi ces jeunes gens, ces vieillards, qui se chauffent au soleil en tournant le dos au spectacle incomparable qu'offre Lisbonne par cette matinée d'automne, dorée comme une vieille bouteille de Porto? Ils lisent, ma foi, sur des bancs de pierre, abrités par une pergola de vigne. Ils lisent des livres que leur prête le gardien de cette « librairie » en plein vent, comme il en est beaucoup d'autres dans Lisbonne. Il suffit de lui demander un volume pour qu'aussitôt il mette à votre disposition les modestes trésors que contient cette armoire généreusement offerte par la ville.

— Vous, mademoiselle, qu'avez-vous choisi?...

— Oh! rougit-elle, timide, gênée. Pas grand chose. Un roman...

— D'amour, naturellement?

— Voyez.

Titre : *Mon mari*. Je suis fixé. Et celle-ci? Un roman d'amour aussi. Bien sûr. *Le Roman d'un Jeune Homme pauvre*. Deux livres français.

Ah! voici un garçon. Il semble si enfoui dans sa lecture que je n'ose l'interroger. Je me penche vers lui : *Une histoire au long cours*. Voilà d'un bon et authentique portugais.

— Les aventures sentimentales, ça m'ennuie.

Il a déclaré tout net sa façon de sentir, sans se soucier de peiner les demoiselles qui sont non loin de lui.

— Il aime les histoires de marins... Mais il ne regarde pas la mer! riposte en éclatant de rire une jeune personne, parce qu'en effet l'étudiant n'est pas face au Tage...

— Bah! c'est à cause du soleil! Et puis, ce n'est pas la peine de regarder la mer pour l'aimer et l'évoquer, n'est-ce pas?...

Nous descendons vers Alfama, ville minuscule dans la grande ville, et qu'il faudrait défendre contre tout ce qui peut en menacer la destruction. Alfama, et ses *béco*, ses *rua*. Alfama! avec tout le grouillement de cette foule qui tient à cœur de montrer aux passants un quartier d'une impeccable propreté. Alfama, avec ses jeux de cubisme, aux plans si nets sous le soleil et sous la lune, dont les seuls ornements parmi la rigueur architecturale, sont faits d'une lingerie multicolore qui sèche, suspendue à des cordes, et semble une troupe d'acrobates enjambant les rues étroites. Des chants semblent tomber du ciel, aussi purs que les linges candides...

Une fillette gagne à la *roleta* une petite figue enrobée dans du sucre. Ah! comme elle est heureuse!

— Donne-la moi, veux-tu?

Elle me la tend. A regret. Mais moi :

— Garde-la, va!

Et tout de suite, me disant merci d'un regard de velours noir, elle croque la friandise.

Une statue de saint Marçal, qui protège Alfama contre

l'incendie et le tremblement de terre. A l'intérieur des maisons, j'aperçois la lumière qui brille jour et nuit devant les saints de dévotion.

Et au plus haut balcon des maisons, de véritables jardins, non pas de fleurs, mais d'arbustes : fougères géantes, araucarias dans des baquets, asparagus, branches de néfliers, végétation luxuriante que nos climats ignorent.

Une inscription de 1686 : « Les voitures ne passent pas par ici. » Il y avait déjà au XVIIe siècle un sens interdit, même pour les voitures à chevaux ou à mulets!

Un enfant nous croise : il a pris deux bouts de bois et s'en sert comme de castagnettes. Il a déjà le goût du rythme.

— Combien coûte le kilo de pain à Paris, dites, monsieur? interroge une passante.

— ...

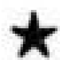
— Oh! comme c'est cher!...

Une autre femme s'approche de moi. Elle parle français :

— Mais oui, j'ai vécu à Paris deux ans : c'était durant la guerre. Mon mari s'est battu pour la France. Et mon gosse est né à Saint-Ouen...

Alfama! si loin et si près de nous, vous le voyez. Et lorsque je murmure : *Obrigado,* à un Portugais, dans le « béco do Salvador », ou dans le « Registro d'Azulejo », il me répond, avec un sourire compréhensif, en traduisant : *Merci,* préférant notre mot au sien quand il est en face d'un Français.

Alfama! Orient de l'Occident.



Le Palais Rose de Belem. Tout rose, dans ce ciel tendre d'opale. L'on dirait que le Portugal ne veut connaître de la ronde des saisons que celles qui sont symbole de vie et de force : un automne, sans la nostalgie des belles choses qui doivent finir. Dans le lointain, au bord du Tage, la fameuse Tour du XVIe siècle, ex-libris géant du Portugal fortement scellé dans ce livre d'or des marins héroïques qu'est le pays tout entier. En attendant que

veuille bien nous recevoir le général Carmona, Président de la République Portugaise, le ministre de France à Lisbonne, M. Amé Leroy, me signale quelques richesses éparses dans le salon d'honneur : nous nous arrêtons devant une pendule du style français Louis XVI le plus pur...

Un jeune vieillard, ce général au masque fin, aux yeux de marin (serait-il tout à fait portugais d'autre façon!) connaissant toutes les subtilités de notre langue, si souvent méchante pour les étrangers. J'admire cette souplesse et confie mon sentiment à notre hôte illustre :

— Et savez-vous comment j'ai appris le français? répond-il en souriant. Comment je l'ai étudié à fond? D'abord dans vos livres de technique militaire, dans ces Manuels si bien faits, si clairs, dépouillés de tous détails inutiles; et puis dans les Mémoires de vos grands généraux. Ah! quelle joie ce fut pour moi de les lire, de me rapprocher d'eux, grâce à la langue même! Voilà mes lectures de chevet. La France, que j'admire autant que je l'aime, je ne l'ai jamais visitée, hélas! Alors j'ai essayé de l'imaginer... à travers tout ce qu'on m'a appris d'elle.

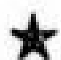
Et puis, revenant à la langue :

— C'est le latin notre véritable *père spirituel*. Et quand on a fait allusion à nos affinités, je pense que, pour les goûter pleinement, il est indispensable de *penser latin*. On ne s'en rend pas assez compte... quand on est jeune. Tenez, il y a deux vers de notre Camoens qui devraient hanter toujours nos mémoires : « Notre langue, qui, si l'on y réfléchit, est, avec un peu de changement, la langue latine elle-même... » Voilà pourquoi il ne doit pas être question de modérer l'étude du latin, qui, pour nous moins que pour quiconque, ne saurait être considéré comme une langue morte.

Et c'est réconfortant d'entendre, dans la bouche de ce grand soldat, cette remarque d'humaniste, comme est belle aussi la réponse qu'il fit à qui lui demandait : « Mais si Salazar quittait la Présidence du Conseil, que feriez-vous?

— Je démissionnerais aussitôt, pour montrer ma foi absolue, nationale, en lui. »

Cette phrase je me la répète en traversant les salons où attendent des membres du Gouvernement, des officiers supérieurs, des hauts fonctionnaires, tandis que j'entends à mi-voix deux mots répétés comme un refrain, émergeant comme des vagues au-dessus du clapotis des phrases, scandés selon le rythme d'une locomotive qui monterait la côte vers la colline : « Santa Comba... Santa Comba... Santa Comba... » C'est le nom du village où Salazar va se recueillir pour travailler à l'abri de toute sonorité citadine : à ce moment précis, il y est, ce chef d'une extraordinaire jeunesse qui déclarait il y a deux ans à propos du Président de la République : « Je crois impossible de trouver quelqu'un qui réunisse autant de qualités que le général Carmona pour l'exercice de la charge de Président de la République : il a consolidé le principe de l'autorité suprême. »



La journée n'a que deux heures,
Deux heures exactement :
L'une quand je vous vois,
L'autre lorsque vous me rappelez.

Dans le clair matin de Lisbonne je me fais traduire par l'écrivain Cardoso Matha ce quatrain qui chante en portugais à mes oreilles. Et celui-ci :

Oh! comme je voudrais être le lierre
qui escalade les murs!
J'entrerais par la fenêtre
De ta chambre à coucher.

Tous poètes, les Portugais. Plus poètes même que chanteurs. Poètes pendant qu'ils travaillent ou se reposent. Poètes, femmes ou hommes :

Quand j'étais jeune fille,
Je portais dentelles et rubans;
Maintenant que je suis mariée,
Je porte mon enfant dans mes bras...

Et la jolie fille regarde au loin, guettant le bien-aimé :

Le peu que Dieu nous donna,
Une main fermée peut le contenir.
Le peu, avec Dieu, c'est beaucoup;
Beaucoup sans Dieu, ce n'est rien,

Et ceci :

Je vous aimerais, madame,
Si ce n'était cette petite chose :
Vous êtes un bénitier
Où tout le monde met la main.

Et ceci encore :

Il y a deux choses au monde
Que je ne puis comprendre :
Que prêtres aillent en enfer...
Et que médecins se laissent mourir.

Et ce quatrain résigné :

Il n'y a que la mort
Pour mettre un terme à la vanité,
Avec deux mètres d'étoffe
Et sept paumes de terre.

Un petit poème narquois et charmant :

Le Roi aime la femme d'un de ses sujets. En guise de cadeau il envoie au mari des cornes de cerf. Le mari ne veut pas être en reste avec son Seigneur : il descend dans le petit jardin, cueille une rose et la fait porter à Sa Majesté avec ces mots : « Chacun Sire, ne peut donner que ce qu'il a ».

Piété, sensibilité, ironie sans venin, pleine de soleil, presque tout le Portugal est là : il n'y manque que son goût des aventures héroïques... Mais ce goût, on le sent partout, même à travers Lisbonne. Il rase le sol, s'enroule autour de vous, chante à vos oreilles le beau chant du départ vers les terres lointaines, vers les découvertes, vers le plus grand Portugal.

CHARLES OULMONT.

UN
GRAND POÈTE LATIN DU XVIe SIÈCLE
JEAN SECOND

—

Des écrivains qui, dans la première moitié du XVIe siècle, prolongèrent d'une façon éclatante l'usage de la langue de Cicéron et de Virgile, si justice est rendue depuis toujours à Erasme, il se trouve qu'on méconnaisse trop ou qu'on oublie — en dépit de l'admiration qu'eurent pour lui un Gœthe, un Carducci, et, plus près de nous, chez nous, un connaisseur comme Pierre de Nolhac, — le « prince » lyrique que fut Jean Second, émule et inspirateur partiel de Ronsard, comme Erasme fut celui de Montaigne et de Rabelais.

I. — *SA VIE*

Jean Everaerts ou Everard, plus connu sous le nom de Second (*Secundus*) que son père Nicolas lui donna pour perpétuer la mémoire d'un premier Jean, mort antérieurement dans l'âge le plus tendre, naquit à La Haye le 14 novembre 1511, le sixième de dix-huit enfants, d'une famille qu'avaient déjà distinguée plusieurs de ses ancêtres qui étaient des jurisconsultes de valeur.

Destiné lui-même au barreau par son père, qui présidait le « Grand Conseil » de Malines, il avait dès son adolescence montré un goût fort vif pour les lettres, et notamment pour la poésie, trouvant pour le former

à l'étude des Muses (1) un excellent maître en la personne de Jacques Volcard, de Bergen, dont il devait déplorer la mort dans une pièce de vers pleine de sentiment (2) et dont il composa l'épitaphe (3), et rencontrant aussi un autre directeur et non moins excellent en Rumold Steene-Meulen, de Malines, dont il a célébré le talent poétique.

Au début de 1532, — comme il avait à peine vingt ans, — son père l'envoya à Bourges, où affluait alors une jeunesse studieuse pour entendre le jurisconsulte André Alciat (4). Bien que cette année scolaire fût troublée par une sorte de peste (fin août), qui mit la vie du maître en danger et contraignit l'élève à prendre quelques vacances au bourg de Mennetou, il revint avec le bonnet de docteur à Malines, au printemps de l'année suivante (5), après s'être fait à Bourges bien des amis et y avoir conquis l'estime et l'affection d'André Alciat lui-même (6).

Pendant son séjour en France, Jean Second avait perdu son père (7); il put, dès son retour, s'adonner librement à son goût pour les Lettres, auxquelles l'incli-

(1) Ce sont les propres termes qu'emploie Jean Second dans la pièce du *Livre des Funérailles* où il pleure la mort de son maître. « Toi, dit-il, le premier formateur de mes Muses... »

At tu, Musarum formator prime mearum...

(2) Cf. Jean Second, *l. c.;*

« Jacques Volcard gît, ravi à la fleur de l'âge; hélas! avec lui gît la gloire toute neuve des Belges... »

Nempe jacet raptus primis Jacobus in annis :
Heu!nova Belgarum gloria nempe jacet...

(3) Cf. Jean Second, *Livre des Funérailles, Epitaphe de Jacques Volcard :*

« Tout ce qu'enseigne Rome, tout ce que tu as enseigné, ô Athènes, il le savait... »

Quidquid Roma docet, quidquid docuistis Athenæ,
Noverat... ....

(4) André Alciat, Milanais (1492-1550), qui professa le droit avec beaucoup d'éclat à Avignon et à Bourges, puis à Milan, à Bologne et à Ferrare, fut l'un des premiers jurisconsultes qui chercha à éclairer l'étude du droit à l'aide de l'histoire et des langues anciennes. Précurseur de Cujas, il a laissé aussi des œuvres littéraires, entre autres des sentences morales en vers latins ou *Emblemata* et des épigrammes.

(5) Le 13 mars 1533. Il était parti de Bourges le 4. Cf. Jean Second, *Itinéraires* de Malines à Bourges et de Bourges à Malines.

(6) Cf. dans Jean Second, *Livre d'Epigrammes*, l'épigramme *Sur l'école de Bourges où André Alciat interprétait les lois civiles*, et dans le *Livre des Silves*, une petite pièce de cinq vers à la louange d'Alciat.

(7) Le 9 août.

nèrent, semble-t-il, les affectueux conseils de Salmon Macrin (8), qu'il avait fréquenté, et l'exemple de ses deux frères, Adrien Marius et Nicolas Grudius, poètes comme lui et ne manquant pas de talent ni l'un ni l'autre.

Au mois de mai 1534, le 28, il partit, en compagnie de sa belle-sœur Anne Cobelle, femme de Nicolas Grudius pour rejoindre ce dernier en Espagne. Les regrets qu'il avait pu éprouver en quittant sa patrie et les siens (9) s'atténuèrent assez vite sous ce climat brûlant, où ses poèmes le rendirent célèbre en quelques mois et où il s'acquit promptement par sa bonne grâce et son talent la faveur du cardinal Jean Tavera, archevêque de Tolède, qui le prit comme secrétaire, et celle de l'empereur Charles-Quint.

Celui-ci reporta très vite, en effet, sur Nicolas Grudius et Jean Second l'amitié qu'il avait jadis témoignée à leur père Nicolas. Voyant dans Jean Second le chantre tout indiqué de sa gloire et de ses exploits, l'empereur le prit au cardinal, et l'emmena avec lui, au mois de mai 1535, au siège de Tunis.

Mais le jeune poète tomba soudain malade et fut forcé de regagner l'Espagne; puis, la gravité du mal augmentant, il se vit contraint, à la fin de l'hiver, de retourner en Belgique, s'en remettant pour guérir à l'influence du climat natal et aux soins affectueux des siens.

De quelle nature était cette maladie qui obligeait le poète à ce triste et angoissant retour, rien ne permet de le dire avec certitude. En portait-il les germes en lui depuis toujours? L'a-t-il contractée en Espagne ou au cours du voyage vers Tunis? A-t-il, comme on l'a dit, aggravé par l'abus des plaisirs l'état d'une santé déjà précaire? On ne le sait. Mais ce qui est certain, c'est qu'il se sentit touché à mort au moment où il quitta l'Espagne

(8) Jean Salmon, dit Salmon Macrin, poète loudunais (1490-1557), précepteur de Claude et d'Honoré de Savoie, puis, grâce à la protection du cardinal du Bellay, valet de chambre de François Ier, auteur d'odes, d'hymnes et d'élégies estimées, qui lui valurent le surnom d'*Horace français*.

(9) Cf. *infra*, Jean Second, *Elégies,* III, 10.

pour la Belgique (10), et il est très probable qu'il était alors atteint d'une de ces maladies de poitrine consomptives qui laissent bien peu d'espoir.

Il alla mieux pourtant dès son retour, se reprit à espérer et accepta bientôt d'être le secrétaire de l'évêque d'Utrecht, Georges d'Egmond, abbé ou pro-abbé de Saint-Amant en Hainaut. Il se reprenait à vivre; on commença à croire qu'il guérirait; déjà l'empereur Charles-Quint se proposait de lui donner une mission à Rome, auprès du Pape, lorsqu'il fut emporté en quatre jours, à Tournai ou à Saint-Amand, par un accès de fièvre, le 25 septembre 1536. Il n'avait pas encore vingt-cinq ans.

Il fut enterré à Saint-Amand et on lui éleva un monument dans la nef de l'église avec cette épitaphe qui célèbre en lui le jurisconsulte, l'orateur, le poète, le peintre et le sculpteur (11) :

JOANNI SECUNDO HAGIENSI BATAVO
JURISCONSULTO ORATORI AC POETÆ CLARISSIMO
FINGENDI QUOQUE AC SCULPENDI LAUDATISSIMO ARTIFICI
QUI PRIMUM IN HISPANIIS
JOANNI TAVERÆ TOLETANO CARDINALI
DEINDE IN PATRIA
ILLUSTRI GEORGIO AB EGMONDA
TRAJECTENSI PRÆSULI ET HUJUS LOCI PRIMATI
AB EPISTOLIS ET SECRETIS FUIT
POSTREMO AB CAROLO V IMP. AUGUSTO ACCERSITUS
UT EANDEM DEINCEPS FUNCTIONEM OBIRET
IMMATURA NIMIUM MORTE RAPTO
MATER FRATRES AC SORORES TRISTISSIMI DESIDERII
MONUMENTUM POSUERUNT

(10) « Je quitte, a-t-il écrit lui-même à ce moment-là, je quitte le sol aride de la triste Hespérie pour revoir les douces campagnes de ma belle patrie et des amis dans les bras desquels je mourrai content. Terre odieuse, pourquoi retarder ma marche? Pourquoi accumuler devant moi les montagnes et les rochers? Pourquoi, au milieu du printemps, suis-je en butte aux rigueurs de l'hiver? Les neiges fondues des Pyrénées font un déluge que grossissent des torrents de pluie. Epargne ma cendre, Espagne, je ne suis plus vivant. »

(11) Les peintures et les sculptures de Second ne nous sont pas parvenues. Il ne nous reste que le dessin des deux médailles qu'il avait gravée, l'une à l'effigie de Julie, son premier amour, l'autre à l'effigie de Charles-Quint.

VIXIT ANNOS XXIV MENSES X DIES X
OBIIT ANNO AB RESTITUTA SALUTE
MDXXXVI. VIII. KAL. OCTOB (12).

Mais l'église de Saint-Amand, qui est aujourd'hui ville de France, ne renferme plus les cendres ni le tombeau de Jean Second. Violé le dimanche 25 août 1566 par des huguenots fanatiques venus de Tournai, relevé par les soins de l'abbé de Par, qui, à la requête de Denys de Villiers et de Jérôme de Winghe, y inscrivit une nouvelle épitaphe (13), le tombeau du poète a disparu sans laisser de trace en 1798, quand fut démolie l'église abbatiale, vendue l'année précédente. *Etiam periere cineres...*

II. — *SES AMOURS*

De ce poète ardent, qui fut sans conteste, et d'un

(12) « A Jean Second, de La Haye, Batave, jurisconsulte, orateur et poète couvert de gloire, peintre et sculpteur très renommé, qui fut d'abord dans les Espagnes le secrétaire de Jean Tavéra, cardinal de Tolède, puis, dans sa patrie, de l'illustre Georges d'Egmond, prélat d'Utrecht et primat de ce lieu, et qui enfin, appelé par l'auguste empereur Charles-Quint pour remplir la même fonction, fut ravi par une mort prématurée, sa mère, ses frères et ses sœurs ont élevé ce monument de leurs bien tristes regrets. Il a vécu 24 ans 10 mois 10 jours, et il est mort en l'an de grâce 1536, le huitième jour des calendes d'octobre. » Second est donc mort le 24 septembre, et non pas le 8 octobre, comme l'indiquent par inadvertance Dévelay et plusieurs éditeurs de ses *Œuvres,* sans prendre garde ni au mot de calendes ni au compte des années, mois et jours vécus par Jean Second depuis le 14 novembre 1511.

(13) L'inscription était la suivante :

IOANNI SECUNDO HAGIENSI
POETÆ CELEBERRIMO ET NULLI SECUNDO
CUJUS TUMULUM HÆRETICORUM FURORE
ANNO CIƆIƆLXVI VIOLATUM
CAROLUS DE PAR ABBAS
OB TANTI VIRI MEMORIAM RESTAURARI C.
HORTANTIBUS D. D. DION. VILLERIO
ET HIERONIMO WINGHIO CANONICIS
OBIIT CIƆIƆXXXVI. VIII. KAL. OCTOBR.
A SECRETIS GEORGII EGMONDANI
TRAJECTENSIS EPISCOPI
HUJUS LOCI PROABBATIS.

« A Jean Second, de La Haye, poète très célèbre et à nul autre second; son tombeau ayant été violé en l'an 1566 par la fureur des hérétiques, l'abbé Charles de Par, par considération pour la mémoire d'un si grand homme, l'a fait rétablir, à la requête des chanoines Denys de Villiers et Jérôme de Winghe. Il mourut le huitième jour des calendes d'octobre 1536, secrétaire de Georges d'Egmond, évêque d'Utrecht et proabbé de ce lieu. »

pour la Belgique (10), et il est très probable qu'il était alors atteint d'une de ces maladies de poitrine consomptives qui laissent bien peu d'espoir.

Il alla mieux pourtant dès son retour, se reprit à espérer et accepta bientôt d'être le secrétaire de l'évêque d'Utrecht, Georges d'Egmond, abbé ou pro-abbé de Saint-Amant en Hainaut. Il se reprenait à vivre; on commença à croire qu'il guérirait; déjà l'empereur Charles-Quint se proposait de lui donner une mission à Rome, auprès du Pape, lorsqu'il fut emporté en quatre jours, à Tournai ou à Saint-Amand, par un accès de fièvre, le 25 septembre 1536. Il n'avait pas encore vingt-cinq ans.

Il fut enterré à Saint-Amand et on lui éleva un monument dans la nef de l'église avec cette épitaphe qui célèbre en lui le jurisconsulte, l'orateur, le poète, le peintre et le sculpteur (11) :

JOANNI SECUNDO HAGIENSI BATAVO
JURISCONSULTO ORATORI AC POETÆ CLARISSIMO
FINGENDI QUOQUE AC SCULPENDI LAUDATISSIMO ARTIFICI
QUI PRIMUM IN HISPANIIS
JOANNI TAVERÆ TOLETANO CARDINALI
DEINDE IN PATRIA
ILLUSTRI GEORGIO AB EGMONDA
TRAJECTENSI PRÆSULI ET HUJUS LOCI PRIMATI
AB EPISTOLIS ET SECRETIS FUIT
POSTREMO AB CAROLO V IMP. AUGUSTO ACCERSITUS
UT EANDEM DEINCEPS FUNCTIONEM OBIRET
IMMATURA NIMIUM MORTE RAPTO
MATER FRATRES AC SORORES TRISTISSIMI DESIDERII
MONUMENTUM POSUERUNT

(10) « Je quitte, a-t-il écrit lui-même à ce moment-là, je quitte le sol aride de la triste Hespérie pour revoir les douces campagnes de ma belle patrie et des amis dans les bras desquels je mourrai content. Terre odieuse, pourquoi retarder ma marche? Pourquoi accumuler devant moi les montagnes et les rochers? Pourquoi, au milieu du printemps, suis-je en butte aux rigueurs de l'hiver? Les neiges fondues des Pyrénées font un déluge que grossissent des torrents de pluie. Epargne ma cendre, Espagne, je ne suis plus vivant. »

(11) Les peintures et les sculptures de Second ne nous sont pas parvenues. Il ne nous reste que le dessin des deux médailles qu'il avait gravée, l'une à l'effigie de Julie, son premier amour, l'autre à l'effigie de Charles-Quint.

VIXIT ANNOS XXIV MENSES X DIES X
OBIIT ANNO AB RESTITUTA SALUTE
MDXXXVI. VIII. KAL. OCTOB (12).

Mais l'église de Saint-Amand, qui est aujourd'hui ville de France, ne renferme plus les cendres ni le tombeau de Jean Second. Violé le dimanche 25 août 1566 par des huguenots fanatiques venus de Tournai, relevé par les soins de l'abbé de Par, qui, à la requête de Denys de Villiers et de Jérôme de Winghe, y inscrivit une nouvelle épitaphe (13), le tombeau du poète a disparu sans laisser de trace en 1798, quand fut démolie l'église abbatiale, vendue l'année précédente. *Etiam periere cineres...*

II. — *SES AMOURS*

De ce poète ardent, qui fut sans conteste, et d'un

(12) « A Jean Second, de La Haye, Batave, jurisconsulte, orateur et poète couvert de gloire, peintre et sculpteur très renommé, qui fut d'abord dans les Espagnes le secrétaire de Jean Tavéra, cardinal de Tolède, puis, dans sa patrie, de l'illustre Georges d'Egmond, prélat d'Utrecht et primat de ce lieu, et qui enfin, appelé par l'auguste empereur Charles-Quint pour remplir la même fonction, fut ravi par une mort prématurée, sa mère, ses frères et ses sœurs ont élevé ce monument de leurs bien tristes regrets. Il a vécu 24 ans 10 mois 10 jours, et il est mort en l'an de grâce 1536, le huitième jour des calendes d'octobre. » Second est donc mort le 24 septembre, et non pas le 8 octobre, comme l'indiquent par inadvertance Dévelay et plusieurs éditeurs de ses *Œuvres*, sans prendre garde ni au mot de calendes ni au compte des années, mois et jours vécus par Jean Second depuis le 14 novembre 1511.

(13) L'inscription était la suivante :

IOANNI SECUNDO HAGIENSI
POETÆ CELEBERRIMO ET NULLI SECUNDO
CUJUS TUMULUM HÆRETICORUM FURORE
ANNO CIↃIↃLXVI VIOLATUM
CAROLUS DE PAR ABBAS
OB TANTI VIRI MEMORIAM RESTAURARI C.
HORTANTIBUS D. D. DION. VILLERIO
ET HIERONIMO WINGHIO CANONICIS
OBIIT CIↃIↃXXXVI. VIII. KAL. OCTOBR.
A SECRETIS GEORGII EGMONDANI
TRAJECTENSIS EPISCOPI
HUJUS LOCI PROABBATIS.

« A Jean Second, de La Haye, poète très célèbre et à nul autre second; son tombeau ayant été violé en l'an 1566 par la fureur des hérétiques, l'abbé Charles de Par, par considération pour la mémoire d'un si grand homme, l'a fait rétablir, à la requête des chanoines Denys de Villiers et Jérôme de Winghe. Il mourut le huitième jour des calendes d'octobre 1536, secrétaire de Georges d'Egmond, évêque d'Utrecht et proabbé de ce lieu. »

commun aveu de tous ses pairs, le plus grand poète latin de son époque et l'un des plus grands poètes d'amour de tous les temps, il reste l'œuvre, qui comprend trois livres d'élégies, un livre de « baisers », un livre d'épigrammes, un livre d'odes, deux livres d'épîtres, un livre de « funérailles » ou « tombeau », un livre de « silves » sans compter quelques poésies fragmentaires, trois récits de voyages ou « itinéraires » et des bribes de correspondance.

Mais quel que soit le mérite des *Odes*, des *Tombeaux*, des *Silves* et des *Epigrammes* de Jean Second, c'est par ses *Baisers*, par son *Epithalame*, par ses *Elégies* qu'il s'égale aux plus grands des élégiaques et brûlants poètes de l'ancienne Rome, et c'est comme poète de l'amour qu'il a conquis l'immortalité; c'est comme chantre de Julie, de Néère, de Glycère et de Lycoris qu'il est assuré de durer.

JULIE

Julie fut son premier amour. C'était une jeune fille de Malines, dont il s'éprit à son retour de France et avant son départ pour l'Espagne, c'est-à-dire au printemps de l'année 1533. Le poète avait alors vingt-et-un ans et demi. Il aima avec la fougue de son âge et l'ardeur d'une âme pleine de rêves cette brune enfant (14) aux lèvres fraîches (15) et aux yeux caressants (16), dont la gracieuse (17) beauté surpassait, à l'en croire, celle de toutes les belles héroïnes (18). Julie fut aimée de Jean Second. Elle fut aimée aussi, et en même temps, d'un ami de Second, Pierre Leclerc. Elle n'accorda rien à l'un ni à l'autre. Etait-elle, comme on l'a dit, de famille noble? Il est possible, mais nullement certain. En tout cas, soit qu'elle n'éprouvât ni pour l'un ni pour l'autre des deux jeunes gens le vif amour qu'elle leur inspirait, soit que pour des raisons qu'on ignore elle préférât un mariage de

(14) Cf. Jean Second, *Elégies*, I, 5.
(15) Id., *ibid.*, 5.
(16) Id., *ibid.*, 5.
(17) Id., *ibid.*, 5.
(18) Id., *ibid.*, 3.

raison à un mariage d'amour, soit que son futur mari ne fût pas sans lui plaire (19) elle se laissa marier à un homme d'un certain âge, que Second traite de « rustre » (20) mais qui, sans être poète et bien que n'étant pas de toute première jeunesse, pouvait avoir aux yeux de la jeune Julie des avantages ou même quelques charmes dont Second était mauvais juge.

Leclerc oublia vite (21). Second souffrit, écrivit des vers désespérés, « nourrissant dans ses veines une blessure lamentable » (22). Puis, encore qu'il n'oubliât pas, il tenta d'oublier, et, comme une autre jeune fille de Malines, Domitille, « courait au-devant de ses baisers » (23), il essaya bientôt de se consoler près d'elle.

NÉÈRE

Un prompt départ pour l'Espagne mit fin aux amours malinoises de Second. Au mois de mai 1534, il connut là-bas cette Néère, qui fut, après Julie, son grand amour. Un amour, celui-là, voluptueusement sensuel, un amour qui connut les affres de la jalousie et la morne amertume de la douleur.

Néère n'était point, comme Julie, une jeune fille. C'était une femme, une femme facile et vénale, une adroite courtisane. Julie était brune; Néère était une Espagnole blonde (24), une beauté éclatante, digne en tous points de Vénus par les lis et les roses (25). Des cheveux crêpelés (26), un regard de flamme (27) aux œillades provo-

(19) Jean Second lui-même semble l'admettre. Cf. *Elégies*, I, 7.
(20) Id., *ibid.*, 7.
(21) Id., *ibid.*, 9.
(22) Id., *ibid.*, 9.
(23) Id., *ibid.*, 9.
(24) C'est du moins ce qui résulte d'une épigramme où Jean Douza fils loue la « Néère » sculptée par Second : « Vénus, dit-il, en voyant la Néère aux cheveux d'or sculptée par la main habile de Second, crut que c'était son propre portrait... »

Videns auricomam Venus Neæram
Effictam artifici manu Secundi
Hanc esse effigiem suam putavit...

(25) Cf. Jean Second, *Baisers*, 15.
(26) Id., *ibid.*, 8 et 15.
(27) Id., *ibid.*, 8.

cantes (28), des lèvres sensuelles (29), un délicieux sourire (30) et, sur des épaules blanchelettes (31), un cou aux inflexions adorables (32). Sa chair surtout, si l'on en croit Second, était d'une splendeur rare : une peau d'un grain très fin (33) et d'une candeur parfaite (34), peu commune sous le ciel d'Espagne; une gorge de lait (35) et de fiers tétins (36). Telle fut la femme que Jean Second aima, et qui, elle, se moquait de notre poète. Elle lui donnait ses lèvres, se refusait. Et, cependant, elle accordait ses faveurs à un poète espagnol, ami de Jean Second, Jérôme Surita, de Saragosse. Elle les accordait à bien des amants... Jean Second, moqué par Néère, connut d'autres créatures accueillantes il les célébra en ses vers sous les noms de Vénérille, de Lydie, de Lycoris et de Glycère. Mais c'était Néère qui le consumait; et c'est Néère qui lui inspira ses *Baisers* et les plus belles de ses *Elégies*. Il y prenait sa revanche des rebuffades et des refus de la belle; il y couvrait de caresses, de baisers et d'étreintes celle qui, trop peu souvent au gré de ses désirs ,s'abandonna à lui (37).

(28) Id., *ibid.*, 15.
(29) Id., *ibid.*, 7.
(30) Id., *ibid.*, 11, 19.
(31) Id., *ibid.*, 10.
(32) Id., *ibid.*, 8.
(33) Id., *ibid.*, 5.
(34) Id., *ibid.*, 18, 10, 11, 18.
(35) Id., *ibid.*, 8.
(36) Id., *ibid.*, 15.
(37) D'où la plaisante épigramme d'Alciat, l'ancien maître de Second à Bourges, qui savait, comme beaucoup d'érudits de ce temps-là, concilier de graves fonctions et d'austères études avec le commerce des Muses les plus enjouées :

Extremum si post tot dulcia Basia finem
Neæra concessit tibi,
Quin illud potius celebras? noctesque beatas
Ad alta tollis sidera?
Si non concessit, sed adhuc tua messis in herba est,
Quo tot Cataglottismata?
O segnem Veneris tyronem, et perdere dignum
Quæ jam recepit præmia!

« Si après tant de doux *Baisers* Néère t'a enfin accordé ses dernières faveurs, que ne célèbres-tu plutôt cette victoire, et ne portes-tu aux nues des nuits comblées? Si elle ne te les a pas encore accordées, mais si ta moisson est encore en herbe, à quoi bon tant de *Baisers* lascifs? O lent conscrit de Vénus, et digne de perdre les récompenses qu'il a déjà reçues ! »

§

Somme toute, et comme pour vérifier une fois de plus une vue ironique d'Hugues Rebell, les deux principales « inspiratrices » de Jean Second furent deux femmes qu'il aima, mais qui ne répondirent pas à son amour, et cette Julie et cette Néère que ses poèmes rendirent immortelles, le poète n'en fut pas l'amant, mais le soupirant finalement berné ou l'amoureux toujours éconduit.

III. — *SES ŒUVRES*

Les œuvres de Jean Second sont des œuvres posthumes (38). Le *Livre des Baisers,* suivi de quelques poèmes, parut séparément et, pour la première fois, la troisième année qui suivit la mort du poète, en 1539. La première édition collective des *Œuvres complètes* est de 1541.

Le succès de l'une et l'autre de ces éditions fut très considérable. Elles révélaient définitivement un poète d'une sensualité délicate, d'une ardente sensibilité et d'un style très pur, le premier de cette élite d'écrivains latins où brillent en Italie les noms de Bembo, de Pontan, de Flaminio; en Allemagne, celui d'Eoban; en France, ceux de Bourbon, de Macrin et de Muret. « Jean Second, a écrit l'un de ses premiers éditeurs, le jurisconsulte Guillaume Cripius, a composé des vers dans tous les genres et il s'est montré dans tous si supérieur qu'il y garde aisément le premier rang... Dans l'élégie doux, tendre, clair; dans les « amours », gracieux et enjoué; dans le deuil, grand sans emphase; il reflète dans son style toutes les passions : dans l'épigramme, mordant; dans l'ode, harmonieux; élégant partout. » Disons que ce poète néolatin, qui connaît par cœur les poètes de la Rome antique et qui se souvient d'eux, mais sans les imiter de plus près qu'eux-mêmes n'imitent leurs prédécesseurs latins ou grecs, rivalise avec Catulle et Ovide, dans ses *Baisers* et son *Epithalame,* avec Tibulle, Properce et Ovide encore dans ses *Elégies,* avec Catulle et Martial dans ses *Epi-*

(38) Exception faite pour le poème *Sur la paix conclue à Cambrai* qui avait paru en 1530 à Anvers.

grammes, avec Stace dans ses *Silves*, et qu'il n'est point toujours inférieur à Horace dans les *Odes* qu'il a composées.

Les connaisseurs ne s'y trompèrent pas. Son frère Adrien Marius trouve que dans ses poèmes « brillent tous les Amours et toutes les élégances de Catulle », qu'il eût « de très loin surpassé Properce dans l'élégie, s'il eût vécu autant que le poète ombrien », et, faisant un sort particulier aux *Baisers*, il ajoute que « les *Baisers* de Jean Second vivront, tant que les bouches des amants s'ouvriront aux baisers (39) ! ». Nanning, de son côté, juge que Second, « tout jeune qu'il fût, garde facilement dans la poésie élégiaque le premier rang parmi les écrivains de son temps (40). Le vieil Alciat, qui avait été à Bourges son professeur et qui devint son ami, pleure sa mort, disant que « le destin lui accorde un nom immortel, en compensation d'une vie brève » et qu'il « a égalé en peu de temps les grands poètes de l'antiquité (41) ». Jules Scaliger, au dire de Douza (42) trouve que les *Baisers* de Jean Second « sont doux comme le nectar » et tout à fait « divins » (43).

Aux jugements des érudits contemporains et des premiers éditeurs de Jean Second, il faut joindre les témoignages concordants des écrivains néo-latins qui furent ses disciples et l'imitèrent de très près, les Théodore de Bèze et les Muret, dans leurs *Juvenilia,* les Jean Douza et les Jean Bonnefons dans leur *Basia*. Théodore de Bèze rapproche ses fragments d'épopée du poème épique de Virgile,ses élégies de celles d'Ovide, ses odes de celles de

(39) Témoignage recueilli par Scrivérius dans l'édition de 1619 (préface).

(40) Id., *ibid.*

(41) Cité par Cripius, dans son édition, 1561, p. 163, et Pierre Bosch, dans la préface de son édition des *Œuvres de Jean Second*, 1831.

(42) J. Douza, *Commentaire sur Tibulle.*

(43) *Mollia tam blando spirant quæ murmure, quæ tam*
Dulcia nectareo Basia picta sono :
Sidereæ Veneris puto deflexisse labellis.
Tam lepida ex alio non potuere loco.
Cœtera mellite languent defecta veneno,
Nec decus eximiæ sustinuere notæ.
Ergone divina hæc Veneris, plebeia mariti,
Tam diversa uno sic coiere choro.

Pindare, ses épigrammes de celles de Martial, et déclare que Second a illustré ces quatre genres différents, « de façon à n'être le *second* de personne (44) ». Jean Douza, après avoir énuméré tous les principaux poètes latins de la fin du XVe siècle et du commencement du XVIe, s'écrie que la Néère de Marulle, la Fannie de Pontan doivent s'effacer devant la Néère et la Julie de Second, et, s'adressant à tous les autres, aux deux Strozza, aux Népos, aux Muret, aux du Bellay, aux Macrin, sans oublier Pétrarque, Cotta, Bembo et Naugerio, leur dit que tous le cèdent — et avec eux les poètes anciens — au génie poétique de Second : « Second, à lui tout seul, me tient lieu de vous tous (45) ! »

Mais il n'est pas que les poètes néo-latins qui célèbrent et imitent Jean Second. Mellin de Saint-Gelays et Saint-Romard, dans un recueil anonyme de *Traductions* paru en 1550, donnent respectivement le premier une version française des 6e et 7e *Baisers*, le second du 8e et du 9e. Les quatre plus grands poètes de la Pléiade, Ronsard, Baïf, du Bellay, Belleau l'admirent à leur tour et le transposent de très près; Ronsard en tête qui, dans sa célèbre ode à Nicolas Denisot, du Mans (46), publiée en septembre 1552, juste seize ans après la mort de Second, exalte le poète en ces termes :

Jean Second, de qui la gloire
N'ira jamais défaillant...
Et duquel les Baisers *ores,*
Pour être venus du ciel,
En ses vers coulent encores
Plus doux que l'attique miel (47).

(44) *Excelsum seu condit Epos magnique Maronis*
Luminibus officere studet;
Sive leveis Elegos alternaque carmina, raptus
Nasonis impetu, canit;
Sive Lyram variis sic aptat cantibus, ut se
Victum erubescat Pindarus;
Sive jocos blandosque saleis Epigrammate miscet,
Clara invidente Bilbili :
Unus quattuor hæc sic praestitit ille Secundus,
Secundus ut sit nemini.

(45) *Cedite cum priscis quantum est hoc tempore vatum :*
Mihi Secundus unus instar omnium est.

(46) Ronsard, *Cinquième livre des Odes*, XI, vers 81 sq. (éd. Laumonier-Hachette, *Œ.*, t. III, p. 181).

Du Bellay, de son côté, rend à Second un hommage précis en lui empruntant textuellement plusieurs vers pour les glisser, d'ailleurs habilement, dans ses *Poemata,* et tire aussi des *Baisers* et des *Elégies* du poète néo-latin maint trait dont il use avec une grande souplesse dans son *Olive* et ses *Jeux rustiques.* Belleau dans ses *Bergeries,* Baïf dans ses *Amours* le pillent littéralement.

Il est également un maître et un modèle pour beaucoup des poètes de la seconde moitié du XVI[e] siècle. Si Desportes, quoi qu'en ait dit M. Thierry Sandre (48), semble peu le connaître (49), Magny, Tahureau, Gilles Durant, Guy de Tours le transposent en leurs « mignardises ». Chez les Italiens, Marini, Antonio Abati, Mamiano, Murtola, Manfredi comptent parmi ses imitateurs.

Et l'opinion semble n'avoir pas sensiblement changé depuis trois siècles. Jean Second a été lu, goûté, imité, copié comme un classique. Montaigne juge les *Baisers* « dignes qu'on s'y amuse ». L'admirable Grotius met Second au premier rang des poètes : « Rome et la Grèce, dit-il, n'ont point connu de talent plus pur ni plus châtié. On retrouve dans ses *Elégies* toutes les grâces de Properce, toute la délicieuse facilité d'Ovide. Et il n'est rien de plus joli que ses *Baisers,* genre de poème qu'il a inventé et créé avec tout le charme d'un Anacréon (50) » Et dans son enthousiasme pour ce dernier livre, il déclare « dur d'esprit, inepte, complètement rustre, celui qui n'aimerait pas les *Baisers* de Second (51). Mais l'on n'en finirait pas si l'on voulait citer tous les témoignages

(47) Sur Ronsard, imitateur de J. Second, cf. Laumonier, thèse sur *Ronsard,* 2[e] partie, chap. III.

(48) T. Sandre, *Le Livre des Baisers* de Jean Second. Introduction p. 23.

(49) Les poètes néo-latins n'ont guère été pour Desportes, écrit M. Jacques Lavaud dans sa thèse sur *Philippe Desportes* (Paris, 1936), une source abondante... De Jean Second, si l'on en excepte un *Baiser*... Desportes n'a rien tiré. »

J'ajoute qu'il n'est même point très sûr que Desportes ait emprunté ce *Baiser* « colombin » aux *Basia* IV et V de Second, et qu'il est très probable qu'il lui vient directement de certaines pièces de Baïf ou de Ronsard.

(50) Grotius, *Parallèle des Républiques,* passage cité par P. Bosch, dans l'édition de 1821.

(51) *Duræ mentis, iners merumque rus est*
Si quem BASIA *non juvant Secundi.*

admiratifs en faveur de Second. Ils sont de tout ordre et de toute sorte.

Spinoza lui-même le rangeait en bonne place dans sa bibliothèque (52). Au XVIIe siècle, les éditions latines du poète se succèdent. En 1641, juste un siècle après la première édition collective, un certain Stratenius publie, à La Haye, un recueil de poèmes latins qui suit la division des œuvres de Jean Second et comprend des *Baisers,* des *Silves,* des *Epigrammes.* Au XVIIIe siècle, les premières traductions paraissent. Tandis que Dorat (1770) et les petits poètes de la seconde partie du XVIIIe siècle le transposent, en l'édulcorant (53) dans leurs vers, Moutonnet de Clairfons (1771) le traduit, sinon avec grande exactitude, du moins avec beaucoup d'élégance, et publie le texte latin en regard de sa traduction. En 1786, Simon de Troyes donne une version en prose des *Baisers,* de deux *Odes* et d'une *Elégie.* Mirabeau, dans sa prison de Vincennes, traduit à son tour les *Baisers* (54) pour Sophie Ruffey, sa maîtresse. Gœthe cite avec admiration le vers *O vis superba formæ* qui termine le 8e *Baiser.*

(52) On lit à la page de l'*Inventaire des livres formant la bibliothèque de Benoît Spinoza publié d'après un document inédit par A. S. Servaas van Rooifen,* en 1888, que Spinoza possédait, parmi ses livres, les Œuvres de Jean Second (*Joannis Secundi Opera*) dans l'édition procurée en 1631 par Scrivérius (cf. *infra*).

Et, à propos des livres de cette bibliothèque, M. Paul-Louis Couchoud, dans l'ouvrage qu'il a consacré à *Benoît de Spinoza* (chap. VIII, p. 235-296) écrit les lignes suivantes :

« Et, plus chéris encore, voici dans un autre groupe les latinistes anciens et récents..., enfin un précieux poète, Johannes Secundus, dont les dix-neuf *Baisers* recèlent à la fois la volupté d'amour et la volupté du bien dire. »

(53) Le succès des *Baisers* de Dorat a beaucoup fait pour la gloire des *Baisers* de Second, mais la poésie brûlante du poète du XVIe siècle s'attiédit fâcheusement dans les œuvres du poète du XVIIIe. Et, comme les vers où Dorat imite Catulle, ceux où il se souvient de Second justifient l'épigramme célèbre de Bachaumont (*Mém.*, 1779, p. 329) :

Vous qui lisant les vers faits pour Lesbie,
Avez d'Amour trop senti l'aiguillon,
Si voulez voir la flamme refroidie
Et de Vénus pâlir le vermillon,
Il n'est besoin que nonnain vous indique
Du nénuphar le visage pudique,
Prenez, prenez vers réfrigératifs
Que Dorilas ses Baisers *intitule*
Et calmerez, tant fussent-ils rétifs,
Les feux malins dont vous brûlait Catulle.

(54) Cette traduction de Mirabeau fut publiée seulement sous le Directoire, en 1796.

En 1806, Tissot traduit en vers les *Baisers* et trois *Elégies*. En 1812, Loraux, qui avait déjà donné dix ans plus tôt une juvénile version des *Baisers*, paraphrase librement en vers les *Baisers*, les *Odes*, et le premier livre d'*Elégies*. En 1832, Mme Céleste Vien traduit de nouveau en vers les *Baisers*. Musset le lit et çà et là, semble-t-il, notamment dans *Rolla*, l'imite. Carducci dans ses *Juvenilia* traduit en italien le 2e *Baiser*. Victor Hugo le nomme dans plusieurs poèmes de *Toute la Lyre* et des *Quatre vents de l'esprit*, mais ne veut voir en lui qu'un doux et voluptueux érotique, au sens restreint du mot, et non un grand poète de la passion d'amour.

En 1886, l'estimé traducteur d'Erasme, V. Develay, donne une traduction des *Baisers*, la réédite en 1872, publie cette même année la traduction des *Elégies*, et, séparément en diverses plaquettes, des versions de *Julie*, des *Amours* (c'est-à-dire des *Elégies* divisées et réparties sous d'autres titres), et aussi une version des *Odes*, toutes éditions aujourd'hui introuvables, mais qui maintinrent vivante, bien qu'elles soient dépourvues du texte latin original, la gloire de Jean Second.

A la fin du siècle, Jean de Gourmont met justement en valeur la part considérable que tient, dans la littérature poétique du XVIe siècle, l'œuvre du plus grand des néo-latins. Pierre de Nolhac consacre à Jean Second quelques-unes de ses recherches érudites. Pierre Louÿs, sous un titre latin : *Subscriptum tumulo Joannis Secundi* et avec cette épigraphe : *Vixit annos XXIV*, compose à l'auteur du *Livre des Tombeaux* un brûlant *Tombeau:*

Mais près de celui-ci qui sous la pierre close
Dort ainsi qu'Eros nu sur le lit de Psyché
Un vol de trois Amours est pour toujours penché
Comme une seule, et jeune, et rouge, et lourde rose...

§

Seulement, il faut bien le dire, semblable sur ce point aux maîtres de la Pléiade, c'est au seul poète des *Baisers* que s'en va l'hommage de Pierre Louys. L'erreur dure depuis près de quatre siècles. Parce que les *Baisers* sont

un chef-d'œuvre, on ne daigne plus connaître les autres œuvres, qui ne leur sont nullement inférieures. On prend Second pour un érotique, et, le parti pris s'aggravant, on ne veut plus voir en lui qu'une sorte de petit-maître... Qu'on relise mieux les *Baisers* qui composent une œuvre surtout émouvante; qu'à défaut des *Silves* et des *Epigrammes,* si variées et si pittoresques, ou des *Itinéraires,* si personnels et si attachants, on lise du moins les *Odes,* les *Elégies.* On reconnaîtra en Second un grand poète, infiniment divers, d'une profondeur et d'une ardeur de sentiments incomparables, un élégiaque aux forts accents, un abondant lyrique, et l'un de ceux qui ont le mieux chanté, avec les espoirs, les dégoûts, les fièvres de l'amour, les sereines et nobles délices de l'amitié ou l'angoisse de la mort inévitable et proche.

MAURICE RAT.

SUR LES FORCES MORALES DE LA MUSIQUE

—

Celui qui, dans une salle de concert, observe les auditeurs est aussitôt frappé par un saisissant phénomène physionomique. Avant que l'exécution ait commencé, le public — peut-être en habits de fête, mais avec sa mine de tous les jours — apparaît comme indifférent : soudain, la musique s'élève, et fait entrer dans son royaume tous ces humains jusque-là distraits. Et voici que, sous son influence, tous les visages se transforment, prennent une expression inhabituelle d'émotion et de bienveillance: la transfiguration générale des physionomies atteste visiblement que les âmes viennent d'être touchées par un sentiment profond — un frisson de bonté. C'est que la musique, en même temps qu'elle s'empare des auditeurs par ses richesses sonores, leur lance un appel moral qui pourrait se traduire par ces mots : « Chassez loin de vous tout ce qui s'y trouve de banal et de méchant, et faites place à ce que votre cœur recèle de meilleur, de plus pur, de plus ardent ». Et je n'exagère certes point : chacun de nous n'a-t-il pas eu l'occasion d'observer que la musique, après avoir d'abord contraint au recueillement, devient ensuite une source d'élévation? Ainsi sommes-nous amenés à nous demander quelles sont les forces qui résident en elle — forces dont l'action se manifeste non seulement sur la sensibilité musicale, mais aussi sur l'être moral des auditeurs. Mais, avant de m'attacher définitivement à cette considération, je tiens à éviter un malentendu possible : loin de moi la pensée de vouloir envisager les effets moraux de la musique comme étant sa mis-

sion la plus importante et de faire d'elle une éducatrice, une sorte de « supergouvernante » Non! Les forces musicales et leurs effets dans le domaine des sons demeurent l'essence même de la musique. Mais, si, de plus, il lui était possible de provoquer une amélioration, si légère fût-elle, de l'humanité, nous aurions toutes les raisons de célébrer des actions de grâces devant l'autel du Beau pour l'aide incomparable ainsi apportée au Bien.

Pour discerner cet appel éthique que la musique adresse aux hommes, il nous reste, par bonheur, d'autres témoignages que ceux, pourtant riches de sens, qui nous ont été donnés en observant les transformations de visages que nous venons de décrire. Ne pouvons-nous, au lieu de scruter des physionomies étrangères, interroger notre âme, en étudiant ses mouvements au moment où la musique agit sur elle? Et qui de nous n'a senti, sous le pouvoir de la musique, les brumes qui l'assombrissaient se dissiper plus rapidement que les nuages s'évanouissent devant le soleil, en même temps que remonte à la surface tout ce qui existe en nous de bonté et d'amour?

Le poète Schober traduit intensément cette même idée, lorsqu'il écrit, dans son poème *A la Musique* dont s'est inspiré Schubert : « Tu as allumé en mon cœur un brûlant amour, tu m'as ouvert les portes d'un monde meilleur ». Cet état d'émotion, d'exaltation, d'ivresse de cœur, voire même d'extase, que nous devons à la musique, nous tous qui l'aimons, — nous le connaissons grâce à de nombreuses et bienfaisantes expériences.

Mais en quoi donc peut consister ce mystérieux pouvoir qui éveille en nous l'ardent désir du bien, ce « brûlant amour » duquel parle Schober? Est-ce la haute personnalité spirituelle, toute rayonnante d'amour, du compositeur, qui s'exprime dans sa musique ou qui agit à travers celle-ci avec une force si souveraine qu'elle nous entraîne irrésistiblement à sa suite dans ces mêmes sphères supérieures du sentiment? Ou bien, existe-t-il, peut-être indépendamment de la personnalité du compositeur, dans l'essence et l'élan de toute musique, une vertu qui agit sur notre être moral? Ou bien, enfin, l'homme

devient-il vraiment meilleur sous l'influence de la musique? ou n'en serait-il de cet appel moral qu'elle nous lance que comme il en a été pour saint Antoine de Padoue de sa prédiction aux poissons, celle dont parle le poème : « ... Le sermon terminé, chacun s'en retourne: les brochets restent voleurs, les anguilles amoureuses... La prédiction a plu, ils demeurent pareils, c'est-à-dire tels qu'ils étaient auparavant!... » En serait-il de même pour la musique : et l'appel qu'elle adresse aux humains connaîtrait-il le même sort que le sermon de saint Antoine? Et si cet appel moralisateur, bien que déterminant un plaisir réel, n'aboutissait pas à une influence durable? Mais faudrait-il incriminer la faiblesse du pouvoir moralisateur de la musique, ou en accuser l'imperfectibilité de l'espèce humaine? Les expériences faites jusqu'à présent semblent répondre de façon peu favorable à cette double question : car, si l'être humain pouvait d'une façon certaine être perfectionné sous l'influence de la musique, nous, musiciens ,devrions constituer la quintessence morale de l'humanité, ses ondes purificatrices nous portant chaque jour et nous entraînant dans leurs tourbillons, nous dont l'existence est constamment placée sous son influence. Pourtant, je crains bien que le musicien ne soit, en général, ni meilleur, ni pire que les hommes qui appartiennent à d'autres professions; et si, parmi les grands inspirés, Bach, Beethoven, Mozart, Schubert furent certainement des êtres sublimes et purs, il existe d'autres génies créateurs dont l'existence ne saurait éveiller en nous une admiration sans réserve. Même dans les âmes de ses créateurs, sources essentielles de la vraie musique, de cette musique par laquelle nous nous sentons élevés, émus, purifiés, — même dans ces âmes-là, il existe des mobiles bas, de même que la vie de ces grands hommes recèle des actions sans grandeur et des sentiments mesquins.

Ne nous semble-t-il pas, par conséquent, que l'appel moralisateur de la musique n'obtienne que des effets fugitifs — qu'il n'agisse sur l'âme qu'à la façon du courant électrique sur l'électro-aimant qui, le contact

établi, a un grand potentiel, puis, lorsque le circuit est coupé, n'est plus qu'un morceau de fer inerte? Je ne crois pas que nous devions mettre en doute l'importance du pouvoir moralisateur de la musique, pas davantage que l'aptitude des hommes à le mettre sérieusement à profit. Il convient cependant de recommander de rester modestes dans nos espérances et d'admettre non pas que la musique doive nous amener à la bonté et à la perfection, mais que, peut-être, elle peut nous rendre meilleurs. J'en suis, pour ma part, convaincu; et, afin de justifier cette conviction si pleine d'espoir, je voudrais analyser d'une façon plus approfondie les pouvoirs moralisateurs de la musique, afin de vous parler ensuite de leurs résultats possibles.

Je pense que les forces morales de la musique se manifestent sous un triple aspect : message, interprète, criterium des valeurs éthiques. La difficulté la plus grande consiste à éclairer le premier point, à exprimer en quoi la musique m'apparaît comme une messagère du royaume de la Morale, — car elle voile son visage, ainsi que faisaient les séraphins dans le Temple du Seigneur, avec deux de leurs ailes — et nous ne pouvons donc pas la regarder en face. Ou, si nous renonçons aux comparaisons, nous ne pouvons pas en saisir toute l'essence à la clarté de la compréhension, lui donner par conséquent une expression qui soit traduisible en paroles. Il y a deux ans, environ, un jeune fervent de la musique fit une enquête à New-York : il posa la question suivante à tous les musiciens notoires : « Qu'est-ce que la musique? ». Celles des réponses dont j'eus connaissance et qu'il reçut par ailleurs me semblèrent pour une part erronées et pour une part incomplètes. Je ne répondis pas, car je m'en sentais incapable. Depuis lors, j'ai souvent recherché une formule qui ne semblerait pas trop insuffisante; mais, jusqu'à ce jour, je n'ai pu définir ce qu'est la musique. Et cependant nous savons tous ce qu'elle est lorsque ce n'est plus en faisant appel à la clarté du raisonnement et du discours que nous l'écoutons, mais en cédant aux suggestions de la sensibilité. A ce moment,

nous sentons que rien ne saurait nous être à la fois plus familier, plus proche et plus accessible que l'essence mystérieuse de la musique. Et, en écoutant une voix intérieure, nous reconnaîtrons qu'une loi fondamentale régit les mouvements infiniment divers de la musique : la dissonance tend vers la consonance, il faut qu'elle trouve sa résolution. Les modes suivant lesquels évolue dans le temps toute composition musicale — quelle qu'elle puisse être, et peu importe par qui elle a été écrite — se ramènent à une aspiration vers la réconciliation, vers l'apaisement, vers l'harmonie statique. Cette tendance, — cette aspiration — qui de l'agitation harmonique conduit à la tranquillité, est caractéristique de la musique d'Occident, de laquelle seule il est question ici. C'est pour elle une loi naturelle qui ne peut être enfreinte, la dissonance étant comme en équilibre instable. Elle se sent donc dans l'obligation de se transformer et d'évoluer pour arriver à se résoudre dans l'accord parfait. Toute musique doit aboutir à la paix de l'accord fondamental. Je ne puis trop surcharger cet exposé par des développements de théorie musicale, mais je me vois obligé d'indiquer brièvement que, non seulement dans l'harmonie, mais aussi dans la structure de la composition, les éléments d'inquiétude agissent comme des ressorts moteurs qui cherchent à se frayer un chemin vers la quiétude, de même que les dissonances, et en déterminant une action réciproque. Si toute consonance signifiait aboutissement dans la tranquillité, un morceau de musique offrirait de fréquentes possibilités de terminaison soudaine; mais si elle apparaît alors que le développement du morceau obéit encore au dynamisme, la consonance est et laisse presque aussi insatisfait qu'une dissonance. Elle a besoin, en effet, d'un aboutissement parallèle de la construction à une solution statique, pour affirmer son action de conciliation et d'apaisement.

Le développement thématique et mélodique provoque cette inquiétude dans l'harmonie et dans la forme, retarde et entrave les dénouements : pour amener finalement une même conclusion pacifiée dans la mélodie, dans l'har-

monie et dans la forme. L'excitation psychique, qui naît de telles hésitations et de tels empêchements, les effets qu'elle a sur la sensibilité, proviennent, je le répète, justement de ceci : que la dissonance tend vers la consonance, l'agitation de la forme vers la sérénité, qu'elle ne peut atteindre celle-ci tant que se développe la composition, et qu'elle n'arrive à la trouver qu'à la fin. La notion de tonalité est à la base des notions de dissonance et de consonance. Un accord est dissonant ou consonant selon qu'il tend vers la tonalité ou qu'il l'a atteinte. Quiconque niera la notion de la tonalité abolit par là même celle de la dissonance et de la consonance. C'est ici que réside l'erreur de la théorie atonale : comme les musiciens qui la pratiquent ne reconnaisssent pas de tonalité, leurs dissonances n'ont pas besoin de progression, et, par conséquent, elles ont perdu leur sens. Au lieu de suivre son cours naturel, leur musique devient artificielle : elle n'arrive à créer qu'un embryon sans possibilité de réelle vitalité, une langue sonore qui demeure abstraite. A ceux qui possèdent un véritable esprit musical, cet idiome ne peut que sembler incompréhensible et inacceptable, car ses créateurs, au lieu de chercher à pénétrer le mystère des lois de la musique, les remplacèrent par une théorie de caractère plus ou moins cérébral. Ainsi, leur œuvre pourrait peut-être apparaître audacieuse et spirituelle, mais non musicale. Il ne me paraît pas inutile de faire ressortir que même l'harmonie la plus compliquée, la plus hardie ne peut être appelée atonale, tant qu'elle repose encore, si faiblement que ce soit, sur le sens de la tonalité, comme le prétendent souvent les adversaires de la musique « moderne ». Ce que je dis s'applique uniquement aux compositeurs pratiquant rigoureusement l'atonalité, c'est-à-dire à ceux qui nient la tonalité. De même, une expérience qui priverait la musique de l'accord final aboutirait à un résultat sans issue : personne ne pourrait admettre qu'un morceau se termine par une dissonance: on ne pourrait croire qu'il est terminé, mais on aurait seulement l'impression d'une coupure. L'arbitraire du compositeur reste sans pouvoir contre la volonté intan-

gible qu'affirme le langage musical de résoudre la dissonance dans l'esprit de tonalité et de terminer par l'accord parfait. Pour que cet exposé soit complet, je me sens obligé de rappeler que nous avons deux accords fondamentaux, majeur et mineur : et que, selon moi, les deux n'ont pas la même valeur harmonique comme conclusion. Certes, la tierce mineure est presque aussi consonante que la majeure : et, pourtant, un accord parfait mineur représente pour moi un faible élément dissonant. Bach dut éprouver quelque chose d'analogue en terminant avec un accord parfait majeur un morceau écrit en mineur. Cependant, puisque les lois mêmes de la musique permettent une conclusion en mineur, nous sommes forcés de reconnaître que sa tendance élémentaire vers la conciliation peut s'exprimer selon deux modes, même si l'un des deux ne nous satisfait pas pleinement. L'accord parfait est l'unique harmonie qui traduise la plénitude de la satisfaction, de la béatitude, la possibilité totale de repos : et, en réalité, il est éternel, car il constitue le point final de la construction musicale, il ne laisse aucune place à une inspiration quelconque vers un changement. Par sa sensibilité, l'auditeur prend part à cette constante aspiration dont nous venons de parler, aspiration qui passe de l'agitation à la quiétude, puis à l'apaisement final et définitif. Mais nous devons faire une distinction rigoureuse entre ce que la musique exprime par elle-même et ce que le compositeur exprime à travers la musique. Son essence même est cette aspiration déjà indiquée par nous, qui va de la dissonance à la résolution, et atteint le point culminant en concluant par la consonance : ainsi la musique nous parle d'aspiration vers l'apaisement, ce qui n'empêche pas le moins du monde le compositeur de se servir d'elle afin de pouvoir nous exprimer la souffrance, la mésentente, la révolte et le désespoir. Pareillement, sur un autre plan, la matière est régie par la loi de la pesanteur, de la gravitation universelle; ce qui n'empêche pas qu'une construction d'un poids aussi considérable qu'un aéroplane puisse s'élever dans les airs et s'y soutenir. L'analogie est totale

dans les deux cas : en effet, la force de l'homme triomphe des lois fondamentales d'un élément. Mais de même que, lorsqu'il s'agit d'aviation, la véritable et profonde compréhension de la loi de la gravitation permet d'arriver à dominer cette loi et à voler, de même le caractère propre de la musique ressort plus clairement encore de l'utilisation hardie des lois qui président à la ligne musicale pour permettre à l'âme de s'épancher librement. « Plus haut », « à droite », « à gauche », tels sont les commandements auxquels obéit l'aéroplane, tandis que la loi de la pesanteur vaincue par lui lui ordonne de descendre vers le sol. L'expression de la richesse des sentiments nous est transmise par le langage musical, tandis que l'apaisement constitue la loi qui se trouve ici modifiée. Le compositeur peut vouloir traduire la souffrance au moyen de la musique : celle-ci, en même temps, fait entendre un murmure de bonheur, et ce murmure sera plus puissant cependant que la sonorité propre du compositeur. Il peut crier un « non » véhément, le langage dont il se sert à cette fin chante d'une voix à peine perceptible, mais d'autant plus puissante, un « oui ». La joie nous pénètre plus profondément encore que la douleur, a dit Nietzsche; ainsi le « message de joie » de la musique, par le fait même qu'elle est musique, résonne plus profondément que les multiples douleurs qu'elle est chargée d'interpréter selon l'inspiration du compositeur. C'est en cela, c'est dans cette extase enveloppante que nous fait ressentir la félicité intérieure née de l'apaisement total, que réside une cause essentielle du bonheur que procure la musique à l'auditeur. Notre ardente aspiration, notre désir profond d'harmonie — le mot harmonie étant pris ici dans le sens le plus général — est affirmé, confirmé, apaisé, tandis que l'on écoute la musique; et c'est en ce sens que la musique m'apparaît comme un message — un message de haute valeur morale — qui, à travers le mystère du monde des sons, apporte à notre être moral un évangile de bonheur.

Après avoir ainsi exposé ce que nous fait entendre la musique dans son essence pure, j'oriente à présent mes

réflexions vers le deuxième point : ce que le génie créateur nous dit au moyen du langage musical. Voyons quelles forces morales la musique emploie en tant qu'interprète du monde des sentiments humains.

Le compositeur a choisi la musique pour traduire ses sentiments et c'est au moyen du langage musical qu'il les transmet à l'auditeur. « Elle éveille la puissance obscure des sentiments qui sommeillaient étrangement dans le cœur », dit Schiller ,en parlant de la musique. Nous ajoutons qu'elle a ce pouvoir de les éveiller uniquement parce qu'elle-même dérive de ces obscurs sentiments et nous en donne une révélation éloquente. Des sentiments obscurs! Oui, mais ne nous transmet-elle pas également un message exprimant des sentiments très clairs et très conscients N'a-t-elle pas gagné, grâce à Beethoven et à partir de lui, une force d'expression de caractère quasi auto-biographique?

Je tiens à mettre mes lecteurs en garde contre le péril qu'il y aurait à considérer l'œuvre musicale comme une sorte de lettre personnelle, dans laquelle le compositeur décrit ses expériences et ses sentiments! Ce n'est que lorsque l'expérience vécue est devenue entièrement musique (comme chez Beethoven), lorsque cette expérience a cessé d'exister en tant qu'expérience, lorsque ainsi nous ne sommes plus troublés dans la jouissance de la musique pure par des réminiscences d'événements réels, que l'introduction de la confession personnelle peut être considérée comme un enrichissement. De plus, « les sentiments obscurs » ont une importance infiniment plus considérable : parce que c'est leur transmission du compositeur à l'auditeur qui fait ressortir quelle puissance d'interprétation possède la musique en tant que musique; même sans que le compositeur se serve d'une façon consciente de tels ou tels sons pour traduire des sentiments précis, elle exprime l'état de son cœur, elle prend sa source dans ces profondeurs de l'âme où la conscience n'est pas encore formulée, où règne seul le moi instinctif, éveillé par le pouvoir des sentiments obscurs. Je crois que la musique apporte l'expression authentique du moi du

compositeur — que l'Andante de la *Symphonie Jupiter* nous émeut et nous exalte parce que cette musique a jailli de la grande âme de Mozart au moment où elle était elle-même soulevée par l'émotion et l'exaltation : et ceci nous apporte la preuve de l'incommensurable richesse de la vraie musique. Richard Wagner dit : « Je ne puis comprendre le génie de la musique que dans l'amour », et il a vraisemblablement énoncé une formule définitive. Les sources essentielles de la musique sont une grande puissance et une grande richesse d'amour; et la réalisation la plus importante peut-être de l'art musical, l'adagio beethovenien, ne fait entendre qu'un chant d'amour, ainsi qu'il est dit dans *Le joueur de vielle* de Schubert. Par suite est-il compréhensible que l'appel moral que la musique nous adresse par le moyen des génies créateurs pénètre au plus profond de nous : qui pourrait résister au message d'amour d'un Bach, d'un Schubert, d'un Mozart, d'un Beethoven, d'un Brahms? Assurément la musique ne se compose pas uniquement de phrases lentes à la Beethoven, et celles-ci renferment aussi l'expression musicale, non seulement d'un sentiment profond, mais encore de la multiplicité des sentiments divers; car la vie de l'âme du créateur ne se ramène pas non plus à une seule aspiration d'amour, au contraire : la richesse totale d'une vie intérieure mouvementée, avec ses joies et ses peines et sa mélancolie, sa passion et sa résignation emplit l'âme et devient de la musique. Et cependant, je ne puis considérer tout cela que comme un morcellement, une fragmentation du sentiment qui est au centre de tout et le contient; je crois que la diversité des sensations et de la musique qui résulte de celles-ci est dans le même rapport vis-à-vis de ce foyer de chaleur, que la richesse des couleurs du prisme, vis-à-vis de la lumière solaire qui existe en elles et se décompose en elles tout en leur dispensant son intensité. Du reste, il est important d'observer que, dans les mouvements rapides, ce qu'on appelle le thème (le plus souvent le deuxième thème) appartient, comme en général toute la ligne mélodique, à la catégorie « adagio » ou « an-

dante », dont le pouvoir déterminant, quelle que soit la richesse des variations de la musique, est ainsi nettement reconnaissable.

Je n'ai considéré jusqu'à présent que la musique pure: car dans la musique descriptive ou théâtrale l'expression dramatique couvre, en les altérant, les messages qu'elle transmet habituellement jaillis de l'être intime ou du cœur du créateur. Mais, précisément, la musique dramatique peut nous fournir, sinon la plus profonde, du moins la plus claire révélation des forces morales de la musique. Sur les scènes de théâtre d'opéra se meuvent pourtant des êtres nobles et des scélérats; des intrigues sont ourdies; la piété et le blasphème, la pureté et la perversité, la bonté et la haine, la mesquinerie et la grandeur, tout a été mis en musique pour la scène. Comment cette musique va-t-elle pouvoir exprimer les scènes de trahison ou de haine? Son noble langage trouvera-t-il une aussi grande puissance d'expression pour traduire les événements immoraux que les éléments moraux? Etendra-t-elle également son pouvoir tutélaire aux bons et aux méchants? En aucune façon! — Elle prend nettement parti, se livre avec d'autant plus de générosité qu'une humanité plus élevée inspire les péripéties dramatiques, et économise ses forces lorsqu'il s'agit de sentiments plus bas de la nature humaine. Dans ce sens-là, on peut appeler la musique un critérium de la morale. Observez donc combien l'importance des rôles donnés à Judas, aux faux témoins, au Grand Prêtre dans la *Passion selon saint Mathieu* reste, musicalement, d'une insignifiance relative, — de même que Pierre renie son Seigneur en un récitatif qui paraît quelconque, — alors que ce même récitatif devient de la vraie musique aussitôt que l'Evangéliste parle de remords et nous raconte comment Pierre sortit et pleura amèrement. Il y a assurément une grande différence entre les exemples ci-dessus, où la musique se refuse tout simplement à exprimer le mal, et des cas tels que les chœurs des hérétiques dans le « Messie » de Haendel, ou l'air de Pizarro dans *Fidélio*, où la musique cherche à souligner avec une

expression intense le sarcasme et la haine. Ainsi naquirent des fragments musicaux tout pleins de vie, de force et de puissance dramatique; et, cependant, qu'on les compare avec la musique qui, dans ces œuvres, prête son langage aux croyants, à ceux qui aiment ,aux affligés, aux fervents et on aura la même différence qu'entre Pégase ployé sous le joug, qui, rivé au sol, dépense ses forces ardentes à des fardeaux par trop terrestres, — et Pégase déployant librement ses ailes pour s'élancer à travers l'immense azur. Ou, si nous préférons renoncer à cet ordre d'images : dans l'empire sans limites de la musique, il existe des régions que l'on pourrait appeler « Terre de la recherche de la description inhumaine », « Terre de la recherche de l'intérêt à tout prix »... : ce sont ces régions-là qu'elle met à la disposition du mal. Ce sont des départements-frontières, qui correspondent au côté instinctivement raisonneur de la nature humaine. Mais, que l'on compare dans *Fidélio* la musique du rôle de Pizarro déjà citée précédemment aux airs de Léonore et de Florestan : et l'on constatera la distance astronomique qu'il y a entre la zone attribuée au premier et les sphères réservées aux derniers et où règnent les plus hautes puissances de la musique. On remarque aussi combien peu de véritable musique se trouve attribuée à la bassesse morale quand on se la représente sans texte. Par contre, même privée de texte, la musique illustrant des sentiments élevés nous émeut avec une puissance presque égale. Qu'on pense à l'air : « Prends pitié de moi » de la *Passion selon saint Matthieu* ou au grand air de Léonore dans *Fidélio!* Que Mozart donne-t-il donc à chanter à l'intrigant Bartholo, à côté de ce qu'il met dans la bouche de la pathétique Comtesse et de la charmante Suzanne! Quel rapport y a-t-il entre les accents d'Alberich le frénétique, de Mime le perfide, avec les accents de Siegmund et de Sieglinde? et de ceux prêtés à Wotan, l'intrigant de l'*Or du Rhin,* et au Wotan coléreux du deuxième acte de *La Valkyrie,* lorsqu'on le compare à la musique par laquelle s'épanche irrésistiblement l'Adieu à la fille bien-aimée qui termine le troi-

sième acte? Ce que j'ai appelé tout à l'heure le « domaine de l'adagio » et de « l'andante » reste fermé aux personnages des œuvres lyriques qu'animent la haine, l'esprit d'intrigue, la volonté de nuire. Par contre, ce domaine — le plus étendu de la musique — (parce que nous retrouvons ses éléments dans toutes les phrases chantées en mouvements rapides) et, en même temps, toutes les puissantes possibilités qui lui sont attachées, se mettent à la disposition des sentiments élevés et des personnages aux âmes nobles. Je ne puis assez recommander de multiplier les comparaisons, en considérant d'un côté les morceaux d'une puissance d'expression véritablement infernale, tels que l'air de Lyssiart dans *Euryanthe* de Weber, l'entrée en scène de Pizarro, décidé à l'assassinat au deuxième acte de *Fidélio,* la malédiction d'Alberich, dans l'*Or du Rhin,* et, d'autre part, les chœurs de *Fidélio* (Dieu, quel instant...), l'air de Pamina, dans la *Flûte enchantée,* l'annonce de la mort dans *La Valkyrie;* il devient ainsi aisé de discerner quels sont les états d'âme pour la traduction desquels la musique puise à ses sources les plus profondes. Mais on pourrait objecter que, souvent aussi, des personnages insignifiants, des événements de la vie quotidienne, l'intrigue, la ruse, le mensonge l'injure, sont mis en musique de façon intéressante, spirituelle ou attrayante, sans que pour cela soit diminué le caractère de vérité de l'expression dramatique. La noblesse innée de toute langue musicale n'y contribue pas moins que la personnalité d'élite du compositeur.

Pour ces raisons, il n'est pas possible que les sentiments bas soient simplement transposés dans la musique; ils subissent au contraire, en passant par elle, une sorte de transfiguration qui n'apparaît cependant pas artificielle dans l'atmosphère supérieure de l'œuvre d'art musical. Quelle que soit donc la part de musique spirituelle intéressante, séduisante même, qui, dans l'opéra, est réservée à ce que la vie a de quotidien, aux désagréments, à la méchanceté — la différence que nous constatons entre elle et l'irrésistible pouvoir d'éloquence que la mu-

sique déploie dès qu'elle exprime tout ce qui est élévation morale, — cette différence est si frappante qu'elle constitue un critérium infaillible pour évaluer le caractère moral des développements dramatiques. Mais cette constatation à laquelle le moral est si sensible peut être comprise seulement en ce sens qu'elle porte en elle-même un facteur moral; autrement elle ne saurait être comprise. Il existe sans contredit un domaine dans lequel la musique déploie ses ailes presque aussi largement que dans le domaine de l'élévation morale : c'est l'amour. Que ce soit dans son expression la plus délicate comme dans l'air du page des *Noces de Figaro,* ou dans la puissance séductrice de *La ci darem la mano* de *Don Giovanni* ou dans la surhumaine extase du *Tristan* de Wagner, il faut reconnaître que le magique pouvoir expressif de la musique se met presque aussi totalement au service de la passion amoureuse que quand il s'agit de la bonté. Mais, cependant, elle ne lui prête ce pouvoir expressif que dans la mesure où cette passion amoureuse participe de la tendresse, — de la nostalgie, de l'extase, de l'exaltation — bref, en rapport avec la morale. Et le pouvoir persuasif de la musique exprimant la passion amoureuse est d'autant plus puissant que le niveau moral des rapports qu'elle exprime ainsi est plus élevé. Etant donc donné la grandeur des forces morales de la musique, ainsi que l'intense vie morale qui est propre à notre art, nous devrions admettre, en effet, en considérant le développement sans limites de la musique, que celle-ci exerce une influence morale sur la culture de l'humanité, à condition que l'humanité admette cette influence. Mais l'essence morale de l'homme est complexe. En nous tous, le bon et le mauvais existent en un âpre mélange, et, théoriquement, il n'est pas possible de répondre à la question de savoir si la musique peut (et jusqu'à quel point) élever d'une façon durable la moralité de l'être humain. Il a peut-être été fait des observations pratiques dans ce sens, mais certes trop rarement et de façon trop peu systématique pour nous permettre d'en tirer des conclusions valables.

Je voudrais précisément exposer un de ces cas qui a été par hasard porté à ma connaissance, et qui me paraît digne d'être signalé.

Un jour, à San Francisco, un homme d'âge moyen, vint me trouver (j'ai malheureusement oublié le nom de ce philanthrope peu banal) et m'exposa qu'il était musicien et s'intéressait depuis longtemps à la vie des détenus. En réfléchissant à leurs destinées, leurs états d'âmes, leurs possibilités d'avenir, l'idée lui était venue d'employer la musique pour exercer une influence sur eux. Il avait réussi à gagner le directeur de la prison à ce projet, et il commença à apprendre aux détenus le chant choral à plusieurs voix. Ses efforts — qu'il poursuivit pendant plusieurs années — aboutirent, d'après ses dires, à un résultat surprenant. La manière d'être de chaque condamné changea du tout au tout : et non seulement, pendant les heures consacrées à cet enseignement, leur intérêt joyeux, leur vrai plaisir se firent nettement jour, mais encore on put constater une étonnante amélioration, dans leurs rapports avec leurs supérieurs aussi bien qu'entre eux-mêmes, de ces hommes particulièrement durs et butés. Au lieu d'avoir recours aux sanctions jusque-là en usage pour une infraction quelconque, il devint suffisant dans la plupart des cas de menacer les coupables de les exclure de la prochaine leçon de chant choral pour les rendre dociles. Autant que mon visiteur avait pu le savoir, aucun de ces détenus, une fois libérés, n'a été récidiviste : et cependant son activité avait pris fin depuis quelques années déjà. Si je me rappelle bien, un changement dans la direction de la Prison avait interrompu ses efforts : et il vint chez moi, comme il était allé chez beaucoup d'autres, pour essayer de m'intéresser à son idée et me demander si je pouvais l'appuyer auprès de personnes influentes afin d'aboutir à une reprise de son action et à servir la propagation de son idée. Mes interventions demeurèrent malheureusement sans résultats : mais je crois que le philanthrope, qui m'avait fait part de ses expériences dans les pénitenciers était absolument sur le bon chemin.

Il faut considérer le criminel comme un être anti-social ou, pour le moins, « asocial » : c'est-à-dire qu'il a la société en horreur ou la considère avec indifférence; il en prend ce qu'il veut par la ruse et par la force, et à cela se limite sa relation avec elle. Il est, pour ainsi dire, seul au monde, enfermé dans l'âpreté de son moi, et il vit dans une solitude effroyable. Sauf, parfois, au moment où leur vie s'était trouvée en jeu, mon interlocuteur (qui m'apparut comme une autorité) n'avait gardé le souvenir de cas où des paroles de bonté et d'exhortation auraient pu traverser la cuirasse rigide de ces êtres renfermés en eux-mêmes, et vaincre la résistance farouche et apathique des détenus. Là où la parole avait échoué, la musique se révéla toute puissante. On fit chanter à ces hommes des chœurs à plusieurs voix; la prison retentit d'accords et de leurs développements, résultats d'efforts en commun. Les uns chantèrent « si bémol » les autres « ré », les troisièmes « fa » : ils continuèrent à chanter et obtinrent ainsi une autre harmonie. Ces hommes jusque-là murés dans leur solitude devinrent, grâce à cette harmonie, une collectivité capable de produire quelque chose de bienfaisant; ils furent, pour ainsi dire, « sociabilisés » et sentirent confusément la beauté de l'action en commun : et l'on comprendra aisément que, de là, devaient se dégager une chaleur et une élévation nouvelles. Je ne puis assez recommander d'entreprendre chez nous également des essais analogues. Ceux qui sont totalement fermés à la musique seraient naturellement laissés de côté, mais leur nombre est plus restreint que l'on ne se l'imagine. Avant tout, je souhaiterais que le chant à plusieurs voix soit cultivé dans les écoles, afin que soit déjà développé chez les enfants le goût du travail en commun, qui se manifeste en harmonies. De mes premières années d'école, je me rappelle l'impression de vide que me faisait notre chant à l'unisson, et le sentiment de délivrance que je ressentais dès que nous chantions à plusieurs voix. Ce bonheur, dont je me souviens encore exactement aujourd'hui, je ne crois pas devoir l'expliquer seulement par le plaisir

musical que m'apportait une sonorité plus riche, mais aussi par la satisfaction morale née de cette union harmonique avec mes condisciples. Lorsqu'ils chantent à une voix, les chanteurs forment une masse; lorsqu'ils chantent à plusieurs voix, ils constituent une société! Cette force de la musique qui tend à développer le sens social et à le diriger vers une communion harmonieuse est une preuve essentielle de son existence et de l'intensité de son pouvoir moralisateur. Et cette communion n'est pas limitée seulement aux exécutants : notre art attire le public dans le même cercle magique; qu'ils soient cinq auditeurs ou deux mille, tous, soulevés par la même vague, sont emportés vers les mêmes hauteurs de sentiment. Par la musique, ils deviennent une communauté : oui, je crois souvent éprouver l'impression que, subjuguées par son magique pouvoir de transformation, nos personnalités subissent une sorte de dissociation qui aboutit à une fusion de toutes les âmes en une seule. La musique, en nous emportant irrésistiblement ainsi qu'un vrai fleuve d'amour, contraint à s'abaisser les barrières imposées à l'individu : et l'âme humaine, cette âme solitaire, condamnée en elle-même durant sa vie terrestre à une prison perpétuelle, participe soudain, transportée dans les sphères sublimes de la musique, à des correspondances illimitées avec tout l'univers, et atteint une sorte de prescience du salut éternel. Et nous pouvons reprendre, en ces moments d'extase musicale, les paroles mêmes de Faust mourant : « Dans le pressentiment d'un suprême bonheur, je vis maintenant les plus sublimes instants! »

Et comment pourrions-nous ne pas admettre, à travers ces preuves répétées : joie que nous fait éprouver la musique, irrésistible marée des plus hautes forces morales soulevées par elle, continuité de sa tendance vers le bien, telle l'aiguille de la boussole toujours dirigée vers le Nord, — qu'elle ne nous rend pas meilleur?

Voici qu'au moment de conclure, il m'apparaît clairement que, de tout ce que je viens d'exposer, je ne puis rien prouver au moyen de la raison. Mais, si ce n'est pour les faits relevant de l'histoire de la musique, il est

évident que tout ce qui a jamais été dit ou écrit sur la musique doit être accompagné d'un point d'interrogation et non d'un point. C'est sous ce signe symbolique que je suis prêt à placer cette étude.

Et ce ne sont cependant pas là seulement rêveries d'un musicien qui, après avoir fait de la musique pendant toute sa vie, souhaiterait pouvoir aussi formuler des réflexions et des suggestions sur son art. La musique révèle elle-même ses secrets avec une irrésistible éloquence à tous ceux dont la sensibilité et l'âme lui sont ouvertes.

Soumettez-vous donc à sa voix afin de vérifier mes assertion, — écoutez un adagio de Beethoven, et demandez-vous ensuite s'il ne me donne pas raison, si une telle musique n'indique pas à notre sens moral une direction en harmonie avec celle de notre conscience, — si, enfin, elle ne consacre pas ce sens moral en le sublimant grâce à son merveilleux pouvoir, qui rejoint celui de la divinité...

BRUNO WALTER.

Traduit de l'allemand par
COLETTE ET JACQUES FESCHOTTE.

INTROIBO[1]

—

VII

Le jour se levait à peine lorsque je fus réveillé par la perception d'une présence : c'était l'évêque, penché sur moi. Je dus avoir un sursaut et prononcer quelques mots qui exprimaient de l'étonnement ou de la peur, car il me dit en me posant la main sur le front :

— Ne craignez rien, Firmin. Habillez-vous vite, quatre heures sont sonnées.

Un coup discret fut frappé un quart d'heure après à ma porte. J'allai ouvrir. C'était M. Nyon, les yeux baissés, les mains dans ses manches.

— Je vous suis, lui dis-je.

Il s'inclina et se mit en devoir de me précéder, comme il avait fait la veille, bien exactement au milieu de la moquette du couloir.

Comme nous parvenions au débouché du grand escalier et nous apprêtions à le descendre :

— Où me conduisez-vous? lui demandai-je.

Du doigt il m'indiqua, dans le vestibule du rez-de-chaussée, la porte de la chapelle.

C'était une grande pièce au décor plus mondain que religieux. Le plafond en était faiblement voûté. Des boiseries de couleur acajou, des pilastres cannelés à chapiteaux ioniques conféraient à ce lieu de prière un air vaguement Régence ou Louis XV. Les fenêtres grillées donnaient sur le jardin. Toute la partie de la salle que n'oc-

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 972, 973 et 974.

cupait pas le sanctuaire, clos d'une barrière de bois sculpté dans le même goût que les lambris, était meublée de chaises et de prie-Dieu à garniture de velours grenat. Dans une encoignure un harmonium dormait sous sa housse.

Mon état d'esprit était tel, quand, derrière M. Nyon, je pénétrai dans cette chapelle, que je me demande si j'étais bien réveillé. J'avançais comme dans un rêve. Des religieuses appartenant au service de l'Evêché étaient agenouillées du côté de l'Evangile. Je les entrevis à peine et sur le moment les oubliai, je ne me souvins de leur présence que longtemps après. Moi-même m'agenouillai du côté de l'Epître. Le jour s'était levé tout à fait. Le chant d'un coq me fit penser à la trahison de saint Pierre : « O mon Dieu, accordez-moi la grâce de vous rester fidèle jusqu'à mon dernier souffle! »

Au moment où le secrétaire disposait à l'extrémité de la Table de Communion les ornements de l'Evêque et les miens, Monseigneur parut en aube et M. Nyon lui passa l'étole et la chasuble. La messe commença :

— *Introïbo ad altare Dei...*

Mentalement je récitai les *Introït* que l'Evêque célébrant et le secrétaire servant de messe, faisant fonction d'archidiacre, disaient tout haut. Les collectes lues, l'Evêque revint au milieu de l'autel et, tournant le dos au tabernacle, s'assit au faldistoire que l'archidiacre venait d'apporter. Il avait beaucoup à faire, l'archidiacre! Il y mettait plus que de la hâte, une véritable précipitation, sans rien perdre toutefois de son allure spectrale. Ayant donc coiffé l'Evêque de la mitre *auriphrygiata,* lui ayant remis la crosse, ayant déployé le grémial sur ses genoux, il m'invita à m'approcher et je ne dis pas que c'était la première fois que j'entendais le son de sa voix, mais il s'en fallait de bien peu. Elle était sourde et mate autant qu'on pouvait le souhaiter :

— *Accedat qui ordinandus est subdiaconus Dominus Firminus Sancerre.*

— *Adsum!* répondis-je, et, franchissant la barrière de bois, je fis un pas dans le sanctuaire.

Deux mètres à peine me séparaient de l'Evêque. L'archidiacre, qui, comme lui du *Pontifical,* s'aidait d'un *Cérémonial,* me déposa sur le bras gauche une tunique et un manipule; de la main droite je tenais un cierge allumé.

L'Evêque parla. Sa voix tremblait d'émotion en m'adressant la première monition dont je sentis cruellement l'ironie : « Fils très cher, tu dois considérer encore et encore... avec attention, quelle faveur tu sollicites... spontanément... aujourd'hui... Jusqu'à présent, tu es libre... Réfléchis pendant qu'il en est temps encore... »

Réfléchir, hélas, non, il n'en était plus temps! J'avais réfléchi la veille et avais tenté honnêtement de me dérober. Maintenant, c'était trop tard. Je fis un autre pas en avant, un tout petit pas, car il m'était difficile de m'approcher davantage de l'autel, mais quel pas! Il engageait toute ma vie. Alors l'Evêque se leva et s'agenouilla sur une marche.

— Prosternez-vous! me souffla l'archidiacre en me débarrassant de mon cierge qu'il éteignit.

Je fis de mon mieux, la place me manquait vraiment. Tout bas, je répétai les litanies des Saints que l'Evêque et l'archidiacre récitaient à voix haute. Je croyais voir les grands saints, dont les noms frappaient mes oreilles, entourés de la foule plus glorieuse peut-être, en tout cas plus nombreuse infiniment, des saints qui n'ont pas laissé de nom sur la terre. C'était au-dessus de ma tête, dans le ciel entr'ouvert, une assemblée merveilleuse où, confondu de soumission et d'humilité, je cherchais la place qui serait un jour la mienne. Le rythme des prières me berçait et doucement m'élevait, me transportait : « Soyez-nous propice... Pardonnez-nous, Seigneur... De tout mal délivrez-nous, Seigneur!... De la mort éternelle, délivrez-nous, Seigneur... Pour que nos âmes, celles de nos frères, de nos proches, de nos bienfaiteurs, soient préservées de l'éternelle damnation, de grâce, écoutez-nous... Pour que vous daigniez donner le repos éternel à tous les fidèles défunts, nous vous prions, entendez-nous! »

Sur ces mots, l'Evêque se releva et, après avoir reçu la crosse des mains de l'archidiacre, prononça sur ma tête trois invocations accompagnées de signes de croix : « Pour que tu daignes bénir cet élu, — Nous te supplions, écoute-nous ! — Pour que tu daignes bénir et sanctifier cet élu, — Nous te supplions, écoute-nous ! — Pour que tu daignes bénir, sanctifier et consacrer cet élu, — Nous te supplions, écoute-nous ! » Débarrassé de sa crosse, il s'agenouilla de nouveau et acheva les litanies. Le dernier *Kyrie* envolé, il se rassit, le grémial sur les genoux. Je me relevai et m'agenouillai sur la première marche pour écouter la seconde monition relative au ministère dont j'allais recevoir la charge : préparer l'eau du sacrifice, servir le diacre à l'autel, purifier les pales et les corporaux. Le moment de la tradition proprement dite étant arrivé, l'Evêque me présenta le calice surmonté de sa patène, et, conformément aux indications que l'archidiacre me donnait à voix basse, je pris le vase sacré par le pied, la main droite placée sur la patène. L'Evêque, le tenant de la même manière, plaça sa main droite sur la mienne et me dit : « Vois donc de qui t'est transmis le ministère. C'est pourquoi je t'avertis de te montrer toujours tel que tu puisses plaire à Dieu. » Vint la tradition des burettes, du plateau et du manuterge. Quand ces objets que, debout du côté de l'Evangile, l'archidiacre me présenta et que je touchai de la main droite, eurent été reportés sur la crédence, l'Evêque, mitre en tête, invita l'assistance à prier pour obtenir le secours divin que la persévérance exige. Cela fait, il ôta sa mitre, se retourna vers l'autel et pria encore en me bénissant : « Seigneur Saint, Dieu tout-puissant, Dieu éternel, daignez bénir ce nouveau serviteur que vous venez d'élever à la dignité de sous-diacre. Faites qu'il soit dans votre Eglise comme une courageuse et vigilante sentinelle de la milice céleste et comme un fidèle ministre de vos saints autels. Remplissez son âme du Saint-Esprit et de ses dons : la sagesse, l'intelligence, le conseil, la force, la science, la piété et la crainte. Confirmez-le enfin dans son divin ministère afin que, soumis en action autant

qu'en parole, il mérite votre sainte grâce. Par Notre Seigneur Jésus-Christ, qui, étant Dieu, vit et règne avec Vous dans l'unité du même Esprit durant les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » Après quoi l'Evêque se rassit et recoiffa sa mitre afin de procéder à la tradition de l'amict qui symbolise la modération dans les paroles, du manipule qui symbolise les bonnes œuvres, de la tunique qui symbolise la joie. Ainsi revêtu et l'amict rabattu sur les épaules, je touchai de la main droite le livre des Epîtres que l'archidiacre avait baisé : « Reçois le livre des Epîtres avec le pouvoir de lire dans la Sainte Eglise pour les vivants comme pour les morts. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit... »

J'étais sous-diacre, j'étais définitivement engagé au service de Dieu!

Absorbé dans mon action de grâces, je fis à peine attention à ce qui suivit immédiatement. L'Evêque continuait la messe, lisait l'Epître... Soudain, je reçus un choc, l'archidiacre venait de m'adresser la parole :

— *Accedat qui ordinandus est diaconus Dominus Firminus Sancerre.*

Eh quoi? Diacre? J'allais être ordonné diacre? Je jetai à l'Evêque assis de nouveau devant le Tabernacle un tel regard qu'il me fit un sourire et prononça aussi simplement, aussi naturellement que s'il m'eût parlé tête à tête :

— Mais oui! Et vous serez prêtre tout à l'heure!

Etait-ce le lieu, était-ce le temps de discuter, au risque de provoquer un nouvel orage?

— *Adsum!* Me voici! murmurai-je dans un gémissement, et je fis de nouveau l'offre de toute ma vie et de toute ma personne à Dieu pour la paix du diocèse et pour celle de l'Evêque consécrateur.

Une telle consolation se répandit alors dans mon cœur que je fus certain de l'efficacité de mon sacrifice, et, de fait, l'Evêque et son diocèse retrouvèrent peu après la tranquillité, mais non moi, hélas!...

Dépouillé de la tunique du sous-diacre, j'avais le cierge dans la main droite, le dalmatique et l'étole sur le bras

gauche. L'archidiacre me présenta : « Révérendissime Père, notre mère la Sainte Eglise vous demande d'élever ce sous-diacre à la charge de diacre. — Savez-vous s'il en est digne? — Autant que la faiblesse humaine permet de le connaître, je sais et je certifie qu'il est digne de cette élévation. — Dieu soit loué! »

Elevant la voix et s'adressant à l'assistance, le consécrateur prononça la formule de l'élection : « Avec le secours du Seigneur Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ, nous choisissons ce sous-diacre pour l'élever au diaconat. Si quelqu'un a quelque chose contre lui, au nom de Dieu et pour Dieu, qu'il se lève et parle avec confiance... » Il laissa passer un temps et au milieu du silence que personne, naturellement, n'avait troublé, il lut le texte de la monition :

« Sur le point de recevoir l'ordre lévitique, réfléchis bien, fils très aimé, à quelle éminente dignité tu vas être appelé. Dans l'ancienne loi, Dieu, parmi les douze tribus, avait choisi celle de Lévi pour lui confier exclusivement la garde du Tabernacle et le soin de son culte... C'est de cette tribu, fils bien-aimé, que tu recevras et ton nom et ta fonction, puisque tu es, toi aussi, choisi pour l'office lévitique, la défense du Tabernacle du témoignage, autrement dit de l'Eglise de Dieu... Mais il y a plus. Lévi signifie en effet *adjoint*, ou *affranchi*. Il faut donc, fils bien-aimé, puisque tu as reçu ce nom en héritage, que tu sois affranchi des désirs charnels et des concupiscences terrestres..., comme il convient aux ministres du Christ et aux dispensateurs des mystères de Dieu. Tu mériteras alors d'être adjoint aux prêtres du Nouveau Sacerdoce et de devenir l'héritier de la tribu chérie du Seigneur. Et puisque tu participeras désormais à la consécration du corps et du sang de Jésus, mets-toi bien en garde contre les réveils de la chair, comme le dit l'Ecriture : « Soyez purs, vous qui portez les vases du Seigneur. » Du reste, rappelle-toi saint Etienne qui, en raison de son éminente chasteté, fut élevé par les Apôtres à l'office que tu vas remplir. Enfin, aie soin de vivre l'Evangile que tu vas prêcher afin qu'on puisse dire de

toi : « Comme ils sont beaux, les pieds des messagers qui « publient la paix, des messagers qui annoncent le « bonheur », et « marchez d'un pied ferme sur les traces « des saints pour vous préparer à prêcher l'Evangile de « la paix. » Je demande au Seigneur de t'accorder toutes ces grâces. » A ce texte de la monition succéda celui de l'invitation à la prière : « Prions, frères bien-aimés, Dieu le Père tout-puissant de répandre sa bénédiction féconde sur le nouveau serviteur qu'il a daigné choisir pour en faire un diacre. Demandons-lui de conserver en celui-ci la grâce de sa consécration et d'avoir la bonté d'exaucer nos prières afin que ce que nous allons faire soit confirmé par son aimable puissance et que celui que nous croyons devoir consacrer au service des autels soit sanctifié et affermi par sa sainte bénédiction... » Après quoi, l'Evêque ôta sa mitre et commença la longue et solennelle « préface » qui constitue l'essentiel de l'ordination des diacres. Attentif, je la suivais sur le *Cérémonial*. Je fis mienne avec toute la ferveur dont j'étais capable l'action de grâces, la louange et la supplication de l'Eglise. Interrompue par l'imposition de la main : « Reçois l'Esprit-Saint, il sera ta force pour résister au démon et à ses tentations...» la préface s'acheva, accompagnée du geste de l'Evêque allongeant le bras vers moi, sur la majestueuse formule regardée communément comme consécratoire : « Répandez sur lui, nous vous en conjurons, Seigneur, votre divin Esprit, afin que, fortifié par Ses sept dons, il devienne capable de remplir fidèlement ses célestes fonctions. Donnez-lui de posséder abondamment toutes les vertus, la modestie, la pudeur, une immaculée pureté, le zèle de la discipline sainte, une soumission constante à vos divins préceptes et la pratique exemplaire de la parfaite chasteté. Que, sa conscience lui rendant toujours un parfait témoignage, il demeure inébranlable dans votre service et mérite par sa fidélité aux devoirs du diaconat d'être bientôt élevé à une dignité plus haute encore, qui sera le terme de sa montée. »

La tradition de l'étole, symbole d'innocence, et de la dalmatique, symbole de salut, se fit comme s'était faite

celle de la tunique et de l'amict. Je touchai l'Evangéliaire de ma main droite que recouvrait celle de l'Evêque, et celui-ci, ayant ôté sa mitre, me donna la bénédiction. J'étais diacre.

Après avoir lu le Graduel au coin de l'Epître, l'Evêque revint s'asseoir au milieu de l'autel.

Impitoyable, l'archidiacre-fantôme m'appela une troisième fois :

— *Accedat qui ordinandus est ad ordinem Presbyteratus Dominus Firminus Sancerre.*

Je répondis :

— *Adsum!...*

Mais je n'en pouvais plus, mes genoux refusaient de me porter plus longtemps. J'étais sur le point de m'évanouir. L'Evêque vit ma pâleur et dit à l'archidiacre :

— Donnez-lui une chaise.

Et à moi :

— Asseyez-vous, mon fils.

Je m'assis. Il était temps.

Le troisième appel fut suivi d'une troisième présentation et d'une troisième monition. « Sur le point, fils bienaimé, d'être consacré prêtre, applique-toi à recevoir dignement cette auguste fonction et surtout, après l'avoir reçue, à t'en bien acquitter. Les pouvoirs sacerdotaux sont en effet d'offrir à l'autel, de bénir, de présider, de prêcher et de baptiser. C'est donc avec crainte et tremblement que tu dois monter jusqu'à ce haut degré de la hiérarchie sainte et je ne dois, moi, — le texte du *Pontifical* dit : « Nous ne devons, nous... » — t'y admettre que si tu t'es rendu recommandable par une sagesse toute céleste, par des mœurs irréprochables et par une longue pratique de la sainteté... »

Ici, l'Evêque s'arrêta pour chercher mes yeux et y lire les réflexions que m'inspirait cet avertissement. Ce qu'il crut deviner de mes sentiments le tranquillisa sans doute, car il poursuivit aussitôt sa monition : « En effet, quand, autrefois le Seigneur donna l'ordre à Moïse de se choisir dans Israël, pour l'aider à gouverner son peuple, soixante-dix auxiliaires sur lesquels il répandrait

ensuite les dons de son esprit, il lui dit : « Choisis parmi «les anciens du peuple ceux que tu connais bien. » Or, tu seras le digne successeur de ces vieillards vénérables si, avec l'aide des sept dons du Saint-Esprit, tu te fais remarquer désormais par l'observation fidèle du Décalogue ainsi que par la rectitude et la maturité qui éclateront dans tes manières de penser et d'agir. De même, dans le Testament Nouveau, « le Seigneur choisit soixante-douze dis« ciples et les envoya deux à deux prêcher devant lui » afin d'enseigner par la parole comme par l'exemple aux ministres de son Eglise à être parfaits dans la foi et dans les œuvres, c'est-à-dire à s'affermir à jamais dans le double amour de Dieu et du prochain. Applique-toi donc à mériter avec la grâce de Dieu d'être choisi comme coadjuteur de Moïse et des Apôtres, figures des Evêques catholiques. Sans doute la Sainte Eglise est défendue, ornée et gouvernée par une admirable variété de ministres : des Pontifes, des Prêtres, des Diacres, des Sous-Diacres, mais cette variété d'ordres ne détruit pas l'unité de ce grand corps mystique du Christ. C'est pourquoi, fils bien-aimé, — et ici l'Evêque modifia de nouveau le texte latin du *Pontifical;* au lieu de : « C'est pourquoi, fils bien-aimés que les suffrages de nos frères ont choisi pour être nos coadjuteurs par la consécration sacerdotale, veillez... » il dit : « Ainsi donc, fils bien-aimé que j'ai *moi-même* choisi pour être mon coadjuteur : *quem ad me cum adjutorium consecrandum egomet elegi...* » et de nouveau son regard chercha le mien, s'y fixa comme pour s'assurer que j'avais bien compris l'importance d'une pareille modification. *Egomet,* « moi-même », marquait une volonté strictement personnelle, agissant seule, sans le concours de « nos frères », c'est-à-dire des directeurs du Séminaire. Du reste, pas une fois il n'hésita, ne trébucha en s'adressant à moi au singulier, tout en lisant un texte rédigé au pluriel, ce qui indiquait, on en conviendra, une attention singulièrement forte et soutenue.

Avec une lenteur affectée, il poursuivit : « Veille bien a garder dans tes mœurs journalières l'intégrité de la chasteté et de la pureté. Prends bien conscience de la

démarche que tu fais et retrace dans ta vie ce que tu feras à l'autel. Or, tu y renouvelleras tous les jours le mystère de la mort de Jésus. Immole donc en toi chaque jour de plus en plus les vices et la concupiscence. Que le peuple trouve en tes enseignements les remèdes dont son âme a besoin, que l'Eglise trouve en ta vie pure un sujet constant de joie et un principe fécond de développement... » et il termina, transformant le *nous* du *Pontifical* en *moi* : « ...afin que jamais Dieu n'ait à nous punir, *moi* pour t'avoir élevé si haut, et toi pour n'avoir pas su t'acquitter d'un tel office, mais qu'au contraire il ait un jour motif de nous récompenser. C'est ce que je lui demande par sa grâce. »

— *Amen! Amen!* redoublai-je avec élan.

L'archidiacre m'avait remis pour la troisième fois un cierge allumé. Il me le reprit et l'éteignit pour la troisième fois. Je quittai ma chaise, m'agenouillai, et l'Evêque, mitre en tête, m'imposa les deux mains sans mot dire, et il prolongea ce geste, il l'appuya dans l'intention évidente d'y faire passer toute son autorité d'Evêque.

Voici l'heure de l'ineffable prodige par lequel l'Esprit même du Souverain Prêtre va être communiqué à une pauvre créature. Les mains levées au ciel, le Pontife prononce sur le ton le plus grave les paroles d'une seconde prière eucharistique. Il conjure Dieu de la façon la plus pressante de dispenser à l'indigne Firmin les pouvoirs sauveurs de Son Fils Jésus : « Le Seigneur soit avec vous. — Et avec votre esprit. — Haut les cœurs! — Nous les tenons élevés vers le Seigneur. — Rendons grâces à Notre Seigneur Dieu. — C'est juste et raisonnable. — Il est juste et raisonnable, équitable et salutaire, de vous rendre grâces partout et toujours, Seigneur Saint, Père tout puissant, Dieu éternel qui créez les hommes et distribuez les dignités! C'est par vous que tout progresse, c'est de vous que tout tire sa force et que la nature humaine reçoit sans cesse et dans un ordre merveilleux de nouvelles augmentations de grandeur. C'est pourquoi vous avez développé les étapes du Sacerdoce et les offices

des Lévites établis par vous sous des signes mystérieux. Ayant en effet donné le rang suprême aux Evêques pour le gouvernement des peuples, vous avez choisi pour les assister de leur compagnie et de leur travail des hommes d'un rang inférieur et d'une dignité moindre : les prêtres. Ainsi, au désert, vous avez communiqué à soixante-dix hommes prudents l'esprit de Moïse afin que, secondé par eux, il pût facilement gouverner, comme un seul peuple, la multitude des Israëlites. De même qu'aux fils d'Aaron, Eléazar et Ithamar, vous avez transmis la plénitude du sacerdoce accordé à leur père, afin que, pour multiplier les sacrifices et pour administrer les sacrements, il y eût assez de prêtres, pareillement, Seigneur, aux apôtres de votre fils vous avez adjoint les docteurs de la Foi dont l'aide leur a permis de répandre dans le monde entier le bienfait de la prédication du salut. Pour toutes ces raisons, Seigneur, daignez accorder à notre faiblesse des secours semblables. » Ici, l'Evêque fait une pause pour donner plus de solennité aux paroles consacratoires : « Conférez donc, ô Père tout-puissant, nous vous en supplions, la dignité sacerdotale à votre serviteur. Eveillez dans ses entrailles l'esprit de Sainteté afin que l'exemple de sa conversion porte condamnation contre les mauvaises mœurs. Qu'il nous soit dans notre ministère un collaborateur prudent! Que la sainteté sous toutes ses formes brille en lui, afin que, le jour où vous lui demanderez compte du ministère que vous lui confiez, il mérite d'obtenir en récompense le bonheur éternel! Par le même Seigneur Jésus-Christ Votre fils qui, étant Dieu, vit et règne avec Vous dans l'unité de l'Esprit-Saint, à travers tous les siècles des siècles. »

Sur ces dernières paroles, l'Evêque avait baissé le ton.

— *Amen!* répondis-je, et je songeai : Me voici prêtre! Dieu a pour jamais pris possession de mon cœur. Il a fait sienne mon âme en lui imprimant un caractère indestructible qui, pour l'éternité, fait de moi un autre Christ!

J'enlevai la dalmatique et l'étole que j'avais gardées et l'Evêque, s'étant assis, mitre en tête, me croisa l'étole sur la poitrine : « Reçois le joug du Seigneur, car ce joug

est suave et son fardeau léger. » Il me passa la chasuble dont la partie postérieure demeura repliée sur mes épaules : « Reçois le vêtement du prêtre qui représente la charité, car Dieu est assez puissant pour l'augmenter en ton âme et parfaire ainsi son œuvre! »

— *Deo gratias!* répondis-je en reculant pour aller me rasseoir, car la fatigue m'obscurcissait de nouveau les yeux.

Conformément au *Pontifical,* je nouai les cordons de la chasuble.

C'est surtout pour célébrer la messe que le prêtre est prêtre. Aussi la plus grande partie de son ordination est-elle absorbée par son initiation au grand mystère de l'autel. Quatre rites la signalent : l'invocation de l'assistance divine, la consécration des mains, la célébration commune et les derniers avis.

Le Pontife commence par invoquer l'assistance divine. Il ôte sa mitre et appelle sur l'ordinand la bénédiction du ciel : « O Dieu, de qui procède toute sanctification et qui seul pouvez donner une consécration véritable et une bénédiction parfaite, c'est à vous de répandre sur ce nouveau serviteur que je viens d'élever à l'honneur de la prêtrise le secours de votre bénédiction, afin que, par la gravité des mœurs et l'austérité de sa vie, il se montre déjà vraiment vieillard et conforme sa conduite aux règles que saint Paul traçait à Tite et à Timothée. Faites que, méditant jour et nuit votre loi sainte, il croie ce qu'il aura lu, enseigne ce qu'il aura cru et pratique ce qu'il aura enseigné, à savoir la justice, la constance, la miséricorde, la force et les autres vertus. Qu'il donne donc l'exemple en y ajoutant pourtant la prédication. En un mot, qu'il conserve à jamais pur et non profané le grand don de son Sacerdoce. Accordez-lui de plus pour les besoins de votre peuple, de pouvoir, par une merveilleuse bénédiction, changer le pain et le vin en le corps et en le sang de Votre divin Fils, et qu'enfin embrasé d'une inviolable charité, il croisse en vertu jusqu'à l'état d'homme parfait, jusqu'à la perfection du Christ, et ressuscite au jour du Dieu juste et éternel avec une cons-

cience pure, une foi intègre, tout rempli de l'Esprit-Saint. »

Pendant qu'il priait ainsi, l'archidiacre avait déposé sur l'autel l'huile, la mie de pain et le coton. L'Evêque se retourna, s'agenouilla devant le faldistoire et entonna le *Veni Creator*.

Venez, Esprit créateur,
Visitez les âmes des vôtres,
et remplissez de grâces
les cœurs que vous avez créés.

On vous nomme le Consolateur,
le Don du Dieu Très-Haut,
la Source de Vie, le Feu, l'Aurore,
ou encore l'Onction des Ames.

Vous êtes la Source des septs dons,
le doigt de la Droite du Père,
l'objet de sa Promesse
et l'âme de nos discours.

Venez donc éclairer nos sens,
Venez embraser nos cœurs,
fortifiez, sans vous lasser,
la faiblesse de notre corps.

Refoulez au loin l'ennemi,
Donnez-nous une paix durable
et que, sous votre conduite,
nous évitions tout danger.

Donnez-nous de connaître le Père,
Apprenez-nous à connaître le Fils,
et vous, Esprit de l'un et de l'autre,
Faites-nous croire toujours en Vous.

A Dieu le Père rendons gloire
Ainsi qu'au Fils qui, d'entre les morts,
est ressuscité, et au Paraclet,
durant les siècles éternels.

L'hymne fini, l'Evêque se releva, se rassit, ôta ses gants, reprit son anneau et reçut le grémial sur les genoux. Je m'étais agenouillé à ses pieds. Avec l'huile des catéchu-

mènes, il me fit une large onction en forme de croix dans l'intérieur des deux mains, puis étendit l'huile sur chaque paume ainsi que sur les doigts, qui jusqu'alors n'avaient pas été touchés : « Daignez, Seigneur, consacrer et sanctifier ces mains par cette onction et notre bénédiction! — *Amen!* — Afin que tout ce qu'elles béniront soit désormais béni et tout ce qu'elles consacreront soit consacré et sanctifié, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ! — *Amen!* »

L'Evêque rapprocha mes mains qu'il venait de consacrer, plaça entre les deux premiers doigts de chacune d'elles des mouillettes de mie de pain et les fixa l'une à l'autre au moyen d'une bandelette de lin. Cela fait, il se purifia le pouce avec un peu de mie et me présenta le calice contenant le vin et l'eau et surmonté de sa patène où était l'hostie, afin que, les mains toujours liées, je touchasse successivement la coupe, la patène et l'hostie, et il me dit : « Recevez le pouvoir d'offrir le sacrifice à Dieu et de célébrer des messes pour les vivants comme pour les morts. Au nom du Seigneur. — *Amen!* »

Alors, l'archidiacre me délia les mains, je me les purifiai, je m'agenouillai et récitai la prière *Munda cor meum*, cependant que l'Evêque continuait la messe en la reprenant à l'*alleluia* qui suit le Graduel. Quand il passa du côté de l'Evangile, l'archidiacre m'adressa un signe, mais, sachant bien ce que j'avais à faire, je rejoignis le célébrant à l'autel et tous deux nous lûmes ensemble l'Evangile du jour.

La cérémonie avait été si bien préparée que l'offrande d'un cierge à l'Evêque par le nouveau prêtre ne fut pas omise. A partir de ce moment, j'allais dire la messe avec l'Evêque — ma première messe, mon unique messe...

Je n'étais plus troublé, je ne sentais même plus ma fatigue, et l'Evêque dut s'en apercevoir et s'en réjouir, car il m'avait fréquemment observé et ses coups d'œil scrutateurs ne m'avaient pas échappé. Debout l'un près de l'autre, soutenant la patène, puis le calice, nous offrîmes d'un rythme égal et d'un mouvement bien uni le pain et le vin. Après les diverses prières qui précèdent l'orai-

son secrète, après l'oraison secrète, nous récitâmes la secrète spéciale pour le nouvel ordonné : « Faites, Seigneur, par la vertu de ces Saints Mystères, que nous vous les offrions avec une âme bien préparée... »

Nos deux voix n'en faisant plus qu'une, nous récitâmes la Préface des Apôtres et, un peu moins haut, la prière de la présentation des oblats : « Nous vous supplions donc, Père tout miséricordieux, et nous vous conjurons par Jésus-Christ Votre fils, Notre-Seigneur, d'avoir pour agréable et de bénir ces dons, ces présents, ces oblations pures et intactes, que nous vous offrons avant tout pour votre Sainte Eglise catholique... Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes..., de tous ceux qui sont ici présents... Nous tous qui sommes dans la communion de l'Eglise..., nous vous prions de recevoir favorablement cette offrande... Ces éléments matériels, daignez, ô Dieu, les agréer en offrande bénie, acceptée, ratifiée, raisonnable, recevable, afin qu'ils nous deviennent le Corps et le Sang de Votre cher Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ... » L'un de la main gauche, l'autre de la main droite, nous tînmes la même hostie, nous nous inclinâmes et nous nous appuyâmes en même temps sur l'autel. Posément, distinctement, nous prononçâmes ensemble les paroles de la Consécration : *Hoc est enim corpus meum*, « car ceci est mon corps. » Devant le corps de Jésus-Christ nous fîmes une génuflexion profonde. Touchant l'un et l'autre le calice de la main gauche, l'un et l'autre nous le soulevâmes de la droite, nous nous inclinâmes, nous nous appuyâmes de nouveau sur l'autel pour la consécration du vin : *Hic est enim calix sanguinis mei, novi et æterni testamenti, mysterium fidei, qui pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum.* « Car ceci est le calice de mon sang, du nouveau et de l'éternel testament, qui pour vous et pour un grand nombre sera répandu en rémission des péchés. » Nouvelle génuflexion pour adorer le Sang de Jésus-Christ, suivie de la prière d'oblation qui fait mémoire des mystères de la mort du Sauveur. Sur le *Memento* des morts l'Evêque s'arrêta longuement. J'en profitai pour prier

en faveur de mes chers défunts : « A ceux-là, ô Seigneur, et à tous ceux qui reposent dans le Christ, nous vous demandons d'accorder un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. Mais à nous aussi, vos serviteurs, ajoutâmes-nous en nous frappant la poitrine, accordez d'avoir quelque part à votre héritage éternel sans vous souvenir de ce que nous méritons, mais nous pardonnant par votre grâce. Au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur! » L'un et l'autre bénissant de la main droite le calice et l'hostie : « Par lequel, ô Dieu, sans cesse vous créez, vous sanctifiez, vous vivifiez, vous bénissez et vous nous donnez tous vos biens », l'un et l'autre touchant le calice de la main gauche, l'Evêque tenant l'hostie de la droite et faisant plusieurs signes de croix sur le calice, tous deux soulevant ensemble le calice au-dessus duquel l'Evêque tenait verticalement l'hostie, tous deux prononçant en même temps : « C'est par Lui et avec Lui et en Lui qu'à Vous, Père tout-puissant, en même temps qu'en l'Unité du Saint-Esprit, sont rendus tout honneur et toute gloire, durant les siècles des siècles. — Amen! C'est vrai! — Prions. Avertis par le précepte du Sauveur et formés par ses divines leçons, nous osons dire : « Notre Père qui êtes aux Cieux, que votre nom soit sanctifié... » Nous avancions ainsi dans la célébration du Saint-Sacrifice. Après nous être trois fois frappé la poitrine : « Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous », après avoir récité la première des trois prières d'avant la communion : « Seigneur Jésus-Christ, qui avez dit à vos Apôtres : « Je vous laisse ma paix, je vous lègue ma paix », ne regardez pas mes péchés, mais seulement la foi de votre Eglise et donnez-lui la paix et l'union que vous désirez pour elle, Vous qui, étant Dieu, vivez et régnez durant les siècles des siècles. » Tous deux nous baisâmes l'autel et l'Evêque me donna le baiser de paix. « La paix soit avec toi! — Et avec toi aussi! » Et nous continuâmes par les deux autres prières, dans l'une desquelles il est dit : « Faites que je m'attache toujours inviolablement à votre loi et ne permettez pas que je me

sépare jamais de vous. » Combien souvent, dans la suite, ces mots devaient m'aider à surmonter les tentations et les difficultés de la vie! Nous dîmes encore : « Je prendrai le pain céleste et j'invoquerai le nom du Seigneur », puis, par trois fois : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon cœur, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie! »

Au moment où l'Evêque communia, je m'écartai un peu, la tête baissée, les yeux clos; après quoi il m'indiqua que c'était mon tour. Je m'attendais à communier de sa main, et seulement sous l'espèce du pain, mais il avait laissé du Précieux Sang dans le calice et me le désigna. Une surprise de plus se peignit sur mon visage. Il y eut de ma part un léger recul.

— Faites en paix! me dit l'Evêque.

Et j'obéis, je posai mes lèvres là où il avait posé les siennes, je bus ce qu'il m'avait laissé du divin breuvage.

Les ablutions faites en commun, il me poussa légèrement du côté de l'Epître et, me tenant le bras gauche de la main droite, se mit à lire le sublime Répons : « Désormais je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis, parce que vous connaissez tout ce que j'ai fait parmi vous. *Alleluia!* Recevez le Saint-Esprit, le Paraclet. C'est lui que le Père vous enverra. *Alleluia!* Vous êtes mes amis si vous accomplissez ce que je vous commande. Gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit! »

Il restait à me confier un pouvoir, le plus bienfaisant peut-être du ministère sacerdotal : celui d'effacer les péchés. Le *Pontifical* veut que l'Evêque en subordonne l'attribution à une double exigence : une profession solennelle de foi et une promesse de soumission au chef du diocèse. Agenouillé aux pieds de l'Evêque, je fis donc par la récitation du *Credo* profession publique de la foi que je devrais prêcher, défendre et faire fructifier dans les âmes. Explicitement et par une nouvelle imposition des mains, le Pontife me transmit le pouvoir si délicat et si lourd de purifier les âmes des pécheurs. « Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

J'avais désormais dans leur plénitude les pouvoirs d'ordre, ce que l'Evêque symbolisa en déployant complètement ma chasuble, jusque-là repliée sur mes épaules : « Que le Seigneur te revête de la robe d'innocence ! » Mais le prêtre ne travaille pas seul et pour son propre compte dans le champ du Père de famille. Pour qu'il y fasse du bon travail, il faut qu'il se tienne dans l'ordre, soumis en tout à Dieu dont il est le ministre et que les Evêques représentent visiblement sur terre : « Me promets-tu, à moi et à mes successeurs, respect et obéissance? — Je le promets. — Que la paix du Seigneur soit toujours avec toi. — Ainsi soit-il! »

Le moment est venu des derniers conseils. Mitre en tête et crosse en main, l'Evêque, assis dans le faldistoire, me fait ses recommandations au sujet de la sainte messe que je devrai célébrer tous les jours, et il se lève pour bénir celui qui va devenir son auxiliaire : « Que la bénédiction de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, descende en toi afin que tu sois béni dans l'ordre sacerdotal et que tu offres pour les péchés et les offrandes du peuple des hosties d'expiation au Dieu tout-puissant à qui appartient l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles. *Amen!* »

La messe n'était pas finie. Nous l'achevâmes par la lecture de la *Communion* et des *Post-Communions,* celle du jour et celle propre à l'ordination. Pour la bénédiction finale, je laissai la parole à l'Evêque. Il se rassit encore et me dit : « Fils très aimé, considère bien l'ordre que tu viens de recevoir et le fardeau placé sur tes épaules. Applique-toi à vivre saintement, religieusement, et à plaire au Dieu tout-puissant, afin que tu puisses mériter sa grâce. Je lui demande de t'accorder sa miséricorde. Elevé à la prêtrise, après ta première messe, dis-en trois autres : une du Saint-Esprit, une de la Sainte-Vierge, la troisième pour les fidèles trépassés et n'oublie pas non plus de prier pour moi le Père tout-puissant... »

Après avoir lu ensemble le dernier Evangile, ensemble nous nous retirâmes dans la petite pièce qui servait de

sacristie et où nous dépouillâmes ensemble les vêtements sacerdotaux.

§

Quand je rentrai dans la chapelle pour y réciter le *Te Deum* d'actions de grâces, elle était déserte. Par les deux hautes fenêtres donnant sur le jardin de l'Evêché, le soleil de ce beau matin de juillet commençait à entrer à flots.

« Maintenant, me disais-je, tout est consommé! Dieu m'a choisi et de quelle façon singulière, pour continuer son œuvre. L'Evêque vient de me consacrer à cette fin. Hier encore, j'étais libre. Aujourd'hui, je ne m'appartiens plus, je suis lié à un Maître qu'il faudra servir sans défaillance. Mais ce Maître, c'est Jésus, qui a poussé l'amour pour moi jusqu'aux humiliations de l'Incarnation, jusqu'aux fatigues de l'apostolat, jusqu'à l'ignominie de la mort en croix, Jésus qui désire une seule chose : être aimé des hommes! Et c'est pour cela qu'il m'a choisi, moi, son prêtre, pour être son héraut, pour crier son nom aux foules, pour établir, pour étendre dans les cœurs son règne bienfaisant et pacifique. Servir un tel Maître n'est pas être esclave. Non, servir Jésus, c'est régner! »

Pendant que ces sentiments se pressaient dans mon âme, de mes lèvres coulaient spontanément les ardentes paroles du cantique des grands remerciements et de la joie.

Ma joie? Ma chère joie! Etait-elle bien à moi, et pour combien de temps? Une voix intérieure me criait d'en bien profiter, d'en bien jouir : « Hâte-toi! Hâte-toi! » me disait la voix, et j'eus l'illusion de l'entendre si distinctement que je répondis tout haut :

— Mais que puis-je faire?

A cet instant, je me sentis touché à l'épaule. L'Evêque me murmurait à l'oreille :

— Mon fils...

Que me voulait-il?

— Mon fils, je vous demande de m'entendre en confession.

Il se fit en moi comme le mouvement d'un brusque réveil et mes yeux dilatés durent laisser voir la gêne où cette proposition me mettait, mais l'Esprit de force me domina aussitôt et j'acceptai le devoir nouveau qui se présentait. L'Evêque n'avait évidemment pas d'autre but que de me donner la preuve qu'il ne doutait pas de la validité de ma consécration. Peut-être voulait-il aussi s'assurer que moi-même je me considérais bien comme prêtre.

— Monseigneur, où désirez-vous que je reçoive votre confession?

— Ici même, mon fils, puisque nous y sommes seuls. Asseyez-vous...

Je m'assis et il s'agenouilla sur le tapis, les mains jointes. Je l'avais à mes pieds!

— Mon Père, me dit-il, bénissez-moi parce que j'ai péché.

Je le bénis, il récita le *Confiteor,* et en vint à ce qu'il avait à dire.

— C'est tout? fis-je.

— Oui, mon Père.

— Eh bien, décidai-je sans réfléchir davantage, de ce dont vous venez de vous accuser je ne puis vous absoudre! Je n'ai pas l'autorité qu'il faut. Restons-en là, Monseigneur!

Et sans attendre l'objection qu'il allait faire, qu'il faisait déjà, je lui donnai la bénédiction.

Nous étions debout, face à face. Il était rouge avec des gouttelettes de sueur sur son front splendide. Je devais être fort pâle.

— Très bien, dit-il enfin, en s'efforçant de sourire.

Monseigneur Duberville n'était pas homme à perdre longtemps contenance. Le raidissement qu'avait provoqué en lui ma récusation se détendit et fit place à son affabilité coutumière.

— Venez donc dans mon cabinet de travail, me dit-il de son ton le plus aimable.

Nous sortîmes de la chapelle et je gravis derrière lui le grand escalier. Il prit place à son bureau et moi à

côté, touchant la table du bras droit, de sorte que nous n'étions plus face à face, mais, comme la veille, profil contre profil.

Mon trouble était à son comble. Pour ranimer en moi la confiance, il commença par me féliciter de l'endurance dont j'avais fait preuve au cours d'une cérémonie si matinale, si longue, si fatigante. Je lui fis observer que, si je méritais ces compliments, il était juste de ma part de les lui retourner.

— Je suis plus aguerri que vous, remarqua-t-il, et, d'ailleurs, j'ai à vous louer aussi de l'attitude sage, ferme et courageuse que vous venez d'avoir il y a un instant. Vous êtes un homme de jugement. Je vais utiliser votre énergie et votre sens pratique. Je vous ai dit hier comment tout marchait mal dans ce diocèse. Il faut nettoyer la maison et, pour cette tâche, j'ai songé à vous. Vous êtes l'homme de la situation. Vous voilà prêtre. Je vous nomme vicaire général.

A ces mots, une pensée me traversa comme la foudre : « L'Evêque est devenu fou! », pensée qu'il lut dans mon regard et dans les plis de mon front, et à laquelle il répondit :

— Non, mon ami, je ne déraisonne pas. Vous êtes *mon* vicaire général. Je révoque les autres.

Alors s'éclaira pour moi l'avertissement mystérieux que j'avais entendu dans la chapelle : « Hâte-toi! Hâte-toi de jouir de ta joie! Elle va finir! La douleur va devenir ton pain quotidien! » Je vis l'impasse où je m'étais laissé entraîner. A aucun prix, sous aucun prétexte, je ne devais y faire un pas de plus.

Comme la veille, mais avec calme et avec autorité, si je puis dire, je fis valoir les objections qui s'offraient à mon esprit :

— Votre Grandeur oublie que je suis un enfant, un ignorant, qui connaît à peine les éléments du sacerdoce. Dès les premiers pas, je me heurterai à des difficultés banales en elles-mêmes peut-être, mais volontairement grossies par l'opposition que je rencontrerai...

— Je briserai toute opposition!

— Pareil coup d'autorité fera un éclat dont le bruit dépassera les limites de ce diocèse et indisposera contre vous ceux qui ne vous sont point encore hostiles. Il choquera vos amis eux-mêmes.

— Je tiendrai tête.

— Par là, non seulement vous accroîtrez l'animosité de votre clergé, mais vous la justifierez en lui imposant comme chef en second un incapable.

— Je suis Evêque. J'ai la charge d'Evêque. J'en assume la responsabilité comme bon me semble.

— Sans doute en beaucoup de cas la manière forte est-elle la bonne. Plus souvent encore la temporisation est préférable.

— La temporisation n'est pas mon genre.

Sur ces mots, l'exaltation où je l'avais vu la veille s'empara de lui. Il s'élança hors de son fauteuil et se mit à arpenter la pièce d'un pas saccadé. Jouait-il un rôle dont il avait préparé, gradué d'avance les effets? J'en eus un instant l'intuition.

— Monseigneur, dis-je avec calme, vous venez d'appeler plusieurs fois sur moi l'Esprit-Saint : Esprit de Sagesse, d'Intelligence, de Conseil, de Force, et vous avez demandé très spécialement à Dieu dans la prière consécratoire que je sois « dans votre ministère un collaborateur prudent ». Eh bien, Monseigneur, c'est l'Esprit-Saint qui m'inspire de vous répondre une seconde fois : ce que vous me proposez est inadmissible, ma conscience me l'interdit.

D'un bond de fauve, il fut sur moi, l'index braqué :

— Vous m'avez promis obéissance ainsi qu'à mes successeurs. Vous êtes mon vicaire général et vous agirez comme tel!

Sans me laisser intimider, je quittai mon siège pour prendre une posture plus favorable à la résistance :

— Monseigneur, je vous ai promis obéissance, c'est vrai, mais seulement pour ce qui est conforme au droit, à l'ordre, à la paix!

Sa colère parut s'apaiser un peu. Il me dit d'un ton moins violent :

— Alors, vous estimez que je me trompe?

— Oui, Monseigneur, j'en suis certain.

— Que j'ai tort?

— A n'en pas douter, Monseigneur. Sur ce point, du moins.

— Et vous refusez de m'obéir?

— Sur ce point du moins, oui, Monseigneur.

Il repartit dans sa colère, entrecoupée cette fois de cris de désespoir, et ce fut une scène analogue à celle de la veille, mais avec toutes sortes de variantes dans les expressions et les gestes, pour aboutir au même effondrement et au même cri : « Je n'ai plus qu'à disparaître! » Certes, j'en fus encore ému et les larmes me vinrent aux yeux de nouveau, mais ma position d'esprit était différente. Mon consécrateur ne m'inspirait plus qu'avec une immense pitié l'amer regret de lui avoir cédé. Chaque nouvel assaut de lui se brisa contre mon silence. Je ne bougeais plus. Je priais mentalement pour le malheureux.

Lorsque enfin il se fut rendu compte qu'il ne gagnerait plus rien sur moi, il se calma aussi vite qu'il s'était exalté. Il me prit la main en souriant et, comme la veille, je vis que ses yeux étaient secs.

— Firmin, faites-moi la promesse de ne parler à personne de ce qui vient de se passer entre nous. Surtout pas à M. Préaux!

— Je vous le promets, Monseigneur, répondis-je bien naïvement.

— Je vous remercie.

Pour prononcer ces mots, il avait détourné les yeux et son sourire avait eu un pli bizarre. Il quitta son bureau, passa devant moi et sortit de la pièce en silence. Je ne doutais point de le voir reparaître l'instant d'après, mais un long temps s'écoula et à mon tour je quittai son cabinet de travail. Je parcourus le palais que je trouvai à peu près vide. Je frappai en vain à la porte du secrétaire. Cependant le concierge me dit qu'il n'avait vu sortir personne.

Je rentrai dans l'immense maison, j'en explorai encore

les corridors, le jardin, je questionnai des domestiques, je n'obtins aucun renseignement sur ce qu'était devenu l'Evêque. A la cathédrale, je ne l'aperçus pas non plus.

J'étais livré à moi-même, abandonné.

Quelques jours après, chez ma mère, j'appris par les journaux que Mgr Duberville, choisissant d'obéir au Pape plutôt qu'au gouvernement français qui lui avait interdit de quitter son diocèse, venait de prendre le train pour Rome. Il en revint démissionnaire, dépouillé de tous ses pouvoirs d'Evêque. Quel effondrement! On ne le revit plus à Plémobiers. Il alla s'enfermer, pour se faire oublier, dans le petit château qu'il avait en Normandie.

L'année suivante fut votée la Séparation.

ANDRÉ BILLY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Emile Henriot : *Le Livre de mon père,* Plon. — Pierre Louys : *Broutilles* recueillies par Frédéric Lachèvre. — Pierre Raphaël : *Introduction à la correspondance de Marcel Proust, Répertoire de la correspondance de Proust,* Editions du Sagittaire. — Aurel : *Tu es fort,* Albert Messein. — Marie-Thérèse Gadala : *Fleurs Océaniennes : Java, Bali,* Les Presses françaises.

C'est avec une grande piété filiale que M. Emile Henriot consacre un ouvrage au souvenir de son père (**Le Livre de mon père**). Il s'agit du dessinateur Henriot qui pendant des dizaines d'années enchanta un vaste public. Evoquer son père, c'est pour M. Emile Henriot faire revivre en même temps une époque qui nous semble déjà fort éloignée. « Je ne me flatte pas, dit M. Emile Henriot, que ces pages puissent avoir beaucoup de lecteurs, dans un temps comme celui-ci, de bouleversements et de refonte universelle, où quiconque aime le passé fait déjà figure de mort et semble ne plus appartenir à la vie (pauvres sots, quand je double la mienne en me souvenant). » Contrairement à cette prédiction, le livre de M. Henriot a rencontré et tout de suite un excellent accueil. Il a même bénéficié d'un retentissant article de M. Léon Daudet. Comme les autres livres de M. Henriot, celui-ci est un livre en demi-teintes, aimable et nuancé. L'enfance de M. Emile Henriot, il nous le révèle lui-même, fut tiède, sans drames et sans déchirements. Voilà pourquoi sans doute l'atmosphère des ouvrages de M. Emile Henriot n'est pas une atmosphère tourmentée ni convulsée. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs M. Emile Henriot de se montrer un esprit lucide et averti sur les hommes et les réalités.

Le livre a étonné par sa manière de présenter une vie d'en-

fant au sein de sa famille. On a tellement pris l'habitude de peindre la famille sous des couleurs infernales que l'évocation d'un limpide bonheur d'enfant qui aime ses parents et se sent aimé d'eux a presque semblé chose étrange. Au vrai, on n'échappe à un poncif que pour tomber dans un autre. Il existe un poncif du paradis familial et il existe un poncif de l'enfer familial. On peut se montrer conformiste en peignant la famille comme le lieu de toutes les joies pures et délectables; on peut faire montre d'un autre conformisme en la peignant comme le lieu de toutes les infamies. Ce qui est rare, c'est la peinture naïve, celle qui exprime les choses sans partir d'idées convenues. Parfois, nous avons le plaisir de sentir cette manière naïve dans les souvenirs évoqués par M. Emile Henriot. Et cependant, nous avons çà et là le sentiment de certains manques. Aux êtres ressuscités par M. Henriot, il manque certains aspects antagonistes. Son père nous apparaît sympathique, ce qui nous est rapporté de lui est vraiment pris sur le vif, et cependant il est un peu trop exempt de ces traits singuliers, problématiques, voire déconcertants, qu'on trouve chez tous les moindres vivants, je dis bien chez tous les individus vivants, dès qu'on peut les examiner de près et à loisir. Les évocations de M. Emile Henriot nous plaisent, elles nous charment souvent et cependant, par instants, je les trouve un peu trop délestées de certains éléments troubles de la vie. Elles n'en sont pas moins fort captivantes et fort riches dans leur aisance parfois un peu nonchalante, parfois corsée de vivacités de détail. On prend plaisir à se représenter cet homme heureux en des temps heureux; cet esprit laborieux et cette âme égale; cette application joyeuse à la tâche quotidienne et aimée et cette gaîté persistante; cette curiosité variée à l'infini et ce respect de toutes les opinions; cette cordialité accueillante, cette absence de toute pose, de toute affectation et de tout snobisme.

Naturellement, M. Emile Henriot se voit conduit à esquisser l'atmosphère des années voisines de 1880. Il accuse l'euphorie et la médiocrité de ces années quiètes où se prolongent encore les goûts du Second Empire. « Tout ce qui a paru de fort, d'original ou d'exquis, dans cette misérable époque, en a été rejeté, honni vilipendé : Becque qui n'a connu que des fours,

Dalou et Rodin à l'écart, Degas inconnu, Verlaine traité en ivrogne, Mallarmé pris pour un farceur. »

Je veux bien, mais je tiens à faire remarquer qu'en pareils temps, on vivait aisément et à bon compte. Un poète désintéressé pouvait faire imprimer ses ouvrages à peu de frais, il pouvait jeter sa bouteille à la mer. Mais de nos jours, un Mallarmé et un Verlaine n'auraient-ils pas été forcés de garder leurs œuvres à l'état de manuscrits?

§

Pierre Louys se considérait avant tout comme un poète; mieux encore il se considérait exclusivement comme un poète. Un poète doublé tout naturellement d'un esthéticien, car Pierre Louys, tout comme Baudelaire, aimait réfléchir sur les mystères et les secrets de son art. Sous le modeste titre de **Broutilles,** M. Frédéric Lachèvre a recueilli tout un lot de notes laissées par Pierre Louys. Partout éclate la ferveur passionnée pour la poésie. Pour Louys, le poète est toujours poète, qu'il écrive en vers ou qu'il écrive en prose. Pour lui, il n'existe vraiment que deux langages : celui des poètes et celui des autres.

Tout ce que les poètes écrivent est poésie. Ils parlent prose ou vers et ne connaissent pas de nom pour le troisième langage que parlaient Stendhal et Balzac.

Et voici quelques lignes fort révélatrices :

A vingt et un ans, j'avais écrit douze mille vers avant d'oser une ligne de prose, car la prose est une poésie qui hasarde de la corde raide, sans orchestre et qui souple, comme un rythme, risque tout, jette le balancier. Je n'écrivais qu'en vers. Ma première page de prose, je sentais qu'il faut sept ans de stage en poésie pour avoir le sens du rythme et qu'autrement la prose n'est pas.

Voilà qui peut s'appeler un respect de la langue et de l'expression!

Parmi nos plus illustres poètes, c'est Corneille qui, entre tous, émerveille Pierre Louys. Il voit en lui le plus étonnant génie d'inventeur et le plus admirable manieur de la langue poétique qui ait existé! C'est en artiste raffiné, conscient de toutes les magies et de toutes les virtuosités de l'expression que Louys rend hommage à Corneille. « La plus haute gloire

de Ronsard, dit-il, est d'avoir engendré Corneille, c'est-à-dire l'alexandrin et l'homme digne d'empoigner une telle épée. »

Le livre de M. Lachèvre n'ayant été tiré qu'à 200 exemplaires, je prends plaisir à citer. Voici ce que dit Pierre Louys de Corneille inventeur :

Au théâtre Corneille a donné la vie à toute la littérature de la scène : Comédie, tragi-comédie, tragédie, opéra, féerie et drame. Il a même inventé un spectacle étrange dont il dit qu'il ne sait comment le qualifier et dont les scènes apparaissent par magie sous le titre : *Illusion comique.*

De fait, Corneille, normand, fils d'une race aventureuse, a gardé toute sa vie un esprit d'aventures ardent et toujours jeune, appliquée à la pratique de son art. Mais comment comprendre quoi que ce soit à nos classiques si nous voyons en eux des exploiteurs paisibles de recettes confortables et sans risques? Nos grands classiques sont d'abord des aventuriers de l'art et qui savent jouer le tout pour le tout. Quelle jolie réflexion sur Chénier : « Les petites histoires grecques de Chénier ne m'intéressent pas du tout. Cela part de n'importe quoi et tout de suite les mots, la phrase et le rythme sont des merveilles. » Mais Ronsard, Corneille et Victor Hugo fascinent entre tous Pierre Louys : « Corneille et Hugo sont les deux colonnes du temple bâti par Ronsard. »

Relevons enfin cet axiome qui semblera très étonnant à beaucoup de jeunes écrivains d'aujourd'hui : « Un artiste ne crée une œuvre simple et pure que s'il a parcouru d'abord le cycle entier des artifices. »

§

Aux lecteurs de Marcel Proust, M. Pierre Raphaël apporte un ouvrage fort utile et qui leur servira de guide parmi la correspondance, volumineuse elle aussi, du grand romancier. **Introduction à la Correspondance de Marcel Proust, Répertoire de la Correspondance de Proust.** M. Pierre Raphaël a composé un Index fort détaillé où il dispose par ordre alphabétique les correspondants de Marcel Proust et les thêmes divers qui se rencontrent dans ces lettres. Si en lisant *A la recherche du Temps perdu,* quelque remarque vous frappe, le livre de M. Raphaël vous permet d'interroger la

Correspondance pour y découvrir des renseignements supplémentaires. L'introduction ne manque pas de remarques pénétrantes. Elle nous révèle un souci minutieux de documentation que certains lecteurs ne soupçonnent pas, et, elle nous fait sentir à quel point Proust se donnait comme un auteur « objectif ». « Comme j'ai eu le malheur de commencer mon livre par « je », et que je ne pouvais plus changer, je suis subjectif *in æternum.* J'aurais commencé à la place : « Roger Bauclerc occupait un pavillon... » etc, « j'étais classé objectif ».

Deux traits des *Lettres* de Marcel Proust sont vivement mis en relief par M. Raphaël. C'est d'abord l'absence de véritables confidences en dépit d'un ton confidentiel pris en certaines occasions et c'est ensuite la manière dont Marcel Proust se moule sur la personnalité de son correspondant. Etonnante faculté d'assimilation, étonnante faculté de mimétisme et de métamorphose. « Il y a de la part de Proust une perte de personnalité dans celle du correspondant, une véritable dépersonnalisation. » Remarque qui va fort loin et qui nous révèle ce que je nommerais volontiers le tempérament poétique des grands dramaturges et des grands romanciers et qui est le don de se perdre, de se dissoudre, de s'anéantir même dans des personnalités étrangères.

§

Mme Aurel aime guider les âmes. Il existe au fond d'elle-même une directrice de consciences. Je ne sais pas s'il est beaucoup d'écrivains à sentir au même titre qu'ils ont charge d'âmes. C'est avec le sentiment d'un apostolat qu'elle écrit un grand nombre d'ouvrages destinés à orienter jeunes hommes et jeunes femmes dans leur vie amoureuse. Le couple assorti, heureux et vaillant, a été l'un de ses grands soucis. Les bonheurs et les malheurs que peuvent se donner l'un à l'autre l'homme et la femme lui paraissent une matière essentielle de réflexions et elle pense que cette grande aventure de la vie terrestre ne peut que gagner à être pertinemment éclairée. Aussi bien Mme Aurel veut sauver et nourrir dans les âmes les flammes vives de l'amour; elle veut les défendre contre les relâchements et les dégoûts de l'habitude, contre les meurtrissures des événements contraires, contre tout ce

qui peut les user et les tarir. Ces flammes vives de l'amour qui exaltent et colorent la vie, elle s'efforce d'apprendre à chacun qu'elles dépendent en partie de son courage et de sa vigilance. Elle révèle à toute âme qu'il est une véritable technique pour garder sa flamme intérieure de vie. Son dernier livre, **Tu es fort,** continue la lignée de ses autres livres et, dans ces temps difficiles et décourageants, il se présente comme un tonique.

§

Mme Marie-Thérèse Gadala est à la fois une femme très cultivée et une voyageuse affamée d'espace et d'horizons nouveaux. Elle a déjà accompli des pèlerinages variés à travers le vaste Univers et, au retour de chaque pérégrination, elle nous rapporte un livre ramassé et évocateur où elle s'efforce de fixer le charme d'exotiques natures et aussi ses réflexions et ses impressions. Elle dispose par surcroît d'une langue vive, colorée, élégante et certaines pages sont d'une belle harmonie et d'un beau frémissement intérieur. Elle est allée cette fois (**Fleurs Océaniennes, Java-Bali**) vers des terres lointaines et légendaires qui entre toutes font rêver. Elle a senti l'enchantement de l'Asie millénaire, de l'Asie qui s'en va, pour l'Occidental surmené et suragité lorsqu'il se voit en face de ces vastes pays immobiles, où le temps semble s'être figé, où la hâte est ignorée. « Le temps est un mot qu'ignore l'Extrême-Orient, cette Asie, toute patience et contemplation, et qui, vieille d'une sagesse que notre fièvre oublie, sait qu'elle atteindra mieux son but à pas lents. » J'ose espérer qu'il est encore des coins d'Extrême-Orient où l'on pense qu'il n'est même pas besoin de poursuivre des buts! Mais l'Extrême-Orient lui aussi s'occidentalise! Quel joli mot celui des danseuses de Bali : « Vous dansez pour les hommes; nous, à Bali, nous dansons pour les Dieux ». Un monde est bien malade s'il oublie que la chose principale de la vie, c'est de danser pour les dieux...

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

J. P. Samson : *Elégies Romaines*, de Gœthe, traduction française, Kundig, Genève. — J. P. Samson : *L'Autre Côté du Jour*, « Editions Sagesse ». — Jules Supervielle : *La Fable du Monde*, Gallimard. — Maurice-Pierre Boyé : *Nuées*, « éditions Corymbe ». — Sully-André Peyre : *Saint Jean d'Eté*, «éditions de Marysas », Aigues-Vives (Gard).

Dans une présentation louable, de goût simple et parfait, l'éditeur genevois Kundig place en regard du texte allemand de Gœthe la traduction de J.-P. Samson des **Elégies Romaines.** On en sait la magistrale et classique splendeur, lucide et révélatrice, où la rêverie germanique s'amplifie de la sérénité enthousiaste de l'art méditerranéen. Cette splendeur, qui dans son ensemble, s'impose au lecteur même mal préparé à la lecture de la poésie allemande, demeure mystérieuse dans le détail de sa structure, tant elle est d'essence intellectuelle et à la fois sensible. Aucune traduction française, précédemment, ne suffisait à en faire soupçonner l'harmonieuse et subtile magie. Si je disais que le poète J.-P. Samson est parvenu à donner l'équivalent exact de l'œuvre originale, certes je serais taxé à bon droit d'exagération; mais à qui, tel moi, manque un peu trop le sens de la culture germanique, sa transcription précise, ferme dans l'expression, serrée et ductile apporte les plus précieux éléments de compréhension enfin plus pénétrante et d'absolue admiration.

> Que dans Rome, à présent, je suis joyeux, quand je resonge
> Au temps où le jour gris du Nord m'emprisonnait,
> Où le ciel trouble et lourd écrasait ma tête, où le monde,
> Sans couleur et sans forme encerclait mon ennui,
> Où moi-même, en silence, à parcourir les sombres routes
> D'un esprit sans repos, en moi je m'abîmais...

Partout où il m'a été possible de comparer le texte traduit à l'original, le travail du traducteur s'est révélé excellent, et m'a enchanté par les vertus du rythme exactement suggérées, me semble-t-il, par le traducteur.

...Par le traducteur, oui. C'est que J.-P. Samson s'est fait connaître, maintes fois déjà, par ses mérites de poète français très authentique. **L'Autre Côté du Jour** n'est qu'une mince plaquette de six sonnets, mais la délicatesse exquise,

dans un rythme solide et souple, d'images justes et souvent neuves apparie parfois l'art du poète français à l'art d'un Rilke, par exemple. Je ne sais si J.-P. Samson se dispose à nous offrir un recueil d'importance plus considérable, je le souhaite, car la simple réunion de ces six sonnets si différents l'un de l'autre par le son et la rupture des cadences atteste qu'il en est au point où le poète enfin atteint à la maîtrise.

Dans **la Fable du Monde** les hautes qualités qui font de Jules Supervielle un des meilleurs poètes de sa génération sont loin de s'atténuer ou de se démentir. Son dessein était ambitieux, de nous faire assister, comme cachés dans l'ombre d'un atelier où une œuvre s'élabore, à la création du monde selon le vouloir et le savoir-faire de l'ouvrier suprême, Dieu. Il le fait parler, il le fait agir, avec ses réflexions et remarques successives, à la façon dont se comporte un architecte établissant le plan d'un édifice, ou d'un sculpteur épris de proportions et d'équilibre, mais il tire du chaos même où il est assimilé les conditions de l'ordre que sa volonté décrète et établit.

Emmêlé à tant d'étoiles,
Me dégageant peu à peu,
Je sens que poussent mes lois
Dans le désordre des cieux...

Il se veut connaître, enfin, et se mesurer, en se séparant et en se comparant. De sa masse confuse il extrait le minéral et la pierre, le végétal, la race multiforme des animaux, et aussi la lumière, le souffle qui soutient la vie. La vie, ce moment lucide entre la première et indistincte confusion et l'absorption définitive que l'on appelle la mort. Il ne suffit pas, toutefois, de ces confrontations inconscientes et taciturnes, il y faut l'intelligence d'un reflet, qui oppose à l'éternel la mesure de ce qu'elle aperçoit, devine, explique et déduit. Ainsi Dieu créa-t-il l'homme doué d'esprit sensible, et s'exprimant par la parole. Néanmoins l'homme exhale vers le Créateur surtout des plaintes, des lamentations, le cri torturé de ses maux et de ses désespoirs, et le Créateur se rend compte de sa propre impuissance, il n'a prévu pour fin à ces maux que l'absorption fatale, mais rien qui lui permette de distraire ou d'alléger ces

souffrances; l'homme seul, dans l'intervalle, peut choisir, déterminer son destin du moment, le détourner ou patienter...

Je m'arrête; je crois avoir suffisamment établi le développement initial du thème ambitieux que Jules Supervielle s'est proposé dans ce poème, ou plutôt cette suite de poèmes, où, à maintes pages, il se retrouve l'égal du grand et beau poète méditatif, un peu, à mon gré, trop enclin parfois à s'exprimer par abstractions, auquel nous devons *Gravitations, le Forçat Innocent, les Amis Inconnus.*

Néammoins, en présence d'un poète que j'aime et que j'admire, je ne saurais me contraindre à ne pas pousser jusqu'au bout ma pensée. Je regrette, je l'avoue, que, pris de vertige, je suppose, devant l'immensité de son sujet et arrêté par la peur d'apparaître trop solennel, trop majestueux, il ait cru devoir le traiter, en grande partie, avec un tant soit peu de désinvolture, disons de familiarité dans le ton, avec une bonhomie apparente, avec cette sorte de laisser-aller ou d'abandon sceptique qui faisait le charme des « histoires » en prose qu'il a réunies naguère sous le titre de l'*Arche de Noé,* mais qui, dans le cas présent, m'apparaît déplacé. Un tel thème, qui se rapproche de certains thèmes éternels dont se fussent enthousiasmés Victor Hugo ou Alfred de Vigny, n'admettait point, à mon opinion, qu'on en diminuât la signification et la portée; l'humour n'avait rien à faire en l'occurrence; mais Supervielle a cru le contraire, c'était son droit; il ne m'a pas convaincu, il s'en faut. Je crains qu'il ait sacrifié un peu à la peur de paraître, au goût du jour, boursouflé et ridicule; il s'est plié à des exigences du moment, dont le souvenir même sera vite effacé de toutes les mémoires; il s'est, hélas, en cela, et pour cette fois, trompé. Ou bien serait-ce que je me montre (je le voudrais) trop scrupuleux, trop absolu? car, je le répète, j'ai la plus grande foi dans son art, et je professe pour lui, il le sait, une estime profondément fraternelle.

Maurice-Pierre Boyé, dans son recueil récent, **Nuées,** donne l'exacte mesure de son talent consciencieux, probe, d'un élan allégé et lumineux. Entre le souvenir d'Henri de Régnier, dont il est un des plus fidèles admirateurs et disciples, et le souvenir d'un ami qui, jeune, lui a été ravi par un trépas trop brusque, se déroulent ses poèmes de paysage ou de sentiment,

justes toujours de ton, discrets et sensibles. Il y célèbre la beauté de l'automne et la destinée fragile des humains, la grâce fanée des heures anciennes, ou de présences évoquées à son esprit pieux, telle l'image, suscitée en tous les lieux hantés par lui jadis, de Paul Verlaine, qu'il chante en un très beau poème:

Je l'ai croisé dans telle rue, où je poursuis
L'ombre rapide, avec ses œuvres lamentables;
Dans cette salle basse où l'on garde sa table,
L'odeur du vin se mêle à celle de la nuit

Je l'ai croisé dans un chemin creux des Ardennes...
. . . .

Verlaine est parmi nous, je le croise souvent
Autour du Luxembourg, quand on ferme les grilles.
Il est avec les dieux. Il est avec les filles.
Madeleine et Marie ont soin de ses guenilles...

Il est avec les Saints et les démons : Vivant!

Comme croisent les navires au large des mers, un rêveur visionnaire voit surgir le poète issu d'une autre rive, il le salue tandis qu'il passe, et le regarde s'effacer peu à peu vers l'horizon.

Sully-André Peyre, à la maturité de son âge, s'interroge, anxieux de ne s'être pas donné à quelque œuvre futile, à quelque cause vaine, à présent que mûrit pour lui la **Saint-Jean d'Eté** :

Quarante ans. Est-ce en vain que tu les a vécus?
    Quelle est ta force, après tant de faiblesse?
    Après tant d'humbles jours, quelle noblesse?
Quelle sagesse, par tant de songes perdus?
Cette clarté d'esprit qui soudain...

certes! et ne convient-il, chaque fois qu'en naît l'occasion, de rendre hommage à la lucidité consciente et prévoyante de celui qui, depuis dix ans, a créé, dirige, soutient et, presque seul, emplit de ses vers soit français, soit provençaux, soit anglais, les pages de cette vaillante revue, *Marsyas,* chère, je pense, à tout homme de pensée, à tout écrivain, à tout artiste, à tout poète? Là-bas, dans sa retraite, au loin, solitaire, à Aigues-Vives, dans le Gard, Sully-André Peyre songe, écrit, combat sans se laisser décontenancer par la triste indiffé-

rence où agonise le noble souci de la culture et des lettres. Voici qu'il réunit, en un remarquable recueil, un nombre considérable de vers forts et habiles, souvent soulevés du souffle d'une émotion profonde : « Je songe à toi, mon Fils, que nous avons fait naître... » s'écrie-t-il, ou encore : « Ce peu, c'est donc ma vie... » Comment n'être pas touchés par ces aveux et ces craintes qui ne sont pas chez lui, grâces aux dieux, une imbécile humilité, mais la persuasion de ne pas faire, de n'avoir jamais fait assez pour la pensée universelle et l'exaltation de notre culture. *L'Ode pour un Héros* est de tous points remarquable, et beaucoup de ses plus courts poèmes en des rythmes très variés, témoignent de la subtile maîtrise, du goût parfait et du sentiment toujours sincère de ce poète.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Henry Bordeaux : *Le Gouffre*, Plon. — Edmond Jaloux : *L'Oiseau lyre*, Fayard. — André Fraigneau : *La Grèce humaine*, Gallimard. — Jean Merrien : *La mort jeune*, Gallimard. — Pierre Frédérix : *Souvenirs du tir aux hommes*, Gallimard. — Marguerite Jouve : *Vanner le vent*, Flammarion.

C'est, à coup sûr, un des meilleurs romans qu'il ait écrits que publie, aujourd'hui, M. Henry Bordeaux sous ce titre, **Le Gouffre,** et dont l'action se passe au Maroc. L'auteur de *Le Miracle du Maroc* et d'*Un printemps au Maroc* a trouvé dans l'empire de l'Islam, devenu français par le génie de Lyautey, un théâtre accordé à son tempérament, à son goût de l'héroïsme, et le drame psychologique qui y est évoqué est d'autant plus saisissant qu'il s'enveloppe d'une atmosphère d'épopée : dans le plus pur esprit de ce XVIIe siècle auquel nous devons, à la fois, Corneille et Mme de La Fayette. Aussi bien, est-ce à l'auteur de *La Princesse de Clèves* que M. Henry Bordeaux a dédié son livre, avec une convenance qui traduit le sentiment très net du caractère de son entreprise. *Le Gouffre* se passe en 1925, au moment où Abd-el-Krim tenta de nous arracher Fez, Ouezzan et Taza; et l'on ne saurait abstraire le sujet de ce récit des événements auxquels il fait allusion. Il fallait la mort, en effet, du commandant Gérard Darcy pour révéler à la jeune femme du capitaine André Simard l'amour qu'elle entretenait, à son insu, dans son cœur très pur, pour cet incomparable officier. Gérard a avoué à son camarade

André, avant de rendre le dernier souffle, sa passion pour Anne; et André a commis l'imprudence — sous l'aiguillon de la jalousie — de confier cet aveu à sa femme. Il voudrait savoir s'il y eut réciprocité de sentiments, chez celle-ci, et il lui fait comprendre qu'elle n'a jamais cessé d'aimer cet amant discret (*amant*, au sens ancien du mot). L'admirable est la sincérité de l'étonnement où la plonge une telle découverte. Merveilleux pouvoir des mots : du moment qu'elle pouvait appeler Gérard « mon ami », sa conscience en repos ne la tourmentait pas; et c'était sans la moindre arrière-pensée, la plus petite restriction, le plus léger trouble, qu'elle se donnait à son mari... Mais, d'un coup, le voile déchiré, la tombe même n'est pas un obstacle à la violence du sentiment qui l'exalte : elle ne peut plus appartenir à André, et la mort vient à son tour (il faut dire : par bonheur) la délivrer. Cette fin lui épargne les horreurs d'un déchirement qui eût pu faire, à lui seul, la matière d'un nouveau récit. Un dénouement était nécessaire à la brève tragédie que M. Henry Bordeaux a écrite; il l'a choisi pitoyable à son héroïne, et l'on ne saurait lui en faire grief. D'analyses, de commentaires superflus, on n'en trouve pas, ici. Tout est direct, d'une rapidité égale à celle de l'action militaire qui sert d'accompagnement à des amours aussi ardentes et suaves que celles de Tristan et Yseult. La tradition se renoue, d'ailleurs, du vieux poème courtois, dans le roman de Mme de La Fayette et dans la réplique que M. Henry Bordeaux vient de lui donner. Il en ira ainsi chaque fois, je pense, que nous évoquerons — inséparables qu'elles sont de l'héroïsme — les « galantes » vertus de notre race (*gallant*, d'origine française, signifie encore *brave* en anglais).

Le spectacle est bien curieux dont M. Edmond Jaloux, romancier, nous offre le régal, à une époque brutale comme la nôtre, en dépit ou, peut-être, à cause de ses idéologies. Rien ne semble exister, en effet, pour cet écrivain, en dehors des choses de l'esprit, de la littérature, de l'art, de la fantaisie et du rêve, que l'amour ou le sentiment que l'amour exalte. Pessimiste, M. Edmond Jaloux se distrait, à sa manière, de la réalité misérable, et c'est aux problèmes d'esthétique qu'il revient le plus souvent. Cette fois, avec **L'Oiseau-lyre,** ce n'est rien de moins que le mystère du génie qui l'a tenté. D'où vient

ce don suprême? Où puise-t-il la matière de son inspiration? Et comment se fait-il qu'il puisse non seulement se passer de l'observation, mais être gêné par elle, dans son libre et magnifique épanouissement? On sait que la principale objection qu'élèvent contre la personne de Shakespeare les zélateurs de Bacon, de Lord Derby ou de Lord Rutland, c'est que l'homme de Stratford n'était qu'un demi-ignorant, qui voyagea peu ou point... Eh bien, *L'Oiseau-lyre* répond victorieusement à ces intelligences positives, en montrant un jeune homme qui, bien qu'ayant vécu en province, tout à fait en dehors de la société des femmes, écrit le plus étonnant poème d'amour, peut-être, qu'on ait jamais conçu... Il suffira que cet Hervé Dalmaric connaisse le sentiment qu'il a chanté pour qu'il ne fasse plus rien qui vaille... L'expérience a tué chez lui l'intuition. C'est un cas — un cas extraordinaire, mais qui a valeur de symbole comme l'oiseau-lyre (empaillé) auquel M. Jaloux emprunte son titre. L'observation ne ruine pas toujours le génie, sans doute. Elle le nourrit, le renouvelle, au contraire, quand il est assez puissant pour assimiler les éléments qu'elle lui fournit, en opérer la transmutation : exemples, Balzac et Shakespeare lui-même. Sous la forme antithétique, qui lui est chère, Victor Hugo a écrit là-dessus, dans la préface de *Marie-Tudor* (ses préfaces sont des dômes qui écrasent le monument qu'ils couronnent) quelque chose de beau et même de profond. Après avoir observé que sa souveraineté permet au génie de concilier la vérité et la grandeur, « qualités presque opposées ou tout au moins tellement distinctes, que le défaut de chacune d'elles constitue le contraire de l'autre », Hugo déclare : « L'écueil du vrai, c'est le petit; l'écueil du grand, c'est le faux. » Maintenir l'équilibre ou réaliser l'harmonie, entre l'imagination et l'observation, entre le rêve et la réalité, voilà le difficile, à coup sûr. On fournirait vingt exemples — et parmi les contemporains eux-mêmes — d'écrivains chez qui le document a gêné ou paralysé la création... Mais psychologue et moraliste, autant que poète, M. Jaloux sait faire nonchalamment appel à sa mémoire pour évoquer les esthètes désabusés, à demi-bohèmes, les savants-dilettantes dans la société desquels ses récits trouvent le climat le plus favorable à l'épanouissement de leur gratuité. Voici, dans *L'Oiseau-lyre*, deux

vieux peintres, qui disputent sur leur art, un jeune médecin psychasthénique, etc..., sans parler d'Hervé, cette hypostase de Rimbaud. Il y a un univers — ma foi, tant pis, je risque le mot — *zélosien,* et où l'on cultive, non sans ironie, les pensées, les remarques, les propos subtils. Tout préjugé intellectuel en est absent, tout béotisme banni. C'est un délice que d'y faire une cure de rajeunissement... éclectique, de temps en temps.

Il y a beaucoup de sensibilité, et de la qualité la plus fine, dans **La Grâce humaine** par M. André Fraigneau. Ce jeune écrivain, à qui j'ai pu faire le reproche d'une certaine préciosité, relevée de fringant modernisme, semble, ici, s'être dépouillé de sa coquetterie intellectuelle. Il paraissait confondre, naguère, son besoin d'être aimé avec le désir d'aimer; mais l'émotion qui l'anime, cette fois, a bien une tendre inquiétude à son origine. Dans *La Grâce humaine,* M. Fraigneau recherche, en effet, avec une discrétion, qui est déjà, elle-même, la preuve d'une grande délicatesse de cœur les « instants » où l'âme goûte le bonheur dans la sympathie, dans la compréhension, puisque — comme on l'a dit au XIIe siècle — « comprendre, c'est aimer ». Ces instants participent de la nature de « la grâce » (d'où le titre du volume de M. Fraigneau), et ils en ont « la transparence ». Point d'ombre autour, ni surtout qui émane d'eux. Ils modèlent leurs idéales images — lignes et couleurs — dans la lumière, comme l'ont été celles des vitraux. Des gens mourront, sans avoir jamais vu s'ouvrir de fenêtre entre les hommes et eux. Que d'âmes murées! Mais les héros juvéniles (ou le héros) des courts récits de *La Grâce humaine* connaissent la douceur de cette révélation. M. Fraigneau veut qu'on soit prédisposé à en jouir de 10 à 13 ans; et, sans doute, juge-t-il selon son expérience personnelle. Plus généralement, c'est, d'ailleurs, l'opinion des occultistes (et de M. de Montherlant) elle se place entre 13 et 15 ans, ou 14 et 16 ans — passée la crise de la puberté, avant l'éclosion du désir... Alors, une sorte de calme frémissant, mais pur, succède au malaise qui a troublé la chair de l'enfant. Mais laissons cette question d'incidence divine; ce qui importe, c'est la souplesse, en vérité musicale (ou musicienne) avec laquelle M. Fraigneau a réussi à surprendre les « bons mouvements du cœur humain ». Un regard, un sourire, une rougeur furtive,

un demi-aveu chuchoté : l'instant de « la grâce » altruiste est court. M. Fraigneau évite, à dessein, l'éclat, l'*effet*, et se joue avec infiniment d'art dans la demi-teinte. Il n'en a pas moins une grande variété de nuances à sa disposition. On dirait de son *charme* qu'il opère comme celui de ces femmes qu'on ne découvre pas à première vue. Ce n'est plus au chatoiement de M. Jean Giraudoux qu'il fait songer, mais à la subtilité de M. Marcel Arland. Nulle imitation de sa part, cependant, je m'empresse de le dire. M. Fraigneau a son accent propre — confidentiel et pudique. Il se cherchait, hier encore, peut-être: je crois qu'il s'est trouvé, cette fois.

Préfacé par un étudiant, et tout pénétré de mentalité étudiante, le roman de M. Jean Merrien, **La mort jeune,** va plus loin que le milieu auquel il semble s'adresser; il s'en faut de peu (ladite préface; des afféteries d'esprit qui ont besoin de mûrir pour se résoudre en vraie et discrète élégance) que ce ne soit un grand livre. « Je fais de la théorie, je ne sais rien », dit son malheureux héros. Il se destinait à la philologie. Une cléricature confortable l'attendait, sous vitres, et garée du contact direct avec les bises et les miasmes du réel, spectatrice plus qu'actrice; et les beaux jeux raffinés de la pensée. Quand il rencontre, à vingt ans, Celle que nos aïeux s'appliquaient d'un bout à l'autre de leur carrière à affronter sans terreur, le choc brise sa vanité intellectuelle. Dans le combat qu'est une agonie, il redescend péniblement à la simplicité, à l'acceptation. A force de courage, il retrouve l'attitude seule véridique devant l'inconnaissable. Dresser pareil *memento mori* a exigé, aussi, un grand courage de sincérité. Notre époque, gloutonne de vivre, abhorre qu'on lui rappelle que tout festin finit. Et pourtant, le jeune auteur se trouve faire écho au vœu le plus secret et le plus ardent, aujourd'hui : la vie, nous savons en extraire mieux qu'en aucun temps les sucs bénis; nous l'avons renouvelée; ne renouvellerons-nous pas, *à notre mesure,* les us de ce vieux temps pour en sortir avec dignité et sérénité?...

Le titre de l'ouvrage de M. Pierre Frédérix : **Souvenirs du tir aux hommes,** est entortillé, mais il recouvre trois nerveux récits de guerre, trois fortes nouvelles, j'aimerais mieux dire trois psychologies : la fin de l'homme de cheval tel qu'il flo-

rissait au temps des bluettes de Gyp; la fuite dans la mort de l'homme à femmes quand croule l'idéal qu'il avait assemblé d'elles sur un de leurs plus médiocres exemplaires; la correction administrée par l'aventure à qui s'y jette en étourneau et s'étonne d'y découvrir, comme c'est la règle, autant de logique sévère et à ras de terre qu'il imaginait de fantaisie ailée. La guerre occupe tout le fond, les moindres interstices; on n'en a pas souvent restitué, avec cette exactitude, le tintamarre de ferraille, les infernaux éclairages, et jusqu'au détail technique. N'empêche que (sauf trois lignes qu'un ancien combattant, seul, était en droit d'asséner aux sociétés d'anciens combattants, si tout le public les pense) les conclusions éloquentes de la préface n'ont de valeur que subjective, fragmentaire et provisoire. La guerre, nous restons dedans jusqu'au cou. Elle nous mène insidieusement, comment elle nous transforme, d'autres générations que les nôtres en jugeront... Rentrons dans la littérature : on peut recommander sans réticence ce livre à tous les lecteurs, les compliqués et les ingénus. Pour les uns, il ouvre de sagaces et virils aperçus sur nos mécanismes intérieurs; pour les autres, il va droit, d'un pas solide et qui ne traîne pas, un pas encore militaire, qu'on emboîte tout naturellement.

L'avocat Michel Brunot, la femme qu'il a épousée en hurluberlu et avec qui il n'a même pas consommé ses noces, et la bien-aimée, juste à sa pointure (dit-il) rencontrée un peu plus tard, trop tard, ne sont pas gens à compromis et à cotes mal taillées. (**Vanner le vent...** écrit Mme Marguerite Jouve). Dans une société qui ne tient debout qu'avec ces béquilles, vous pensez si leur frénésie d'absolu se rebiffe. Les deux premiers déversent dessus et sur eux-mêmes, liés par une chaîne absurde, de merveilleuses potées d'injures et de réflexions corrosives; la bien-aimée, que garde une vocation religieuse énergiquement ancrée, panse sans tapage les plaies multipliées et envenimées par l'injustice universelle. Elle ira au couvent, ils continueront à rager sans profit ni résultat.... Il y a incompatibilité entre notre vérité et celle des choses; des réquisitoires de la sorte nous le rappellent avec une véhémence qui n'est pas sans saveur.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Cyrano de Bergerac, cinq actes d'Edmond Rostand, à la Comédie-Française.

Je suis obligé de le confesser : il m'est impossible de voir jouer **Cyrano de Bergerac** sans y prendre un plaisir extrême. La mobilité, l'agitation du spectacle, la construction de la comédie, son verbalisme décoratif, les jeux de mots qui y éclatent et retentissent, l'assemblage de tant de belles âmes ingénues, son mélange de musc et d'ail, de bravoure et de mièvreté, l'amour de la poésie qu'il respire, bien d'autres ingrédients encore s'y combinent pour le faire résonner comme un irrésistible opéra. Mais dès que je me reporte au texte, je suis découragé par le nombre et l'importance de ses défauts. Le style manque cruellement de qualité. Aucun accent ne rehausse le dessin des caractères. La psychologie est élémentaire, la vraisemblance morale absente et il n'y a que les rimes, prodiguées avec une aisance incroyable, qui constituent un divertissement curieux et pittoresque.

Ce que j'en dis là n'est pas pour faire tort à *Cyrano* dans l'esprit du public et je ne voudrais pas en détourner un seul spectateur. Au reste, l'entreprise ne me semblerait pas possible, et c'est précisément là que je vois une question digne de retenir un instant l'attention. Le succès de cette comédie semble fondé sur le roc. Depuis quarante ans qu'elle a vu le jour, il n'a pas fléchi et maintenant qu'elle est inscrite au répertoire de la Comédie-Française, je gage qu'en très peu d'années le nombre de ses représentations ira rejoindre celui des plus grands chefs-d'œuvre de la littérature française. Il dépassera celui de certains grands ouvrages trop élevés pour rencontrer un public très étendu. Avant qu'il soit longtemps on aura joué *Cyrano* plus qu'on n'a fait *Rodogune* et *Athalie* en trois siècles, et, quand on en sera là, il y aura de certaines gens qui ne manqueront pas de ranger sur la même ligne *Cyrano de Bergerac*, *Hernani* et le *Cid*.

Je ne peux me défendre d'être frappé par la disproportion que l'on voit dès à présent entre le mérite de l'œuvre et la situation qui lui est faite; je m'étonne de voir en posture de chef-d'œuvre une composition si démunie de ce que l'on

attend des chefs-d'œuvre, et le problème qui se pose à moi se présente dès lors en ces termes : Faisons-nous erreur en nous montrant si exigeants à l'endroit des hautes productions de l'esprit? Lorsque nous établissons la liste des grandes réussites littéraires, sommes-nous trop stricts? Entre Œdipe, Hamlet et Polyeucte, entre Antigone, Phèdre et Lady Macbeth, y a-t-il place pour Cyrano? Ce personnage constitue-t-il l'exception qui va infirmer toutes les règles de notre esprit? Assurément non.

Cyrano est le héros à demi consistant d'une comédie à la Decourcelle ou à la Maquet, où l'on aurait sans doute cessé de prendre garde depuis longtemps si elle n'était écrite en vers. Voyez ici le pouvoir incomparable, les vertus sublimes d'une technique considérée en elle-même, indépendamment des mérites de qui la pratique : les vers de Rostand sont mauvais, mais ce sont des vers et comme tels ils conservent, ils préservent l'anecdote qu'ils contiennent. L'ambre renferme ainsi dans sa limpide épaisseur de vulgaires petites mouches fossiles.

Quand je dis que les vers de Rostand sont mauvais, je m'avance peut-être un peu plus qu'il ne faut. Ils ont un mérite assez plaisant qu'ils rencontrent dans une abondance de rimes les plus cocasses du monde. Les mots s'y assemblent vraiment d'une manière si imprévue et si pittoresque que leurs alliances ne peuvent manquer de faire sourire les plus moroses. Ce n'est pas moi qui contesterai jamais l'importance qu'a la rime dans le rythme des vers. Mais enfin elle ne le constitue pas à elle seule. Or, c'est bien souvent tout ce qu'a conservé Rostand, et l'énergie qu'il lui donne fait un singulier contraste avec la mollesse ordinaire de sa prosodie.

Faut-il vraiment qualifier de mollesse les perpétuelles ruptures de rythme qu'il affecte dans son discours poétique? Pourquoi non? C'est le mot dont j'use pour décrire certains des moins bons poèmes de Verlaine où il use et abuse de ce genre d'écriture, que Jammes quelquefois, souvent, mais pas toujours, fait admettre, parce qu'il le fait rentrer dans un système lyrique qui est à l'opposé de celui que Rostand pratique. Car, en effet, c'est à cette famille de versificateurs, au moins autant qu'à l'école de Banville, que Rostand se relie,

les reliant entre elles, et je le qualifierais volontiers de symbolico-parnassien.

D'ailleurs il est beaucoup plus près du symbolisme qu'on ne serait tenté de le croire. Pourrait-il en être autrement d'un homme né en 1868, la même année que Jammes et Claudel, un an après Marcel Schwob, un an avant André Gide? Il y a des influences dans l'air où l'on n'échappe point. *La Princesse Lointaine* en est imprégnée, qui doit bien quelque chose aussi aux princesses de Maëterlinck, — et l'on sait comme *la Princesse Lointaine* est proche de *Cyrano*. C'est la même histoire, la même drôle d'histoire : une femme se voit aimée par deux hommes, l'un qui parle et l'autre qui fait les gestes. Le couple Joffroy Rudel-je-ne-sais-plus-qui se voit répété par le couple Christian-Cyrano, mais ce dernier montre moins de vraisemblance. Le succès triomphal est allé, pour des raisons extérieures, à la moins bien concertée des deux anecdotes. Car enfin l'erreur où tombe *la Princesse Lointaine* est admissible, mais celle qui abuse Roxane ne l'est pas. Comment cette femme intelligente peut-elle être une heure illusionnée par la conjuration des deux garçons qui l'aiment, — il faut recourir pour l'expliquer à toutes les licences poétiques. On est en pleine absurdité.

On y prend garde, hélas! lorsque l'on examine le livre avec attention, — fût-ce avec bien peu d'attention. Mais si l'on retourne au spectacle, on ne peut, je le répète, se défendre contre lui. C'est le mystère étrange de cette pièce, elle étourdit, elle fait illusion, elle éblouit comme un prestidigitateur! Aucun de ses défauts ne m'échappe. Il se peut même que j'en voie plus qu'au juste elle n'en a. Je me laisse cependant prendre comme les autres; je suis pris; j'applaudis.

PIERRE LIÈVRE.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

« Le prince Bouboule », au Rex. — On sait déjà le genre dans lequel triomphe Georges Milton; le film de M. Jacques Houssin est de la qualité du *Roi des Resquilleurs* et autres gros vaudevilles qui remportent toujours devant le grand public un succès prolongé et fructueux. Cette fois encore, Georges Milton s'est montré aussi divertissant que d'habitude et j'avouerai que, malgré ma méfiance pour ces calembre-

daines, l'interprète est si gai, si vivant, si communicatif, que, ma foi, je me suis amusé comme tout le monde; et comme il s'agit d'un public populaire comme celui du Rex on peut imaginer le succès. Mme Irène de Zilahy, la Popesco numéro deux, qui semble décidée à persister chez nous, donne la réplique à Georges Milton et confirme pleinement notre première impression, qu'elle est une comédienne agréable, pas maladroite mais qui aurait encore beaucoup à faire pour concurrencer sa dangereuse rivale. Marcel Vallée et Mady Berry sont également excellents. Mais on se demande pourquoi le nom de Michel Georges Michel, l'auteur de cette histoire, est évincé du programme. Il paraît, de plus, que le scénario et les textes fournis par lui ont été remplacés par les trouvailles de M. Jacques Houssin, et l'auteur s'en montre un peu étonné. A la vérité, c'est l'éternel débat entre le technicien qui ravage les œuvres qui lui sont confiées et l'écrivain inventeur, qui ne pourrait être tranché que par un bon procès, permettant aux tribunaux d'établir une jurisprudence. Je dois ajouter que Georges Milton vient en personne dans un entr'acte chanter une partie de son répertoire, et qu'il remporte un succès formidable et du reste mérité.

Quinzaine peu active comme la précédente, car les établissements ont conservé leurs succès précédents pour la période des fêtes, et, du reste, il arrive ce que je prévoyais déjà il y a plusieurs mois; de plus en plus, les cinémas se spécialisent et, dans la plupart de ces maisons, ce n'est plus, comme autrefois, toutes les semaines que l'on renouvelle le programme, mais on épuise une série jusqu'au bout; et il est à l'heure actuelle extrêmement fréquent qu'un film dure sept ou huit semaines, comme celui de Sacha Guitry. Il y a là, du reste, un nouveau témoignage du goût de plus en plus accentué que prend la foule pour l'écran et on ne saurait s'en plaindre. Pour terminer, il faut nommer au César deux productions françaises : *Les Sentinelles de l'Empire* et *Place de la Concorde;* la première, à vrai dire excellente, est un documentaire sur les Colonies d'extrême sud, et les corps de Meharis qui parcourent la Mauritanie française et y maintiennent l'ordre. L'Armée et les divers groupements du Sud ont collaboré à ces prises de vue qui sont de toute beauté.

Place de la Concorde est une histoire beaucoup moins ambitieuse, mais amusante pour le public, et qui nous a ramené Préjean plus en forme que jamais, et Cordy qui, cette fois, pourvu d'un rôle plus développé, montre ses excellents moyens. Il s'agit d'un vicomte dont le chauffeur se fait passer pour lui, et de tous les quiproquos habituels de ces sortes d'affaires bien mises en scène, bien distribuées, et bien jouées.

D'ailleurs, à propos du retour de Préjean, au premier loisir, je dresserai un inventaire de notre personnel actuel, qui ne manquera pas d'intérêt.

ANTOINE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Elian-J. Finbert : *la Vie du Chameau*, le Vaisseau du désert; Scènes de la vie des bêtes, Albin Michel. - Edoardo Zauattari : *Essai d'une interprétation physiologique de l'hypertrophie des bulles tympaniques des Mammifères sahariens;* Mammalia, 1938. - Lucien Chopard : *la Biologie des Orthoptères;* Encyclopédie entomologique, Paul Lechevalier.

De nombreuses missions s'en vont, à l'heure qu'il est, au-delà du Sahara, vers le Niger et la Côte d'Ivoire. Des botanistes, des zoologistes, des médecins, des économistes, survolent le désert; mais de plus en plus rares sont ceux qui suivent le parcours des anciennes caravanes. Le domaine des terres habitables pour l'Homme devenant insuffisant, il faudra bientôt songer à rendre fertiles les régions désertiques.

Je consacrerai cette chronique à des publications récentes relatives aux animaux des déserts.

Voici tout d'abord **la Vie du Chameau,** par Elian-J. Finbert; c'est le deuxième volume d'une nouvelle collection, *les Scènes de la vie des bêtes,* inaugurée par M. Francis de Miomandre avec : *Mon Caméléon.* J. Finbert connaît bien les caravaniers et les bergers des grands troupeaux de l'Islam; il a vécu longtemps dans la familiarité du Chameau. Il s'efforce de gagner la sympathie des occidentaux pour cette « bête extraordinaire ».

Les Arabes lui ont attribué des vertus miraculeuses. Ses poils brûlés et réduits en cendres arrêtent les saignements de nez, l'hémorragie d'une blessure; les soies de la queue tressées et portées en guise de bracelet au bras gauche écartent les

fièvres. La consommation de sa chair, — « nourriture de choix, délicate entre toutes les choses bonnes, et dont le goût et la saveur sont au-dessus de toute description », — augmente la vigueur de l'homme et exalte la passion amoureuse. Qui boit une pleine outre de lait de Chamelle, dit un dicton populaire, est fort comme un Lion. L'urine est une panacée dans le désert; c'est une boisson « aussi pure que l'eau »; à l'aurore, les femmes des campements vont parmi les troupeaux au repos la recueillir dans des récipients, pour y tremper ensuite leurs cheveux; les hommes l'utilisent pour les ablutions générales du corps, en se plaçant tout simplement sous un Chameau; elle dégrise l'homme ivre, guérit l'oppression de poitrine...

Les hommes du désert accordent au Chameau un caractère sacré; ils lui attribuent des qualités humaines, esthétiques, intellectuelles et morales. Le Chameau occupe une place importante dans la poésie du désert; la langue arabe possède, paraît-il, cinq mille quatre cent-quarante-quatre mots pour désigner cet animal; « par son allure gracieuse, la Chamelle ressemble à la jeune esclave, qui, au milieu d'une compagnie, pour charmer les regards de son maître, se balance en laissant flotter l'extrémité de sa longue tunique ».

Pour le Bédouin, le Chameau est un être plus accompli et plus splendide que la Gazelle : « sa sveltesse, sa distinction, sa grâce s'étalent dans la lumière du désert »; « la poésie coule de ses prunelles comme du miel ». On a maintes fois chanté la beauté des troupeaux en marche à l'aurore ou au crépuscule.

Par son intelligence, « le Chameau est le frère de l'Homme ». Chez lui, la faculté de se souvenir et le pouvoir d'orientation sont fort développés; sa mémoire topographique « présuppose un enregistrement des lieux, des points de repères, basés sur l'observation, tout une suite de débats intérieurs, de raisonnements et de déterminations dans des circonstances chaque fois imprévues et nouvelles, et où son intelligence est intervenue pour le guider ». Des sens réceptifs d'une rare délicatesse sont des auxiliaires de la vie psychique et permettent de percevoir tout l'inconnu du désert.

Par « la générosité, la noblesse, l'aspiration aux grandes

choses », le Chameau, animal fier et superbe, se rapprocherait beaucoup de l'Homme, le surpasserait même. Non seulement cette bête serait « intègre, pudique, décente », mais il paraîtrait que la délicatesse de ses sentiments va jusqu'à la plus subtile des politesses, puisque, lorsque le Bédouin est assis sur la bosse, elle refuse à lâcher du crottin et de l'urine, par respect pour son maître (!)

Si le livre d'Elian-J. Finbert est riche de faits concernant la psychologie du Bédouin, il apporte aussi une contribution à la connaissance zoologique du Chameau. L'auteur décrit, avec des détails abondants, la vie authentique de cette bête, ses amours, les combats des mâles pendant la saison du rut, la naissance de ses petits, les rythmes de ses migrations, sa mort.

§

Le phénomène le plus typique et le plus extraordinaire qui frappe tout voyageur au Sahara, c'est le silence absolu, silence qui provoque parfois une sensation d'angoisse, comme si l'on était en dehors du monde, dans un pays où la vie n'a jamais existé. Et cependant une foule de Rongeurs et d'Insectivores vivent dans des trous et des galeries creusées dans le sable. Chez ces petits Mammifères, comme chez la plupart des habitants des déserts, l'acuité auditive est extrême. D'après un article récent paru dans l'excellente revue *Mammalia*, elle serait en relation avec **l'hypertrophie des bulles tympaniques.** Ces bulles, ou caisses du tympan ayant subi un développement considérable, font saillie de chaque côté de la base du crâne et viennent en contact avec les parois de la galerie, qui est toujours très étroite; elles peuvent ainsi percevoir directement les vibrations transmises par le terrain, amplifier les sons et permettre à l'animal de se rendre compte de l'approche d'un danger. Même hypertrophie chez les Antilopes, qui dorment la tête reposant sur le sable, les bulles en contact direct avec le sol. Même hypertrophie chez les Cétacés marins. La mer d'eau et la mer de sable agiraient de la même façon, provoqueraient des phénomènes anatomiques de convergence, qui aboutissent aux mêmes résultats.

§

Dans les déserts, les caravanes rencontrent souvent des vols de Criquets : des nuages vivants obscurcissent l'air, des pluies de Sauterelles s'abattent sur le sol; les Chameaux se montrent très friands de cette manne.

Dans sa **Biologie des Orthoptères,** Lucien Chopard expose excellemment la question de l'*instinct grégaire* et des migrations. Le grégarisme varie en intensité suivant les espèces, et aussi d'après l'âge ou l'état physiologique des Insectes dans une même espèce. Dans la nature, on a observé la transformation d'une race solitaire en une race grégaire, ou la transformation inverse; dans les laboratoires, on a réussi de telles transformations; c'est une question de densité de population. Deux espèces considérées longtemps comme distinctes ne sont, en réalité, que deux « phases » de l'évolution d'une même espèce. D'autre part, l'instinct migrateur s'intensifie avec le grégarisme.

D'une façon générale, les Orthoptères constituent un matériel très favorable pour l'étude de la *variation* et de l'*hérédité*. En particulier, les Grillons forment un groupe dans lequel l'espèce, et parfois même le genre sont extrêmement difficiles à délimiter. D'une étude très complète des Grillons de l'Amérique du Nord, on est arrivé à la conclusion qu'on ne se trouve en présence d'aucune forme spécifique, mais de variations dues uniquement aux conditions d'ambiance locales. Il existe des formes subdésertiques (*personatus, armatus*) grandes et un peu décolorées; d'autres, comme *niger,* plus petites, noirâtres, à élytres courts, vivent dans le Nord de l'habitat de l'espèce; plus d'une trentaine de formes qu'on avait distinguées par des caractères plus ou moins variables seraient uniquement des adaptations au milieu d'une espèce unique, *Gryllulus assimilis*. Chez les Gryllides américains, à des variations morphologiques tout à fait insensibles, peuvent correspondre des différences importantes dans le comportement des Insectes, en particulier en ce qui concerne la ponte et le chant.

Le volumineux ouvrage de Lucien Chopard comprend de nombreux chapitres, très riches en faits touchant à des ques-

tions de la Biologie générale et de la Psychologie comparée; chacun d'eux mériterait une analyse spéciale. L'Orthoptère est beaucoup moins évolué que l'Hyménoptère, tel que l'Abeille et la Fourmi :

C'est l'Insecte dans toute la rigueur de son automatisme, dont les actes sont bien plus souvent sous l'étroite dépendance des tropismes et des réflexes absolus plutôt que des réponses aux excitations transmises au système nerveux central par les organes des sens. Héritiers directs par leur morphologie des Insectes du Carbonifère, les Orthoptères en ont-ils conservé les mœurs primitives comme le suggérait Fabre? Cette question, naturellement insoluble, nous importe peu; le seul fait intéressant est que, par leur simplicité et leur brutalité même, les actes des Orthoptères ont pu, dans bien des cas, être analysés avec précision.

Ils n'en présentent pas moins des phénomènes bien complexes, difficiles à interpréter, comme en témoigne l'étude de la *stridulation.* Qu'un Grillon entendant chanter un autre individu de son espèce se trouve amené à suivre son chant et à adopter son rythme, cela semble résulter des observations très précises de Fulton. De même, dans le déplacement des bandes de Criquets, les mouvements arrivent à un synchronisme presque parfait. La stridulation est un caractère spécifique, et, de fait, il est facile à une oreille exercée de reconnaître les espèces d'Orthoptères par leur chant. A côté de la « stridulation réflexe », on a décrit une « stridulation indifférente » et une « stridulation psychique ». Certains auteurs vont jusqu'à reconnaître une dizaine d'expressions diverses dans le chant du Grillon; ce chant donnerait souvent l'impression d'exprimer des « sentiments » assez complexes. On sait qu'en Chine on pratique l'élevage de certaines espèces de Criquet, dans le but de faire combattre les mâles.

Dès que deux mâles sont mis en présence, ils ont une façon de se défier par une brève stridulation bien spéciale; pendant le combat, il n'est pas rare que l'organe stridulant entre en jeu, et enfin le vainqueur ne manque pas de proclamer sa victoire à coups d'archet.

Mais c'est là, sans doute, une tendance trop « humaine » d'interpréter les actes des animaux.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

L'action paulienne. — L'acte de naissance de Gabriel d'Annunzio, et M. André Suarès.

Les créanciers « peuvent, en leur nom personnel, attaquer les actes faits par leur débiteur en fraude de leurs droits », — dit l'art. 1.667 du Code civil.

C'est ce que l'on appelle **l'action paulienne.** Elle est applicable à toutes conventions et contrats, ainsi qu'en toute matière — pour les accidents commis par un conducteur d'automobile. J'en trouve un intéressant exemple rapporté par M. E. Latouche au n° d'août de la *Revue des usagers de la Route*.

Le 29 septembre 1929, l'auto du sieur F... endommage l'auto du sieur T.... Celui-ci obtient du tribunal de Rennes, le 22 mai 1933, onze mille francs de dommages-intérêts. Mais, en prévision de ce jugement, F... avait par acte sous signatures privées, le 17 décembre 1929, cédé à ses enfants, moyennant un paiement prétendu de 31.997 francs, la ferme exploitée par lui. Puis il avait fait consacrer cette cession par acte notarié du 2 mars 1930. L'action paulienne de T... établit la fraude, de façon telle que le jugement déclarera qu'en passant l'acte sous signatures privées et l'acte notarié, F... était conduit par « la certitude d'être condamné en cas de poursuites ». Il suffisait de dire : « d'être condamné », car les poursuites étaient antérieures à l'acte sous signatures privées : le 18 octobre 1929, en effet, F... avait été assigné en référé pour nomination d'expert, et l'expert avait déposé son rapport, concluant à un dommage de 10.000 francs, le 9 décembre.

Attendu, d'autre part, que les enfants F... n'ont pas pu ignorer qu'en agissant de la sorte, comme il l'a fait, leur père préjudiciait à ses créanciers. Qu'on se demande, d'ailleurs, comment ils auraient pu verser à leur père la somme de 30.997 francs, montant de la cession litigieuse, alors que deux d'entre eux vivaient chez lui et avec lui, tandis que le troisième, manœuvre, sans place stable, n'avait aucun argent disponible. Qu'en admettant, comme le prétend celui-ci, qu'il aurait emprunté 10.000 francs, pour faire face au paiement de sa part, dans le prix d'acquisition du matériel et du cheptel, il a fallu que les deux autres versent 21.997 francs, à leur père, ce qui est matériellement impossible;

Attendu que le tribunal ne voit pas, au surplus, pour quelle raison valable F... père aurait ainsi subitement tout vendu à ses enfants, même les ustensiles de cuisine, alors qu'un acte de sous-location au profit d'Emile, en date du 18 novembre 1929, relève que les parents F... avaient obtenu, pour eux-mêmes, le 28 mars 1929, un bail nouveau de six ou neuf ans, commençant à courir le 29 septembre 1929, ce qui atteste bien qu'à ce moment ils n'avaient nullement l'idée de céder quoi que ce soit à leurs enfants.

La fraude est cynique, et pendant cinq ans (c'est le 27 août 1934 que la cour de Rennes confirmera le jugement de première instance) les consorts F... en poursuivront le bénéfice aussi mensongèrement qu'il est possible de le faire à coups d'avoué et d'avocat. Cependant T... n'a obtenu pour prix de ses soucis et de ses débours que mille francs de dommages-intérêts supplémentaires. Un traitement aussi injuste est quotidien dans nos prétoires; et plus la cause du demandeur se trouve juste, plus iniquement le demandeur a chances d'être traité.

C'est que notre Thémis applique au droit la théorie dite, en esthétique, de l'art-pour-l'art. Elle fait de la jurisprudence pour la jurisprudence; elle tient juridique de n'avoir, pour le côté moral d'un litige, aucune attention...

Attendu que, dans la réalité des choses, il apparaît donc que si l'acte incriminé a les apparences de la régularité, l'opération effectuée par les consorts F... n'est pas sincère. Que fraude il y a de la part de F... père, et fraude favorisée par les enfants; que les dispositions de l'article 1167 du code civil doivent, en conséquence, trouver ici leur application...

Que veulent ces dispositions? — Qu'un créancier puisse attaquer l'acte en fraude de ses droits. — Eh bien, l'acte a été attaqué, il est annulé. Que voulez-vous de plus? Le tribunal (suivi par la cour) n'a pas osé repousser la demande de dommages-intérêts supplémentaires, mais les a réduits au minimum; et l'on chercherait vainement dans ce monument de jurisprudence (par ailleurs bien bâti) un mot qui sente le blâme : et pour la fraude dont T... a été victime et pour la procédure qui l'a suivie.

§

Dans notre Code civil initial (art. 55), un nouveau-né dont on déclarait la naissance en terre française devait être présenté à l'officier de l'état-civil. Il n'en est plus ainsi depuis cette loi du 20 novembre 1919, la déclaration suffit, mais elle a toujours pu être faite (ar. 56) par tout autre que le père. Il suffit que le déclarant puisse dire avoir assisté à la naissance.

Il en était ainsi en droit italien lorsque naquit, le 12 mars 1863, à Pescara, **Gabriel d'Annunzio.**

Aucun acte de naissance ne peut être plus précis et clair que celui du futur poète. Daté du treize mars à seize heures, il indique que l'enfant « est né de donna Luisa de Benedictis, âgée de vingt-cinq ans, domiciliée à Pescara, et de don Francesco Paolo d'Annunzio, âgé de vingt-cinq ans, propriétaire domicilié à Pescara le douze du mois susdit, à huit heures dans le domicile de l'accouchée. La présentation et la déclaration sont faites par don Camillo Rapagnetta, fils de feu Charles-Vincent, âgé de soixante-huit ans, propriétaire, domicilié à Pescara... Le même a déclaré en outre donner à l'enfant le nom de Gabriel. »

Il n'en a pas fallu davantage aux ennemis du Poète pour affirmer que d'Annunzio était un pseudonyme et Rapagnetta le nom. Nombreux ont été les folliculaires italiens qui ne l'appelaient que Rapagnetta (voire Super-Rapagnetta). Il en fut ainsi quand il entra au Parlement, en 1897; et même au cours de l'épopée de Fiumé (1919-1921), il lui arriva d'être désigné ainsi.

Notre Larousse s'est fait à demi l'écho de cette sottise; et l'on peut lire page 92, art. 14 de l'édition en deux volumes; Paris 1922 : « *Annunzio* (Gabriel Rapagnetta d'), littérateur italien né à Pescara, etc. (1) ». Mais M. André Suarès l'ex-

(1) C'est ce que m'apprend la biographie de M. Tom Antongini, dont une version, écrite en français par l'auteur, a paru chez Stock, voici quelques mois, sous le titre *D'Annunzio Inconnu*.

L'ouvrage, bourré de faits aussi bien constatés que compris, aussi certains que, pour la plupart, ils sont ignorés, appuie ses affirmations et ses réflexions sur plus de sept cent lettres que l'auteur reçut du poète dont il fut pendant plus de trente ans l'actif secrétaire, doublé d'un ami intime, tutoyé par lui, le tutoyant. Je ne pense pas qu'il puisse exiser une biographie et, en même temps, une analyse de grand homme aussi évidemment exactes et aussi divertissantes que ce volume de 652 denses pages. L'*Oscar Wilde* de Frank Harris (*Mercure de France*), si remarquable que je le trouve, — j'en ai dit grand bien ici même — vient loin après.

ploite à fond dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er octobre.

Annunzio n'est pas son nom : il s'est donné ce beau nom de guerre. Le véritable, le sien, était tant soit peu burlesque. Je ne le blâme pas d'en avoir changé. Qu'est-ce qu'un nom? Tout ce qui est fatal et contre le choix de l'homme même m'est ennemi et me répugne. Mais si l'on prend un beau nom, il ne faut pas oublier celui qu'on laisse. Si Gabriel d'Annunzio y eût été sensible, il n'eût pas permis qu'à la fin de sa vie, quand un despote le mit à la retraite, on l'affublât d'un titre ridicule. Quand on est né Raspignetta ou quelque chose de ce goût-là, il est bouffon de mourir Prince du Mont-à-la-Neige. Ce trait me semble d'un sens cruel et profond. Il marque combien le genre d'Annunzio est à donner le change. Un Talleyrand, un Stendhal, donnent le change aux autres, Gabriel d'Annunzio se le donne à lui-même : voilà qui est grave.

D'Annunzio — Rapa (ou Raspi)gnetta — voilà le pivot de l'analyse de M. Suarès. C'est autour de ce grave fait qu'elle gravite gravement pour définir la vraie nature du Poète, bâti, s'il fallait l'en croire, sur le modèle de la plupart des Italiens, [qui] *n'ont aucune profondeur véritable!!!*

J'ajoute, à sa décharge relative — car, sur le terrain psychologique, son étude me paraît une gageure d'incompréhension — que M. Suarès juge incontestable que d'Annunzio a été « le plus grand poète de son siècle et de son pays », et parle dignement du héros qu'il fut : « A cette hauteur, il est vrai, il fut sincère, sa clameur n'est pas suspecte... S'il sonne de la trompette il fait entendre une musique où les plus nobles hommes reconnaissent leur ton et leur chant... »

MARCEL COULON.

FOLKLORE

George Laport : *Les Etudes comblinoises*, revue trimestrielle, gr. 8°, Liége et Comblain, 15 nos parus. — Félicien Leuridant : *Bibliothèque d'Etudes régionales*, Bruxelles, Georges Van Campenhout, gr. 8°, fascicules libres, à pagination séparée, 42 fasc. parus. — Rodolphe de Warsage : *Le folklore de la table; la cuisine régionale wallonne;* s. l., 1938, in-16, 55 p. — Du même : *Le folklore de la vie humaine*, Liége, éd. du Journal de Liége, 8°, 70 p. à 2 col. — Du même : *Essai d'une hagiographie populaire wallonne*, Bruxelles, Ed. du Folklore brabançon, pet. 8°, 19 p. — Jean Gessler : *La Vierge barbue; la légende de sainte Wilgeforte ou Ontcommer*, Bruxelles, Edition Universelle, et Paris, A. Picard, 8°, 154 p., 52 ill. — Gabriel Celis : *De Kapelletjes in België; oorsprong, geschiedenis, gebruiken*. Gand, Impr. De Vrienden der H. Magd, in-16, 22 p., ill.

Cette chronique, comme on le voit par les titres énumérés,

sera consacrée aux publications belges de folklore, le mot pris au sens large. Que chez nos voisins se manifeste un essor admirable, jusque dans de petites communes, de notre science à la fois du point de vue descriptif et du point de vue spectaculaire (reconstitution d'anciennes processions et dommegangs; fêtes chantées et dansées; création de nombreux musées locaux) est conforme aux tendances généralement européennes, en tous pays, puisqu'on a fini par comprendre que les mœurs et coutumes restent, même dans nos civilisations industrialisées, un élément essentiel de la cohésion sociale; ou mieux encore : que le folklore continue et se développe dans un plan propre, à côté de l'industrie, et sans en être influencé ni amoindri, comme on le supposait il y a un demi-siècle.

Les périodiques dont j'ai parlé ici plusieurs fois prospèrent: *Le Folklore brabançon,* dirigé par Albert Marinus; le *Bulletin du Musée de la Vie wallonne,* dirigé par Remouchamps; *Volkskunde,* dirigé par De Meyere. D'autres sont nés, de caractère plus local : *Oostvlaamsche Zanten* à Gand; et les **Etudes comblinoises,** créées à Comblain-au-Pont et dirigées par George Laport, auteur d'un excellent relevé des thèmes de contes populaires wallons publié à Helsinki. La collection des *Etudes* comprend déjà quinze numéros; deux tiers au moins des articles sont nettement folkloriques, les autres historiques ou économiques. Des enquêtes spéciales sont en cours, qui paraissent par fragments dans les *Etudes.* A signaler particulièrement une étude comparative suggérée à Jules Feller par un livret manuscrit de recettes médicales du XVe siècle; un travail d'ensemble sur le folklore comme science en général et spécialement en Belgique par Georges Laport; et des notices bibliographiques par le même, d'une sage critique.

A un autre type de publications appartiennent les fascicules séparés, sous couverture et avec pagination spéciales, qui constituent la **Bibliothèque d'Etudes régionales** dirigée par Félicien Lauridant. Les 42 mémoires parus peuvent se répartir selon trois rubriques générales : 1°, histoire et archéologie régionale (monographies contenant pourtant aussi, de-ci, de-là, des faits folkloriques); 2°, régionalisme;

série importante pour nous en ce qu'elle montre bien chez nos voisins les rapports de ce « mouvement » et de notre science; j'attire l'attention sur les numéros 7 (Raucq : régionalisme géographique, région de Mons); 9 (Oda van de Castyne : régionalisme et architecture); 10 (Charles Bourgeois : Régionalisme et snobisme); 40 (René Péchère : Régionalisme et art des jardins en Hainaut), qui considèrent ces problèmes d'un point de vue nouveau; 3°, la série folklorique. Ces monographies sont indispensables non seulement à tous ceux qui s'intéressent aux mœurs et coutumes de la Flandre et du Hainaut français, de la Picardie et de la Champagne, mais aussi aux chercheurs d'autres régions françaises, sinon pour les faits eux-mêmes, du moins pour la manière de les décrire et de les expliquer. Le malheur est que je ne puis en donner que les titres :

N° 14. Albert Van der Linden : *Des tendances régionales dans la musique.*

N° 16. Julien Flament : *Essai de psychologie gastronomique des Wallons.*

N° 17. Paul Lefrancq : *Les caractères régionalistes de l'œuvre de Jean Froissart* (l'auteur a oublié d'analyser la liste des jeux enfantins de Valenciennes, *Epinette amoureuse*).

N° 31. Albert Marinus : *L'utilité des petits musées.*

N° 32. Walther Ravez : *Comment s'est constitué le Musée de Folklore de Tournai et ce qu'il représente.*

N° 33. P. C. Meurisse : *Le Musée de la ville de Bitche.*

N° 34. L. R. Deltand : *Les chapelles, les calvaires et le folklore de Biévène et des environs.*

N° 36. Charles Leblois : *La Société des Hussards d'Harchies et la décapitation de l'oie.*

....

N° 38. Jules Vandereuse : *Le rôle des nouveaux mariés dans la tradition* (en effet, la documentation pourrait être fortement complétée, sinon en Belgique, ce que j'ignore, du moins en France).

N° 39. Emile Dantinne : *Les anciennes fêtes de Huy.*

N° 42. Jules Dewert : *Les moulins du Hainaut, canton de Lessines.*

On remarquera que, de tendances plutôt historiques seulement dans les premiers fascicules, la collection s'est nettement orientée vers les recherches de folklore depuis le n° 30 à peu près. Tant mieux : car si jamais une guerre éclate de

nouveau, que restera-t-il du folklore dans l'Europe embrasée?

Le folklore liégeois n'a pas encore été coordonné. Beaucoup de matériaux sont épars dans les lexiques et glossaires; d'autres ont été étudiés par Rodolphe de Warsage dont je signale ici trois bonnes monographies qui, par leur sujet et par l'arrangement des matériaux, présentent un intérêt général, surtout pour les folkloristes français. Le petit volume sur **La cuisine régionale wallonne** donne des recettes (les proportions en quantité et en poids manquent trop souvent) qui correspondent à celles de notre Hainaut et de notre Flandre. L'auteur a eu la bonne idée de séparer des mets ordinaires les gâteaux et mets cérémoniels (p. 28-30). Je doute que le *cougnou* soit autre chose qu'un gâteau à deux pointes ou *coins*.

Le **Folklore de la Vie humaine** correspond à la partie que je nomme *Du Berceau à la Tombe,* car les sections de l'ouvrage ne concernent que la grossesse, l'accouchement, le baptême, la première enfance, les fiançailles, l'adolescence, la conscription, le mariage, la mort et les funérailles, alors que bien d'autres éléments folkloriques se rapportent à la « vie humaine » : métiers, occupations diverses, habitation, relations sociales et juridiques. Malheureusement l'auteur ne dit pas expressément pour quelles régions wallones sa monographie est valable; comme les divers chapitres ont d'abord paru dans le *Journal de Liége,* on fera bien de limiter à cette ville les documents descriptifs, ou tout au plus à ses environs immédiats.

Quant à l'essai du même auteur sur l'**Hagiographie populaire wallonne,** ce serait un travail fondamental si les références au Van Heurck (*Drapelets de pèlerinage*), au Chalon (*Fétiches, idoles, amulettes*) et aux monographies spéciales parues depuis en Belgique avaient été données. Le début (Comment le peuple crée un saint) indique les points de vue essentiels : on voit ainsi défiler les saints facétieux, ceux qui proviennent d'un mot latin mal interprété; ceux qui sont thaumaturges à cause de leur nom. Mais les chapitres sur les saints empruntés au paganisme et sur les accessoires de pèlerinages manœuvrent dans un tout autre plan. La plupart des faits énumérés se retrouveraient en France et en Allemagne,

en Italie et ailleurs; belge par contre semble la tendance aux pèlerinages triangulaires (on a, il est vrai, des cas bretons). L'auteur énumère 14 sources miraculeuses; mon relevé rien que pour la Wallonie m'en donne plus de 180. Mais peut-être ce mémoire ne doit-il que précéder un ouvrage plus étendu.

Toute autre est la méthode, strictement critique et folklorique, appliquée par Jean Gessler à une sainte étrange dont le culte se marque aisément sur une carte d'Europe par des zones bien délimitées. La **Vierge barbue,** dite Ontcommer en Belgique, ailleurs sainte Liberata et Kümmerniss, en France Wilgeforte et même à Beauvais Débarras, est nettement populaire; les théologiens n'éprouvaient pas pour elle un grand enthousiasme. P. 127 on trouvera une carte qui indique les sanctuaires belges et français; chez nous, deux zones, toutes deux maritimes, l'une de Wissant à Etaples, l'autre entre Rouen, Dieppe et Daubeuf, avec point excentrique à Beauvais. Peut-être faut-il ajouter la sainte « Acombe» de Baume-les-Dames (Doubs).

Cette enquête difficile apporte des compléments importants à la monographie de Schnürer et Ritz sur *Sainte Kümmerniss et le Volto Santo de Lucques.* On aurait bien tort d'attribuer à cette représentation d'une sainte barbue et aux cultes populaires qui l'accompagnent une haute antiquité et de vouloir appliquer ici la théorie des survivances païennes : Jean Gessler a bien démontré en étudiant de près les textes et les images, qu'on ne peut guère remonter plus haut, pour les origines, qu'au début du xve siècle, probablement vers 1419, à Clèves.

D'autre part la majeure partie des documents historiques et l'abondance des sanctuaires certifiés portent à admettre une origine flamande et non pas italienne ni bavaroise. Tous ces documents ont été analysés avec le plus grand soin par Jean Gessler (ses notes critiques sont un modèle d'érudition); et ce n'est pas sans peine non plus qu'il a réussi à réunir une iconographie aussi riche. Les clichés sont bons; et qui voudra s'amuser n'a qu'à rechercher le texte intégral de la complainte citée fragmentairement p. 140-141.

La brochure de l'abbé Célis, bien connu par divers ouvrages d'hagiographie populaire belge, est l'amorce d'un grand ou-

vrage qui sera consacré aux **Oratoires et Chapelles rurales**: origines, histoire, rites et cérémonies qui s'y exécutent. Dans toute la Belgique se sont créés des groupes pour aider à la conservation et à l'étude de ces petits monuments de la piété populaire; l'auteur demande de nouvelles collaborations et termine sa brochure par un questionnaire qui sera utile aussi dans notre Flandre. Chez nous, en Provence, M. Irigoyen a entrepris la même tâche; et en Savoie, Paul Dufournet est aussi en train d'établir un relevé complet des oratoires. Il vaudrait la peine d'en faire autant en Bretagne.

A. VAN GENNEP.

EXOTISME ET QUESTIONS COLONIALES

André Demaison : *La Nouvelle Arche de Noé* (Grasset). — Henri Fauconnier : *Visions* (Stock). — Mme Jean Brunhes-Delamare et M. A. Leblond : *La France dans le Monde* (Mame). — Oswald-Durand : *René Caillé* (Mame). — M. A. Leblond : *Lavigerie et les Pères Blancs* (Mame). — Paul du Veou : *La passion de la Cilicie* (Geuthner). — Nordmann : *Tahiti* (Fernand Nathan). — Marcel Larnaude, Albert Charton : *La France d'Outremer* (Fernand Nathan).

Il plaît de commencer la première chronique de cette année par un hommage cordial d'aîné à un cadet qui fortement contribue à enrichir la littérature coloniale et à lui donner de l'autorité : André Demaison. Sa dernière œuvre (**La Nouvelle Arche de Noé**) reprend et prolonge le succès légitime du *Livre des Bêtes qu'on appelle Sauvages*, Grand Prix du Roman, de la *Comédie Animale*, de *Fauves*, de *La Vie privée des Bêtes sauvages*. Ces brillants avantages, plus sensibles à force gens qui préfèrent les bêtes aux hommes sans pouvoir revendiquer là toutes les raisons de Toussenel, ne sauraient nous faire oublier *Diato* qui, après belle lutte, remporta le Grand Prix de Littérature coloniale, et le délicieux, original, combatif, conquérant *Voyage à Madagascar*, puis cette *Revanche de Carthage*, œuvre vigoureuse, hautement utile qu'il faudrait voir mettre dans tant de mains françaises dont les muscles se sont lâchement relâchés.

Et je vais maintenant, non moins cordialement, appréhender un plus jeune, Henri Fauconnier, dont la *Malaisie* fascina le Prix Goncourt. Le prière d'insérer de **Visions**, après avoir claironné que *Malaisie* fut vendu à 120.000 exemplaires, affirme :

Henri Fauconnier n'est pas planteur devenu écrivain par la grâce de ses expériences, c'est un écrivain-né qui a été planteur par appétit de décors nouveaux et curiosité humaine.

On goûte fort cette honnêteté dans ce livre, mais il est trop facilement écrit et « senti »; non seulement la qualité de la langue est un peu pauvre, mais la psychologie est parfois conventionnelle. M. Fauconnier a des dons sérieux, sûrs et profonds, mais trop de complaisance pour soi parce qu'on en a eu trop pour lui. C'est pourquoi « Noël malais », très poignant en ses pages sobres, ne crie pas la vérité par ces détails imprévus qui révèlent l'authenticité : « Barbara » est longuet, un peu inconsistant et on n'en voit guère la conséquence; « Inde Dravidienne » aimable quand elle devrait être saisissante.

Mme Jean Brunhes-Delamarre, fille du créateur de la *Géographie Humaine,* s'est appliquée avec ordre, variété, sensibilité et pittoresque à rajeunir, et un peu motoriser, la connaissance volontiers désinvolte qu'en général adolescents et adultes prennent la peine d'avoir de l'Empire Français. Les amoureuses illustrations du beau peintre André Hofer, choisi par M. Alfred Mame, connaisseur fin, rendent apparent le souci primordial de l'éditeur qui a longuement voulu ce livre (**La France dans le Monde**) : avant tout montrer la beauté dans la richesse des races et des fruits, de la minéralogie et de l'agriculture, le coloris du travail, le florissement de notre politique chrétienne même lorsqu'elle est laïque. Chargé d'en écrire l'Introduction et les chapitres historiques, nous avons tenu à approfondir la psychologie de notre colonisation en remontant jusqu'aux origines de l'expansion gauloise où déjà les caractères se dessinent comme dans l'embryologie. Notre génie tout entier, — Delacroix, Chassériau et Bernardin de Saint-Pierre ou Claudel autant que Richelieu — est dans notre art de coloniser, et Galliéni est aussi puissant comme psychologue que comme général. Mme Jean Brunhes-Delamarre éclaire son texte d'économie politique par les reflets des révélations de Gauguin et de Loti. Ce volume est de géographie esthétique, l'esthétique étant bien la synthèse de l'humanisme.

Dans la collection « Découvertes, Exploits héroïques »,

Oswald Durand, l'auteur du très beau roman du Fouta-Djalon, *Terre Noire*, a écrit le **René Caillé** parce qu'il a longuement vécu dans plusieurs contrées que l'illustre voyageur a traversées, les yeux hallucinés par l'héroïsme. Aussi a-t-il peint avec des couleurs érudites de fresque le long film des découvertes trépidant d'épreuves : et cela fait un livre délicieusement sensitif pour un drame aussi éblouissant que poignant. Dans la même collection nous donnons **Lavigerie et les Pères Blancs** où l'Histoire inscrit l'hagiographie dans ses droits et dans ses devoirs. La vie de Lavigerie a la trempe et les lignes de l'épopée et les Pères Blancs, en leur robe de paix, s'avèrent les successeurs des Ordres militaires des Croisades.

Que d'héroïsme aussi, quelle tragédie dans **La Passion de la Cilicie** de Paul du Veou, éloquemment préfacée par le général Brémond, le grand connaisseur des questions d'Asie Mineure. Avec lucidité, force, ce livre dit les inquisitions des ambitions de plusieurs puissances, les intrigues qu'elles suscitent. Or déjà notre méconnaissance de la vraie valeur stratégique et économique de tels pays nous a coûté Mossoul et les trois quarts de son pétrole (300 milliards de francs Poincaré), la Cilicie et son coton, les montagnes du Taurus, seule frontière inexpugnable de la Syrie. Soit! mais cette méconnaissance nous met encore en péril immédiat de perdre le port d'Alexandrette, clef de la Méditerranée Orientale, tête de ligne du Bagdad, défense avancée du canal de Suez. L'auteur décrit avec grandeur cette Cilicie si précieuse et dresse comme un réquisitoire l'historique de nos aveugles abdications, de ce chemin de croix de renoncements qui a été le calvaire de l'héroïsme dépensé par une poignée de Français pour la conserver à la patrie indifférente, voire hostile. Cet historique de pertes en hommes à la proportion de celles de Verdun, des martyrs français crucifiés ou brûlés, tend avec muscle et cœur au redressement de notre politique syrienne, et M. du Veou est devenu le secrétaire général d'un important *Comité de la Méditerranée* fondé au lendemain de l'Accord de Munich, aboutissement de nos abandons antérieurs.

Jadis, la couardise de la Monarchie de Juillet dans l'affaire

Pritchard faillit nous faire perdre **Tahiti** : combien de livres français nous en ont chanté la beauté, la tendresse, la générosité! Après Bougainville, Moerenhout, Loti, Gauguin, Max-Anély, Jean Dorsenne, Pierre Benoît, Titaua, M. Nordmann s'enthousiasme pour ces Iles Fortunées où il était venu passer quelques semaines, où il s'est installé pour toujours. Il en compose ici l'histoire avec le panégyrique. Il y offre une documentation iconographique considérable, ayant soi-même pris maintes photos avec un talent de peintre. Il nous assure persuasivement du dévouement des habitants à la Métropole qui est bien une patrie de poésie libre autant que de politique libérale. Mer, pics sauvages, mœurs pittoresques, fleurs et fêtes concourent à un naturisme émerveillé.

Nous désirerions voir les écrivains se rapprocher davantage des peintres et composer pour chaque colonie des albums des plus belles œuvres qu'elle a inspirées. Sous la direction de M. Truitard, l'Office des Colonies autonomes a publié il y a quelques années un album — vite épuisé — des photos les plus originales et séductrices de Tahiti : le même Office nous doit un recueil des plus beaux Gauguin, Morillot et autres artistes enchantés par la Nouvelle Cythère. Et comment ne pas souhaiter, pour prendre un autre exemple encore plus persuasif, que l'Office du Maroc fasse une anthologie des expositions de peinture qui illustrent avec magnificence le Maroc? Ces manifestations éphémères durent quinze jours, et tout le fruit en est aussitôt perdu dans un invraisemblable gaspillage. La plus durable et électrisante propagande, celle qui porte sur tous, est jetée à la mer. Personne ne se doute que nous avons une opulente Ecole du Maroc. Ce mois-ci même, on a vu dans les galeries de Paris d'éclatantes expositions de Domenjoz, de Hambourg, de Piramowicz : Domenjoz, avec la fraîcheur de découverte de Delacroix débarquant il y a un siècle à Tanger, a peint les femmes passives et belles, les marchés primitifs, les paysages chatoyants; Hambourg a buriné avec une grâce de miniaturiste les types fins et ciselés comme des bijoux; Zofia Piramowicz, illuminée par les souvenirs de son orientale Galicie, a déployé le faste des féeries de costumes et la fantasia des gestes quotidiens : tout cela va sombrer dans les cartons. On ne songe même pas

à nous offrir un album des Delacroix du Maroc qui serait le préambule de la provende somptueuse d'art prodiguée par la France aux pays qui se mettent sous sa tutelle.

M. Charton, devenu directeur de l'Enseignement au Ministère des Colonies, après avoir été chef du Service au Maroc et en Afrique occidentale, pourrait être l'ambassadeur des écrivains et des artistes auprès de la Propagande. Voici que paraît de lui, en collaboration avec Marcel Larnaudé, un véritable album géographique, **La France d'Outremer,** cours supérieur, richement illustré de photos et de cartes neuves, frappantes. Ce manuel qui répond au nouveau programme fixé pour le Certificat d'études primaires est relevé par un sens esthétique de notre Empire apparent jusque dans la frappe des formules et la variété, la bonne grâce de l'érudition, les prompts raccourcis de la psychologie. En quelques lignes l'essentiel est dit avec une décision sagace et prompte. Autant de titres à notre confiance dans le résultat de l'ambassade que nous requérons.

MARIUS-ARY LEBLOND.

CHRONIQUE NORD-AFRICAINE

Tourisme estival en Algérie. — Parallèlement à la faveur de plus en plus marquée dont jouissent, en hiver, les régions de la France continentale où les intempéries de la saison froide sévissent d'une manière particulièrement rigoureuse, s'affirme et s'amplifie, vers l'Afrique du Nord, au plus fort de la canicule, un mouvement analogue. Il ne saurait, à notre sens, s'agir d'une manifestation de snobisme. Les visiteurs qui, dès juillet, entreprennent un voyage en Algérie, agissent de propos délibéré et marquent nettement leur désir de parcourir nos régions au moment où elles s'offrent au regard dans tout l'épanouissement de leur splendide et sauvage beauté.

Au surplus, l'aventure n'est point nouvelle. Elle rappelle, à près d'un siècle de distance, le périple d'Eugène Fromentin, qui valut aux Lettres françaises *Un Eté dans le Sahara,* pur chef-d'œuvre d'observation, de composition et de style.

Les organismes officiels, — nous ne saurions trop les en louer, — se sont aperçus de cette tendance et entendent la favoriser, l'intensifier, l'étendre par tous les moyens à leur disposition. Nous aurions, certes, mauvaise grâce à nous plaindre de voir, une fois au moins, les Pouvoirs publics faire œuvre méritoire; mais ce n'est tout de même pas sans appréhension que nous voyons se dessiner une réglementation, une « standardisation », une « direction » de cet exode spontané.

Que l'on s'efforce d'obtenir, en faveur de nos hôtes, des atténuations à la rigueur quasi-prohibitive des tarifs maritimes, que les chemins de fer leur consentent des réductions substantielles, que les mercantis qui les attendent, au seuil des hôtels, l'escopette au poing, soient mis dans l'impossibilité de les détrousser, rien de mieux. La tâche est, d'ailleurs, assez compliquée et ardue pour absorber les efforts de l'administration. Ce qu'il convient, par contre, d'éviter à tout prix, sous peine de retirer à ces voyages non seulement la plus grande partie de leur charme, mais presque complètement leur raison d'être, c'est de les organiser en séries, avec itinéraires fixes et horaires inflexibles, comme cela ne se pratique que trop, hélas! dans certaines régions particulièrement pittoresques de la France. Et c'est cette grave erreur qu'il paraît bien que l'on s'apprête à commettre!

Que des journées soient consacrées à la visite de quelques villes d'une incontestable curiosité, que l'on montre à nos visiteurs les beaux domaines agricoles de la Mitidja, qu'on les conduise le long de cette corniche unique qui court de Bougie à Djidjelli, nous n'y contredisons point. Toutefois, il convient de limiter, dans le temps et dans l'ampleur, ce sacrifice, en quelque sorte, obligatoire, au conventionnel et à l'inévitable.

Nous désirerions qu'il fût prévu, dans le programme des randonnées à travers l'Algérie, une très large place pour le camping et les « séjours libres ». Ce n'est qu'en laissant le voyageur face à face avec le pays, qu'en lui fournissant l'occasion fréquente de s'assimiler son ambiance vraiment particulière, qu'on lui permettra de conférer à son déplacement le caractère hautement artistique et culturel qu'il doit revêtir.

§

C'est pourquoi nous aimerions que l'excursion, pour rapide qu'elle fût, comprît, outre ce que l'on est convenu d'appeler les « bagatelles de la porte », au moins trois périodes : l'initiation à la majesté des ruines, le sacrifice à la splendeur des jours parmi l'immensité des Hauts-Plateaux, le délassement ineffable sur les plages, devant la Méditerranée.

Qu'il nous soit permis d'évoquer, à l'appui de cette suggestion, un bref souvenir personnel.

Il y a quelques années, nous fûmes conviés à un circuit vers Timgad par une société de transports qui inaugurait ses services du Sud. Septembre finissait : c'est, en Afrique du Nord, la saison des orages. Ces météores se révèlent d'ailleurs singulièrement différents de ce qu'ils sont de l'autre côté de la mer. D'immenses éclairs embrasent un ciel de soufre; des grondements multiples, confondus en une seule voix, violentent le silence; la plupart du temps, la pluie ne tombe pas, mais, tandis que, les nuées dissipées, tremblent au ciel les premières étoiles, brusquement, se déchaîne le souffle infernal du siroco, haleine brûlante chargée d'effluves électriques, de forces démoniaques, de parfums enivrants qui soumettent les moins impressionnables aux affres d'une courte et voluptueuse démence...

Les cars avaient atteint les ruines au crépuscule. Une atmospère étouffante écrasait l'immense plaine dont les glorieux vestiges de la ville abîmée bossuent le sol. Un guide pressé d'expédier son monde débitait, suivi d'une cohorte hâtive, son chapelet d'explications oiseuses et discutables. Nous étions là deux journalistes restés à l'écart, heureux d'échapper au verbiage insipide du cicerone et de goûter le calme de l'instant. Un orage déjà fulgurant se formait sur le Hodna...

— Dommage, regretta Fernand Gouyou, j'aurais bien voulu voir ça!...

— Eh bien, restons, m'écriai-je. Nous rejoindrons Batna comme nous pourrons, puis, par le train, Alger!...

Le tonnerre gronda. Ce fut une course éperdue jusqu'aux véhicules. On nous oublia...

Dix minutes plus tard, l'orage se déchaînait. Le spectacle dura une partie de la nuit. Sous nos yeux qu'éblouissaient des éclairs d'une intensité et d'une fréquence inimaginables, Timgad, véritablement, ressuscita! Par la violence de l'éclairage, par le jeu des ombres, par les caprices de la lumière, les perspectives brusquement révélées, les monuments, les arcs, les colonnades semblaient animés d'une vie surnaturelle. Des hallucinations peuplaient la cité déchue d'ombres rapides et multiformes. Nous pouvons dire que, rarement, yeux humains purent se repaître d'une telle vision. D'ailleurs, suivant la norme, l'orage passé, le vent du Sud coula, sur les ruines redevenues inertes et silencieuses, son enchantement accoutumé. Le jour nous surprit dans l'extase et le ravissement. Les minutes que nous avons vécues là resteront parmi les meilleures de notre existence. Elles valent tous les déplacements, tous les sacrifices, toutes les fatigues. Que l'on mette, dans la mesure du possible, nos hôtes en mesure de les goûter!...

§

Les Hauts-Plateaux...

Lorsque, sous l'effort puissant d'une Garatt dernier modèle ou d'une 140 C débonnaire, le rapide s'est hissé le long des versants glaiseux du Mansourah jusqu'à la halte d'El Achir, soudain, aux yeux du voyageur, apparaît un paysage nouveau.

C'est l'immense steppe de Hauts-Plateaux, qui fut, jadis, le grenier de Rome. L'horizon, frangé des dentelures bleuâtres d'irréelles montagnes, est reculé, semble-t-il, à l'infini, à la limite théorique de la visibilité. S'y estompent, parfois, de fugitifs et subtils mirages. Un quart d'heure de marche, juste ce qu'il faut pour atteindre cet épaulement de terrain derrière lequel la station est tapie, et l'homme peut goûter l'impression profonde, complète, totale de la solitude. Le coup d'œil est unique, car l'étendue sans limite qui vous entoure ne ressemble à rien de connu. Ce n'est ni la lande bretonne, ni le morne déroulement solognot, ni la désolation des déserts de pierre du Quercy, ce sont les Hauts-Plateaux algériens. Un vent éternel fouaille cette plaine hissée à mille mètres au-dessus du niveau de la mer par un gigantesque

effort titanique. Rien ne remue dans cette immensité que le minuscule panache blanc de la locomotive qui, bientôt, s'amenuise et disparaît. Les Russes comparent ces ondulations sans fin aux toundras de l'Asie centrale. Elles en auraient la lourde obsession, la déchirante mélancolie, la monotonie spleenétique si, brusquement, flèche dardée du sillon vers l'éblouissant azur, ne jaillissait, ivre de liberté, de joie et de lumière, l'alouette gallo-romaine!...

Quelle excursion à inscrire au programme!

Pour couronner la série de ces visions admirables, nos hôtes devront, entre Cherchel et Ténès, par exemple, ou dans les pittoresques calanques du littoral constantinois, passer quelques journées, avant de repartir, à bord des paquebots surchargés, vers les rudes et décevantes luttes quotidiennes. Ils puiseront là de nouvelles forces, dans la sérénité et dans la joie...

Rien n'égale, en effet, le calme et la majesté des nuits pailletées d'astres, sous la voûte embaumée des pins parasols; chaque arbre est une cassolette; chaque murmure de la vague sur les galets est un chant; chaque heure dispense l'apaisement et l'oubli. Puis, dès l'aube, c'est la fulguration d'une lumière splendide qui donne à la mer une indescriptible variété de couleurs et de reflets; c'est le délassement du bain dans une eau tiède et bleue; c'est l'abandon de la sieste sous la caresse de la brise fraîche et parfumée. En un mot, le camping sur nos côtes bénies offre une variété de sensations dont aucun rivage d'Europe ne saurait reconstituer l'ensemble; il permet de réaliser le bienfaisant miracle de la communion intime de l'homme avec la nature...

Tels sont les inappréciables dons que l'Afrique du Nord tend, du haut de ses promontoires, vers les voyageurs inspirés qui risqueront la splendide aventure de la venir visiter durant l'été. Nous n'avons, d'ailleurs, qu'incomplètement énuméré toutes les joies qu'il leur sera loisible, entre ses bras ambrés, de cueillir...

Voyage fatigant, coûteux, compliqué sans doute, mais que l'homme, vraiment digne de ce nom, se doit d'accomplir, s'il prétend savourer, au moins une fois dans son existence, la quintessence de la vie.

ROBERT MIGOT.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

La pauvreté, la charité et la doctrine dans l'hagiographie contemporaine. — J'aurais voulu, après avoir défini les saints, montré exactement ce qu'ils sont, et quelle est la nature de leur culte, étudier tout de suite les grandes monographies d'ordre. Mais il m'a semblé que, pour bien comprendre cette histoire des ordres monastiques, contemplatifs ou actifs, et des congrégations religieuses, il importait de bien situer d'abord dans l'esprit du lecteur que ces questions intéressent, la notion de sanctification, et de définir les deux vertus qui sont à la base de la vie religieuse : la pauvreté et la charité.

Or la pauvreté évangélique a été l'objet de bien fausses interprétations, et les partis politiques ont travesti à l'envi, pour leurs fins et leur propagande, la doctrine du Christ. Quant à la charité, certains ne sont pas éloignés de la mettre sur le même plan, ce qui est un atroce blasphème, que l'action sociale, la philanthropie ou la solidarité.

Aussi bien, nous le savons déjà, l'Eglise admet en fait des tempéraments, non à la doctrine, mais à l'application de sa doctrine : elle est une administration temporelle en même temps que l'expression d'une direction spirituelle, et elle a dû composer avec le précepte aux conséquences si rigides qu'avait formulé Jésus-Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde ».

§

Il a coulé beaucoup d'encre, on a beaucoup discuté sur la valeur absolue de cette formule. Certains l'ont interprétée strictement. Le vrai chrétien, théoriquement, est celui qui prend sa croix et marche, à la suite du Christ, sur le calvaire, jusqu'à la XIVe station, où, soulevant la pierre du tombeau, il s'envole dans la lumière de la vraie vie, celle qui ne commence qu'à la mort. Jusque-là, tout ce qui se passe sur la terre n'est que tentation du démon, contingence méprisable, illusion. L'obéissance absolue, l'abandon dans l'humilité comporte l'indifférence totale aux vaines agitations des hommes, qu'il faut cependant aimer comme soi-même, et nous y revien-

drons lorsque nous traiterons de la charité. Ce détachement absolu, ce mépris des vanités humaines est synthétisé par Jésus dépouillé de sa robe, son unique vêtement. A son image, il faut se dépouiller de tout pour lui, c'est-à-dire ne tenir à rien. Tout ce que nous avons, santé, intelligence, fortune, nous le tenons de Dieu, et devons le garder à sa disposition, ne l'utiliser que pour sa gloire et son service. Voilà la perfection absolue. En fait que se passe-t-il? Saint François d'Assise, qui vivait humblement dans l'imitation du Christ, voulait que ses disciples vécussent de même, tenait pour objet de perdition tout ce qui ressemblait à une richesse, à une simple possession. « Celui qui possède un bien y fixe des limites, disait-il, et il est aussitôt tenté de s'armer pour le défendre » et il voulait que, avant de s'engager dans sa milice, au service du Christ, tout postulant commençât par abandonner ses biens et les distribuer aux pauvres. Poussée à ses extrêmes conséquences, cette doctrine aboutirait à la condamnation, non seulement d'un bien temporel quelconque, mais de la science et de l'instruction. François se glorifiait d'être un simple (*idiota*) et il disait à celui qui voulait posséder un exemplaire des évangiles : « Demain, il te faudra un psautier, puis d'autres livres », et il condamnait l'institution du séminaire franciscain de Bologne, fondé à son insu par Elie de Cortone, en disant : « Il faudra loger ces biens, avoir un immeuble, des livres, des cahiers, en un mot, des biens temporels. »

Vis-à-vis de cette doctrine sur laquelle François fut toujours intransigeant, et sainte Claire plus encore que lui, l'Eglise multiplia les conseils de prudence, pour une double raison. La première c'est qu'un idéal si élevé était inaccessible, en fait, à la plupart des hommes. Sans doute, l'héroïsme est un puissant stimulant des âmes, et François n'eût peut-être pas bouleversé son siècle, trempé les âmes comme il le fit, sans la beauté presque inaccessible de son idéal, mais les âmes ne peuvent se maintenir éternellement à ces hauteurs. La seconde raison, c'est que l'Eglise ayant besoin d'administrer des hommes qui vivent dans le siècle, ne pouvait le faire qu'avec des moyens temporels. Elle estimait donc avoir besoin d'une administration, de fonctionnaires, d'une vaste organisation matérielle, et de posséder des biens temporels. Qu'une

fois ouverte la porte à la possession de richesses, l'excès apparût, c'était un mal inévitable; que les ordres monastiques aient perdu peu à peu leur idéal primitif et que l'orgueil féodal se soit élevé sur la possession de tant de richesses, et ait provoqué chez les âmes simples, évangélisées par les apôtres, cette réaction violente et haineuse contre une pratique en si nette opposition avec la doctrine, c'est aussi un fait. Mais remarquons ceci — pour ne parler que de la pauvreté — car le conflit de la simplicité évangélique et de la charité fera l'objet d'une autre étude, — que Jésus n'a jamais exigé de détachement matériel absolu, de dénuement. Lui-même était vêtu comme un pauvre, — mais nullement comme un miséreux et un clochard. Ce qu'il a condamné formellement, c'est l'envie de la richesse, l'attachement à la richesse en soi, cet attachement abject qui condamne le détenteur de tout bien injustement acquis à en user, non pour l'amour de son prochain, mais pour la satisfaction de ses passions.

« Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le ciel qu'à un chameau de passer par le chas d'une aiguille », c'est une phrase célèbre, et souvent citée. Que veut-elle dire?

Comme je l'ai dit, Jésus n'a condamné le riche qu'en tant qu'attaché à ses richesses en soi, y tenant comme à un instrument de perdition. Celui qui est riche et qui sait qu'il tient sa fortune de Dieu, et qui fait la charité, n'est pas condamné par lui. Il n'a jamais exigé le dépouillement total, — autrement que comme détachement moral — et il y a dans l'Evangile un riche qui est loué et glorifié parce qu'il vient de donner aux pauvres la moitié de sa fortune. Jésus était un artisan vivant du produit de son travail, ce qui implique, si l'on veut, la condamnation de la richesse acquise et oisive, mais alors, c'est l'oisiveté et l'égoïsme qui sont condamnés, et non la richesse. Il n'y a nulle part, dis-je, dans les évangiles, d'impérative injonction d'abandonner ses biens en totalité; aucune revendication d'ordre révolutionnaire, aucun anathème contre la propriété individuelle, aucune obligation d'une répartition nouvelle des biens, aucune réforme sociale de structure, pour parler comme les marxistes. M. Vulliaud a publié ici même, dans le *Mercure,* un remarquable article contre les socialistes qui revendiquent Jésus comme leur pré-

curseur et leur ancêtre; ils n'ont, à aucun degré, aucune parenté de doctrine avec lui. Jésus a sanctionné l'inégalité des conditions : « Il y aura toujours, a-t-il dit, des pauvres parmi vous », ce qui est l'anathème par excellence contre ceux qui veulent faire, par des moyens humains, qu'il n'y ait plus de pauvres, et bâtir la chimérique tour de Babel de la cité future. Ce qu'il a glorifié, c'est l'aumône, que les révolutionnaires tiennent pour humiliante, et ce qu'il a condamné, c'est l'égoïsme du mauvais riche et l'importance attachée à la magnificence humaine : « Malheur, disait sainte Thérèse d'Avila, à ceux qui édifient de grands monastères avec l'argent des pauvres, car ils volent les pauvres, et ce sont de solides murailles que celles de la pauvreté. » Péguy, qui a été visité par une intuition divine des vérités éternelles, a très bien fait cette distinction de la sainte pauvreté et de la misère vagabonde, oisive et abjecte. L'idéal franciscain est un idéal de sainteté très louable, mais nullement une obligation stricte. « Celui qui ne donne pas tout ne donne rien, a dit saint François », et cela veut dire : « Celui qui ne sait pas qu'il tient tout de Dieu, et qui n'est pas prêt à tout lui abandonner, et aussi bien les dons matériels que son intelligence, sa santé et sa vie. » Ce que Jésus a condamné, et ce que l'Eglise continue à condamner, en théorie, tout au moins, elle qui a canonisé saint François et sainte Claire, c'est cette idée d'assurance par un don partiel, ce marchandage avec Dieu, contradictoire avec l'esprit de simplicité, d'amour total, et d'abandon total entre ses mains. Maintenant, dans la pratique, l'Eglise n'a-t-elle pas songé avec excès au temporel, n'a-t-elle pas parfois franchi la limite qui sépare le bien temporel, instrument nécessaire d'administration et d'action, de ce bien temporel considéré en soi, et devenant un symbole de puissance et de domination, n'a-t-elle pas insuffisamment distingué entre les biens collectifs de l'Eglise et les biens personnels des pasteurs du peuple? C'est un autre problème que nous ne discutons pas ici.

Mais nous pouvons, en terminant ces considérations sur la pauvreté, préface à celle que nous examinerons demain sur la charité, rappeler qu'il y a aussi ceci, dans les saintes écritures : « La lettre tue, et l'esprit vivifie. »

PIERRE DE PRESSAC.

LE MOUVEMENT DES IDÉES

Les Prophéties. — Une année nouvelle, c'est une porte qui s'entr'ouvre sur l'invisible. Alors, la vieille humanité, toujours pleine des mêmes craintes et des mêmes espérances, interroge les perspectives mystérieuses de l'avenir et cherche dans le ciel les signes de sa destinée. Des hommes, dit-on, ont reçu les secrets des dieux et les ont livrés en paroles confuses. D'autres écoutent encore parler les songes, observent les images que font les astres et les lignes de la main, et en tirent, pour nous des présages. Et les prophètes ne cessent jamais d'être écoutés par ceux qui souffrent et par ceux qui désirent.

La science moderne, questionnée sur ces phénomènes, s'en débarrasse en les rejetant d'autorité parmi les illusions et les névroses. Dans ce domaine, dit-elle, les erreurs sont innombrables et flagrantes. D'accord : mais, parce que bon nombre de gens se trompent sur le passé, va-t-on douter de l'existence de la mémoire?... N'est-ce pas une condition déplorable, quand on tente des découvertes, que de les circonscrire à l'avance par des négations? On ne demande pas au savant qu'il se dépouille de sa prudence. On voudrait qu'il ne s'imposât pas la cécité et qu'il consentît tout d'abord, et tout simplement, à *constater.*

C'est ce que je propose à mes lecteurs, en leur signalant parmi les ouvrages les plus récents, le recueil particulièrement dense de M. Henry-James Forman : *Les Prophéties à travers les Siècles* (1), qui appartient à la sérieuse Bibliothèque historique. Je ne prendrai pas à mon compte toutes ses assurances, encore moins celles de M. Baudry de Saunier dans son *Art d'interpréter les Présages* (2), l'antiquité ou même la quasi-universalité des signes qui composent ce curieux catalogue n'étant évidemment pas des preuves de leur infaillibilité; mais nous pénétrons là dans le domaine fécond des analogies où les vérifications nous réservent peut-être d'intéressantes surprises.

Dans l'inventaire considérable et profondément attachant

(1) Payot, édit.
(2) Flammarion, édit.

que présente M. H. J. Forman, il faut aussi faire la part des faits insuffisamment contrôlés et sur lesquels nous sommes voués à jamais à l'incertitude.

Encore que le prestige extraordinaire des oracles de Delphes, de Dodone ou d'Héliopolis, et que la confiance dans les arts divinatoires unanimement professée jusqu'aux temps modernes et partagée par tous les esprits supérieurs, qu'ils s'appellent Socrate, Cicéron, saint Thomas, Bacon ou Kepler, paraissent difficilement compatibles avec des déceptions et des échecs perpétuels, poussons nos exigences à leurs extrêmes limites, écartons tout ce qui paraît vague ou douteux; il reste des prévisions comme celle-ci, que je résume d'après M. H. J. Forman.

Cazotte, l'auteur fantaisiste du *Diable amoureux,* étant un jour à table au milieu d'une nombreuse compagnie d'aristocrates, annonce au dessert la prochaine révolution, et avertit tour à tour chacun des convives du sort qui lui est réservé : Condorcet s'empoisonnera pour échapper au bourreau, Chamfort s'ouvrira les veines, Roucher, Bailly, Malesherbes, périront sur l'échafaud ainsi que Mme de Grammont, des princesses du sang, la reine, le roi de France enfin... Voilà un fait d'une authenticité démontrée; il comporte de telles précisions qu'il serait, avouons-le, parfaitement déraisonnable d'en chercher l'explication dans des coïncidences. A lui seul il suffirait pour établir l'existence de ce don de clairvoyance qui, suivant des modalités inconnues, semble survoler l'avenir en même temps que le passé, comme une mouche, dit le docteur Carrel, contemplerait un tableau si, au lieu de marcher à sa surface, elle volait à quelque distance de lui (3).

Or, des exemples de ce genre abondent dans l'ouvrage passionnant de M. Forman. Je laisse le lecteur y puiser à son aise et je m'arrête seulement ici à certaines prophéties, pourrait-on dire monumentales, qui embrassent tout le déroulement de l'histoire. Elles font d'ailleurs l'objet d'études spéciales que je crois utile de signaler.

Voici d'abord le *Secret de la Grande Pyramide* (4) dont M. Georges Barbarin se préoccupe, dans un livre clair et

(3) *L'Homme, cet inconnu* (Plon, édit.).
(4) Edit. Adyar.

bien informé qui porte ce titre. Pour les profanes, la Grande Pyramide est une tombe royale. Pour des initiés, qui ne sont pas tous des illuminés, mais des ingénieurs ou des astronomes compétents, elle présente un sens bien plus profond; c'est un compendium de hautes connaissances scientifiques capables de confondre notre science moderne, disent quelques chercheurs, dont l'abbé Moreux a vulgarisé les découvertes; c'est une immense prophétie, soutiennent quelques autres, qui fait défiler devant nous toute l'histoire du monde. Considérant le système de couloirs, de passages, de chambres, forés dans l'intérieur du monument, interprétant leurs directions, leurs pentes, leurs hauteurs, leurs distances, l'anglais Davidson découvre en eux toute une chronologie symbolique, en concordance d'ailleurs avec les allégories du Livre des Morts.

J'avoue, en toute franchise, ne pas suivre sans hésitation M. Davidson et M. G. Barbarin dans leurs conclusions audacieuses. Je suis gêné par certains de leurs postulats! Le point 0, d'où part le calcul des années, correspond d'après eux à l'an 4.000 avant notre ère, sans que j'en aie bien compris la raison, et la naissance du Christ tombe en l'an — 4, ce qui ne paraît pas non plus les surprendre. Ces réserves faites, il faut bien admettre des constatations troublantes. Deux dates, par exemple, sont fournies par le commencement et la fin du Premier Passage bas : ce sont les 4-5 août 1914 (entrée de l'Angleterre dans la guerre qui devient mondiale) et le 11 novembre 1918 (jour de l'armistice). Mais je me vois contraint de renvoyer aux détails et aux justifications du livre.

La fameuse prophétie de saint Malachie, publiée en 1595, et attribuée à un moine du XIe siècle, s'applique aux 111 papes à venir après Célestin II, élu en 1143. Elle les désigne successivement par une devise en latin qui souvent est extraordinairement significative. Ainsi *Ursus Velox* pour Clément XIV, qui porte un ours dans ses armes, *Lumen in cælo,* pour Léon XIII dont la famille (les Pecci) porte en effet dans les siennes une étoile filante, *Aquila rapax,* pour Pie VII, contemporain et victime de Napoléon Ier, et pour Benoît XV, le pape de la Grande Guerre : *Religio depopulata.*

Mais quelque étonnantes qu'apparaissent ces prévisions, aucune n'approche par la précision et par l'ampleur de celles de Nostradamus, qui a pu être surnommé à juste titre le plus grand prophète des temps modernes. Ce personnage assez étrange, versé dans les sciences mathématiques, l'astronomie, la médecine, était déjà célèbre de son vivant, à cause de certaines prédictions comme celle de la mort de Henri II, qui s'étaient réalisées de manière éclatante. Catherine de Médicis l'attira à la cour; des monarques et des princes l'allaient consulter à Salon-de-Provence, dans la maison que l'on montre encore aux Visiteurs. Mais c'est surtout, de son propre aveu, pour les temps à venir, spécialement pour le nôtre peut-être, qu'il a composé ses énormes Centuries, ses Sixains, ses Présages, sa Lettre à Henri II :

Après la terrienne mienne extinction
Plus fera mon écrit qu'à vivant.

Que ses écrits soient d'une obscurité souvent déconcertante, c'est incontestable. Sans doute avait-il ses raisons, sur lesquelles il s'est d'ailleurs expliqué et que, pour l'instant, nous n'avons pas à approfondir. Il n'empêche que sur les quelques 6.000 vers prophétiques qu'il nous a légués, un bon nombre peuvent se passer d'éclaircissement, tels ceux qui concernent la Révolution, la fuite du roi (il cite Varennes et l'aubergiste Sauce qui fit arrêter Louis XVI) son retour aux Tuileries, l'épisode du bonnet phrygien, sa mort, et des centaines de faits de notre histoire, minutieusement décrits.

D'autres fois, les quatrains se présentent comme des énigmes et ont besoin d'une véritable exégèse. Des commentateurs sagaces s'y sont exercés, depuis Le Pelletier surtout, en 1867, jusqu'à M. Piobbet, au docteur de Fontbrune, qui vient de publier sur cette question un ouvrage remarquable, *Les Prophéties de Nostradamus dévoilées* (5). Par exemple, ce quatrain :

Quand Innocent tiendra le lieu de Pierre,
Le Nazaram Silician se verra
En grands honneurs, mais après il cherra
Dans le bourbier d'une civile guerre.

(5) Edit. Adyar.

devient subitement lumineux quand on s'aperçoit que Nizaram est l'anagramme de Mazarin (le reste va de soi : sous le pontificat d'Innocent, le sicilien Mazarin en grand honneur, puis aux prises avec la Fronde).

Cet autre comporte un rébus :

Quand le fourchu sera soutenu de deux paux (piliers)
Avec six demy corps, et six ciseaux ouverts,
Le très puissant seigneur, héritier des crapaux (6),
Alors subjuguera sous soy tout l'Univers.

Il suffit de dessiner, on obtient ceci :

MCCCCCCXXXXXX, c'est-à-dire 1660 et l'on reconnaît Louis XIV, après la paix des Pyrénées et le mariage avec Marie-Thérèse.

La clairvoyance prophétique étant ainsi fondée sur des expériences irréfutables — et sans préjuger des graves problèmes psychologiques et métaphysiques qu'elle soulève — la tentation est bien forte de lui demander compte des événements menaçants ou favorables que prépare pour nous la destinée. Et même une crédulité un peu naïve nous dispose assez souvent, dans ce cas, à confondre les possibilités et les certitudes. Un de nos astrologues les plus sérieux, M. Gabriel Trarieux d'Egmont, dans un livre intéressant : *Que sera 1939?* (7), s'efforce de nous présenter, sur l'année qui commence, des vues relativement optimistes, qu'il accompagne de curieux portraits des principaux Etats et des hommes politiques du jour.

Mais que pense Nostradamus de notre proche avenir? Ses prévisions détaillées se ramènent, compte tenu de légères divergences dans les interprétations, à quelques faits principaux : la chute de la République en 1944, suivie de l'avènement du Grand Monarque, sur lequel M. Jean Fervan s'est livré à une enquête approfondie dans la *Fin des Temps* (8), et dont le long règne victorieux terminera une ère catastrophique de guerres et de révolutions.

Nous gagnerons beaucoup à entendre, sur ces questions, l'avis de M. Paul Le Cour, dont nous aurons d'ailleurs l'occasion de reparler. C'est un de nos penseurs les plus discutés,

(6) Les « crapaux » symbolisent, paraît-il, les Mérovingiens.
(7) Edit. Flammarion.
(8) Edit. La Bourdonnais.

mais les plus féconds, perpétuellement avide de découvertes et de synthèse. Par son ouvrage *A la recherche d'un monde perdu* (9), par sa très originale revue *Atlantis,* il a victorieusement combattu pour la cause de l'Atlantide. Ce continent détruit dont parle Platon aurait été, d'après M. Paul Le Cour, le siège d'une très haute civilisation dont les sagesses égyptienne, grecque et celtique, ne seraient que les débris, et c'est cette tradition qu'il s'efforce de reconstituer à l'aide d'enquêtes, de rapprochements philosophiques et d'une étude des symboles qui procède parfois par d'étonnants éclairs intuitifs.

Dans son dernier livre, *l'Ere du Verseau* (10), qui nous ramène à la question des prophéties, il envisage les enseignements contenus dans le Zodiaque, l'une des plus extraordinaires manifestations, dit-il, de ces connaissances primitives, sorte de livre mystérieux contenant, sous forme hiéroglyphique, tout le passé et tout l'avenir de l'humanité.

Faute de pouvoir entrer dans le détail, rappelons en bref que la position du Soleil à l'équinoxe de printemps se déplace lentement par un mouvement apparent qui lui fait franchir environ un degré tous les 72 ans. C'est ce qu'on nomme la précession des équinoxes. Le Soleil met ainsi 25.920 ans pour parcourir l'ensemble du Zodiaque (c'est la Grande Année de Platon) et 2.160 ans pour parcourir chacun de ses douze signes. Or, le passage d'un signe à l'autre, selon M. Paul Le Cour et la tradition retrouvée, entraîne de profonds changements dans l'état religieux et social. Depuis les débuts de la préhistoire il considère le signe du Taureau (4.320 à 2.160 av. J.-C. : culte du bœuf Apis, du Minotaure, de Mithra); celui du Bélier (— 2.160 à 1 : Abraham, dont le nom signifie « père bélier », et maintes figurations bibliques), celui du Poisson (depuis la naissance du Christ, symbolisé par le poisson dans le christianisme primitif), et constate que chaque ère zodiacale a marqué l'humanité de son empreinte.

En 2160, nous entrons dans le signe du Verseau, dont Paul Le Cour rapproche le symbole de Ganymède, et qui présage d'étonnantes transformations.

(9) Edit. Atlantis, 45, rue de Montreuil, Vincennes.
(10) Edit. Atlantis.

Quelles curieuses concordances dans les prophéties! Après le Grand Monarque, Nostradamus annonce l'Antéchrist dont il fixe la venue en 1999. Les sept derniers papes, qui selon Saint Malachie doivent succéder à Pie XI, nous conduisent aussi vers l'an 2000. La dernière date de la Grande Pyramide est 1992. Enfin les plus récents commentateurs de la Bible, le cardinal Billot et Mme Chasles, tombent aussi d'accord pour prédire le retour du Christ pour la fin du siècle.

Déjà apparaissent quelques-uns des signes précurseurs annoncés par les Ecritures : la prédication de l'Evangile par toute la terre, les grandes persécutions, le retour du peuple juif en Palestine...

Les esprits forts souriront. De même, selon la grande Parole, éternellement vivante, éternellement oubliée, à la veille du Déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, et ils ne connurent le moment du Déluge que lorsqu'il survint et emporta tout le monde...

Cependant, à nouveau, de grands événements inévitables sont suspendus; les plus avertis d'entre les hommes ont plus ou moins obscurément senti que le grand combat de la Lumière et des Ténèbres était engagé et, dans leur cœur, ils ont déjà pris parti.

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

LES REVUES

La Revue Universelle : feuillets de journal de Jean-Marc Bernard; indignation du poète contre M. Gustave Hervé qui, en 1914, recommandait l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne. — *Les Cahiers de France :* Francis Jammes à Orthez; souvenirs de Mme M. Burnat-Provins. — *L'Europe nouvelle :* le suicide de A. F. Formiggini; les juifs italiens et le fascisme. — *La N. R. F. :* M. André Suarès et l'antisémitisme d'Hitler et de Mussolini; pourquoi il ne faut pas désirer la réhabilitation juridique de Baudelaire. — Mémento.

M. l'abbé René Fernandat qui fut l'ami de Jean-Marc Bernard, publie à **La Revue Universelle** (1er janvier) des « Feuillets de Journal » où le poète nota ses impressions d'août 1914 au 11 janvier 1915. A cette dernière date, il notait, ayant reçu sa feuille de route de soldat pour Chambéry, au 97e :

Je pars demain à 6 h. 40 du matin! Veine!

Le 9 mai, il était blessé d'un éclat d'obus. Le 9 juillet suivant, il était tué à Souchez.

Jusqu'à son incorporation, Jean-Marc Bernard ressentit une vive impatience de sa vie « civile ». Il avait voulu s'engager, à Romans, dès le 3 août, sans y réussir. Il note à diverses reprises sa lassitude, son ennui du désœuvrement. Le 23, il écrit au recrutement d'Annecy pour demander son incorporation. En attendant, il cherche à servir le plus utilement :

De une heure de l'après-midi à 7 heures du soir, je suis à la gare pour donner à boire et à manger aux Alpins qui viennent de Gap et Briançon et montent sur Besançon. Un nommé Clopet me donne une lettre de lui à porter. Vers 3 heures un quart, j'enfourche une bicyclette et je roule à travers la campagne silencieuse. C'est une heure de Vêpres, tout est désert sur la route de Coinaud; on bat le blé dans la ferme. Je trouve la femme de l'Alpin à qui je donne la lettre. Elle est si émue qu'elle peut à peine parler. Elle me demande des nouvelles de son mari et me remercie avec effusion. Je file à bicyclette tout joyeux; c'est la première fois depuis trois semaines que je sens que je vais servir à quelque chose. La campagne est belle, il fait bon pédaler. Je croise sur la route des groupes de femmes et de jeunes filles qui reviennent des Vêpres. Je retourne à la gare.

Il relit Tacite et César. Il reçoit des nouvelles de ses camarades mobilisés. Il relit Nerval et se remémore « les réunions de la Closerie, ces causeries du mardi au Panthéon [la taverne], ces discussions à Montjoie [centre de littérature et d'art créé par R. Canudo]... » Le 19 septembre 1914, il approuve Barrès de conseiller aux écrivains « de ne s'occuper que de la guerre » et il ajoute :

Il n'y aurait d'excuse à aller contre cette idée que si l'on accouchait d'un chef-d'œuvre ou d'une bonne chanson de route aisément populaire. Mais ce poème, on ne l'écrira qu'après la guerre, et la chanson de route, c'est en marchant qu'un soldat la trouvera.

Qu'il est émouvant que ces lignes soient du cœur du poète qui, plus tard, dans son martyre et sa détresse de soldat, écrivit l'immortel *De Profundis* que l'on sait!

Et voici qu'aujourd'hui Jean-Marc Bernard (si grand en soi, si grand par ce poème, le plus beau de tous ceux des poètes assassinés par la guerre) après plus de vingt ans, accuse un homme et une politique :

Lundi 21, *mardi* 22, *mercredi* 23. — Je suis la curieuse et dégoû-

tante manœuvre de Hervé dans la*Guerre sociale* aidé de ce gnome bossu qui s'appelle Naquet, bientôt félicité par France. Il s'agit, une fois la guerre finie, de s'opposer au démembrement de l'Allemagne! et même (une fois l'Alsace-Lorraine, le Schlesvig-Holstein, la Pologne restitués) de donner à l'Allemagne les dix millions d'Allemands de l'Autriche!!! Voilà qui s'appelle, il me semble, « se battre pour le roi de Prusse »! Pourquoi ne l'a-t-on pas laissé s'engager lorsqu'il l'a demandé? Aujourd'hui, sans doute qu'il aurait été tué, cet Hervé, et on le considérerait comme un héros. La France y aurait gagné, et sa mémoire aussi.

Curieuse ironie : *La Guerre sociale* (devenue *La Victoire*) préconisait en 1914 l'incorporation de l'Autriche à l'Allemagne — triste réalité de 1938!



Dans **les Cahiers de France** (décembre), Mme Marguerite Burnat-Provins évoque avec émotion Francis Jammes, aux jours où le poète et sa mère la reçurent à Orthez.

Jammes venait de se convertir. Ce retour à la règle chrétienne du poète sensualiste, de l'épicurien, de l'amant, était l'œuvre ouverte de l'ami tant prisé, Claudel, rentré lui-même depuis peu dans le giron de l'Eglise, et l'œuvre intime et patiente de sa mère. Bien qu'il eût écrit : « *Lorsque j'eus tout perdu, je trouvai Dieu* », il ne me parut pas qu'à trente-huit ans Jammes eût vraiment connu la douleur, celle qui creuse et marque à tout jamais, mais il avait été tenaillé par l'angoisse spirituelle, en proie aux luttes du renoncement, ce renoncement prêché par une voix impérieuse dont il n'eût pas songé à discuter l'autorité. Claudel, vainqueur, ramenait l'égaré au bercail. A l'aube ,dans une proche abbaye, Jammes avait reçu la communion des mains du R. P. Michel; à travers le baiser maternel, il avait entendu ce cri : « J'ai retrouvé mon fils! » Pour voir ce jour, la sainte femme avait tant prié!

Après un long dialogue sur l'absolu, en me montrant, au creux de sa paume, son chapelet comme une poignée de bon grain, il disait : « L'absolu, le voilà. » Ce grand pas franchi, quelle horreur du passé, du péché. Toute sa force il l'employait à achever le vieil homme pour ne laisser subsister que le frère des lys, le nouveau, si fier de servir le Christ.

C'était très beau et méritoire, car ce super-vivant, attaché par chaque fibre aux délices matérielles, dont la sensualité, de toute évidence, soutenait l'art, avait eu affaire à cette forte partie qui

s'appelle le démon. Du drame de conscience, il sortait moulu, mais heureux, et m'exposait avec ardeur le pieux délire dans lequel il planait à ce moment. Si Mme Jammes ne m'avait pas offert l'hospitalité sous son toit, c'est, m'a-t-il révélé, que durant cette période de son existence, il n'y voulait pas voir une femme.

Comme il me demandait si j'avais apporté quelque manuscrit, je lui remis celui du *Livre pour Toi,* presque achevé. Il se réserva huit jours avant d'émettre un avis. Le soir du huitième, devant le grand feu de bois qui réjouissait nos veillées, il se prononça : « Ceci n'a jamais été fait et c'est un mérite, mais j'estime que ces pages doivent aller au feu. » Comme il tendait le bras au-dessus de la flamme, je dis tranquillement : « Jammes, croyez-vous que je me permettrais de toucher à une syllabe de votre œuvre et avez-vous brûlé tout ce que vous reniez? » Sans un mot, il posa le cahier sur une table, et on n'en parla plus. Après une lecture de ce livre, je venais de quitter Mistral sur des paroles qui m'ont soutenue tout au long de ma carrière et j'étais surprise de ce geste à la Torquemada que seul le fanatisme du récent converti pouvait justifier.

§

Ce qui demeura, dans la grande presse, un « fait divers » rédigé en trois lignes, inspire à Cœlio de **l'Europe nouvelle** (24 décembre) un noble et nécessaire article intitulé : « La mort tragique de A.-F. Formiggini. — Un homme qui a consacré toute sa vie à l'italianité se suicide pour protester contre l'oppression de l'esprit.»

On s'en souvient : le 1er décembre dernier, Formiggini, « la figure la plus représentative de l'édition en Italie », s'est jeté au sol, du haut de la Tour de la Ghirlandina, à Modène. Il a fait cela, juif, à soixante ans, pour tenter un réveil de l'esprit de justice, d'humanité et de liberté, dans sa patrie.

Cœlio écrit :

Une heure avant de marcher à la mort, à un ami qui lui téléphonait, sollicitant un rendez-vous, Formiggini répondait : « Ce matin, je ne peux pas, car je dois me rendre chez quelqu'un de très haut, mais de très haut placé. »

Dans une poche de son veston, on a trouvé 30.000 lire destinées aux pauvres de la ville.

La police s'est emparée de la veuve et l'a empêchée de voir même ses plus proches. Le gouvernement a cherché à étouffer par tous les moyens la nouvelle. Le Parti fasciste a expulsé deux adhérents qui pleuraient le disparu.

Ses nombreux amis ont reçu un faire-part que Formiggini avait préparé lui-même et qui a été mis à la poste après sa mort, dans des enveloppes écrites de sa propre main.

Le faire-part est ainsi conçu : « A. F. Formiggini, maître éditeur, quitte cette terre, laissant l'impérissable souvenir d'un esprit libre, profondément italien, entièrement consacré à la culture nationale. »

Qu'un homme au caractère ainsi trempé de vrai Romain — de Romain des siècles de vraie grandeur — a dû souffrir de voir les mauvais entraîneurs de l'Italie en faire l'alliée vassale du « Reich Grand-Allemand », une imitatrice servile des pires barbaries commises par le nazisme!

La première escouade fasciste de 1919, — rappelle Cœlio — les « Sansepolcristi », qui représentent aujourd'hui une sorte d'aristocratie du fascisme, se composait de 150 hommes, dont 18 juifs. L'organisateur financier de la marche sur Rome était un juif : Jarach. Celui qui a préparé, grâce à sa connaissance approfondie des choses d'Afrique, l'entreprise éthiopienne et qui a péri dans l'avion de Razza, écrasé au sol dans les sables du Sahara, était un juif : le baron Franchetti. La bienveillance égyptienne et l'aide des banquiers d'Alexandrie furent assurées au gouvernement fasciste, pendant la campagne d'Ethiopie et les « sanctions », par un juif : Prato. L'officier à qui le gouvernement fasciste confia la tâche périlleuse de diriger la base des Iles Baléares est un juif : l'amiral Moreno.

On pourrait continuer l'énumération [...]

Ceux qui ont été à Venise ont vu, sur la petite place, contre le mur de l'église Saint-Marc, un monument funéraire : c'est celui de Daniele Manin, qui fut le plus grand « Italien » que Venise ait conçu. Venise a voulu lui rendre l'honneur suprême d'être, à sa mort, reçu à Saint-Marc. Daniele Manin étant israélite, ne pouvait pas être enseveli à l'intérieur : on l'a mis à l'extérieur, à l'abri quand même des murs sacrés.

Il y a en Italie, ces jours-ci, un misérable écrivain qui s'efforce de prouver, moyennant finances, dans un livre qui va paraître, que Daniele Manin n'a été un grand patriote, aux yeux de ses contemporains et à ceux de l'histoire, que par intérêt personnel...

A propos du prétendu racisme — cette hypocrite tentative de justifier par une ethnologie sophistiquée la spoliation, le vol, le meurtre organisés par un gouvernement d'aventuriers — M. André Suarès constate dans sa « chronique de Caërdal »

toujours passionnée de justice et de beauté, que vient de reprendre (1er janvier) **La Nouvelle Revue française :**

J'ai toujours pensé que peu importent les prétendus Israélites, quels qu'ils soient, en bien ou en mal. Mais certes l'Occidental retrempé dans le sang israélite, ou l'Israélite rénové dans le sang de l'Occident, voilà une ressource incomparable pour l'homme. Ici, l'esprit ne se sépare plus du cœur. La grandeur de la charité s'impose à la puissance intellectuelle. Le divorce de l'Evangile et d'Archimède cesse d'être éternel, comme l'entend Pascal. Rembrandt et Bach, tout plongés dans la Bible, sont l'antidote de l'infâme Hitler, d'Odin et de ses gorilles. Il n'y a rien au-dessus de l'humain : pas même Dieu : il s'est fait homme. Il n'est rien au-dessous de l'inhumain : pas même la bête immonde : elle ne sait point.

. . . .

...Qui peut se soustraire au cri du genre humain? à la plainte de l'homme outragé dans son honneur et sa conscience, pillé, volé, tué dans les rues, par le plus lâche et le plus bestial des ennemis, que l'Etat tout entier arme à mille contre un pour le vol, le meurtre et l'incendie? Or, ces violences ne sont encore rien au prix du propos délibéré d'avilir toute une espèce d'hommes, et qu'on outrage encore dans son sang après qu'on l'a versé. Ce crime, le plus bas et le plus vil qu'on ait jamais pu reprocher à un Etat, est la loi de deux empires ignobles, fondés sur la violence des uns, la lâcheté des autres et l'infamie de tous. Le maître du plus puissant est une sorte de fou, un dément abject qui jamais ne fut chrétien, le gorille d'Odin en qui la méchanceté d'Assur revit aujourd'hui; le second est le chacal à la curée, qui vient manger les restes, si on lui en laisse, et fienter sur les victimes, après s'être repu des bas morceaux.

...J'ai beau être de Provence, de Bretagne, d'Irlande même : ils n'auraient qu'à déterrer sous mon nom une aïeule d'origine israélite : ces pauvres os en poussière seraient assez pour que les héros de la race supérieure les fissent voler en l'air, et les dispersent dans l'ordure de leurs rires. Non, c'est un Français, un Anglais, un catholique, ou du moins pouvant passer pour l'être, à trois ou quatre siècles près, qu'il faudrait ici, un témoin de l'âme humaine digne de la venger sur les fils de la Bête. Un seul homme en aurait eu le courage, je pense, puisque personne enfin ne l'a. Un seul n'y eût pas failli. Péguy eût parlé, j'espère, il eût poussé son cri. Il n'est pas là, et il n'y a personne.

C'est dans le même esprit généreux, humain, qui porte si haut son œuvre de poète et d'essayiste sans peur et sans re-

proche, que M. André Suarès refuse son adhésion au projet de rouvrir devant les tribunaux le dossier des *Fleurs du Mal* :

Trois quarts de siècle après sa condamnation, ils sont une foule qui veut qu'on revise le procès; ils brûlent de faire casser l'arrêt : il faut qu'on réhabilite Baudelaire, qu'on lui donne le ruban rouge. Niaiseries.

Je trouve fort bon que Baudelaire ait été proscrit par tous les auteurs à la mode et toutes les canailles de son temps. Voilà pour consoler ceux qui le sont encore et qui le seront toujours. Et tout est bien ainsi. *All's well* qui ne finit point. Vous ne voudriez pas que les pharisiens fissent grâce à un grand poète?

C'est quand il était vivant qu'il fallait ne pas le poursuivre, le bannir et l'insulter. Ni lui préférer impudemment tous les prix Nobel de l'époque.

On n'est jamais sûr d'être Baudelaire. Mais on l'est bien trop que les mauvais critiques du temps sont de méchants critiques. Le cœur en est toujours plus bas que l'esprit.

Vaille que vaille, la moyenne intelligence court les rues intellectuelles de Paris. Mais quelle tactique de l'injure et du silence, quelle politique savante du parti et du clan, quel abîme de vilenie entre ce qui se dit et ce qui s'écrit, ce qui s'écrit et ce qui se pense. Et souvent celui qui vous a écrit à domicile avec admiration et respect, vous insulte en paroles et vous maltraite en ses écrits.

Il en est à qui cette guerre est faite même après leur mort : Rousseau est le cas le plus mémorable.

Parmi les chevaliers de Baudelaire aujourd'hui, en est-il trois seulement, académiciens ou non, qui ne l'eussent pas condamné il y a cent ans? Avec quelle vertueuse indignation ils l'eussent traîné sur les claies de leur morale! Je connais cette engeance de la fausse morale et du succès. Et quand le cynique est à la mode, ils crient haro sur Pascal et les *Pensées*. Le poète officiel fait toujours fi de Pascal : opposition des natures.

Mémento. — *Revue du Tarn* (15 décembre) : « La Culture » par M. Emile Henriot. — M. P. Viguié : « Sur la tombe de F. Jammes ». — De M. Touny-Lérys : « Elégie dernière à Marc Lafargue ». — « Une visite à Alabi en 1820 », de P. de Vaudreuil.

Le Cocktail littéraire (janvier) : « Le Mystère du Théâtre » par M. F. Mauriac. — « Réflexions sur le roman » par M. Edouard Charton, qui en annonce la mort, sans mettre en cause la T. S. F. meurtrière de l'imprimé. — « Chantage au taureau » par M. G. Villeneuve.

Le Goëland (1er janvier) : « Poèmes au prix de Poésie 1938 » et

« Anthologie » de ce prix, qui assemblent des œuvres de Mmes Jeanne Sandelion, Chantal Pierre d'Angle, Gallienne, Alberte Caupenne, Henriette Sauret et de MM. J. R. Tnomé, Alain Borne, Pierre Louit, G. de Retz, Marcel Millet, A. Forneron, Louis Jarty, P. A. Robic, Robert Delahaye, Marcel Bealu, Max Renvoyer, Jules Tordjman et Alain Messiaen. — « L'âme bretonne » par M. J. M. de Saint-Ideuc.

Les Amitiés (octob.-décemb.) : « Dans le jardin de Georges Duhamel » par M. Jean Tenant. — « L'homme », poème de M. Georges Faure. — « Dans les méandres du Lot » par M. Luc Pradeaux.

Volontés (décembre) : M. Eugène Jolas, dans « Le langage de la nuit », se recommande de Pierre Loti pour créer des néologismes : Terreurhurler; éva-(vi)sions; subobjets; bâtardisations existentielles; hypnologue; vertigral, — et il écrit : la voix me « calmapelle »; les gendarmes se fracasmatraquent un chemin ». — De M. Armand Robin : « Prière », poème.

Les Amis du Vieux Toulon (juillet-décembre) : De M. Ch. Fayal : « Sieyès ». — M. S. Bonnome : « Les noms patronymiques de Provence ».

Revue des Deux Mondes (1er janvier) : « Le général Degoutte » par M. le général Weygand. — M. Guy de Pourtalès commence : « Berlioz et l'Europe romantique ». — « Poésies » de M. Jean Renouard.

Pavés de Paris (30 décembre) : « Une France au travail » par M. Emmanuel Berl.

Etudes (20 décembre) : « Ascèse et Mystique steineriennes » par M. J. de Tonquédec. — « La Bible et l'Histoire d'Israël » par M. R. Pautrel. — « Cécile parmi nous », étude de M. J. Huby sur le roman de M. Georges Duhamel.

Esprit (1er janvier) : MM. X. de Lignac et P. Prévost : « Le patronat doit-il disparaître? ». — *** : « Pogroms 1938 » (notes d'Allemagne).

L'Age Nouveau (décembre) : « Fatalité d'une évolution du roman moderne par M. Marcello-Fabri. — « Initiation à l'Afrique », poème de M. Jean Pomier. — « Roland Garros ira-t-il au Panthéon? » par M. Ajalbert. — « La masse et l'élite » par M. Henri Mazel.

Les Volontaires (janvier) : « On reprend espoir », de M. J. Benda. — « Triomphe de la facilité » par M. Ph. Lamour. — Poèmes de MM. Bert Brecht et Benjamin Fontane. — « Kuan de guerre en Chine » par M. Roland Malraux.

Cahiers du Sud (décembre) : « Au bagne » par Franz Kafka. — « Morale et Poésie » par M. L. G. Gros.

Crapouillot (janvier) : numéro spécial sur ce sujet : « Septembre 38 ». Aujourd'hui, déjà, tant de faits de ce mois-là semblent irréels,

tant ils passent la scélératesse et la sottise des hommes, qu'on doute que, dès l'an prochain, l'historien honnête le plus avisé voie goutte dans l'abîme de barbarie et de démence où tombe l'humanité.

Les Cahiers de la Jeunesse (15 décembre) : Au début d'un magistral portrait littéraire de « Dostoïewsky », l'auteur, M. Paul Nizan cite sur le grand Russe cette opinion de Maurice Barrès retrouvée dans « La revue illustrée » du 1er février 1886 — et qu'on ne lira pas sans surprise :

C'est une manière d'épileptique, narrant d'une verve grossière des histoires de sang et de folie dont la meilleure excuse est qu'elles sont vraiment ses inventions. Il est toujours loisible au théoricien de trouver une œuvre belle pour ce qu'il lui prête de profondeur. Michel-Ange voyait des merveilles aux lézardes des vieux murs. Le lecteur pourvu d'un génie moins impétueux logera Dostoïewsky dans les communs de sa mémoire, estimant cet homme un paysan qui raconte aux paysans les drames de la ville. Il ne faut guère s'étonner des faux goûts de cette génération, agenouillée dès son bas âge dans l'admiration d'Edgar Poe, le plus vide et le moins ingénieux des feuilletonistes... Si le gros public, peu soucieux d'entamer l'impératif catégorique, s'amuse plus simplement dans les imaginations de Dostoïewsky, si ces horreurs, quoique russes, le passionnent à peu près autant que son *Petit Journal*, au moins est-il flatté d'apprendre qu'il goûte là, en plus de la volupté, un plaisir d'art...

Et tout un lot de réponses de jeunes correspondants de tous les milieux sociaux à cette question : « Jeunes, qu'attendez-vous de 1939 ? » Ils sont unanimes à souhaiter que « ça » change.

Yggdrasill (25 décembre) : « La poésie italienne d'aujourd'hui », œuvres des poètes Saba, Montale, Quasimodo, Valeri, traduites par Mme Juliette Bertrand, MM. Raymond Schwab et Léone Traverso. — « Chanson » par M. Melot du Dy. — « Justice d'abord », un bel article de M. Guy Lavaud sur *Les Chants pour une enfant d'aujourd'hui* de Mathias, tenus par nous ici pour une œuvre de très haute valeur et peu ou mal remarqués en général par la critique. L'auteur de ces beaux poèmes est M. Raymond Schwab. — Vers de MM. P. Souffron, G. Audisio, P. Menanteau. — « D'un climat perdu » par M. Alexandre Toursky.

P. S. — M. Paul Guiton, collaborateur du *Mercure* et notre honoré confrère du *Petit Dauphinois*, m'écrit que les vers de Toulet cités dans ma rubrique du 1er janvier dernier, et donnés pour inédits par la revue *Afrique*, ont été publiés dans les *Vers inédits* (édition du *Divan* 1936). Dont acte.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES HEBDOMADAIRES

Candide : Frava, liseuse d'avenir. — Les dangers du spiritisme. — *Gringoire* : La première tête de Deibler. — Mémento.

Dans **Candide** (4 janvier) M. Saint-Florent donne de bien curieux souvenirs sur une jeune fille que la grande Séverine

dirigea sur une voie au moins inattendue. Elle lui conseilla de tenir boutique de prédictions, conseil suivi par la petite bourgeoise qui allait voir venir à elle toutes les célébrités de la capitale. Détachons ces lignes tenues longtemps secrètes :

En quelques années, elle conquit son public : on la rencontrait chez Lucien Guitry, chez Adrien Hébrard, chez la comtesse Anna de Noailles, chez Anatole France. Souvent même ses amis ne lui demandaient rien d'autre que l'agrément de sa présence. Mais, plus souvent encore, ils lui soumettaient une lettre de femme et l'interrogeaient :

— Qu'en pensez-vous?

Selon sa sentence, que de mariages — ou de rapprochements — réalisés ou écartés!

Ce ne fut pas dans une main, mais sur une lettre, que Fraya devait émettre une de ses plus troublantes prédictions, dont l'histoire a été tenue secrète du vivant des personnages, mais qui peut bien être révélée aujourd'hui qu'Anna de Noailles « s'est évaporée comme un flacon débouché », selon ce qu'avait annoncé une autre voyante célèbre, la grosse Mme Briffaut.

L'auteur du *Visage émerveillé* était toujours en commerce avec le merveilleux. Elle consultait sans cesse Mme Fraya, qui vivait dans son intimité. Un jour, au début de la guerre, elle lui soumet une écriture masculine :

— Le malheureux! Le malheureux! répétait la prophétesse. Il est condamné à mourir d'une blessure au genou.

La comtesse éclata en sanglots. Le malheureux, c'était Henri Gans, celui pour qui fut écrit le noble et profond *Livre d'Amour*. Henri Gans était un des jeunes hommes « à la mode » de l'avant-guerre. Très riche, fils du banquier allemand qui introduisit les valeurs germaniques sur le marché de Paris, connu dans tous les salons, il était naturalisé français. Il partit donc à la mobilisation, mais comme interprète d'état-major. Malgré ce poste relativement protégé, Mme de Noailles était remplie de craintes pour sa vie. Et la prédiction de Fraya venait confirmer atrocement ses angoisses.

Pourtant la guerre passa, la paix revint et Henri Gans aussi, sans une écorchure. L'oracle avait menti. Le banquier reprit le cours de sa vie brillante. Il était alors installé boulevard Saint-Germain, dans le bel appartement qu'avait occupé jadis M. Léon Bailby. Gans était un personnage singulier, assez dur et distant, un esprit philosophe, un collectionneur d'idées. Son intelligence sèche et brillante jouissait d'un prestige particulier aux yeux de Mme de Noailles.

Un jour d'automne, Henri Gans fut invité à la chasse dans les tirés du banquier Benard. Au cours de la battue, un Nemrod un peu myope visa mal un lapin : son plomb alla se loger dans le genou de Gans — et si profondément que l'artère fut coupée. Tous les soins restèrent inutiles : avec le sang, la vie s'en alla. La victime avait-elle eu connaissance de la prédiction de Fraya? Peut-être, car, se sentant perdu, le moribond fit venir auprès de lui une dame — une ancienne actrice bien jolie — qui lui avait inspiré un grand sentiment. Mais ce n'était pas l'auteur du *Livre d'Amour*, à qui des gens perfides firent connaître cette suprême préférence.

Alors, elle s'évapora lentement « comme un flacon débouché... »

§

Toujours dans *Candide, Les dangers du spiritisme.* Attention aux tables tournantes, par le Dr Philippe Encausse. Parmi les nombreux exemples choisis par le Dr Encausse, la place étant limitée, citons au moins les lignes suivantes :

Chaque année, le spiritisme s'enrichit de milliers d'adeptes. (Rien que pour la France on évalue leur nombre à plus de six cent mille!) Comment voulez-vous que parmi tous ces enthousiastes il ne s'en trouve pas un certain nombre dont l'équilibre psychique, déjà mal en point antérieurement, ne se ressente fortement de ces expérimentations?

Le spiritisme prédispose, et cela est grave, à un certain automatisme mental, à une dissociation des centres psychiques, ainsi qu'il arrive de le constater à plus ou moins brève échéance chez un certain nombre de médiums. Il développe parfois une excitation maladive et *contagieuse* dont un cerveau faible peut avoir à pâtir sévèrement. Enfin, il s'accompagne trop souvent d'une excessive crédulité. Cette crédulité habituelle à *certains* spirites est d'autant plus déplorable que, venant à l'encontre d'une saine réflexion, d'un jugement pondéré, d'un esprit équilibré, elle facilite les conceptions les plus étranges, les déductions les plus extravagantes; elle est contraire à une expérimentation irréprochable, n'en déplaise aux légions de spirites se réclamant de la science! *Elle est parfois à l'origine de certaines interprétations fausses puis délirantes...*

. . . .

L'éclosion du délire spirite — car il existe un délire spirite — peut se faire plus ou moins rapidement. De même que le délire mystique, dont il n'est qu'une modalité, le délire spirite est constitué par les éléments les plus disparates; mais, comme l'a démontré le Pr Lévy-Valensi, l'on peut mettre plus particulièrement en relief

les hallucinations, l'érotisme, les réactions défensives, la contagion. Le délire spirite est, en général, un délire hallucinatoire : hallucinations *olfactives, gustatives, motrices,* de la *sensibilité générale; auditives* (le sujet perçoit des coups frappés dans les objets; entend des voix qu'ils attribuent aux bons ou aux mauvais esprits); hallucinations *visuelles* (visions mystiques, visions de monstres, de diables, d'esprits, de traînées lumineuses, de scènes, d'images diverses, etc. Voici par exemple, comment une malade décrit — dans une plaquette éditée par ses soins — certains esprits « nationaux » aperçus par elle : « L'esprit est un petit diptère; il est haut sur pattes, mince, le corps très plat, il a une petite trompe; mais nous avons différentes races d'esprits. L'esprit français a huit pattes, un dard à gauche, une trompe et de grosses griffes au bout de chaque patte. L'esprit allemand à huit pattes, il est très gras, il a de grosses pattes et, à droite, une patte moignon armée de deux fortes griffes, ainsi que de grosses griffes au bout de chaque patte. L'esprit autrichien a huit pattes avec griffes et à droite une patte couteau qui coupe terriblement, une patte coupante plus petite à gauche et une trompe. »

J'aurais encore bien d'autres détails à fournir, bien d'autres remarques à faire, mais cela dépasserait le cadre du présent article. Ce que j'ai voulu plus particulièrement, c'est mettre en garde les imprudents. Je le répète : *il ne faut pas que n'importe qui fasse n'importe comment et n'importe quand de l'expérimentation spirite.* De telles recherches, de telles investigations ne sont pas à la portée du premier venu. Elles doivent être réservées aux seuls chercheurs vraiment qualifiés. En effet, elles demandent un esprit critique, une maîtrise de soi, un équilibre psychique des plus complets, ce qui, malheureusement, est loin d'être le cas de nombreux enthousiastes dont l'imprudence va de pair avec l'insuffisance.

Quant au spiritisme lui-même, il n'a pas que des défauts, il ne présente pas que des inconvénients. Il est incontestable qu'il a développé, développe et développera chez beaucoup de ses fidèles une qualité fort précieuse à notre époque de matérialisme, d'égoïsme et d'arrivisme : l'altruisme. Cela je me fais un devoir de l'écrire. On ne peut donc que regretter encore davantage que la rose soit entourée de si nombreuses épines...

§

Gringoire publie dans son numéro du 29 décembre un article qui ne pouvait être écrit par n'importe qui, car on risquait de tomber si vite dans l'horrible ou le mélodramatique! Sous la plume de M. Treich, cela prend plutôt — et heureuse-

ment — tournure de compte-rendu judiciaire (et littéraire) :

M. Anatole Deibler faisait ses débuts à Paris voici quarante ans dans quatre semaines. Les têtes tombaient plus rapidement à cette époque que de nos jours où il n'est pas rare de voir un condamné à mort attendre sa grâce ou le refus d'icelle plus de six mois. Albert Peugnez, un mauvais garçon de vingt-deux ans, que décapitait ce 1[er] février 1899 M. de Paris, avait été condamné à la peine capitale le 14 décembre 1898 pour un double crime commis six mois auparavant sur la personne d'une jeune femme de Saint-Maurice, route de Charenton, et de son fils âgé de sept ans...

C'était un sinistre personnage que Peugnez. Il n'appartenait pas à une famille bien recommandable et dans les feuillets nombreux qu'il couvrit en cellule d'une écriture où les graphologues auraient découvert bien des tares, il ne se fait pas faute de rejeter la responsabilité de ses forfaits sur les exemples qu'il a eus, tout jeune, sous les yeux. Son père et sa mère s'alcoolisaient à qui mieux mieux, et désertaient à tout instant leur foyer très peu conjugal pour courir, qui la gueuse, qui les rôdeurs de barrière et les mariniers. L'homme surtout était une véritable brute qui, prise de vin, n'avait plus aucun sentiment humain. Peugnez déclarera à l'instruction avoir maintes fois vu traîner sa mère, toute nue, par les cheveux, et jetée dehors à coups de fouet ou de balai. On comprend que, négligé de telle sorte par des parents aussi suspects, le jeune Albert ait témoigné dès l'école primaire des plus fâcheux instincts : menteur, voleur, vicieux, paresseux, etc... Il était en outre sujet à des accès de violence au cours desquels, visiblement, il n'était plus maître de lui : un jour, pendant une récréation, il se précipita sur un de ses petits camarades qui l'avait accusé de lui avoir volé un crayon bleu et il l'aurait étranglé si les surveillants n'étaient intervenus. Il déclarera spontanément, arrêté, que dans sa quinzième année, il ne rêvait que de devenir un « grand brigand », comme, ajoutait-il bizarrement, Abd-el-Kader. Il lut en livraisons populaires une histoire de l'assassinat du courrier de Lyon, et la termina dans un tel état d'exaltation qu'il partit aussitôt à pied pour la forêt de Sénart afin d'aller se rendre compte des lieux où s'était passée cette tragique agression. Le crime l'attirait. Il réussit cependant jusqu'au 4 juin 1898 à ne pas avoir maille à partir avec la justice. Mais pour son coup d'essai, il allait se signaler!

Ce jour-là, il avait été embauché par un ménage de braves ouvriers, les Bertrand, pour venir cirer leur petit appartement et faire quelques réparations de menue menuiserie. Il arrive dans la matinée, porteur d'un marteau avec lequel joue un instant le fils des Bertrand, Octave. Puis le mari part pour le travail... Le soir,

en rentrant chez lui, l'ouvrier trouve le cadavre de sa femme dans la cuisine. Elle a le crâne défoncé à coups de marteau, la gorge ouverte à coups de rasoir et, détail horrible, cinq côtes sectionnées. Dans l'autre pièce de l'appartement, gît, également assommé, égorgé, dépecé, le petit Octave, allongé sur son cheval mécanique. Le spectacle dépasse en horreur tout ce qu'on peut imaginer. Les murs sont souillés d'éclats de sang et même de lambeaux de chair. Quel est l'assassin? Aucun doute : Peugnez.

Descente de police dans la chambre d'hôtel du bandit, à Alfortville : un rasoir sanglant, le marteau dont nous avons parlé également sanglant sont retrouvés. Et Peugnez lui-même est arrêté trois jours plus tard à Charenton où il erre depuis son crime. Il ne fait aucune difficulté pour avouer :

— J'ai voulu me faire la main, déclare-t-il froidement.

Aucun remords, aucun regret, sinon de s'être laissé prendre :

— Je me suis laissé prendre à la *Poule Noire*.

Qu'est-ce que la *Poule Noire?* Un recueil de magie populaire que lisait le chenapan depuis quelques mois. Il y est notamment indiqué qu'aucun assassin n'est pris par la police, qui a eu soin de tremper ses mains dans le sein ouvert de sa victime; et l'on a ainsi l'explication des côtes ouvertes. Peugnez a voulu prendre entre ses mains le cœur de madame et d'Octave Bertrand, croyant s'assurer ainsi l'impunité :

— Des blagues! crachotera-t-il dédaigneusement, une fois emprisonné.

Il répétera le mot lorsqu'il racontera qu'il a frappé l'enfant alors qu'il était en train de recopier une prière sur son cahier de catéchisme. Quelle prière? Le *Pater,* aux mots magnifiques : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés... »

— Des blagues! redira Peugnez.

1er février 1899. Réveil. Le condamné crâne, plaisante sans arrêt, grossièrement. Lorsqu'il aperçoit la guillotine, il pâlit malgré tout, marque un temps d'arrêt, la bouche sèche, cherche, semble-t-il, une formule définitive qu'il ne trouve pas, se décide enfin en criant : « Et puis m..., m..., m... », mais déjà il est saisi, basculé, guillotiné.

MÉMENTO. — *Le canard enchaîné* (28 décembre) : Les grands fakirs internationaux nous disent ce que sera l'année 1939, par Roger Salardenne. — On vous la souhaite, par A. Breffort. — La rubrique *Théâtres,* signée Pierre Bénard, rend compte de spectacles actuels. Par exemple :

Au Théâtre de l'Etoile, *Golden Boy.* Un jeune homme est excellent

violoniste. Alors il se fait boxeur. Mais il ne pourra plus jouer du violon, car en boxant il s'est cassé le poignet. L'auteur, lui, nous casse les pieds.

(4 janvier) : M. Jean Zay réquisitionne les cinémas. Le « grand maître » est dignement étudié du point de vue autorité :

Les cinémas parisiens avaient décidé de se mettre en grève pour aujourd'hui mercredi, afin de protester contre on ne sait quelle taxe municipale...

D'accord avec ses collègues du Gouvernement, M. Jean Zay, ministre de l'Education nationale, a décidé d'employer vis-à-vis des exploitants de salles le système qui avait si bien réussi pour la grève générale :

Il a réquisitionné les cinémas.

Dès hier soir, des gardes mobiles occupaient les salles, ainsi que les cabines des opérateurs.

Les directeurs qui ne se rendront pas à l'ordre de réquisition seront impitoyablement mis à pied, comme de vulgaires instituteurs.

Candide (28 décembre) débute par la Revue politique et financière de Sennep. Trois pages de dessins amusants (peut-être pas pour « certains », mais quoi !) agrémentés de textes spirituels. — Les coupables : Dossier N° 8. Zay, Jean. L'extrait du casier judiciaire finit sur ces lignes :

Dernier exploit : M. Daladier ayant brisé la grève du 30 novembre, Jean Zay fait inscrire au tableau d'avancement les instituteurs qui ont obéi à M. Staline.

Je suis pour la Russie, conversation avec le Grand-duc Dimitri au sujet de l'Ukraine, signée Jean Fayard. — Congrès S. F. I. O., dessin d'Abel Faivre. Légende : Le parti d'abord, la Patrie après ! — Musset, poète français. Un quart d'heure avec M. John Charpentier, par André Rousseaux. — Le Théâtre : la Dame de chez Maxim. par Lucien Dubech. — La musique. Un anniversaire : Maurice Ravel, dont M. Emile Vuillermoz donne ce portrait aimable et attachant :

Ce petit Basque au visage aigu, aux lèvres minces et au regard toujours un peu inquiet et comme traqué, déroutait ses condisciples par un goût trop vif du paradoxe. Ses appréciations artistiques, formulées dans les raccourcis un peu sommaires, ne nous permettaient pas toujours de saisir sa véritable pensée. Il aimait étonner et surprendre. Il éprouvait un secret plaisir à « disperser le troupeau des moutons de Panurge dès qu'il le voyait se rassembler autour de lui ». Il possédait un goût féminin de la contradiction qui achevait de tenir les importuns à distance respectueuse. Et, lorsqu'il passait à proximité d'un piano, quelques accords rares dont il essayait l'effet sur nos oreilles à la fois charmées et stupéfaites, achevaient d'accumuler autour de ce jeune élève de composition de bien surprenants malentendus.

. . . .

C'est donc avec une curiosité mêlée d'inquiétude, mais toujours à base d'admiration profonde, que les premiers familiers de Maurice Ravel le virent marcher à la conquête de la gloire. Là encore, nous assistions au triomphe du paradoxe. Ravel était à la fois bohème et bourgeois, fantaisiste et méthodique, flottant et précis. Il se plongeait avec joie dans l'atmosphère libre et désordonnée du cénacle des « Apaches », dont on vous apprendra la législation et les mœurs, et, en même temps, il fréquentait avec volupté les salons mondains les plus céré-

monieux. Si le terme n'avait pas perdu une partie de son sens réel, on pourrait dire que Ravel fut le dernier représentant du dandysme intellectuel, social et vestimentaire.

L'importance qu'il attachait aux détails de son habillement est demeurée légendaire. Le choix d'un gilet, d'une cravate, d'un escarpin ou d'un chapeau avait pour lui un intérêt capital. Un soir, on le vit arriver dans les coulisses d'une salle de concerts avec un petit paquet qu'il remit discrètement à un de nos camarades qui allait monter au pupitre pour diriger une de ses œuvres. Il avait voulu rectifier un détail essentiel de la tenue de son ami. Dégageant de son papier de soie un faux col amoureusement choisi : « Avec le frac, lui dit-il sur un ton d'affectueux reproche, vous ne pouvez porter que le col *cocotte.* » Et je n'oublierai jamais l'air à la fois soucieux et exalté avec lequel il m'aborda au foyer des artistes, à la salle Erard, au moment d'entrer en scène : « Je joue ce soir une grosse partie; je lance la mode de la chaussette blanche avec le smoking. »

(4 janvier). Choses vues et entendues en Tunisie. Les Arabes préfèrent la France, par F. et G. de Richemont. — Six cents millions ont disparu... par Martin. Il s'agit, parbleu! on le comprend vite, — des histoires Natan. — A détacher deux notes assez en dehors de l'affaire judiciaire en cours pour intéresser les lecteurs de mes modestes papiers :

L'évêché était prudent! — On sait que Mgr Verdier devait aller, il y a quelques semaines, à Joinville, où il devait déjeuner aux studios qui furent ceux de Pathé-Natan.

De nombreuses personnalités assistaient à ce banquet donné, pour la construction d'une église, élevée en face des studios, à l'intention de Notre-Dame du Cinéma.

L'archevêché avait demandé aux organisateurs du déjeuner de lui communiquer la liste des invités et la renvoya avec prière de supprimer un nom, c'était celui de M. Bernard Natan.

Natan et l'Amérique. — Un jour, Bernard Natan voulut partir pour Hollywood. Malheureusement, ignorant l'anglais, il lui fallut offrir le voyage à... Henri Diamant-Berger qu'il amena avec lui.

Les magnats américains, renseignés par des amis parisiens, accueillirent le « tsar du cinéma français » avec une fraîcheur toute particulière.

Bernard Natan traita pourtant une importante affaire avec une firme d'appareils sonores et revint à Paris, où il convoqua la presse... pour rendre compte de son triomphal voyage.

La fatigue professionnelle, par le Dr Ch. Fiessinger.

Gringoire (29 décembre) : J'allais l'oublier, par Henri Béraud. Il s'agit d'une « rectification » parue dans le *Populaire* et que M. Léon Blum mettait, paraît-il, Henri Béraud au défi de publier. Il ne faut jamais mettre M. Henri Béraud au défi... car il publie... — Les démentis Blum-Delbos : la réponse des textes. — La critique des livres, de Léon Treich, où je relève ceci qui est fort bien vu, et où les éloges qu'on peut adresser à M. J. G. Prod'homme pour son *Napoléon* (édité au *Mercure de France*) sont pleinement mérités. M. Léon Treich vise juste :

Les plus belles pages de Napoléon, choisies parmi ses lettres, discours, proclamations, ordres, messages, etc... Quelle admirable lecture en cette fin d'année! M. Prod'homme qui a la responsabilité de ce choix a eu à

faire un formidable travail de lecture. Il a gardé, avec raison, quantité de lettres privées qui nous apprennent à mieux connaître l'homme sous le héros. Tel que se présente son florilège, il est la plus passionnante histoire napoléonienne que l'on puisse lire aujourd'hui. On se perd en des songes infinis dès la première lettre du recueil, en date du 5 avril 1781; une lettre adressée par « de Buonaparte cadet » à son père et dans laquelle le jeune officier se plaint des railleries de ses camarades, « d'insolents écoliers qui n'ont que leur fortune au-dessus de moi, car il n'en est pas un qui ne soit à cent piques au-dessous des sentiments qui m'animent ». Bonaparte est si blessé par ces insultes qu'il demande à son père, au cas où ce dernier ne pourrait pas « améliorer son sort », de le retirer de Brienne et de lui donner « un état mécanique ».

Verlaine, poète maudit, suite du récit inédit de Francis Carco. — Lumière du Nord : Scènes et enseignements de la vie scandinave, suite du reportage inédit de Louis-Charles Royer. Que ceux qui ne connaissent pas le Nord lisent ce qui suit, à la gloire méritée de la femme scandinave :

Nous sommes au centre d'Helsinki. Nous croisons des jeunes filles en salopette maculée de plâtre et de minium.

— Tiens, fais-je, les femmes sont maçons et peintres en bâtiment, chez vous?

— Mais parfaitement. Les Finnoises sont aussi solides, aussi travailleuses que les Finnois...

— Que voulez-vous! La lutte pour la vie... Il n'y a pas qu'à la guerre qu'il faut se battre.

— C'est vrai que je suis au pays des femmes soldats.

— Ah! On vous a parlé des « Lotta Svaerd »? Elles ne sont pas tout à fait des soldats. Je vous enverrai chez leur colonelle. Mais, en attendant, regardez ces Finnoises qui travaillent comme des manœuvres. Ne sont-elles pas charmantes?

— Et gaies.

C'est vrai que, toutes ces maçonnes, ces « peintresses » ont un air sportif et heureux de vivre. Leur dur métier ne les abrutit pas le moins du monde. Elles traversent la rue en riant. Elles portent leur salopette comme un pyjama. Je me croirais sur une plage.

— Mais, poursuit mon compagnon, les femmes ne sont pas confinées dans les travaux manuels.

— Je sais, il y a des députées.

— Non seulement des députées, mais des fonctionnaires. Nos lycées, pépinières des administrations, sont plus fournis en filles qu'en garçons.

« Je ne vous parle pas des professeurs, des employées des postes, des receveuses d'autobus...

— Nous en avons chez nous.

— Mais, ici, toutes les employées des tramways sont des femmes; toutes les caissières aussi. Dans les banques, vous ne trouverez pas un seul caissier. Nous avons des femmes chefs de gare, et même — si je puis dire — « hommes d'équipe ».

En jetant un coup d'œil à une Finnoise en salopette, purpurine et fraîche comme une pomme d'api, tout ébouriffée sous sa casquette, je pense que, si tous les « hommes d'équipe » sont aussi mignons, je suis capable de rater mon train.

(5 janvier) : Zut, Zay! par Henri Béraud, dont voici la première phrase :

Il faut reconnaître un mérite au nommé Jean Zay, c'est qu'il ne cache pas son drapeau.

Et quelques-unes des dernières, après le rappel de la grève ratée du 30 novembre.

Un mois passe. Aux bureaux de la rue de Grenelle, on établit les listes d'avancement :

— A moi, dit Zay, en assurant ses hublots.

On lui tend la liste et que fait-il? D'une main sûre, à la tête de la cime du sommet de la promotion, il inscrit *au choix,* en raison de leurs « excellents états de services », deux d'entre les très rares instituteurs qui firent grève le 30 novembre — et qui, par surcroît, s'étaient montrés les plus violemment belliqueux.

A la bonne heure! Voilà qui est franc. M. Jean Zay ne saurait mieux dire au chef du gouvernement ce qu'il pense de sa politique extérieure et de son effort de redressement.

Les lettres. Images d'Alain Fournier, par Robert Brasillach. A propos du livre de Mme Rivière. Douce et pénétrante critique, reposante même. La vérité, sans adresse voulue, sans tour de force :

Les querelles qui naissent aujourd'hui autour du roman unique d'Alain Fournier ne changeront rien à la vérité. Ce n'est pas *Le Grand Meaulnes* qui se transforme et qui se démode, ce sont les imitateurs qui nous ennuient. Sur ce point, nous n'avons jamais varié d'avis. *Le Grand Meaulnes,* lui, brille toujours dans son monde étincelant, comme brillent dans le leur *Robinson Crusoé,* ou *L'Ile au Trésor,* ou *Sylvie.* Il nous enseigne que l'aventure n'est pas au delà des mers, et que, sa solitude créatrice, l'enfant Robinson la connaissait déjà tout entière lorsqu'il « fréquentait la boutique d'un vannier ». L'aventure, nous pouvons la trouver au carrefour de deux routes du Berry, dans une école aux bancs usés, aux tableaux noirs blanchis de craie, dans une allée qui s'enfonce vers une demeure inconnue, ou sur le Cours-la-Reine, lorsqu'on est un pauvre étudiant sans le sou, en parlant à une jeune fille qu'on ne reverra plus, qui s'appellera éternellement Yvonne de Galais. Mais pour que cette aventure conserve ses charmes, il ne faut pas qu'elle se perde dans l'abstraction, dans la joliesse de commande, dans un chant vague et gentil. Il faut qu'elle garde le contact avec la réalité, avec la terre, et le village ou le faubourg, le petit peuple charmant et pur. C'est ce que n'a jamais ignoré Alain Fournier.

Je suis partout (30 décembre) : Les classes moyennes. Une grande enquête de *Je suis partout :* V. le Magistrat. — Lettre à une provinciale : Pour le réveil de la conscience professionnelle chez les pornographes, par Robert Brasillach. — Une page consacrée au Canada : Les canadiens français devant la concurrence anglo-saxonne (Henri Perrault). Les Canadiens et le service militaire obligatoire (Dostaler O'Leary). Noëls Canadiens Français (Gabrielle Roy). — La France au Canada (Jules le Beau). — La critique : La Vie quotidienne du temps de la Révolution, par André Bellessort.

(6 janvier) : Le mystère diplomatique de Cheik-Saïd (Jean Paillard). C'est en effet, tout à fait extraordinaire qu'on ne puisse découvrir que maintenant une base possédée par la France, *en face de la côte française des Somalis,* à l'endroit le plus resserré de la mer Rouge, *avant Aden.* On en reste stupide et on est en droit de se demander si la « Cavalerie de Saint-Georges » n'a pas chargé sur une majorité rigidement républicaine, donc « pacifiste », pour ar-

rêter toute velléité « d'organisation » qui aurait pu porter « ombrage » à notre très excellente et très altruiste amie l'Angleterre. En vérité, que voir d'autre?

Marianne (28 décembre : Décadence de la Pitié, par Maurice Magre. — Si chaque contribuable payait ce qu'il doit, par M. Mario Roustan. Il est certain qu'on a l'impression, ici ou là, de certains oublis... — Puisqu'il le faut, par J. H. Rosny aîné, toujours jeune. — Une grande enquête de « Marianne ». Georges Duhamel et le rôle de l'écrivain, par Maurice Romain.

(4 janvier) : Le loup, la chatte et la perdrix, par Tristan Derème. — Le travail et son contraire, par Léon-Paul Fargue. — Influence de Maxime Gorki, par Alexeï Remizov. — La statue de Racine, par René Jouglet.

Les Nouvelles Littéraires (31 décembre) : 1938, année littéraire d'une vigueur réconfortante, par Edmond Jaloux. — Peut-on prendre demain à l'Eternel? par Francis Ambrière. — L'Etat civil du langage, par André Thérive. Dire que c'est comique, comique... mettons : utile, et passons.

(7 janvier) : Don Quichotte reviendra toujours, par Paul Hazard, professeur au Collège de France. — Une excellente étude, savante et non difficile à lire de M. Paul Guinard, ancien Directeur de l'Institut français de Madrid : Valeurs permanentes de la peinture espagnole. — L'architecture au moyen âge par Elie Lambert, Directeur de la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie de l'Université de Paris. — Des souvenirs de Colette, à propos de Maurice Ravel. Quels délicieux portraits, quels « paysages » parisiens, il y a là. Ainsi, nous voilà à un des mercredis de Madame de Saint-Marceaux :

La princesse Edmond de Polignac ne paraissait qu'en robe montante. Le caractère d'indestructibilité qui accorde son regard d'un bleu définitif à son menton de conquérant, je l'admirais, intimidée d'un peu loin. Son mari ne se séparait pas d'un châle de vigogne, beige clair, qui tantôt drapait ses épaules frileuses, tantôt réchauffait ses genoux. Il était charmant, d'esprit jeune, et ressemblait à un grand oiseau ironique. Pour écouter Fauré au piano, ou Bagès qui chantait du Schumann, ou les brèves mélodies de Pierre de Bréville, ou Edouard Risler, le prince de Polignac s'installait au profond d'un des canapés, et crayonnait. Comment s'est égarée la jolie petite charge, si flatteuse, qu'il fit d'après moi? Je la regrette.

De grosses lampes abritées, des tables accessibles, bien jonchées de revues, de journaux et de cigarettes, la chaleur en hiver, les boissons fraîches et les petits fours dans la salle à manger voisine... Nul ne trouvait mauvais que M. de Saint-Marceaux s'absorbât dans une lecture, que les fils de la maison se retirassent à l'étage supérieur, que les peintres Clairin, Billotte se retranchassent dans une querelle de peintres, que Gabriel Fauré préférât à la musique le plaisir de dessiner en trois traits de plume le portrait de Kœchlin long et barbu, ou celui d'Henri Février, père de Jacques. Parfois la phalange de musiciens se jetait sur de vieux cahiers de musique, jouait, chantait avec âme maint Loïsa Puget, pillait un répertoire de 1840 hanté de fous sur la lande, de fiancées bretonnes

accoudées aux môles, de jeunes filles que la valse enivre... Une fine chienne bassette, Waldine, écoutait. Une ouistitite délicieuse venait manger des miettes de gâteau, un peu de banane, s'essuyait les doigts à un mouchoir avec délicatesse, attachait aux nôtres ses yeux d'or, actifs et illisibles... De telles licences, discrètes, quasi familiales, nous plaisaient fort. Pourtant nous nous sentions gouvernés par une hôtesse d'esprit et de parler prompts, intolérante au fond, le nez en bec, l'œil agile, qui bataillait pour la musique et s'en grisait.

Là, je vis entrer un soir la partition de *Pelléas et Mélisande*. Elle arriva dans les bras de Messager, et serrée sur son cœur, comme s'il l'avait volée. Il commença de la lire au piano, de la chanter passionnément, d'une voix en zinc rouillé. Il s'arrêtait, reprenait : « Et ça!... Et ça!... » et pour chanter le rôle de Mélisande il fermait presque les yeux...

Le Temps Présent (30 décembre) : Réponse à Machiavel, par André Sidobre. — L'offensive de Noël, billet de François Mauriac. — La Fin d'une aventure, nouvelle inédite de Louis-Thomas Jurdant. M. Jurdant est un poète méritant dont je crois savoir qu'un livre sortira bientôt aux éditions du *Mercure de France*. — Jeunesse allemande 1938, par Ernest Kiesewetter, fort maladroite attaque, sous forme d'étude, qui laisse l'impression que « quelqu'un parle sans avoir vu ». Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas des choses à critiquer, mais la critique « en tas », de tout, à propos de la jeunesse, je veux dire : de la direction, des directeurs de la jeunesse, n'atteint pas la jeunesse. On sent le doctrinaire exclusif, le catholique, à qui rien n'importe, surtout de ce qui pourrait affaiblir la doctrine. Je parlais récemment, rue de Condé, de la jeunesse française, puis la question a glissé sur les jeunesses des autres nations. On sent que l'heure est à une *sorte* de referendum auprès des jeunes dans un avenir relativement peu éloigné, parce qu'il est urgent de connaître leurs idées. Si ce referendum était organisé par le *Mercure*, je crois qu'on y serait décidé à faire table rase de toute présentation pseudo-scientifique. Le mauvais côté de l'article tendancieux et de parti est justement cette allure sérieuse qu'on base sur 4, 5 ou 10 chiffres, incontrôlables, bien entendu. Et cela ne porte que sur les cervelles des vieilles bigotes de province. Mince résultat.

(6 janvier) : Epiphanie, par Joseph Malègue. — L'Heure du syndicalisme chrétien, par Joseph Folliet. — Livrets de travail en U. R. S. S.

Un très grand nombre de communistes croient de bonne foi, qu'en Russie soviétique règne, dans toute sa beauté, « le gouvernement des masses ».

La réalité est un peu différente. « La Pravda » du 22 décembre nous en avertit en publiant l'ordonnance de M. Molotov, président du Conseil des commissaires de l'U.R.S.S., portant création des livrets de travail.

M. Molotov est parti de cette constatation qu'à côté des bons ouvriers, les stakhanovistes qui en abattent sérieusement *AUX PIECES*, il y en a d'autres qui, « arriérés et inconscients, violent la discipline, ne s'attachent pas à leurs entreprises et par leurs continuelles migrations, d'usines en usines, désorganisent la production ».

A partir du 15 janvier prochain chaque ouvrier russe aura donc un

livret de travail. Son embauchage ne sera pas possible si ledit livret n'est pas à jour. C'est-à-dire, s'il ne mentionne pas la date d'entrée et de départ de l'ouvrier dans sa précédente place, et, en cas de renvoi, *le motif de ce renvoi.*

Vendémiaire (28 décembre) : Ce qu'il ne faut pas dire... Le Knout, voilà la vérité, par Georges Saint-Bonnet. La répression est affaire de gendarmes à poings noueux, non de dames patronesses en mal de rubans violets. — La Musique : Albert Carré. Souvenir de Paul Dukas. La Chorale des Fêtes du Peuple, par Georges Pioch. — La vie économique, par Robert-Veyssié. Si l'excès des contributions mal faites profite aux excès des gestions publiques, 1939 sera l'an de misère et de révolte.

(4 janvier) : La grande pitié des âmes en peine, par Gabriel Chevallier. — Les escroqueries et la gabegie dénoncées par la Cour des Comptes, par Max Renneville. — Les Jeux du pouvoir. Le socialisme coupé en deux, ou dialogue entre M. Léon Blum et M. Paul Faure, signé : Le Roi de Pique. — Une étude sur l'hitlérisme à propos de deux livres récents, par Robert Aron. — Sur la « Nouvelle histoire de l'Art », dirigée par Georges Huisman, directeur des Beaux-Arts, par G. L. Badeau.

SYLVAIN FORESTIER.

LES JOURNAUX

Le souvenir de Kipling (*Journal des Débats*, 25 décembre). — Histoire de chats, histoires de chiens, inventions et dernières nouveautés; histoires de malfaiteurs (*Le Figaro*, 31 décembre et 2 janvier, *Le Petit Parisien*, 31 décembre; *Le Journal*, 2 janvier, *l'Intransigeant*, 2 et 3 janvier). Comment furent punis Jean Taboule, dit le Capitaine, et Mesbes, boulanger (*Paris-Centre*, 19 décembre). — Une torpille immobile est lancée à travers le temps (*Le Journal*, 29 décembre). — Dieu chassé des œuvres de Charles-Louis Philippe (*Courrier de l'Allier*, 22 décembre).

La municipalité de Brighton vient de s'élever vigoureusement contre un projet du ministre britannique de l'hygiène pour l'aménagement de cette région, lit-on dans le **Journal des Débats.** Ce projet entraînerait des modifications déplorables de la maison et du jardin de Rudyard Kipling à Rottingdean, près de Brighton, maison et jardin que le conseil municipal veut maintenir dans l'état exact où ils se trouvaient lors de la mort de l'auteur du *Livre de la jungle.*

Le Livre de la Jungle, trop souvent la diplomatie, sous couleur de *Livre jaune,* ou *Rouge,* ou *Indigo,* les rapports sinon entre les peuples, du moins entre leurs maîtres, les rapports, aussi, entre individus, trouveraient à justifier pareil titre. Encore que je m'en voudrais de comparer les nobles ou les charmantes bêtes de Kipling aux tristes bêtes verticales.

L'homme 39 est si parfaitement stupide que l'on a pu informer de ceci, qui est authentique, qui ne repose ni sur la farce ni sur l'exagération :

La nouvelle est officielle, annonce **le Figaro,** le gouvernement d'Iran a bel et bien rompu toutes relations diplomatiques avec la France. Nous n'avons pourtant ni envahi le territoire iranien, ni refusé d'accorder des concessions, ni comploté contre le régime. Notre crime le voici : un journal humoristique, *l'Os à Moelle,* pour ne pas le nommer, s'est permis, à propos d'une exposition féline, de se livrer à d'innocentes plaisanteries, qui ont blessé les susceptibilités de S. M. Riza Pahlevi, qui porte parmi ses titres celui de « schah ».

Et **le Petit Parisien** :

Le Quai d'Orsay a publié à ce sujet un communiqué où *le Petit Parisien* se trouve notamment mis en cause pour un article en date du 3 décembre dernier qui rend compte de l'ouverture, à la salle Wagram, de l'exposition féline.

Or rien dans cet article ne pouvait concerner le souverain de l'Iran. Il était intitulé : « Quand Sa Majesté le chat reçoit », et précédé d'une photographie en première page que nous publions à nouveau aujourd'hui à titre documentaire [photographie très anodine : un visage de femme qu'encadrent deux mignons chatons]. Comme on le voit, pas la moindre allusion à Sa Majesté Riza Pahlevi. En bon français, le mot « chat », écrit avec un *t,* ne peut s'appliquer qu'à l'animal domestique. On paraît l'ignorer à Téhéran.

Mais quoi ! il serait défendu de plaisanter, défendu de chat, et schah et cha...huter, ô monômes, ô jeunesse !

Le roi ne tolère pas ce genre d'esprit, précise *le Figaro.* Ce n'est pas d'ailleurs la première fois qu'il prend la mouche.

(Le schah qui prend la mouche, jolie fable).

Il nous souvient, en effet, d'une menace de rupture à propos de chats persans. Cet incident avait entraîné le refus par l'Iran de participer à l'Exposition de Paris.

Fini le temps où tout allait bien pour « l'homme qui avait fait rire le schah ». Le schah, aujourd'hui ne rit plus. Il ne veut pas que l'on rie. Et vous rappelez-vous le schah qui, venu à Paris, c'était avant 1900, avait prévu, au programme des fêtes, entre une soirée aux Folies-Bergère et une visite des égouts, — a bon schah, bons rats, disait Willy, — une

exécution capitale; il avait entendu parler de la guillotine, il voulait la voir.

On ne put lui refuser ce plaisir délicat. M. Deibler, sous le hangar, monta la machine, et fit descendre le couperet à plusieurs reprises, dans le vide, bien entendu. Et le schah trouva cette démonstration intéressante, mais un peu fade. Il demanda qu'un homme fût amené et eût la tête tranchée sous ses yeux. On lui expliqua que nos lois interdisaient cette sorte de divertissement. Alors, il tourna la tête vers les personnages de sa suite et montra l'un d'eux :

— Prenez celui-là! dit-il.

M. Louis Latzarus, qui conte l'anecdote ci-dessus dans **l'Intransigeant,** remarque :

Entre nous, je ne suis pas sûr que cette histoire soit authentique. Les bonnes histoires sont généralement inventées, ou tellement arrangées que l'on n'y peut pas prêter foi. Mais j'ai lu celle-là vingt fois, et le Roi des Rois n'en prit aucun ombrage, si lui-même en eut connaissance. On pouvait parler, dans ce temps-là, on pouvait écrire sans crainte de nous brouiller avec la Perse.

Et telle autre version de l'histoire qu'on vient de rapporter ne nous valait pas davantage l'inimitié du schah, celle où le schah de l'époque, arrivant trop tard sur les lieux de l'exécution : « Justice était faite! » insinuait en présence du décapité encore tout chaud : « On ne pourrait pas recommencer? » Histoires persanes, histoires marseillaises. Et je n'y crois pas, tenez, à la rupture des relations entre France et Iran pour un jeu de mots; le schah a de l'esprit, du savoir, une souriante humeur; sous les épines d'Ispahan, la rose est belle. Si une rupture s'est produite, la raison est ailleurs. Et quand il n'y a pas de quoi fouetter un chat, n'allons pas nous frapper.

Est-ce que les chiens se frappent, eux qui seront traités comme bicyclettes :

Le taux de la taxe sur les chiens de luxe, lisons-nous, sera rendu proportionnel au prix du loyer de leurs maîtres. Les toutous parisiens devront porter une médaille de contrôle analogue à la plaque sur les vélos.

A Londres, les chiens sont mis sur le pied des grandes personnes :

British Broadcasting C° va faire, tous les dimanches, une émission spéciale destinée aux chiens du Royaume-Uni, et ses techniciens installent déjà des microphones dans plusieurs chenils.

Mais il ne s'agit pas de distraire ces messieurs :

On veut déterminer, au moyen de ces émissions, si les « auditeurs » répondent avec plus d'enthousiasme aux aboiements émanant de chiens de la même race qu'eux, ou s'ils réagissent impartialement.

Jusqu'où va la science? A Buenos-Aires, — toutes bêtes cessantes, — un ingénieur prétend avoir découvert la machine à faire la pluie et le beau temps.

Cette machine, note M. P. correspondant de *l'Intransigeant*, a déjà provoqué une polémique acrimonieuse entre l'inventeur M. Juan Baigorri Velar et M. Alfredo Galmarini, le chef du bureau météorologique de l'Argentine. Le savant avait déclaré aux journalistes que les tubes incandescents et les interrupteurs de courant de M. Velar ne pouvaient servir qu'à « faire marcher son compteur d'électricité, en même temps qu'un certain nombre de badauds ». L'inventeur répliqua en lançant au bureau météorologique et à son chef un défi.

— Je vais produire une pluie très abondante le samedi 31 décembre, avait annoncé M. Velar.

Une véritable tornade d'eau s'abattit sur la capitale hier, vers midi. Mais la partie ne pouvait pas être considérée comme gagnée par l'inventeur, car le bureau météorologique, lui aussi, avait annoncé beaucoup de pluie pour le samedi 31 décembre.

Le jour même...

l'inventeur lançait à son ennemi un second défi :

— Il fera beau les deux jours suivants, mais le mardi 3 janvier je ferai passer au-dessus de Buenos-Aires quelques nuages qui rafraîchiront la température.

Le public se passionne énormément pour ce duel. On se demande avec anxiété si le bureau météorologique pourrait se trouver en désaccord avec l'inventeur de la machine à faire la pluie et prédire un soleil rayonnant justement pour la journée critique du 3 janvier.

Mais le plus curieux...

c'est que certains agriculteurs de la banlieue de Buenos-Aires affirment qu'ils ont intenté un procès à M. Velar, car la tornade

qu'il prétend avoir provoquée hier, samedi 31 décembre, a fait de nombreux dégâts dans leurs jardins potagers.

Et quel sera, à New-York, le clou de l'Exposition, sinon l'Appareil automatique à dégriser.

Un médecin américain (évidemment), dit M. S. Le Bailly dans **le Journal,** a découvert un gaz... dégrisant! La fonction crée l'organe ou... l'appareil, tout le monde sait cela. On verra sans doute bientôt, entre la cabine du téléphone et le billard russe, la cabine magique où, moyennant quelque monnaie, on recevra une bouffée du fameux gaz quand le besoin s'en fera sentir, et après y être entré, souvent porté par ses camarades de « cuites », on en ressortira guilleret, frais et dispos, sans aucun mauvais souvenir, prêt à reprendre les libations interrompues par cet intermède dicté par la nécessité!

Tout cela est ingénieux, moins cependant que l'esprit d'invention dont témoignent, ici et là, malfaiteurs et criminels. Et les connaissances de ceux-ci en matière d'art et d'histoire! A New-York, pendant la nuit du nouvel an, cinq *gentlemen* convenablement masqués ont des goûts si raffinés que dédaigneux des boîtes où l'on s'amuse ils vont chez l'antiquaire, bousculent — sans doute par mégarde — le neveu de celui-ci, veilleur de nuit au service d'un bon oncle, le ligotent en un tournemain, et fixent leur choix sur deux menus objets : une miniature en ivoire, en laquelle est vénérée la vieille maman du grand Washington et dont la valeur est rehaussée, aux yeux de tout honnête fétichiste, par une boucle de cheveux grisonnante (coût : deux millions), et une montre ornée d'émaux ayant appartenu à Marie-Antoinette : elle marquait l'heure de l'exécution, de quoi ravir un schah (coût : deux millions encore). Ils n'ont pas d'argent, ils repasseront.

La même nuit de fin d'année, mais à Toulouse, on arrête une bande de malfaiteurs : une femme commande.

Le féminisme, dans le Midi, exagère. Egalement à Livry-Gargan, où les poules mettent les chiens dans leur jeu : la mère purge à Paris une peine de deux mois pour vol; l'amant, Alexandre le petit, est aux champs; les quatre filles, à quoi les occupe-t-on? Quand les policiers, inquiets de voir fréquemment une voiture automobile partir pour une direction inconnue et revenir chargée de caisses, se présentent au pa-

villon, le pavillon est vide et des molosses les engueulent.

Et ce Maxime Le Sergent, qui désespérant de conduire une jeune Camille sur le chemin de la prostitution, exige une somme de 400 francs à titre de dédommagement pour les « frais » entrepris.

« Sans blague! », que fait Camille. Maxime, alors, la prend dans ses bras, la cajole, la déshabille. Camille rigole, se dit qu'après tout Maxime est très gentil, et puis c'est un homme d'ordre, il la déshabille méthodiquement, Camille soupire, mais c'est de joie, encore un bas, un autre, très amusant, mais pourquoi dans le couloir de l'hôtel, mon chéri, mon Maxime en or, entrons dans la chambre, elle est nue, les Burlesques de New-York ne sont pas plus nus que Camille en ce moment, mais qu'est-ce que tu fais, Maxime?

(Mais voilà un parler genre Céline. Et c'est sans doute que j'ai présent à l'esprit tel bel article de Marcel Sauvage, que le poète d'*A soi-même accordé* consacrait au pamphlétaire de l'*Ecole des Cadavres,* à Céline en qui il honore « le démon de la pureté ».)

Maxime roue de coups la pauvre Camille, les imprécations de Camille ne touchent pas l'insensible, il lui botte le derrière, la dame de chez Maxime s'évanouit et il s'en va avec les vêtements; il rentre dans ses frais, cet homme.

Plainte ayant été portée, on découvrit au domicile de l'individu tout un stock de vêtements féminins qui laissent penser que l'on se trouve en présence d'un récidiviste du genre. D'ailleurs, d'autres trouvailles, telles que des pièces d'état-civil et des cartes grises de voitures automobiles indiquent qu'il s'agit d'un personnage aux occupations multiples dont l'enquête va s'efforcer de déterminer la nature.

§

Ces mauvais garçons aux «occupations multiples», pour une Camille qui leur résiste, et encore, trouvent à abuser dix, vingt personnes genre « dame de Kerléon ». Mais là aussi ils dépensent beaucoup d'imagination. Lisez le feuilleton vécu dont M. George Arqué narre dans *le Petit Parisien* les péripéties :

Pauvre « dame de Kerléon »!

A l'avocat d'Angoulême, qui fut son confident, Mᵉ Maurice Priollaud, elle a avoué :

— Oui, je suis terrorisée. Quelle époque!

Et ces détails :

— Il ya quelque temps, j'ai acheté une maison à Maisons-Laffitte 150.000 francs. Mais, peu après, il y a eu la « révolution ».

— La révolution?

— Mais oui. Des hommes sont venus dans mon parc en criant : « C'est la révolution! A nous d'être riche, la vieille! » Et ils ont tiré des coups de revolver.

— Vous avez prévenu la police?

— Ah! non. Je me suis agnenouillée devant le beau crucifix d'ivoire dont me fit cadeau, jadis, mon amie, la reine Marie de Roumanie, et j'ai prié. Alors, ils sont partis. Mais, le lendemain, « on » m'a dit : « Vous voyez, il vous faut mieux vendre! » J'ai vendu.

— Combien?

— « On » m'a dit qu'il n'y avait pas d'acquéreur. J'ai vendu à une personne qui ne pouvait commencer à me payer qu'au bout de dix ans...

— Mais on a fait exprès de vous faire peur pour vous amener a passer ce marché!

La « dame de Kerléon » ne « sait pas ».

Elle sait, par contre, que les « révolutionnaires » sont revenus un soir devant sa porte, à l'hôtel. Ils ont dit : « Si elle ne part pas, on la tue, la vieille! »

Car il fallait qu'elle parte.

La suite au prochain numéro.

§

Quelles justes rigueurs opposer à la malice des coupables? A grand crime, parfois peine douce. Nos aïeux, à lire la chronique des tribunaux telle qu'elle a cours de nos jours, seraient bien surpris.

Ecoutez cette sentence de nos échevins [nivernais] en 1539, écrit M. Gui dans **Paris-Centre,** condamnant Jean Taboule, dit le Capitaine, et Mesbes, boulanger, à la peine de mort pour homicide commis sur un compagnon inconnu.

Le jour de saint Jacques, les deux meurtriers furent traînés sur une claie depuis la prison de la Chambre des Comptes, rue de l'Oratoire actuelle, jusque devant la maison du crime, proche le

couvent des Jacobins, et de la porte du Croux, où pendait pour enseigne « le Dauphin ».

Au dit lieu, Taboule eut tout d'abord le poing droit coupé, le bâton homicide lui fut attaché et les deux criminels furent ligotés à un poteau et exposés devant la maison. Puis ils reprirent place sur la claie et furent conduits sur la place du Marché-aux-Bestes. Sur un échafaud, Taboule, en présence de son complice, eut la tête coupée et son corps mis en quatre quartiers, qui furent exposé aux quatre portes de la ville. Quant à Mesbes, il fut simplement pendu et étranglé à une potence mise au carré de Saint-Benin, sur le chemin de Nevers à Paris. A cette potence, la tête sanguinolente de Taboule avait été fixée, de sorte que goutte à goutte le sang rougissait le corps de son complice...

Il y a quatre cents ans de cela. Pareil fait éclaire une époque. Que penseront de la nôtre nos descendants, et d'abord, qu'en sauront-ils? En fait d'esprit d'invention, mais pour une fois au service, et du bien, et du grand, **le Journal** nous a initiés sous la plume de M. André Lion, à une tentative qui, pour s'adresser aux hommes de l'année 6938, n'en est que plus passionnante.

« Puisse cette capsule du temps reposer bien. Lorsqu'on l'éveillera dans 5.000 ans, puisse ce qu'elle renferme constituer un don approprié aux yeux de notre descendance lointaine. »

Telles sont les paroles qui, à midi exactement, au moment de l'équinoxe d'automne, le 23 septembre 1938, furent le signal de l'envoi d'une lettre à nos descendants inconnus, à 5.000 ans d'ici. Bien entendu, cette lettre n'est pas une lettre ordinaire. C'est une capsule en forme de torpille, faite d'un alliage métallique spécial, ayant 2 mètres 30 de long, vingt centimètres de diamètre et pesant 363 kilogrammes. La poste où la plus lourde de toutes les « lettres » a été expédiée, est à la future Foire mondiale de New-York. Cette lettre n'a pas été envoyée au loin, seulement à une distance de quinze mètres de profondeur dans le sol.

Et cela au son d'une cloche gigantesque. Mais ne sera-t-elle pas détruite? vous demandez-vous. Non :

Elle est faite d'un alliage de cuivre, de chrome et d'argent. Ce métal possède une résistance à la corrosion égale à celle du cuivre pur, et en le traitant par la chaleur à une température dépassant 430 degrés Celsius, on peut lui donner la trempe de l'acier. Il résistera toujours aux effets de l'eau de mer qui pourra pénétrer dans le sol du New-York d'aujourd'hui pendant les cinq millénaires

suivants, parce que les produits de la corrosion et des réactions électrolytiques avec les sels du sol laissent un dépôt sur le cuivre au lieu de le ronger.

Et encore :

La capsule se compose de six segments de fonte, tous vissés ensemble sur des garnitures et brasés. Les joints sont lissés et brunis, de sorte que l'extérieur de la capsule forme une surface continue. Lorsque le contenu de la « lettre à la postérité » a été disposé à l'intérieur, la dernière section de la capsule a été contractée sur les fils en pointe, pour former ainsi un joint parfaitement étanche. Une enveloppe en verre réfractaire à la chaleur, scellée, couverte de ruban de verre et emboîtée dans du mastic imperméable, a été placée dans la crypte intérieure de la torpille de cuivre. Tout l'air en a été évacué et remplacé par de l'azote pour éviter toute avarie par la rouille ou l'humidité au contenu du grand cylindre de verre.

Mais quels objets a-t-on réunis, pour représenter la civilisation de 1938? La place était limitée. Voici :

D'abord, environ trente-cinq articles d'un usage courant, depuis le couteau à ouvrir les boîtes en fer blanc et un chapeau de femme (mode d'automne 1938), jusqu'à un appareil photographique minuscule. Ensuite, ils y verront des graines scellées dans des tubes en verre où l'air ne peut pénétrer, peut-être germeront-elles dans cinq mille ans, comme on le dit des grains de blé trouvés dans les Pyramides. Les archéologues de 6938 trouveront non seulement du blé, mais de l'avoine, de l'orge, du riz, des gousses de soya, des betteraves à sucre, des carottes, de l'alfa, du lin, du coton et du tabac en graines. Ils découvriront encore un assortiment d'une quarantaine de tissus et de textiles ordinaires, sous forme de morceaux, d'échantillons et de fils. Chaque article a été enveloppé dans le papier de chiffon le plus résistant, soigneusement lié avec du fil de lin, et muni d'une étiquette descriptive écrite en encre permanente sur du papier spécial.

Mais le cœur même du contenu,

ce sont les trois bandes de nouvelles et les quatre bandes de micro-film, y compris une encyclopédie d'une longueur de 335 mètres, qui comporte plus de dix millions de mots et mille illustrations — un micro-dossier qui équivaut à plus de cent volumes épais finement imprimés. Les caractères se lisent facilement à l'aide d'un petit microscope que renferme la capsule, ou au moyen de

projecteurs; les diagrammes et les instructions nécessaires pour leur construction se trouvent sur les bandes. Le savant du soixante-dixième siècle qui lira toute cette documentation mettra peut-être un an à cette tâche et aura sans doute besoin de plus de dix ans pour digérer ce trésor de connaissances accumulées.

Et comment ce savant... à venir lira-t-il, comprendra-t-il la langue de ses ancêtres, disparus depuis si longtemps?

Très facilement, parce que cette bibliothèque en miniature, en petits réceptacles ronds d'aluminium commence par donner des indications pour la traduction et la prononciation de l'anglais moderne, et continue par un dictionnaire classique et un dictionnaire d'argot. De plus elle comporte une reproduction de la fable du Vent du Nord et du Soleil en vingt langues et l'Oraison Dominicale en trois cents langues.

Suit toute une section transversale de notre vie quotidienne, ainsi que de nos arts et de nos sciences. Des livres tout entiers sont reproduits, les catalogues de certaines maisons importantes, le World Almanach et trois romans connus. De nombreuses parties de l'Encyclopédie britannique servent à décrire les arts et les sciences. Le monde de l'avenir trouvera des microphotographies de tableaux célèbres de notre époque, ainsi que des exemplaires des compositions musicales les plus connues de notre temps. Environ quatre-vingts magazines populaires et grands quotidiens, et des indicateurs de chemins de fer et de navigation aérienne de toutes les parties du monde ont été microfilmés.

Le sommaire des sciences et de l'industrie occupe plus de la moitié de cette bibliothèque en miniature, avec des descriptions et des renseignements détaillés sur tout. La religion, la philosophie et l'instruction ont des sections séparées. Nos us et coutumes, nos foyers, nos bureaux, nos fabriques sont décrits en détail ainsi que la T. S. F., le théâtre, le cinéma, les sports, les jeux et autres divertissements.

Pas un livre véritable, un livre avec ses pages, son papier, ses caractères d'imprimerie? Si, deux : une *Bible,* et puis, et dont on peut saisir toute l'importance.

un exemplaire du Registre des Archives de la Capsule du Temps, qui représente ce qu'il y a de plus beau comme impression et reliure modernes. Il contient tous les renseignements qui guideront les historiens futurs à l'endroit où la torpille aura été cachée pendant cinq millénaires. Des exemplaires similaires de ce livre ont été envoyés aux plus grandes bibliothèques, aux musées et à

d'autres établissements soigneusement choisis, dans le monde entier avec l'espoir que l'un d'entre eux au moins survivra pour apprendre aux savants de l'avenir ce que renferme la capsule, comment on peut la trouver et la tirer du sol lorsque l'heure aura sonné. L'emplacement exact du « puits éternel », l'endroit où se trouve enterrée la capsule, sa latitude et sa longitude, et une mesure suffisamment exacte pour retrouver une pièce de petites dimensions sur la surface de la terre. Des instructions y figurent pour trouver la capsule à l'aide des meilleures mécaniques de prospection électromagnétique.

Ces instructions, l'homme de l'an 6938 en aura-t-il besoin?

N'aura-t-il pas à sa disposition de meilleurs moyens techniques et scientifiques que ceux imparfaits de notre époque, lorsqu'il commencera à déterrer cette bibliothèque et ce musée concentrés? C'est probable, mais nul ne le sait... Il y a dans la capsule des messages adressés par les célébrités d'aujourd'hui aux gens de l'an de grâce 6938. L'un d'eux demande à la postérité s'il se produira dans l'avenir un ralentissement de la puissance de développement scientifique. On envisage donc la possibilité d'un mouvement de recul pour la technologie et la civilisation.

La Capsule du temps sera visible pendant la Foire mondiale. Comment cela? A travers un périscope,

et il sera exposé des duplicata de tous les objets qu'elle renferme. Lorsque la Foire sera finie, de la poix et du béton seront versés dans le puits et la capsule attendra qu'on vienne la découvrir.

Attendons.

§

Si la capsule renferme un chapeau de femme, elle renferme, aussi, les signes de l'esprit, et voilà qui sera peut-être le plus curieux, au regard de nos descendants. Qu'en sera-t-il, en effet, du spirituel, d'ici cinq mille ans? Qu'en sera-t-il si une façon de penser et de faire, d'où qu'elle vienne, étrangle le monde, éteint les dernières étoiles dans le ciel? Parlant des sept volumes de la version russe des œuvres de Charles-Louis Philippe, publiée par Gastzdat, c'est-à-dire l'Office d'édition des Soviets en 1935-36, et que le Musée-Bibliothèque de Cérilly, comme de juste, a tenu à acquérir, le **Courrier de l'Allier** remarque :

On ne s'étonnera pas que, dans cette version russe, tous les

passages où il est question de Dieu soient supprimés. Et il va de soi que l'on y cherchera en vain les deux contes qui ont pour titre : *Le Visiteur* et *Nativité*.

Mais Dieu, étant partout, a sa place dans la capsule : voyageur clandestin.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Maurice Emmanuel. — Après une longue maladie, Maurice Emmanuel s'est éteint le 14 décembre. Jusqu'au dernier moment, la souffrance qui l'accablait ne parvint pas à l'empêcher d'accomplir sa tâche. Quelques jours avant de mourir, il dictait encore d'une voix qui n'était plus qu'un murmure les notices pour le programme de la Société des Concerts, qui parurent sous la signature si chère à tous les habitués deux jours après qu'on l'avait conduit au cimetière.

Maurice Emmanuel a fait le plus grand honneur à la musique française : il l'a servie durant une longue vie de dévouement; il l'a servie parce qu'il fut un grand artiste et parce qu'il fut un grand savant. Hélas! il fut aussi un grand méconnu. On a commencé d'être injuste envers lui quand il était encore élève au Conservatoire. On a continué en aggravant une attitude qui pouvait s'expliquer tant qu'il s'agissait d'un jeune compositeur soumettant au jugement de ses professeurs des ouvrages trop originaux pour être tout de suite appréciés, mais qui devenait simplement odieuse quand il s'est agi d'étouffer sous une indifférence de parti pris un des maîtres, reconnu tel par ses pairs, mais dont l'indépendance et la personnalité ne se pliaient pas aux règles du conformisme établi. Il faut croire que la mort même ne désarme pas la sottise : la presse quotidienne française qui est toujours prête à donner une place si large à la publication des scandales, aux portraits des malfaiteurs, aux faits et gestes des catins, n'a point accordé plus de quinze lignes à Maurice Emmanuel, alors que le *Sunday Times* lui donnait deux colonnes. Nous avons beau être habitués à ces choses, elles sont intolérables, et l'habitude que nous en avons prise nous en fait complices. Entre toutes les tristesses dont nous sommes

abreuvés, cet avilissement systématique de tout ce qui est noble, pur, désintéressé, est bien une des plus graves.

Ce silence n'eût certes point surpris Maurice Emmanuel. S'il était là, près de moi, il retiendrait ma main et l'empêcherait de laisser paraître l'indignation qui, aujourd'hui, s'ajoute à ma peine. Entre toutes les leçons que j'ai prises dans ses écrits, dans ses entretiens et dans son amitié, j'ai retenu l'exemple d'une modération qui ne s'est jamais démentie. Il savait que la justice vient toujours et que la postérité se charge de réparer les erreurs des contemporains. Ce qu'il avait vu, déjà, lui donnait une certitude : il avait fallu quarante-cinq ans pour qu'on révisât certain jugement porté sur un de ses ouvrages, qualifié de « baroque et d'inexécutable » par Léo Delibes en 1887, et que Philippe Gaubert fit applaudir par les auditeurs de la Société des Concerts — comme « nouveauté » — en 1934. Nouveauté en effet que cette *Ouverture pour un Conte gai,* et dont je disais ici même (le 1er mars 1934) : « Ce que Maurice Emmanuel a écrit en 1887, il l'écrirait aujourd'hui, sans y rien changer, et l'on considérerait encore qu'il a fait une œuvre hardie et forte. Que voilà donc une musique délicieuse! Quelle jeunesse, au bout d'un demi-siècle bientôt : pas une ride, rien qui trahisse le vieillissement. » Et *toute* la musique de Maurice Emmanuel est ainsi. Mais si les musiciens le savent, le public ne s'en doutera qu'environ 1980 : Stendhal eut aussi ce privilège de n'être compris que par les hommes pour lesquels il écrivait et qui ne devaient venir qu'un demi-siècle après lui.

Une dignité de vie exemplaire, une simplicité et une résignation sans amertume l'ont aidé à supporter des avanies qui eussent fait d'autres, moins bien trempés, des aigris. Je relis ses lettres, et je n'y trouve pas une seule plainte, mais des phrases comme celles-ci — qui peignent l'homme : « J'ai une nouvelle symphonie à produire. Je voudrais l'entendre au moins une fois. A qui m'adresser? J'avoue que faire antichambre me répugne obstinément. Mon seul regret, à l'âge où je suis, est de ne pouvoir contrôler par une seule audition — je ne suis pas bien exigeant — mon *Prométhée enchaîné,* que je crois un bon ouvrage, ma nouvelle symphonie... De ne jamais entendre mes sonates et autres pièces de chambre

m'est une privation. Mais j'y suis fait. Arrivé à l'âge où on liquide, les ambitions se restreignent à ce qui serait nécessaire : pouvoir se juger en s'entendant! Je crains bien de ne pas les voir satisfaites; à d'autres aussi, cela est arrivé... »

Un an plus tard, comme on allait — tout arrive en effet — jouer la *Symphonie bretonne,* il terminait une lettre (dans laquelle il me contait la genèse de cet ouvrage) par cette phrase : « Tout cela qui m'amuse à vous dire n'est guère utile au public, mais vous facilitera l'audition d'un ouvrage qui file très vite et *qu'on n'entendra qu'une fois!* Encore faut-il que je bénisse le Seigneur d'entendre une fois mon ouvrage. Et je le bénis! »

§

Maurice Emmanuel est né, à Bar-sur-Aube, le 2 mai 1862. Au Conservatoire il fut l'élève de Savard, de Dubois, de Bourgault-Ducoudray, dont il devait être le continuateur, dans la chaire d'Histoire de la Musique qu'il occupa avec tant d'éclat pendant vingt-six ans. Il entra dans la classe de composition de Léo Delibes; et déjà ses goûts le portaient à rechercher dans la musique modale, dont le plain chant et le folklore conservent si heureusement les gammes, une rénovation de notre musique. Delibes, musicien de tradition, fut choqué, indigné même, de trouver en son élève un esprit aussi subversif. En 1890, comme Maurice Emmanuel se préparait au Concours de Rome, et comme il avait de sérieuses chances de l'emporter, Delibes se fâcha. Emmanuel n'avait-il pas eu l'audace de lui soumettre, au lieu d'une cantate de type réglementaire, une sonate pour piano et violoncelle et un quatuor où les modes populaires étaient employés? « Mon obstination — rapporte le délinquant — à trouver bonnes ces vieilles gammes et à les croire utilisables dans l'art moderne polyphone, me valut une sévérité qui se traduisit dans mes notes d'examen et dans le refus formel de me présenter au Concours de Rome. » Chassé par Delibes, Maurice Emmanuel trouva accueil (clandestinement, car il ne fallait pas offenser Delibes) chez Guiraud, l'ancien maître de Debussy. Il y rencontra le futur auteur de *Pelléas,* retour de Rome, assista aux entretiens mémorables de celui-ci avec Guiraud,

et se lia d'amitié avec lui. Evidemment cela valait mieux qu'une récompense officielle, mais c'était quand même un « faux départ ». Bourgault-Ducoudray en amortit les effets en faisant agréer pour son successeur, et parce qu'Emmanuel « croyait aux mélodies populaires et à leur pluralité modale, aux richesses de toutes sortes que la musique moderne en peut tirer », le même homme que cette croyance avait fait chasser du Conservatoire vingt ans plus tôt...

Dans l'intervalle, Maurice Emmanuel s'était d'ailleurs fait un nom : grand helléniste, auteur de thèses de doctorat soutenues en Sorbonne sur *l'Orchestique grecque* et sur *l'Education du danseur grec,* ses admirables travaux de musicologie comme son *Histoire de la Langue musicale* lui valaient l'admiration du monde savant accrue encore à la publication de ses livres sur Debussy et sur César Franck, en même temps que ses compositions musicales, ses *Chansons bourguignonnes,* ses *Odelettes anacréontiques,* montraient en lui un artiste raffiné. Il fut en effet tout ensemble, comme ces hommes de la Renaissance près desquels il vécut par l'esprit, comme un Léonard, par exemple, un grand savant et un grand artiste, un véritable humaniste, connaissant de son art tout ce qu'on en peut savoir, et ne croyant pas inutile d'avoir sur toutes choses humaines d'exactes lumières. Cette soif d'apprendre, ce tourment de savoir, il les garda jusqu'au dernier jour, manifestant une curiosité d'esprit qui faisait de sa conversation un délice. Mais le monde où nous vivons — par jalousie peut-être? — admet mal que la même personne puisse à la fois s'appliquer aux travaux de haute érudition et concevoir des ouvrages parfaitement originaux... Son *Prométhée enchaîné,* il n'en a jamais entendu que des fragments. Sa *Salamine* — écrite sur les *Perses d'Eschyle,* l'Opéra la donna bien en 1929, mais en juin, au moment où Paris se vide, et malgré la grandeur et le succès de l'œuvre, ne la reprit pas... Au concert, mêmes succès sans lendemain, chaque fois qu'on a donné des ouvrages de Maurice Emmanuel. Cependant, à force de répéter, de crier leur conviction, leur foi dans l'originalité et la beauté de ses ouvrages, quelques critiques se firent écouter : à chaque occasion MM. Florent Schmitt, Emile Vuillermoz, Paul Le Flem, Paul Dambly — et

beaucoup d'autres avec eux — déploraient la rareté des occasions qui lui étaient offertes de se faire entendre. Et il y a quelques mois, il me disait d'un air tout à la fois étonné et ravi, un air de gaminerie délicieuse : « *Pierrot* a si bien marché qu'on le redonnera! » Il s'agissait de *Pierrot Peintre,* que venait de jouer l'Orchestre National, *Pierrot peintre* écrit en 1889 et qui déplut à Léo Delibes auquel il fut soumis en même temps que la *Sonate* pour piano et violoncelle en mode de *mi*... Quarante ans passés, *grande aevi spatium.* C'est plus qu'il n'en faut pour que tant et tant de musiques se fanent! En quarante ans, *Pierrot peintre,* pas plus que l'*Ouverture pour un Conte gai* n'avait rien perdu de sa fraîcheur.

§

Maurice Emmanuel laisse presque terminé un grand *Poème du Rhône* que la maladie l'a empêché d'orchestrer, et un ballet plus qu'à moitié esquissé. Il parlait de ces ouvrages avec enthousiasme, car il était pareil au sage qui, comme dit Littré, « voulant faire un emploi sérieux de la vie, agit comme s'il avait à vivre longuement et se règle comme s'il lui fallait mourir prochainement ». Point ménager de son temps ni de sa peine dès qu'il s'agissait d'aider autrui, plein de bienveillance, accueillant et bon, il allait dans la vie entouré de ce cortège de sympathie et d'estime, de cette admiration et de cette gratitude qui sont la récompense des existences nobles et des consciences droites.

Et son souvenir demeure parmi nous comme un exemple.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Les vitraux de Notre-Dame. — Mémento.

Lorsqu'il fut question de remplacer par des vitraux modernes les grisailles de la nef de Notre-Dame, nous avons aussitôt applaudi à ce projet. Nos maîtres-verriers sont parmi les artistes les plus représentatifs de notre art décoratif; il est difficile de contester que, depuis des siècles, l'art du vitrail n'avait jamais connu de semblables réussites.

La tâche était lourde. Il fallait rester dans l'atmosphère colorée des vitraux du XIIIe siècle, et assurer une harmonie

entre les trois grandes roses de la nef et du transept. Celles-ci ont d'ailleurs été fort retouchées au XVIe puis au XIXe siècle. Une homogénéité devait régner entre ceux des artistes qui étaient appelés à collaborer — tout en leur laissant l'indépendance nécessaire à l'élaboration d'une œuvre personnelle. On pouvait beaucoup craindre de l'individualisme si particulier à notre temps et de son manque de discipline. On a remédié aux possibilités de désordre en imposant aux artistes quelques directives essentielles. Il fallait faire un *travail d'équipe,* comme on dit aujourd'hui, ou plutôt un *travail de compagnonnage,* comme autrefois, fondé sur un esprit d'interdépendance dans la communauté du labeur.

La pose n'est pas absolument définitive; avec un souci de perfection qui les honore, certains de ces artistes doivent reprendre leurs œuvres, en corriger quelques erreurs de détail, les modifier pour les intégrer mieux encore à l'œuvre collective.

Il faut dire en effet que ce qui était autrefois, dans la société du moyen âge, naturel et facile, l'est beaucoup moins à présent. Notre époque a beaucoup perdu le sens du travail en commun, qui, malgré l'exaltation personnelle, doit se fondre dans l'ensemble anonyme. Que nos artistes ne soient pas arrivés du premier coup à la réussite totale, il n'y a pas de quoi nous surprendre.

Les vitraux ont été d'abord mis en place à Notre-Dame pour permettre de juger l'effet d'ensemble, puis ils ont été exposés au Pavillon Pontifical en 1937 — dans des conditions qui, d'ailleurs, ne les mettaient pas en valeur. Ces temps derniers, ils ont été remis à la place qui leur avait été affectée. C'est alors que, après avoir été approuvés par le clergé et le cardinal-archevêque, après avoir été acceptés par les Beaux-Arts, s'est déclenchée l'offensive.

On connaît le manifeste signé de personnalités fort respectables suppliant le Cardinal de ne pas tolérer une « kermesse insolente ». Ces académiciens expriment leur « consternation » devant les nouvelles verrières. « Leur vue nous fait mal », déclarent-ils... J'aimerais d'abord savoir combien de personnes parmi les signataires avaient pu voir les vitraux en place au moment où on les a fait signer. Avaient-ils

donc visité Notre-Dame, pendant les quelques jours où ils avaient été silencieusement placés, il y a deux ans? Pourquoi n'avaient-ils pas clamé tout de suite leur horreur et leur indignation?

En réalité, je crois que la plupart des gens de goût sont d'accord pour reconnaître que l'effet d'ensemble de la nef de Notre-Dame, avec ces somptueuses colorations qui dispensent largement la lumière, est plus beau aujourd'hui qu'auparavant. La magnifique ordonnance de ces figures monumentales forme au-dessus des fidèles une rayonnante assemblée chargée de puissance évocatrice et de sens spirituel. Ces audacieuses images, conçues avec la vigueur qui anime l'architecture gothique par des artistes modernes, non seulement ne choquent point, mais elles animent la cathédrale de leur robustesse altière et de leurs prestiges. Nos grands verriers français ont trouvé là un étonnant, un émouvant champ d'action, dont ils ont su, dans l'ensemble, se montrer dignes.

Les ennemis des vitraux modernes posent pourtant une question de principe qui mérite d'être étudiée.

Faut-il, pour laisser intacte « la voix du Passé », — comme dit le manifeste — conserver sans changement tout ce que les siècles ont apporté, sans que notre siècle ait le droit de laisser la moindre trace de son activité? Le cardinal Verdier a, je crois, répondu en termes imagés de façon décisive : « Une cathédrale n'est ni un tombeau ni un musée. » On a voulu traiter cette question de vitraux comme s'il s'agissait seulement de présenter un ensemble d'œuvres d'art à des visiteurs. On comprend que la jeunesse ait réagi : « Au nom de quoi vous opposez-vous à ce que nos meilleurs artistes chrétiens d'aujourd'hui viennent enrichir leur cathédrale? Pourquoi n'auraient-ils pas le droit d'apporter les fruits de leurs travaux à l'église vivante dont ils sont les serviteurs comme l'ont fait à toutes les époques les artistes qui les ont précédés? Votre amour du passé que nous respectons, que nous partageons, n'est-il pas une simple satisfaction d'historien, un sentiment d'esthète corrompu par l'empreinte des années d'abandon et d'impuissance? Nous en avons assez, nous, des pastiches, des restaurations; nous ne voulons pas refaire Viollet-le-Duc. Notre apport, vous pouvez le critiquer;

mais c'est l'œuvre qui exprime notre temps, en accord avec le passé et qui célèbre avec un accent nouveau une idée éternelle. »

Je sais bien que de telles théories peuvent aboutir à des excès sacrilèges; mais justement l'expérience de Notre-Dame est bien de celles que les artistes modernes pouvaient tenter avec le moins de risques.

D'abord, l'emplacement même qui leur était affecté — ces fenêtres très haut placées et, il faut bien le dire, assez peu visibles de la nef — ne permettait pas de détruire l'harmonie du monument... C'est avec beaucoup de mal qu'on en discerne le détail. Ensuite, à supposer même que les artistes se fussent trompés, ce n'aurait pas été très grave. En plaçant ces vitraux, on n'avait rien à construire, rien à détruire. Remplacer des vitraux blancs par des vitraux colorés, je n'y vois pas grand péril. Si les générations à venir estiment qu'ils sont aussi déplaisants que certains le pensent aujourd'hui et qu'il est préférable de remettre des vitraux blancs, ce ne sera pas une affaire bien difficile. Rien ne se dépose plus rapidement que des vitraux — n'est-ce pas, M. Carlier?... Sans doute n'ai-je pas la sensibilité des académiciens, mais je dois dire que la vue de ces verrières ne me fait pas mal. Elle me réchauffe. Et, s'il en était autrement, je croirais encore qu'il serait beaucoup plus utile d'élever mes protestations contre des vandalismes autrement dangereux et définitifs. Je pense, par exemple, à la construction de quelques églises qui donneront à nos descendants une image trop indigne de l'architecture de notre temps.

Mémento. — Le peintre J. F. Thomas a fait une exposition privée de son œuvre avant le départ de celle-ci pour les Etats-Unis. On s'étonne que cet artiste, de la génération de Legueult, de Brianchon et de Roland Oudot, n'ait pas la réputation qu'il mérite. Il est vrai qu'il vit en dehors des expositions et des salons. C'est la première fois que nous rencontrons de ses toiles. Cette peinture est à la fois simple, franche, lisible et composée de recherches raffinées. Une personnalité prend conscience d'elle-même. Nos préférences vont peut-être à ces séries de petits paysages à la gouache, fins, sensibles et toujours d'un goût parfait.

— Foujita!... Tout le Montparnasse de l'après-guerre. — Sa frange de cheveux, ses chandails, ses lunettes — et aussi ses peintures, ses

dessins dont le trait si pur, si mince cernait le contour des formes comme un fil magique. Comme c'est curieux, la mode... On en parle au passé. Un passé de dix ans. C'est ainsi. Mais on aurait tort de ne pas admirer l'extraordinaire habileté de cette œuvre. Ses panneaux inspirés, trop inspirés, des primitifs, sont déroutants : il semble que ce japonais-parisien dépasse le stade de la fausse habileté et du mimétime dans ses magnifiques panneaux d'inspiration religieuse.

— Eugène Berman nous convie (Galerie Montaigne) à voir une espèce de blague d'atelier. C'est une décoration destinée à un Américain, conçue en trompe-l'œil et exécutée en grisailles sur fond rouge. Incontestablement, Berman a le sens du dessin; une grandeur majestueuse est à la base de son inspiration. Pourquoi se croit-il obligé d'avilir ses œuvres par cette défroque, ce faux étalage de misère?... Pour le contraste du décor naturaliste? Je sais bien qu'il y a dans ce sens un petit côté de notre tradition. Ce n'est pas le meilleur. Berman pourrait faire de très belles décorations s'il ne se livrait plus à ces amusettes tout juste bonnes à « snober » un public perverti.

— Les toiles de Lerner (Galerie Bernheim jeune) sont loin d'être indifférentes. On peut les trouver empâtées, maladroites, inégales; mais on y reconnaît un sentiment sincère et l'amour de peindre. L'âme juive s'y exprime à pas hésitants, avec mélancolie, avec des recherches inquiètes, mais aussi avec une ferveur passionnée. Il y a quelques portraits de visages tourmentés profondément émouvants.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Documents baudelairiens. Une plaquette qui appartint à Baudelaire. — Le prototype de Carhaix, sonneur.

Documents baudelairiens. Une plaquette qui appartint à Baudelaire. — Dans le catalogue de la *Bibliothèque de M. G. Mouravit,* qui fut dispersée à la fin du mois d'octobre dernier, on pouvait lire:

1136. [Crampon (Ernest).] DES OUVRAGES DE L'ESPRIT DANS UNE DÉMOCRATIE. *Lyon, Imp. de Louis Perrin,* 1855, in-8 de 24 pp., demi-rel. mar. vert foncé, tête dor., non rogné, couverture (*Lortic*).

Opuscule tiré à 100 exemplaires, non mis dans le commerce.

PRÉCIEUX EXEMPLAIRE, portant sur la couverture cet *envoi autographe:*

Offert à Monsieur BAUDELAIRE.

Le chiffre de ce dernier est frappé au bas du dos de la reliure.

Baudelaire bibliophile, ce n'est pas chose nouvelle. Les

mémoires des contemporains comme ses propres correspondances témoignent qu'il eut le goût du livre dès sa jeunesse et le conserva toute sa vie. Décrivant le logis de son ami à l'Hôtel Pimodan, Théodore de Banville mentionne, posés à plat dans un placard, « de vieux poëtes français, et des poëtes latins, surtout ceux de la décadence, la plupart dans des éditions anciennes et précieuses, et magnifiquement ornées de reliures pleines exécutées par de grands artistes ». En 1854, on voit Baudelaire prier sa mère, quand elle aura fini de lire les *Poems* de Poe qu'il lui a prêtés, de les envoyer chez *Capé, relieur de l'impératrice, rue Dauphine,* et spécifier : « Tu ajouteras — toujours de ma part — une recommandation de ne pas *rogner* les marges, presque pas, infiniment peu, et de nettoyer celles des pages où les hazards de la lecture, la poussière ou la transpiration des doigts ont laissé des traces. — Quant à la reliure, Capé connaît mes idées. » En 1858, Mme Aupick ayant marqué un grand émoi à la réception de caisses de livres qu'elle rapportait à de nouvelles emplettes, il répond : « Mais tu es folle, radicalement folle. J'avais trois fois plus de livres, et j'en avais de magnifiques. Je les ai vendus dans le courant de l'année par nécessité. Ceux que tu as vus sont les derniers débris. » Enfin sur la foi de certains indices que je relaterai quelque jour, il y a lieu d'admettre qu'au cours de ses dernières années, le poète avait recommencé, en Belgique, à former une petite bibliothèque.

Mais si les textes que je viens de citer et dont j'aurais pu grossir le nombre ne permettent pas de douter que beaucoup de livres n'aient passé par ses mains, il n'en est pas moins vrai que la plus mince plaquette marquée à ses initiales constitue, à l'heure présente, une rareté insigne, une de celles que les amateurs payent avec joie leur pesant d'or (1).

Je suis donc allé examiner le n° 1136 du catalogue de M. Giraud-Badin.

Rien de particulier à dire de son aspect. Comment une publication à tout petit nombre, sortie des presses de ce Louis Perrin auquel Baudelaire pensera bientôt confier son édition illustrée des contes d'Edgar Poe, et reliée par l'admirable

(1) A l'heure où j'écris ces lignes, on me dit que *Des ouvrages de l'esprit* a « fait » 1520 francs.

artisan que fut Lortic, ne ferait-il pas un ensemble parfait? Mais, tout de suite, une note liminaire de la main de notre poète :

Cette brochure est de M. Crampon, auteur d'un livre sur le rôle de l'Autriche dans la question d'Orient, qui a été attribué à M. Fiquelmont. Il ne faut pas confondre ce Crampon avec celui qui a écrit dans la *Revue des deux Mondes* un article contre Théophile Gautier.

Le « livre sur le rôle de l'Autriche » est facile à identifier, c'est *De la neutralité de l'Autriche dans la guerre d'Orient, par un Européen* (Amyot, 1854, in-8). Pour M. Fiquelmont, je ne sais rien, sinon que j'ai cherché en vain son nom — un nom qui ne m'est point étranger pourtant — dans les Vapereau et dans le Catalogue général de la Bibliothèque nationale. L'article de la *Revue des Deux Mondes,* en revanche, je le connaissais dès longtemps : *Les Fantaisistes. — Italie. — Caprices et zigzags. — Un trio de romans. — Emaux et Camées...* par Alfred Crampon, 1er novembre 1852. Article très dur, malgré son ton courtois. Article au cours duquel la sévérité du critique ne s'est un peu relâchée qu'à propos de la *Comédie de la Mort,* dont le naturalisme est du moins « relevé par l'âcre saveur du désespoir » et en faveur des célèbres pages par lesquelles s'ouvre *Mademoiselle de Maupin,* « préface en marbre d'un édifice d'argile fangeuse ». Vrai réquisitoire où Gautier se voyait jeter à la tête son paganisme, son absence d'invention, l'immoralité de son sensualisme, son incompréhension de la nature, son habileté toute plastique, son culte exclusif de la forme, son éclat sans chaleur, etc., etc., — et où ses *disciples* se trouvaient plus malmenés encore, — ses disciples qui, moins dégoûtés que lui, s'étaient faits « les historiens de la mansarde, non de la mansarde gracieuse à laquelle sourit un rayon de soleil, mais de la mansarde fétide des ignobles faubourgs » et qui, dans leur appétit de tons chauds et crus, en vrais *écrivains de décadence,* n'épargnaient au lecteur « aucune des repoussantes perspectives de la misère et de la honte ».

Que Baudelaire qui alors, depuis une douzaine d'années, récitait volontiers, autour d'un saladier de vin chaud, les plus

hautes en couleur de ses poésies — le *Vin de l'assassin, Une charogne* ou cette *Manon la pierreuse* dont le titre seul nous est parvenu, — se soit cru visé, lui aussi, dans l'article de la *Revue des Deux Mondes,* paraît vraisemblable, et cette hypothèse suffit à expliquer qu'il ait pris soin de distinguer d'avec son auteur celui des *Ouvrages de l'esprit dans une démocratie.* Passons donc, et venons au texte de cette plaquette.

C'est une petite chose assurément si l'on en juge d'après le nombre des pages, mais dont on s'aperçoit bien vite que l'intérêt dépasse le volume. L'auteur a un style, un style travaillé et dépouillé, acquis dans la fréquentation des classiques, — de La Bruyère et de Montesquieu notamment. Il a aussi des idées qu'il traduit avec autant de fermeté que de concision. Et il a encore assez de sensibilité pour que la phrase, sous sa plume, atteigne souvent un tour poétique.

Ernest Crampon était monarchiste et ne s'en cachait pas. Tout à l'heure il écrira — on se rappelle que son essai-pamphlet porte la date de 1855 :

Il y a juste soixante-cinq ans quatre mois... que l'on ne rit plus en France. Etre gouverné par ses égaux ne dispose point à la bonne humeur.

Mais s'il regrette l'Ancien régime, il sait du moins pourquoi, et se garde de tomber dans les rengaines ordinaires au *laudator temporis acti.*

Son point de départ, c'est la manie et la *furia* de *Confessions* qui sévit en France. Sans doute jadis l'autobiographie perçait-elle dans les récits des plus grands — Xénophon, Marc-Aurèle, Ovide, Cicéron... Cependant elle ne faisait qu'apparaître et avait la pudeur de regagner bien vite l'arrière-plan. Mais aujourd'hui chacun se croit en droit d'exhiber sur la place publique les verrues de son visage, ses défaillances sentimentales, ses tares, ses intérêts, ses ambitions :

Déjà s'élève une clameur générale : *Me, me, adsum qui feci!* et dans le beau concert, chacun raconte à l'envi, *Antagoras* qu'il allait sur les remparts, apprendre ses plaidoiries; *Lélie* qu'elle aimait les conserves avant d'aimer la métaphysique; *Aristide* qu'il a ses mécomptes; *Ergaste* des espérances; *Phryné* qu'elle a une mère et qui l'a vendue; *Gnathon* qu'il a dîné, qu'il dîne et qu'il dînera.

(Me trompé-je? J'ai idée que cette *Lélie* pourrait bien désigner George Sand qui avait commencé l'année précédente à découper en feuilletons l'*Histoire de ma vie,* d'où un premier titre pour Ernest Crampon à la sympathie de Baudelaire. Mais reprenons notre analyse.)

La cause de cette incontinence verbale n'est pas à chercher bien loin. Elle tient tout entière dans les mœurs démocratiques. Ce sont elles qui ont perverti l'entendement du Français, qui lui ont fait perdre le sentiment de la mesure et des convenances comme elles ont dispersé la société, vidé les salons où se formait la langue, et engendré une instabilité générale qui, dans les lettres, s'est traduite par la confusion des genres.

Et les traits de pleuvoir, dont quelques-uns vont loin :

Dans la démocratie, « on est toujours à la veille d'une catastrophe » et « on est trop occupé pour penser par soi-même ».

Dans une démocratie « tout le monde veut s'élever, personne n'aspire à descendre. L'égalité règne dans la loi, et l'inégalité dans les cœurs. »

Quand il est question de démocratie, il ne faut point parler d'Athènes, où l'esclavage compensait tout...

L'égalité fait que chacun trouve dans son voisin un égal, un émule, un rival, un ennemi.

Il n'y a plus de sociabilité parce que les citoyens « aiment trop la patrie pour s'aimer les uns les autres ».

Je cueille encore, en passant, un bien joli paysage politique, où l'humour pointe sans que la vérité en souffre, alliage auquel la manière de l'auteur, souvent, me paraît devoir son caractère :

On voit, au milieu de l'Europe, entre la France, l'Allemagne et l'Italie, un petit pays à qui la rivalité des cabinets conserve une sorte d'indépendance que ses montagnes et le caractère de ses habitants rendent démocratique. Un seul art y a fleuri, celui de mesurer le temps. La religion y est triste, la vertu désagréable; mais il y a des vertus.

et une pensée dont il me semble qu'elle n'aurait point déparé *Le Prince :*

Lorsque le peuple est assemblé sur le forum ou dans un vaste amphithéâtre, il sent sa force; et quand le peuple sent sa force,

il est bien près d'en abuser. Il est donc contraire à la monarchie que le peuple se réunisse en masse excepté de deux manières : d'abord dans les temples où l'homme est toujours faible en présence de Dieu; et sur le Champ-de-Mars, pour voir défiler une armée qui témoigne de la puissance du souverain.

Assurément tout n'est pas de cette distinction dans la plaquette qui nous occupe. Mais on pourrait encore en citer bien des passages sans en épuiser les richesses dont je n'ai pu donner qu'un aperçu.

La conclusion d'Ernest Crampon était cruelle. Après avoir montré que dans une démocratie les lois du travail et du commerce, qui impliquent « une mauvaise marchandise, un bon marché, beaucoup de consommateurs », finissent inévitablement par dominer aussi la production des ouvrages de l'esprit, il écrivait :

La France vieillit, et le régime démocratique, rendu si dangereux dans les temps modernes, par l'abolition de l'esclavage et la découverte de l'imprimerie, régime qui ne fut ni celui de sa jeunesse ni celui de son âge mûr, loin de la rajeunir, précipite sa décrépitude...

Quant aux hommes, spectateurs ou victimes de ce triste état, capables de sentir une décadence, incapables de l'arrêter, et faits pour des temps meilleurs, il ne leur reste qu'un parti : manger, boire, dormir dans ce temps-ci; lire, penser dans l'autre; et, s'ils n'ont conservé de l'amour que les spirituelles ardeurs, aller chercher, dans un passé lointain, l'objet de leurs amours.

Après cela, y a-t-il lieu de s'étonner que Baudelaire ait fait habiller notre plaquette par Lortic? Qu'on se rappelle *Enivrez-vous!* et *Le monde va finir*, et tant de passages des *Journaux intimes* où sont stigmatisés la sottise moderne, les méfaits de l'imprimerie, la croyance au progrès et la conjuration des démocraties contre l'esprit et l'art! N'est-il pas évident qu'il se sentait uni à Ernest Crampon par des affinités profondes?

JACQUES CRÉPET.

§

Le prototype de Carhaix, sonneur. — On ne peut mieux faire pour utiliser diverses clés utiles à entr'ouvrir l'œuvre comme la vie du romancier, que de recourir — entre autres —

à un travail court mais dense et précis d'un amateur charmant :

Aubault de la Haulte-Chambre qui a écrit des *Souvenirs sur Huysmans* fourmillant de détails et de précisions qu'on ne peut négliger de bonne foi. Ayons recours à lui pour connaître le personnage du sonneur.

Carhaix est un type inventé de toute pièce; son nom est celui, avec une fantaisie d'orthographe, d'un canton de Bretagne. Huysmans a eu ainsi recours à la géographie pour Gevresin et Durtal. Or, bien que fictif, Carhaix est celui des protagonistes de *Là-Bas* qui suscita les plus nombreuses et décevantes curiosités. Que de gens, sans courir devant les tours pour réaliser l'exploit du bon Raoul Ponchon, eurent la tentative d'approcher cet artisan si noble, si savant et si pathétique! Il y avait bien un préposé à cette charge, mais commun, grossier, et aussi dépourvu de connaissances spécialisées que d'aménité. Bientôt il fut débordé de visites, accablé de questions, lardé d'insinuations auxquelles il ne comprenait rien, on le prit d'abord pour plus savant que sa réalisation romanesque; ses réticences, son hermétisme, sa brusquerie servaient son auréole; au vrai apparaissait la face de son ignorance. Il finit par savoir qu'un livre parlait de lui. Du coup il se fâcha pour de bon, s'imagina être tourné en dérision par quelque ennemi inconnu et finit par refuser toute communication. Sur des plaintes manifestées à Huysmans par des lecteurs susceptibles, l'auteur voulut au moins connaître la tour et l'homme. Mal lui en prit. Aubault, sans rapporter une scène précise, en consigne au moins la conclusion; le sonneur éconduit Huysmans avec un énergique «*F..... le camp!*» De la fiction à la réalité, il y avait une distance périlleuse, nul n'osa plus la franchir à ce moment. Nous allons la parcourir en sens inverse, de la réalité à la création romanesque. La voie est libre : aucun modèle vivant ou proche. Ce serait mal connaître l'œuvre du romancier que de s'arrêter à la seule transposition claire de lui-même en Durtal; les autres personnages à modèle ou à inspiration sont beaucoup plus savamment composés; les traits sont choisis, le vrai est mêlé au vraisemblable, le réel au possible, l'existant au rêvé par doses mesurées et subtiles. En relisant ce qui a trait à

Carhaix on est frappé de trouver son modèle transformé, enrichi de mystique et d'érudition et cependant fort de la même connaissance professionnelle; c'est le singulier J.-P. Lamiral, auteur dramatique, d'abord, sonneur professionnel, candidat aux élections de 1848, amateur ou mieux, héros d'aventures sentimentales, pittoresques, politiques. Le lecteur jugera ce rapprochement moins que fortuit, une parenté moins qu'accidentelle.

Quant à la trouvaille, elle semble due à la lecture d'un essayiste, critique, bimbelotier et amateur d'art, digne d'une révérence et de la sympathie de J.-K. Huysmans : Champfleury.

Jules Husson, dit Champfleury, montra presque à ses débuts son goût des singularités en publiant *Les Excentriques* (1852). Le volume eut assez de succès pour être réimprimé en 1855; une « nouvelle édition » porte la date de 1877. L'ouvrage est dédié à Honoré Daumier, ce qui est une profession de foi littéraire. Champfleury a garni une galerie de portraits variés; ses types ont tous une manie et sont un peu fous selon la commune raison; leur chimère prend des noms différents; ésotérisme, sciences, communisme, religion, etc... Il est un de ces types qui est digne de Villiers de l'Isle-Adam : *L'homme aux figures de cire*. En somme une lecture de scènes d'un grand Guignol alternant le comique, le dramatique et le fantasque.

Lamiral occupe la deuxième place de cette galerie entre un ornythologue et une victime des combinaisons numériques. C'est un simple; il est sans affectation quoique cabot, ou peut-être parce qu'il n'avait que les qualités négatives de ce métier. Chansonnier, auteur dramatique, il a commis de nombreuses pièces, des chansons, des discours; son royalisme est évolutif; après des *Couplets à Cécile*, il publie une pièce à *S. G. Mgr le Duc de Bordeaux*, puis *L'Heureux retour de S. A. R. Mgr le Duc d'Angoulême;* son légitimisme ne l'empêche pas de publier en 1838 *Le Jour de la Saint-Philippe!* Entre ses entreprises théâtrales, son retour aux cloches et la candidature aux élections, il publie ses *Mémoires* trop brefs, contés sans fard et à la troisième personne; quelle dignité! Il est né à Paris en 1799 d'un boulanger mort à la guerre et d'une *ouvrière en*

robe (*sic*). De ces nombreuses entreprises théâtrales, une est curieuse, celle du Prado, place du Palais de Justice, menée avec une dame veuve : *Corneille de Saint-Marc!* L'affaire dura douze jours, la Préfecture susceptible n'ayant pas autorisé ces spectacles. C'est à ce moment qu'appauvri et las de ses insuccès il devient sonneur à Saint-Etienne-du-Mont, aime son métier, s'y adonne avec intelligence, en écrit sans maladresse; mais il n'en est pas moins homme et il sera bientôt impliqué dans une suite d'aventures sentimentales qui le montrent un peu jocrisse, sinon Dandin. D'abord il épouse une jeune veuve, lingère; il quitte pour elle ses cordes et son clocher en 1836, après avoir été dignement carillonné comme un grand de la paroisse. Hélas! Lamiral n'était que le doublard d'un Italien pour qui la veuve brûlait de passion au point qu'elle mourra quelques ans plus tard dans ses bras. Lamiral n'attend pas cette conjoncture rarement opportune et quitte son infidèle en 1830. Il a le temps de se couvrir de gloire pendant les *Trois Glorieuses* mais en sauvant le plus possible de vies, à la Caserne des Minimes. Ses lauriers lui vaudront d'être promu sergent-major, puis lieutenant; après quoi il a l'occasion de faire un petit tour dans le midi, moitié en amateur, moitié en chansonnier. Par la suite, il manquera de justesse la contrainte d'un mariage avec une fille-mère dont le fiancé réapparaît pour reconnaître son œuvre de paternité. On le berne à le faire courtiser un homme déguisé en femme; il esquive une bouchère, une charcutière bossue et acariâtre, enfin il termine sa carrière comme sonneur non sans avoir couru la tentative d'une candidature dont l'affiche seule décèle son innocence : « *Nommons Lamiral* (*de la Seine!* » Ce court panorama ne suggère rien ou presque qui permette de fixer une parenté avec Carhaix. Soit! abordons maintenant ce qui va imposer un attachant parallélisme.

Lamiral a écrit un introuvable *Art de la Sonnerie;* ni la Bibliothèque Nationale ni celle de l'Arsenal ne possèdent un aussi précieux dépôt. Champfleury l'a eu en mains. Qui sait si Huysmans ne l'a pas lu ou si même il n'en avait pas un exemplaire? En tout cas ce qu'en rapporte Champfleury suffit à un rapprochement qui vaut d'être fixé.

Dans une bibliographie remontant fort loin et récemment

renouvelée à l'occasion de reconstruction de clochers, la plaquette de Lamiral mérite de figurer; cependant Huysmans ne la cite pas. Evidemment, il a consulté le plus ancien document : *Le Rational,* de Guillaume de Mende, qui donne une singulière étymologie du mot cloche (grande ou petite)! Il n'omet pas D. R. Carré, ni l'abbé Thiers qui, dans son *Traité de Superstitions* (1741), a bien l'esprit... Régence; enfin l'ouvrage le plus récent en date, cité par le sonneur de Saint-Sulpice grâce à son romancier, est celui de l'abbé P. Constant Barraud, auteur de nombreuses études sur les *bagues, les anneaux d'évêques, le bâton pastoral, les coqs de clochers.* Enfin, une notice sur *Les Cloches,* parue à Caen en 1844; Huysmans a dû, sinon fouiller, du moins feuilleter ces ouvrages; il est bien dans sa manière de choisir dans un énorme entassement documentaire et d'interpréter ce qui lui plaît; or dans *Là-Bas* tout ce qu'il en tire n'est pas précisément inspiré de ces savants et complicateurs, mais plutôt de l'excentrique amoureux de ses cloches, autodidacte, connaisseur de son métier et digne d'être Carhaix, c'est-à-dire aimé de J.-K. Huysmans, au mysticisme près.

Lamiral est dans la tradition véritable de l'artisan; si l'usage s'était maintenu de donner la cléricature aux accordants, il eût reçu au moins la tonsure. Carhaix feint d'ignorer cet honneur primitif : il a épousé une cuisinière. Lamiral considère quelles cloches exécutent un *plain-chant des airs;* il répudie les airs profanes que de mauvais sonneurs font retentir sur des carillons consacrés uniquement à des usages sacrés; cela a-t-il assez un air à la Huysmans, et n'entend-on pas en lui les reproches véhéments de Durtal contre les valsomanes d'églises? Lamiral, moins violent, traite ces gens de *méprisables,* sans *instinct.*

Il serait bon, écrit-il, que chaque paroisse établisse une maîtrise dirigée par un homme intelligent, lequel chercherait des jeunes gens, les nommerait apprentis après un an de travail et les recevrait définitivement sonneurs après mûr examen. Surtout il faudrait s'attacher à grouper quatre à quatre les hommes de même force afin que leurs mouvements soient bien égaux et méthodiques.

Et il y va du légitime orgueil de sa connaissance autant que de son amour du métier :

La Sonnerie des Cloches est une science restée ignorée chez les peuples. Les prêtres eux-mêmes, qui devraient apporter le plus grand intérêt, ne s'en occupent aucunement. Les règlements n'y sont point observés.

C'est du Lamiral, ne nous y trompons pas. Voici comment Carhaix formule les mêmes propos :

C'est fini les cloches; ou plutôt c'est les sonneurs dont il n'y a plus. (Huysmans pousse le réalisme jusqu'à véhiculer une phrase bancroche, plus d'un homme inculte que d'un artiste scrupuleux.) Ce sont des garçons charbonniers, des couvreurs, des maçons, d'anciens pompiers... ah! il faut les voir!... Mais c'est pis que cela, si je vous disais qu'il y a des curés qui ne se gênent pas pour vous dire : racolez dans la rue des soldats pour dix sous.

Reprenons Lamiral de telle sorte qu'en alternant ses propos et ceux de Carhaix, on arriverait sinon à les imbriquer, du moins à confondre presque le même son... de cloches.

J'ai vu deux sonneurs qui travaillaient à la même cloche, ça faisait pitié, le premier était un grand garçon roux et maigre toujours les bras ballants, aussi triste qu'un enterrement... Le second, un petit homme trapu, aurait remué à lui tout seul la sonnerie d'une paroisse. Aussi à eux deux ils sonnaient « Marie-Christine », une fière cloche; cependant ils n'en tiraient rien de bon. L'un faisait le contraire de l'autre, l'autre le contraire de l'un. « Marie-Christine » voyait bien qu'elle était travaillée par des ignorants et elle ne s'y prêtait pas. C'est comme les chevaux; autant ils ont de plaisir à être montés par un savant, autant ils se révoltent contre un commis de magasin qui les a loués pour deux heures!...

Qu'on y prête attention, Carhaix va professer sensiblement les mêmes idées; le voici montrant l'effet du racolage :

...Il y en a eu un dernièrement qui n'a pas retiré sa jambe à temps, la cloche est revenue à toute volée dessus et l'a coupée net comme un rasoir...

Et Huysmans qui complète son héros de bonnes intentions et de scrupules, voit Carhaix montrant « un jeu minuscule de clochettes... ».

C'était jadis ma toquade, dit-il, j'avais voulu former ici des élèves, mais personne ne se soucie d'apprendre un métier qui rapporte de moins en moins...

Et qui s'exprime ainsi :

Voilà les cloches qui ont l'habitude d'être bien traitées; c'est comme les bêtes, ces instruments-là; ça n'obéit qu'à son maître. Maintenant elles déraisonnent, elles brimballent, elles sonnent la gouille...

Travailler les cloches, les ignorants, le cheval, le maître, en dehors du vocabulaire et des tours, quelle identique résonance ici et là!

Avant Carhaix, Lamiral a parlé en instinctif des timbres de l'influence des tempéries sur la transmission du son; c'est dans les rues avoisinantes qu'il humait ses ragoûts plutôt que dans le clocher de Saint-Etienne, faute de quoi Lamiral eût été Carhaix à la lettre, ou plutôt ce dernier aurait trop ressemblé au bon et romanesque sonneur, un peu avantageux et bellâtre, mais si naïf! Rien d'étonnant que Joris-Karl ait repéré cet excentrique pour en créer une manière de saint du métier. Il a deviné sinon utilisé les propos cursifs et naïfs du connaisseur Lamiral, a tissé dans son discours une trame d'or et d'argent, d'érudition et de mystique; et y a assez peu ajouté. Carhaix identifie la cloche avec une personne ou presque; elle est baptisée, ointe régulièrement par un évêque, ce que réprouve un rigorisme encore vivant. En un mot Lamiral — Carhaix — Huysmans s'accordent sur la création, l'emploi des cloches encore que leur origine ne soit pas spécifiquement chrétienne, qu'elles sonnent encore pour Bouddha, comme dans les Beffrois, les Ecoles, etc. N'empêche que sans égaler la place que leur ont donnée Schiller et Hugo, la création de J.-K. Huysmans est caractéristique; elle montre toute l'habileté de son métier, la minutie de ses trouvailles, les ressources de son imagination. Le bon Lamiral chansonnier, acteur fervent du conjungo, féru *de drame et d'épopée,* s'achève en bon accordant de la Montagne sacrée, dans un roman presque ésotérique! Il ne paraît pas possible que J.-K. Huysmans n'ait pas aimé un pareil personnage et moins encore l'ait ignoré. On tiendra ces conjonctures pour vraisemblables; elles ajoutent au sévère *Là-bas* un arrière-sourire.

Un jour nous avons rendu à Lamiral et à Huysmans un hommage bien imprévu. A Bruges, certain été, après avoir

visité le Beffroi, vu sur le tambour du carillon un motif de Bach qui devait être joué à moment fixe par le carillonneur, nous attendîmes sur la place l'égrènement de cette musique aérienne. Les autocars dégorgeaient des foules bigarrées tandis que les canots à pétrole pétaradaient sur les canaux jadis hantés par les cygnes chers à Rodenbach. Tout à coup, les sons perlèrent un à un... Il fallait trouver le motif... Horreur! C'est *La Madelon!* Impossible de s'y méprendre; tout à l'heure, ce serait *Ramôna,* après... Trois minutes après, et dans une tempête de jurements coupés d'appels à Lamiral et à Huysmans, un train pris à la volée emportait celui qui vient d'interroger les cloches et leurs littérateurs.

RENÉ-LOUIS DOYON.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Th. René-Lafarge : *L'Impératrice Eugénie et ses femmes* (Hachette).

Voici un chef-d'œuvre. Un chef-d'œuvre de compilation. C'est au stylo de Madame Th. René-Lafarge que nous le devons, à moins que ce ne soit à sa machine à écrire — j'allais dire à coudre. Cela s'appelle **l'Impératrice Eugénie et ses femmes.** Honni soit qui mal y pense! Mme Th. René-Lafarge n'a point pensé à ce que vous avez pu penser, en vous rappelant telles scabreuses confidences de Mérimée. L'« infâme » Courbet n'a rien à voir avec le titre, encore moins dans l'affaire. C'est Winterhalter qui n'a laissé un nom que grâce à cette seule toile, officielle et mignarde, aussi fadasse et plate que la prose d'un communiqué du *Moniteur universel,* qui a suggéré ce titre équivoque à Mme Th. René-Lafarge. Quant à elle, elle n'a pensé qu'à s'offrir le luxe de porter des bas-bleus, tranchant sur le violet, assortis au ruban qui ornera bientôt son corsage et lui vaudra la considération de Madame sa concierge et des boutiquiers de son quartier. Jusqu'ici Mme Th. René Lafarge était une brave bourgeoise. La voilà devenue une femme de lettres, — elle le croit du moins. Un bouquin, cela fait bien, cela vous pose et en impose, et ça coûte si peu à faire, ma chère! C'est à la portée de tout le monde. Il suffit d'emprunter à ceux qui ont déjà emprunté, non pas tant aux riches qu'aux pauvres. La vanité est le péché mignon des femmes. Sur le sujet qui a tenté Mme Th. René-

Lafarge nous possédions déjà les *Femmes des Tuileries*, les *Femmes du Second Empire*, les *Tuileries sous le Second Empire* et des « Impératrice Eugénie » en quantité industrielle, comme on dit en ce siècle-ci, qui est tout à l'industrie. Imbert de Saint-Amand, Fleury et Sonolet, Frédéric Loliée, sont passées par là, ce qu'ils laissèrent derrière eux, sur les plates-bandes et les jardinières des Tuileries, les allées et les bosquets de Compiègne, MM. Jacques Boulanger et Octave Aubry l'ont à leur tour cueilli pour en composer des bouquets imprimés. Qui dira, comme Barrès celle des églises, la grande pitié des résidences royales et impériales? Là où de rares privilégiés ne se voyaient admis qu'en petit comité, le populaire se rue aux jours fériés des loisirs. A Compiègne et aux Tuileries, on entre, de même qu'à Versailles et à la Malmaison, comme dans un moulin. Un Henry Monnier qui suivrait la foule qui suit le guide ferait, à condition d'être polyglotte, une ample et jolie moisson de réflexions saugrenues et idiotes, de balourdises et de sottises. Cette idée qui ne leur est jamais venue à l'esprit, et qui me vient au courant de la plume, j'en fais cadeau aux bâcleurs de « choses vues » et entendues pourvoyeurs attitrés de copie aux hebdomadaires de droite ou de gauche. Je suis toujours choqué comme d'une profanation de ces piétinements de troupeaux, de ces caquetages de perruches à travers les galeries et les appartements privés des souverains qui mettaient une barrière, et la garde devant, entre le vulgaire et leur Majesté, tenant leurs distances même avec leurs courtisans. Il faut être digne, par de mystérieuses affinités, de pénétrer dans l'intimité des grands. Il faut les aimer, tout en les jugeant, jusque dans ce qui nous paraît avoir été leurs faiblesses. C'est par cette intelligente sympathie, d'où la déférence n'est point exempte, que se distingue entre tous Hugues Rebell, qui a mieux senti, compris, ou deviné, et rendu le charme étrange du Second Empire, qu'aucun de ces messieurs-dames, lesquels, copiant les unes sur les autres, encombrent la bibliographie de cette époque diffamée, et mal famée parce que mal connue, d'un tas de bouquins compilés qui retracent, sempiternellement, les mêmes figures, les mêmes scènes, les mêmes épisodes, les mêmes anecdotes. Pas un qui ait lu la *Femme qui a connu*

l'Empereur, devenue *l'Espionne Impériale,* l'admirable portrait de Mérimée dans les *Inspiratrices,* le plaidoyer pro *Sardou,* et ce plaisant *Journal d'un valet de Chambre,* écrit en collaboration avec Jean de Mitty. Pas une qui connaisse le nom même d'Hugues Rebell, et je les étonnerai, tous et toutes en leur disant que, pour une, deux ou trois de ses pages, pour celles-ci que je vais citer, je donnerais sans barguigner leur pédant et prétentieux fatras.

Comme le docteur Faust, Mérimée rajeunissait avec la féerie extraordinaire et inattendue de l'Empire. Avoir été menacé de la révolution, du socialisme, d'un règne de barbarie et de laideur, et retrouver seulement adouci, acclimaté et plus élégant ce monde impérial dont rêvait votre enfance, n'est-ce pas une rare fortune! Il y avait dans le Second Empire assez de nouveauté et d'inconnu pour intéresser son esprit, assez de souvenirs pour qu'il n'y fût pas dépaysé. On a bien mal compris la fièvre de plaisir qui s'empara de la France à ce moment, on en a rendu responsable le malheureux empereur. Rien d'étrange pourtant qu'on se sentît joyeux de rencontrer une autorité forte qui permettait d'oublier la vie publique pour penser à soi-même. On en avait assez d'être citoyen, on voulait redevenir homme. Ce temps si proche du nôtre semble parfois plus ignoré que celui des dynasties égyptiennes. Mais qu'on interroge Gavarni, Constantin Guys, Winterhalter, Carpeaux, qu'on lise les comédies de Sardou, la correspondance de Mérimée, les mémoires de Viel-Castel, on sentira combien il fut délicieux d'y vivre. Devant une gravure de mode jaunie et des tentures fanées, on s'imagine que ce luxe fut ridicule et ces joies bien grossières; or, ameublement et toilettes, dans leur nouveauté, s'harmonisaient très bien. Les poufs et les crapauds disparaissaient sous les vastes pétales des robes à crinolines, mais faites de taffetas soyeux, de soies lumineuses; les femmes s'étalaient comme des fleurs étranges, importantes, qui cachent complètement leur calice, mais massives et mystérieuses, vous forcent à le découvrir. Et dans cette folle profusion d'étoffes, dans ces jupes monumentales, dans ces mantes qui étaient des chapes et ces chapeaux des capuchons et des masques, parmi tant de volants, de gazes, de rubans, ouvragés, façonnés, avec une fantaisie inépuisable, ce qu'on apercevait de la chair féminine prenait une valeur et un intérêt nouveaux, comme des joyaux dans un écrin et au fond d'un riche coffret. Il ne faut point juger l'art de se vêtir ou l'art d'aimer du Second Empire selon les idées fausses que nous nous faisons de la plastique et de l'érotisme grecs. Ces toilettes sont un

appel continu à l'imagination, mais elles charment, elles excitent d'abord les sens. Elles n'étaient nullement lourdes, elles ne gênaient point; au contraire! On n'est jamais libre que dans un domino de carnaval; le corps se sentait d'autant plus frémissant et dégagé que tout cet appareil d'étoffe l'entourait pour le cacher, mais non pas pour s'unir à lui, pour le garrotter. Et puis, pour la première fois depuis le Directoire, la femme commence à se découvrir: la gorge, les seins d'abord, ce que laisse voir une mère, mais c'était moins la maternité que l'hétaïrisme qui s'accusait dans ces décolletages. Au bal du 18 février 1857, la comtesse de Castiglione parut éblouissante, les cheveux d'or ruisselant sur le front, les joues — et tombant en crinière sur la robe de soie d'or; la jupe relevée sur le jupon à la Louis XV par des chaînes cerclées en cœurs; la gorge presque nue montrant des seins admirables, hauts, provocants, dressés sans un pli sur la poitrine de neige. — « Madame, prenez garde, dit un masque, en s'approchant en votre présence, nos culottes deviennent trop étroites. » Elle sourit seulement et écarte le complimenteur audacieux, tandis que devant elle des hommes se vantent de l'avoir serrée dans leurs bras. Trois ans plus tard, c'était le bal costumé de l'hôtel d'Albe, qui s'ouvre par une apparition dansante de seize femmes représentant les quatre éléments. Un soupçon de jupe haut retroussée laissant voir l'élargissement voluptueux de la jambe, la chevelure, les gorges poudrées de paillettes d'argent, et comme étincelantes de rosée lumineuse. « Les mauvaises vues comme la mienne, dit Mérimée, les croyaient trempées de sueur et on avait envie de les bouchonner comme des chevaux de courses ». Cavales de plaisir, mais cavales de choix et de race, qu'il était voluptueux pour un jouisseur raffiné de voir redevenir simples, nues, purement animale. Mme de Bourgoing était en Polichinelle, des princesses portaient un travesti d'écuyer à culottes bouffantes et à grandes bottes. Miss Cowley était en muse et laissait deviner les grâces de son corps à travers une robe flottante et transparente. L'Empereur et l'Impératrice en domino bleu, reconnaissables l'un et l'autre à leur marche et à leurs gestes habituels, se laissaient raccrocher par le duc de Dino en arbre, dont les mains branchues et feuillues arrêtaient tout le monde au passage. Il y avait entre et même pendant les danses, plus d'une embrassade et d'un baiser volé sous le masque dans l'embrasure d'une fenêtre. Et toutes ces beautés qui semblaient s'offrir, dont quelques-unes s'offraient en effet, libres, gaies, téméraires, étaient d'autant plus provocantes ici que leur rang et leurs habitudes les avaient faites plus réservées ailleurs, d'autant plus nues qu'elles étaient d'ordinaire mieux enveloppées. Le ton, l'animation, les formes de la chair étaient une

surprise quand elle jaillissait, enfin affranchie de tant de voiles.

Ce n'est là qu'un fragment, une esquisse, libre et libertine, mais je défie bien qu'on m'en représente d'aussi vivement enlevées, d'aussi vraies et justes de ton, parmi les innombrables ouvrages de marqueterie historique de tous ceux qui ont décrit ou cru décrire la cour de Napoléon III. Il y perce, en sourdine, le regret d'un temps où Rebell eût aimé vivre, où il a vécu, par la pensée, le cœur et les sens, un charme nostalgique et insinuant auquel il est impossible de rester insensible. C'est Hugues Rebell qui m'a donné le goût et la curiosité de ce Second Empire qui conserve encore assez de nouveauté et d'inconnu, malgré les rames de papier qu'on a noirci sur... ce qui était déjà connu, de 1851 à 1870, jusque dans les plus lointaines provinces. Des coins et des recoins sont restés dans l'ombre, d'où surgissent, pour qui sait les reconnaître, des figures curieuses et originales. Une époque n'est pas caractérisée uniquement par les grands événements qui l'ont marquée, ni par les seuls personnages de qui leur bonne ou mauvaise fortune rendit le nom légendaire, mais aussi, et tout autant, sinon mieux, par des actions moins éclatantes et des trafics moins honorables et par des hommes et des femmes qui, à des titres et des degrés divers, connurent la vogue avant de sombrer dans l'obscurité. Que comprendrait-on à une pièce dont ne subsisteraient que les scènes saillantes, les longues tirades et les premiers rôles? Les « utilités », ont la leur dans la vie et dans l'histoire comme au théâtre. Sans elles le drame et la comédie eussent manqué leur effet. Mais comme, pour les retrouver et les ressuciter, ces personnages qui furent célèbres avant de devenir obscurs, il faut s'astreindre à de laborieuses recherches, on s'en remet aux « rats de bibliothèque », et tant que nul essai ne leur a été consacré, on les laisse en paix et on se contente, comme Madame Th. René-Lafarge, qui par le « style », si on peut dire, rappelle à s'y méprendre feu Mlles Zénaïde Fleuriot et Raoul de Navery, de bricoler et de mettre bout à bout des pages prises à celui-ci et à celui-là qui les ont prises à d'autres et de les coudre avec des entre-deux, ou paragraphes, d'une platitude désarmante. Cela n'en fait pas moins un livre de plus sur l'Impératrice Eugénie et l'étonnant c'est qu'il se

soit trouvé un éditeur assez naïf, pour se charger de cette centième édition, ni revue, ni corrigée, ni même « considérablement augmentée » faite avec les quatre-vingt-dix-neuf précédentes, qu'elle n'annule pas.

AURIANT.

LETTRES BRÉSILIENNES

Felippe de Oliveira : *Alguns Poemas* (Sociedade F. de Oliveira, Rio). — Osorio Dutra : *Serenidade* (Civilisação brasileira, éditeur à Rio). — Gorge de Lima : *A Tunica inconsutil* (Cooperative Cultural, Guanabara). — Gastão Cruls : *Historia puxa historia* (édit. Ariel, Rio). — Raoul de Azevedo : *Vida dos Outros* (Civilisação brasileira édit.) et *Meu livro de saudades* (Coachman, Carbone et Cie, Rio). — Mémento.

Que ce soit en de libres cadences, que ce soit dans les cadres les plus réguliers, Osorio Dutra, dont la dévotion à la poésie est attestée par six recueils antérieurs, se montre simple et clair sans banalités, brillant sans recourir aux recherches du mot rare ou aux surprises de la chute précieuse. Sonnettiste accompli, disciple, déclare-t-il lui-même, de maîtres du Parnasse comme Alberto de Oliveira ou Raymundo Corréa au Brésil, Mendès en France, il « s'enorgueillit de sa génération » mais aussi « ouvre avec joie son cœur aux jeunes ». Les traductions incluses dans **Serenidade** de trois « Elégies » de Georges Duhamel et de plusieurs poèmes de Baudelaire sont de curieux exemples de la souplesse de ses moyens, et quant à la couleur, au charme du rythme évocateur, le meilleur témoignage — intraduisible cette fois — en est assurément la pièce intitulée « Bahiana doceira », consacrée à la négresse de Bahia, marchande ambulante de bonbons au costume bariolé, aux bijoux de clinquant, telle qu'à l'époque de dom Pedro Ier, faisant à la clientèle d'aujourd'hui son sourire ingénu, derrière lequel le poète voit se profiler tout un passé. Suivant l'expression de Jayme Cardoso, il faut voir en lui « un parnassien en liberté ».

Felippe d'Oliveira, disparu prématurément ainsi que nous l'avons mentionné en temps opportun, et dont on a réuni des pages inédites dans **Alguns Poemas,** appartient à l'histoire du « modernisme », fécond et changeant au Brésil actuel. A ce titre, il est intéressant de relire aujourd'hui ce qu'écrivait de ses premiers recueils, dès 1926, un historien et un critique sans parti pris, João Pinto da Silva, auteur d'une solide his-

toire de sa région natale, le Rio Grande du Sud (*A Provincia de S. Pedro*), d'une histoire littéraire de la même contrée et de trois recueils de portraits : *Vultos de meu Caminho,* dont la sagacité se confirme avec le temps. « De toute façon, écrivait-il, il est exact qu'il y a une beauté authentique et durable dans *Lanterna Verde,* en dehors de toute nécessité de classification ou d'orientation. » Cette beauté, il la plaçait déjà dans la substance de l'œuvre, « instantanés surprenants, imprévus d'observation et de facture », ou bien « note de solennité lyrique qui éveille des vibrations, vives et profondes en dépit d'un lointain de parnassianisme en fuite ». Cependant qu'il notait dans la libération incontestable de la forme de discrètes préoccupations de nombre et d'ordre, distinctes « de la rébellion absolue des novateurs de Sao-Paulo, rébellion dans les thèmes, les images, le rythme et parfois même dans la syntaxe. » Les confidences d'une fine sensibilité qui sont publiées aujourd'hui se dégagent des particularités épisodiques et prennent volontiers un ton d'humanité profonde : « Faut-il vivre? Oui!... Il le faut, hélas! » Il le faut malgré « l'inconscience des hommes qui nous font tort, même quand ils nous aiment comme des pères, — et l'opinion des amis qui décident que l'on est heureux quand ils ne peuvent pas comprendre le malheur non standardisé! » Et pour conclure, cette formule crispée : « Je porte mon malheur comme je porte mon regard. Je ne suis pas heureux, comme je ne suis pas aveugle. » Aucune attitude en cela, Alvaro Moreyra qui présente ces « quelques poèmes » considère leur auteur comme un homme distant. Avec cela, grand voyageur, poussé évidemment par son démon intime, les contraintes de l'impécuniosité lui ayant été épargnées par le sort. Un écrivain sincère, une personnalité attachante dont la place s'impose au début du « modernisme », que menacera plus tard, en ses hardiesses et même en ses débordements, la fatale « standardisation »

Dans **A Tunica inconsutil,** l'abondance paraît être, de prime abord, une des caractéristiques du talent de Jorge de Lima. Elle élargit le sens d'un motif initial, elle interprète librement des images d'objets réels, un fait concret, rassemble autour de ce thème, par des similitudes aisément intelligibles, un certain nombre d'autres données également claires, puis

la fantaisie s'insinue dans la série, s'élève au domaine de l'illusion, de la croyance, de la fiction, dont le poète est le souverain légitime. Des curiosités livresques sans frein, évidemment, lui fournissent une grande partie des « réminiscences » dont il ne fait pas mystère. La répudiation fondamentale des leçons de mesure et de l'héritage du parnassianisme, l'exclusion de tout emprunt à l'antiquité grecque, l'ont amené en outre à puiser largement dans les éléments bibliques, de sorte qu'il s'est renouvelé en de nombreux points depuis ses premiers ouvrages signalés ici il y a quelques années. Toutefois, s'il parle volontiers des trompettes sacrées, de Babel ou de Noé, de Jacob ou de Salomon, si sa véhémence est parfois âpre, — sans exclure de tout gracieux intermèdes — il faut bien entendre que c'est en transposant au poète et à la Poésie la matière prophétique qu'il rebrasse librement. « Le manteau du poète, dit-il, lui vient des propres mains du Seigneur en attendant la « tunique sacrée sans couture », sa promesse suprême. La trouvaille ne suffirait pas en elle-même, Jorge de Lima manie cet apport au gré de sa flamme personnelle et son livre est plus qu'une trouvaille, il est aussi vigoureux qu'original.

Si la poésie brésilienne a perdu en ce moment le souci de chanter des motifs nationaux, les conteurs sont loin de manquer autour d'eux de sujets d'observation et d'occurrences imprévues. Une histoire en amène une autre, ainsi que le dit à peu près Gastão Cruls : **Historia puxa historia.** Les ouvrages antérieurs de cet écrivain ont été présentés ici autrefois, tel le roman *Elsa e Helena,* analyse d'un cas d'hallucination morbide dont on pourrait rapprocher aujourd'hui les contes *O Espelho* ou *A patativa.* Mais si les sujets sont de la même famille, ceux qui en sont les héros n'ont pas les mêmes égarements. *Mae d'agua* est basé sur une demi-croyance à l'existence des sirènes, et quand la présumée « Yara » est menacée par l'hostilité impitoyable de sceptiques, un grand héron blanc s'envole du fourré, incarnation poétique de la mystérieuse créature en fuite. *Iniciaçâo* mêle le mystère à la perversité. Dans le parc de Boa Vista, une jeune femme élégante appelle un adolescent cycliste, l'invite à courir remiser sa machine pour venir passer toute la soirée avec elle. Quand le garçon

revient, allumé par de rapides baisers, il trouve un attroupement autour d'un cadavre : l'initiatrice a pris trop de cocaïne dans l'intervalle. Il n'est pas besoin de longues plongées dans l'inconscient de tels personnages pour en faire sentir la perversité, le mystère, et pour rendre le drame tout à fait clair. Nous sommes en présence ici d'un choix de récits achevés sans hâte bien que non pas sans métier, où le talent de Gastão Cruls atteint une belle étape de la maturité.

Pour l'un des recueils de chroniques qu'il a publiés cette année, Raul de Azevedo ne pouvait trouver meilleur titre que **Vida dos Outros,** ce qui se complète par le second : **Meu livro de Saudades.** En effet, si l'on se reporte à ses débuts, quelque mélancolie devant un passé déjà lointain ne peut surprendre en lui, et si l'on parcourt ses recueils, y compris *Hora de Sol* (1933), *Bazar de Livros* (1934), si l'on considère qu'il dirige aujourd'hui à Rio l'importante revue *Aspectos,* on voit sans peine qu'il a prêté à « la vie des autres » une bonne part de la sienne. Il a pris soin d'ailleurs, à diverses reprises, d'affirmer dans le roman ses qualités d'observateur et d'analyste des mœurs, témoin *Amores de Gente Nova,* réédité il y a quelques années, histoire de deux couples de jeunes gens modernes brillants et difficiles, dont les destins s'entrecroisent, dont le bonheur se noue, mais qui sont incapables, malgré leur esprit nouveau, d'éviter les embûches du destin. La première partie de sa carrière s'est passée en Amazonie, ses débuts se sont faits dans « A Provincia de Para » par un essai sur les Goncourt quand il avait dix-huit ans. Il nous surprenait, voici longtemps déjà, par sa profonde compréhension des grands premiers rôles de la capitale (Olavo Bilac, dans *Amigos y Amigas,* 1906) cependant qu'il étudiait à fond les sujets régionaux : il relevait en une période de cinquante ans, en Amazonie, 131 titres de journaux et revues. Un autre nous contera peut-être un jour sa vie, ses changements de latitudes, ses voyages au Maragnon, à Sao Paulo, Florianopolis, etc, sans oublier les traversées vers l'Europe qui ont alimenté *D'Alem Mar* (1913). Celles de ses chroniques qui traitent spécialement de questions littéraires, et elles sont nombreuses, nous retiennent surtout. Elles n'apportent pas de documentation rare, de révélations imprévues, de sous-entendus trop bien informés et

se contentent de silhouetter de grands écrivains d'hier : José de Alencar, Aluizio Azevedo, Graça Aranha, Coelho Netto pour qui il demande un bronze, Medeiros e Albuquerque, ainsi que les vivants, au besoin pour protester contre l'injustice ou l'inattention à leur égard. Comme il a connu de près la vie intellectuelle en plusieurs Etats de la « confédération », leurs personnalités sur lesquelles il se prononce chaleureusement (Belmiro Braga en Minas, Berilo Neves en Rio Grande, Araujo Filho à Manaos, etc, etc.), il nous apporte un témoignage involontaire de l'unité littéraire essentielle de son pays, que peu d'autres pourraient dégager comme lui. C'est tout un diorama de la vie littéraire en ces quinze ou vingt dernières années qui se déploie en le feuilletant. Bonne humeur, savoir discret, justesse du trait, sûreté du choix, reflet d'une opinion éclairée, et d'une atmosphère, valent à ces pages d'hier de rester vivantes et fraîches en seconde lecture aujourd'hui.

Mémento. — Nous étudierons prochainement un curieux ensemble de contes rustiques, *Mixuangos,* par Valdomiro Silveira. — La revue *Aspectos* (juillet) renfermait notamment des articles de Celso Kelly : « A cultura e a unidade nacional »; Mario Sette : O presepe de dona Candioca », coutumes d'autrefois ». Theo-Filho : « Os romanticos da Revista contemporanea », souvenirs d'un groupe littéraire de Pernambouc. Dans le numéro d'août; Osvaldo Orico salue la mémoire d'Afonso Celso, mort le mois précédent : *Um apostolo da bondade e de inteligencia;* de Huascar de Figueiredo, *A pugna contra o deserto* (la lutte contre le désert) article clairvoyant et patriotique : « Il y a des peuples qui cherchent des terres et nous en avons qui sont relativement abandonnées. Le désert, sauf quand il résulte d'inclémences climatériques, en Afrique ou en Asie... est un délit politique des peuples. » Pour éviter d'être mal compris, ajoutons que la vigilance est éveillée d'autre part contre les dangers que créent certaines « minorités » déloyales. — *Lanterna Verde* (avril) contient une étude minutieuse d'Augusto Meyer sur la « sensualité dans l'œuvre de Machado de Assis, des pages alertes d'Ernani Fornari sur le poète Zeferino Brazil, un moins de cinquante ans guetté par la célébrité, des poèmes d'un rythme soutenu de Manoel de Abreu. — *Fronteiras,* périodique de Recife, illustré notamment de photo-montages réalisés par Jorge de Lima, que l'on peut rapprocher de ses poèmes analysés plus haut. — *Panorama da Educação Nacional* (discours du Président Getulio Vargas.

— *Estudos brasileiros* (n° 1) et *Revista do Serviço do patrimonio historico e artistico nacional,* sur lesquels nous aurons à revenir.

MANOEL GAHISTO.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Ruben Blank : *Adolf Hitler et les « Protocoles des sages de Sion »*. Avec une préface de Paul Milioukov sur le racisme et l'antisémitisme. Paris, 1938. — Emil Ludwig : *La Nouvelle Sainte-Alliance*. Traduit de l'allemand par Marcel Sora. Edit. N. R. F., 1938.

Si, pour le Komintern et la ou le G. P. U., qui en dépend, tous les moyens sont bons pour combattre la société dite bourgeoise et faire triompher le communisme, de même paraissaient légitimes pour la fameuse *Okhrana* tsariste tous les procédés qui pouvaient consolider ou maintenir l'édifice branlant de l'autocratie. Et, parmi ces procédés, la délation, l'organisation des pogroms et le faux occupaient une place prééminente.

Le faux le plus célèbre qui fut forgé par l'Okhrana, ce furent incontestablement ces fameux « Protocoles des Sages de Sion », dont la falsification a été tout dernièrement dévoilée et formellement sanctionnée par un verdict du tribunal de la Cour d'Appel de Berne.

Les **Protocoles** furent fabriqués, dans les premières années de ce siècle, par des agents de la police politique tsariste à Paris, ayant à leur tête un certain général Ratchkovsky. Un vieux livre français, l'ouvrage de Maurice Joly contre la politique de Napoléon III, *Dialogue aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu,* servit de canevas à une abracadabrante histoire de conspirateurs juifs aspirant à la domination du monde et à la destruction de la chrétienté et en même temps à la diffusion des principes d'une politique autoritaire, pouvant faire échec à la montée des idées démocratiques et socialistes.

Les *Protocoles* furent publiés en Russie pour la première fois vers la fin de 1905 et n'y suscitèrent qu'un intérêt médiocre. En 1908, le ministre de l'intérieur, Stolypine, chargea deux officiers de gendarmerie (corps particulier de la police politique organisé militairement) d'une enquête discrète sur les origines des *Protocoles*. Cette enquête révéla nettement leur fausseté. Les résultats en furent présentés par Stolypine

à l'empereur Nicolas II, qui en fut littéralement bouleversé. Aussi écrivit-il sur le rapport concernant l'utilisation des *Protocoles* pour la lutte contre le judaïsme et la consolidation de l'autocratie la phrase suivante que nous rapporte M. Ruben Blank : « Exclure les Protocoles! On ne peut pas défendre une cause pure par des moyens sales. »

Mais si un empereur de Russie dédaigna de se servir pour sa politique d'une arme aussi suspecte que sont les *Protocoles,* un simple dictateur, tel que Hitler, ne s'en prive nullement, aux dires de notre auteur.

Les hitlériens écrit-il, se sont emparés de cet instrument tsariste pour leur propagande propre. Cette propagande vise à la destruction des fondements politiques des nations civilisées, notamment des nations démocratiques.

Car les *Protocoles* sont « dirigés non seulement contre le judaïsme, mais aussi et avant tout contre la démocratie et les bases fondamentales des Etats modernes... »

C'est essentiellement une propagande de politique *ultra-réactionnaire.* L'antisémitisme qu'elle répand est destiné à servir plutôt de *moyen* que de *but,* le but propre étant la pénétration des masses populaires par l'idéologie, dite « raciste », idéologie du parti politique de Hitler, le plus réactionnaire du monde.

Et voilà!

M. Emil Ludwig, entre deux biographies romancées, s'efforce de nous convaincre, dans une petite brochure de 78 pages, que la paix du monde ne pourra être maintenue que par l'instauration d'une **Nouvelle Sainte-Alliance.** Celle-ci n'aura rien de commun avec l'ancienne ni avec le fameux *Dreikeizerbund* de la fin du siècle dernier; l'alliance nouvelle sera l'union des trois grands Etats démocratiques de l'Occident : la France, l'Angleterre et les Etats-Unis. Cependant cette union accueillera volontiers dans son sein, nous dit M. Ludwig, tous les autres Etats et tout d'abord... l'Union Soviétique.

Alors que, par quelques-unes de ses méthodes, elle semble se rapprocher des Etats fascistes, son but est à l'opposé du leur. Au vieil idéal des Etats dictatoriaux, Moscou oppose son grand

idéal social et y aspire malgré tous les détours, tous les obstacles qui, durant des années, compromettent ses desseins.

M. Ludwig est persuadé que sa nouvelle Sainte-Alliance sera bientôt un fait accompli parce qu'il n'y a aucune friction entre la France et les Etats-Unis et parce que les frictions entre les Etats-Unis et l'Angleterre sont moindres que jamais depuis « cent-cinquante ans ». Et, d'autre part, ces trois Etats poursuivent le même but, le même idéal, savoir : le bonheur de l'humanité dans la paix, la liberté et le travail.

Cependant pour que la nouvelle Sainte-Alliance puisse vivre et agir pour le bien de cette humanité qu'elle a prise à charge, il faut qu'elle suive les conseils ou plutôt les directives que lui donne M. Ludwig. « La nouvelle Alliance agira de façon foudroyante (p. 66), professe-t-il. L'alliance ignorera ce style de chancellerie qui se permet des désignations telles que « comité de non-intervention ». Enfin, « les fondateurs de la Sainte-Alliance appelleront toutes les choses par leur nom et ne parleront plus de « complications menaçantes », mais de guerre allemande, plus de « perturbateurs de la paix», mais de nazis. Ils refuseront de séparer constamment de son gouvernement le peuple allemand, dont une grande partie aime ce gouvernement, que l'autre partie supporte (p. 67) ».

Nous y voilà. La nouvelle Sainte-Alliance de M. Ludwig ne sera donc pas un régulateur de la vie internationale, un surarbitre dans les conflits politiques, comme la Société des Nations aurait pu et dû l'être. Non, la nouvelle Sainte-Alliance aura un but précis et déterminé : s'opposer, les armes à la main, aux puissances dites totalitaires et particulièrement à l'Allemagne. Mais alors on se demande en quoi elle sera supérieure et différera des anciennes alliances ou ententes dont l'action fut plutôt négative au point de vue de la paix générale.?

Il est donc visible que l'Alliance préconisée par M. Ludwig ne peut être qu'un nouveau bloc de certaines puissances opposé à un autre bloc et que cette opposition ne pourra que faire naître, fatalement, des conflis. Il est vrai que M. Ludwig suppose que son Alliance sera constituée par des puissances défensives contre des puissances agressives. Mais

peut-il garantir qu'à un moment donné, sous l'aiguillon de certaines circonstances ou encore poussées par des préoccupations idéologiques, les puissances défensives ne passeraient pas à l'agression? L'histoire nous apprend que les opinions furent toujours partagées dans la question de savoir qui a commencé le premier une guerre et sur qui retombe la responsabilité d'un conflit. Car pour faire naître un conflit armé il n'est pas toujours besoin de tirer l'épée le premier.

Des chicanes et des combinaisons diplomatiques suffisent. Et la preuve que ce que nous avançons est exact, c'est M. Ludwig qui nous la fournit lui-même. Il écrit :

> Les Français affirment qu'au cours des cent dernières années les Allemands on fait trois fois « irruption » en France. Cette façon de s'exprimer prête à confusion. La première fois, ils y sont entrés pour chasser Napoléon de chez eux; la seconde fois le duc de Grammont leur a déclaré la guerre; c'est seulement la troisième fois qu'ils ont attaqué.

Voyez-vous ça! Et nous qui pensions que la guerre franco-allemande de 1870-71 a été déclanchée par Bismarck et sa fameuse dépêche d'Ems. En réalité, tout n'est que question de nuances : la vérité n'est nulle part et chacun a sa vérité à lui. M. Ludwig a la sienne, c'est pourquoi il s'imagine qu'en échafaudant une nouvelle constellation de puissances il sauvera la paix du monde. Car je ne veux pas croire qu'en préconisant une alliance des puissances défensives il veut simplement les aiguiller contre l'Allemagne et régler ainsi ses comptes avec Hitler. Certes, il est très naturel qu'étant Juif il ne puisse avoir de la sympathie pour le parti national socialiste, mais je suis loin de penser qu'il essaye d'envenimer par ses écrits les relations des Etats démocratiques avec les puissances totalitaires. Je crois plutôt qu'il tâche de mettre en garde les premières contre les secondes, qu'il avertit les démocraties occidentales des risques que peuvent leur faire courir les Etats fascistes. Il leur montre, et il a parfaitement raison de le faire, le danger que ceux-ci représentent pour la paix.

C'est pour cela, il me semble, qu'à une remarque d'un Français qu'il faudrait peut-être s'entendre avec Hitler puis-

qu'il a derrière lui 80 % des Allemands, il répondit : « sans aucun doute; 80 % d'ennemis de la France ».

Mais M. Ludwig ne se limite pas uniquement à des généralités pour nous avertir des dangers que court la paix du monde du fait de la politique de l'Allemagne hitlérienne. Il nous trace dans quelques pages fort appréciables les portraits de Hitler et de Mussolini. Le portrait de Hitler est poussé au noir; par contre celui de Mussolini est peint avec beaucoup de sympathie (1). Hitler, nous dit M. Ludwig, n'est qu'une pâle réplique du dictateur italien. C'est un hystérique qui doit son succès tout d'abord a ses dons d'orateur dans le goût allemand, pompeux, nébuleux, brutal et larmoyant, et ensuite parce qu'il dit aux Allemands, ce peuple le plus belliqueux de l'Europe, que la victoire par les armes peut seule leur rendre l'honneur qu'ils ont perdu par la défaite de 1918. Cependant Mussolini méprise Hitler « plus que n'importe quel homme d'Etat français ». Aussi « dès que Mussolini aura suffisamment nui à Hitler, il cessera d'être l'allié de l'Allemagne ». Mais alors, demanderons-nous, que deviendra le fameux axe Rome-Berlin? « Ce qu'on appelle l' « axe » se terminera par une trahison, si cela ne commence pas par là », nous répond M. Ludwig et il ajoute :

Non seulement Mussolini ne déclenchera pas la guerre en Europe, mais il n'y prendra pas part à son début... Quant à Hitler, il poursuit un idéal passionné : la domination du monde par la race germanique... Les Allemands sont en faillite, ils ont donc la chance de pouvoir dépenser beaucoup, c'est pourquoi ils sont si dangereux. On disait autrefois : « L'or est le nerf de la guerre ». On dit aujourd'hui : « Puisque nous n'avons plus d'argent, il nous faut une guerre! »

Ainsi parle M. Emile Ludwig. Mais n'oublions pas qu'il est l'auteur de maints ouvrages romancés.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

(1) La brochure de M. Emil Ludwig a été écrite et publiée avant les mesures antisémites prises tout dernièrement par le gouvernement italien. Il se peut donc que M. Ludwig ait changé depuis son opinion sur Mussolini et sa politique.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Le redressement français et le jeu italien. — Le problème des relations entre la France et l'Italie a continué à commander la situation politique pendant tout le premier mois de l'année. Il est à prévoir qu'au cours des prochaines semaines il restera au premier plan des préoccupations internationales, car c'est de son évolution, il ne faut pas se le dissimuler, que dépend la paix ou la guerre, tout comme elle dépendait, au mois de septembre dernier, de la solution de la crise de l'Europe centrale. Mais l'état présent des choses est très différent sur le Continent de ce qu'il était il y a quatre mois. La tension entre la France et l'Italie ne ressemble en rien à celle qui existait entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie et qui faillit mettre le feu à l'Europe. Le Reich n'avait en face de lui qu'une petite nation abandonnée de tous et qui ne pouvait soutenir une lutte dans des conditions par trop inégales. L'Italie se trouve en présence d'une grande puissance sûre de sa force, solidement appuyée sur une étroite entente avec l'Angleterre, et bien résolue à défendre l'intégrité de son empire partout où celle-ci viendrait à être menacée. Si le gouvernement fasciste croit donc pouvoir réaliser ses prétentions en usant des méthodes d'intimidation qui ont réussi à l'Allemagne hitlérienne, il se trompe du tout au tout et s'expose à éprouver de nouveaux mécomptes.

La campagne antifrançaise de la presse italienne — campagne poussée jusqu'aux plus grossières injures à l'adresse du peuple français, comme en porte témoignage certain article du *Tevere,* — a été encouragée ouvertement dans les milieux romains influents, sous prétexte qu'elle traduisait les aspirations profondes de la nation, alors que, pourtant, son caractère factice éclatait à tous les yeux. La répudiation unilatérale par l'Italie de l'accord Laval-Mussolini de 1935, dont le Duce lui-même disait, il y a quatre ans, qu'il liquidait définitivement toutes les questions en suspens entre les deux pays; le voyage triomphal de M. Daladier en Corse et en Tunisie, qui a permis non seulement au chef du gouvernement de la République de proclamer à la face du monde

que la France ne cédera pas un arpent de son empire, mais qui a fourni également l'occasion aux populations corse et tunisienne de manifester avec des accents touchants leur attachement à l'ordre franjçais tel qu'il est établi; enfin, la visite officielle de M. Neville Chamberlain et lord Halifax à Rome, ainsi qu'il en avait été décidé au lendemain de la conférence de Munich, ce furent autant de faits qui fixèrent le véritable aspect des choses, que l'offensive haineuse de la presse fasciste tendait à fausser.

Si le gouvernement de Rome sut bien se garder — et pour cause — de formuler officiellement les exigences de l'Italie avant la visite du premier ministre et du secrétaire d'Etat pour les affaires extérieures de Grande-Bretagne, les organes du régime mussolinien eux-mêmes varièrent singulièrement dans leurs prétentions à mesure que s'affirmait la volonté de la France de résister à toute prétention incompatible avec sa dignité de grande puissance et avec ses intérêts vitaux. Après avoir réclamé avec véhémence la Corse, la Tunisie et la Côte des Somalis, voire même Nice et la Savoie, on a changé tout de suite de ton de l'autre côté des Alpes lorsque le Ministre des affaires étrangères, M. Georges Bonnet, eut déclaré à la Chambre des députés que la France ne céderait jamais un pouce de son territoire et que toute tentative pour réaliser de telles prétentions conduirait inévitablement à un conflit. Sans abandonner franchement le thème des revendications impériales, on a soutenu alors insidieusement à Rome qu'il s'agissait, non pas de modifier l'ordre territorial en Méditerranée et en Afrique du Nord, — ce qui serait, d'ailleurs, incompatible avec le *statu quo* expressément confirmé dans l'accord italo-britannique, — mais qu'il importait de résoudre des problèmes proprement juridiques. Personne ne s'est trompé sur les raisons psychologiques de ce changement d'attitude. Il ressortait assez de controverses soigneusement entretenues et systématiquement envenimées par la presse fasciste que les revendications territoriales à l'égard de la France demeuraient l'essentiel de la politique italienne, et que le gouvernement de Rome n'avait cru devoir inspirer et encourager la campagne extravagante des journaux du régime que dans l'espoir de réussir par là à intimider la France et

dans la conviction que l'affaiblissement de celle-ci, en conséquence des troubles sociaux de ces deux dernières années, disposerait la nation française à tous les abandons afin d'éviter une guerre qu'on supposait, bien à tort, qu'elle ne pourrait soutenir avec succès et pour laquelle, insinuait-on à Rome, elle n'était pas assurée du soutien de l'Angleterre.

Tous ces calculs italiens se sont révélés faux à l'épreuve des événements. Le redressement moral et politique de la France, commencé sous la pression de la menace allemande lors de la crise de l'Europe centrale, s'est affirmé tout particulièrement sur le plan international. Quand on compare la position actuelle de la France dans le monde à celle qui était la sienne au mois de septembre dernier, on ne peut qu'être frappé du changement qui s'est produit en si peu de temps. Il a suffi pour cela de ne pas céder à la nervosité ou à la crainte, de considérer les choses avec calme et sang-froid, de mesurer exactement les chances et les risques d'une politique hardiment française, de ne pas se méprendre sur le caractère de la manœuvre italienne et de lui opposer une tranquille résolution. Après le voyage triomphal de M. Daladier en Corse et en Tunisie, personne ne pouvait plus douter que, si l'Italie prétendait obtenir aux dépens de l'empire français la contre-partie qu'elle attend toujours des abandons qu'elle a dû consentir en Europe centrale et orientale en faveur de l'amitié allemande, il lui faudrait déployer des efforts qu'on serait en droit de considérer comme étant au-dessus de ses ressources et de ses moyens, même si elle trouvait à cet effet — ce qui reste infiniment douteux — l'appui sans réserve de la puissance militaire du Reich. C'est que toute politique, qu'on le veuille ou non, est commandée par des conditions géographiques qu'une coalition aussi factice que l'est l'axe Rome-Berlin ne saurait changer.

Tout le jeu italien a consisté à escompter une désagrégation progressive du bloc franco-britannique. Jusqu'au dernier moment, et alors que les conversations préalables entre Paris et Londres, la remise au gouvernement français de l'aide-mémoire britannique stipulant l'entière identité de vues des deux cabinets et le bref entretien que M. Chamberlain et lord Halifax eurent au Quai d'Orsay avec MM. Daladier et

Bonnet avant de poursuivre leur voyage vers Rome, ne permettaient plus de se méprendre sur l'absolue solidarité de la France et de l'Angleterre devant le problème méditerranéen tel que l'Italie fasciste prétendait le poser, on persista de l'autre côté des Alpes dans les plus dangereuses illusions. La visite officielle des ministres britanniques, dont le gouvernement de M. Mussolini attendait la dissociation de fait de l'Angleterre d'avec la France, ou tout au moins la promesse d'une médiation anglaise favorable aux revendications de l'Italie, a abouti, en fin de compte, à une éclatante démonstration de la plus intime entente, dans tous les domaines, des deux grandes démocraties occidentales. A Rome, tout s'est borné, en réalité, à un large exposé des thèses en présence, sans qu'apparût une chance de les rapprocher et de les concilier. M. Mussolini et le comte Ciano, faisant état de la situation nouvelle acquise par leur pays dans la Méditerranée et en Afrique orientale, ont essayé de justifier aux yeux des ministres britanniques leur prétention à obtenir, en partant du pacte de Londres de 1915, la réparation des injustices dont l'Italie, a les en croire, aurait été victime au lendemain de la grande guerre. Par contre, M. Chamberlain et lord Halifax se sont maintenus rigoureusement sur le terrain de l'accord franco-britannique, lequel repose sur la coopération permanente des deux pays, et sur celui du traité italo-britannique du 16 avril dernier, lequel a pour principal fondement le maintien du *statu quo* dans la mer latine. Cela excluait d'avance toute perspective d'une médiation britannique là ou pouvaient être formulées des exigences d'ordre territorial qui, par leur nature même, affecteraient, dans le domaine des grandes routes impériales à travers la Méditerranée, les intérêts vitaux de l'Angleterre autant que ceux de la France.

Ni en ce qui concerne une éventuelle médiation britannique entre la France et l'Italie, ni en ce qui concerne la solution à donner, du point de vue international, à la crise espagnole, M. Mussolini et le comte Ciano n'ont rencontré chez M. Chamberlain et lord Halifax une complaisance pouvant être interprétée comme un acte de faiblesse. Le premier ministre britannique est demeuré ferme sur ses positions, ce

qui lui a donné l'autorité nécessaire pour conseiller au Duce de reprendre des pourparlers directs avec la France, à l'exclusion, bien entendu, de toutes revendications territoriales proprement dites. Ce sage conseil sera-t-il suivi à Rome? A en juger par certains symptômes, il semble bien que cette voie commence à apparaître aux plus excités comme plus conforme aux moyens et aux possibilités de l'Italie que celle de l'aventure recommandée avec tant d'arrogance par la presse fasciste. Mais il faut compter avec la nécessité pour toute dictature de maintenir, quoi qu'il advienne, un régime qui ne vit que de prestige et qui, de l'autre côté des Alpes, est aux prises avec les plus graves difficultés. Par la haineuse campagne antifrançaise qu'il a laissée se développer, le Duce a rendu très délicate la reprise, dans des conditions normales, de négociations avec Paris, même si ces négociations doivent être limitées, comme on le suggère de différents côtés, à un arrangement relatif au chemin de fer de Djibouti, à une participation italienne à l'administration et au contrôle du Canal de Suez et à l'élaboration d'un nouveau statut des Italiens résidant en Tunisie. Ce que la France pouvait concéder de bon gré à l'Italie, en dehors de toute cession territoriale, il devient difficile pour elle de paraître s'y résoudre sous l'effet d'une menace. En tout cas, elle ne saurait envisager d'outrepasser ce qu'elle avait déjà volontairement accordé par le traité Laval-Mussolini de 1935 et qui, tel quel, allait bien au delà des obligations contractées par elle en vertu du pacte de Londres de 1915.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme et Sciences psychiques

Pierre Geyraud : *Les sociétés secrètes de Paris;* Emile Paul. » »

Gastronomie

F. Faldeau : *Le bien-manger en Aunis et Saintonge.* Avec 44 aquarelles de Louis Suire; A la Rose des Vents, La Rochelle. » »

Histoire

Gaston Capdupuy : *Don Carlos. La guerre civile en Espagne* 1833-1840; Denoël. 25 »

Charles Vassal-Reig : *La prise de Perpignan* 1641-1642. Avec des illustrations; libr. Caffin. 35 »

Littérature

Paul Césari : *Les passions dans l'œuvre de Balzac;* Les Presses modernes. 25 »

Yves Dautun et Jean Lafarge : *Fascicule* 3; Baudinière. 15 »

Lucile Decaux : *Loulou, prince impérial;* Nouv. Revue franç. 20 »

Claude Fauchet : *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise. Rymes et Romans.* Livre Ier. Edité par Janet G. Espiner-Scott; Droz. » »

Janet Girvan Espiner-Scott : *Claude Fauchet, sa vie, son œuvre.* Avec un portrait et des illust. documentaires; Droz. » »

Janet Girvan Espiner-Scott : *Documents concernant la vie et les œuvres de Claude Fauchet.* Documents. Inédits. Bibliothèque de Fauchet. Extraits de poèmes, copiés d'après des manuscrits perdus; Droz; » »

Selma Lagerlöf : *Mon journal d'enfant,* traduit du suédois par Th. Hammer et M. Metzger. Avec un portrait; Stock. 30 »

Cécile Périn : *De la paix et de la guerre;* Les beaux livres, Cannes. » »

Alphonse Séché : *Les guerres d'enfer.* Préface de Léon Daudet; Denoël. 21 »

Hector Talvart : *La femme, cette Inconnue...* essais sur l'amour et la sexualité; Delmas, Bordeaux. » »

Paul Valéry : *Variété IV;* Nouv. Revue franç. » »

Livres d'Etrennes

M. Jean Brunhes Delamarre et Marius-Ary Leblond : *La France dans le monde, ses colonies, son empire.* Illustrations d'André Hofer; Mame, Tours. 35 »

Oswald Durand : *René Caillé et Tombouctou.* Avec des illustrations; Mame, Tours. 10 »

Marius-Ary Leblond : *Lavigerie et les Pères blancs.* Avec des illustrations; Mame, Tours. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Ministère des affaires étrangères. Commission de publication des documents relatifs aux Origines de la guerre de 1914 : *Documents diplomatiques français* 1871-1914. 1re série, 1871-1901. Tome VIII : 20 *mars* 1890-22, *août* 1891; Costes. » »

Philosophie

Raphaël Lévêque : *L'éclosion des pensées,* essai sur la dialectique de l'association des idées; Belles Lettres. 25 »

Raphaël Lévêque : *L'Elément historique dans la connaissance humaine d'après Cournot;* Belles Lettres. 45 »

Poésie

François Brousse : *Le poème de la terre;* Impr. Gabelle, Carcassonne. 6 »

Philippe Dumaine : *Périples;* Le Divan. » »

Maryse Elot : *A fleur de soir;* Debresse. 10 »

Ida Faubert : *Cœur des îles.* Préface de Jean Vignaud; Debresse. 15 »

Paul Guédon : *La nurse à l'imprimerie.* Préface de Tristan Derème; Impr. Floch, Mayenne. » »

Pierre Jean Jouve : *Kyrie;* Nouv. Revue franç. 25 »

I. F. Paul Leclercq : *Reflets;* Edit. La Bourdonnais. 20 »

Marie Madeleine Machet : *La voyageuse.* Préface de André Spire; Cahiers du journal des poètes. » »

Edmond Panet : *La Marche légendaire,* petit choix de sonnets; Libr. Vors.

Lucien Poyet : *Sous l'oriflamme des ténèbres;* Revue moderne des arts et de la vie. 7 »

Louis A. Robert : *Gerbe mystique;* Debresse. 15 »

Paul Seghin : *Mes glèbes;* S. n. d'édit. » »

Paul Seghin : *Rumeurs bleues;* S. n. d'édit.

Politique

Jules Romains : *Cela dépend de vous;* Flammarion. 10 »

Questions coloniales

André Tibal : *Colonies et matières premières;* Centre Européen de la Dotation Carnegie. » »

Questions militaires et maritimes

Marc Bernard : *La conquête de la Méditerranée;* Nouv. Revue franç. 9 »

Paul Shack : *Tu seras marin;* Edit. de France. 15 »

Questions religieuses

René Aigrain : *Saint-Pierre;* Edit. Spes. 7,50

Roman

Léon Alahouf : *Cette vie qui est en moi.* Préface de Maurice Magre: Breschi. 18 »

Henri Boulle : *Evangéline;* Emile Paul. 18 »

Manba Garreau-Dombasle : *Sati;* Stock. 18 »

Julien Gracq : *Au château d'Argol;* Corti. 18 »

Henry de Mongreid : *Le trésor du pèlerin;* Nouv. Revue franç. 24 »

Andrée Rolland : *La propriétaire de la villa « Cordouan »;* Intercontinentale d'édition, Monte-Carlo. 8 »

Virginia Woolf : *Années,* traduit de l'anglais par Germaine Delamain. Préface de René Lalou; Stock. 36 »

Sciences

Annuaire astronomique et météorologique Camille Flammarion publié par l'Observatoire de Juvisy, 75e année, 1939; Flammarion. 18 »

C. C. Furnas : *Le siècle à venir,* traduit de l'anglais par A. M. Petitjean. (Coll. *L'avenir de la science* dirigée par Jean Rostand); Nouv. Revue franç. 40 »

Pierre Jean : *La psychologie organique des systèmes nerveux;* Corréa.

Gaston Viaud : *Le phototropisme animal,* exposé critique des problèmes et des théories, avec des figures; Belles Lettres. 24 »

Gaston Viaud : *Recherches expérimentales sur le phototropisme des daphnies,* étude de psychologie animale. Avec des figures; Belles Lettres. 32 »

Sociologie

Divers : *La bataille de la France;* Tisné. 9 »

Divers : *L'homme, la technique et la nature.* Préface de Jean Cassou; Rieder. 30 »

Renaud de Jouvenel : *Commune-mesure,* chroniques; Edit. sociales internationales. 21 »

Maurice H. Lenormand : *Manuel pratique du corporatisme;* Alcan. 30 »

Théâtre

Pierre Bourg : *Théâtre.* Tome VII : *A Nazareth,* pièce en 4 tableaux; La Rampe, Bruxelles. » »

Francis de Croisset : *Théâtre* VIII : *La livrée de M. le Comte. Le Tour de main;* Flammarion. 18 »

J. F. Paul Leclercq : *L'Un-Trois;* essai d'une représentation; Edit. La Bourdonnais. 15 »

Varia

Ginette Mathiot : *Je sais faire la pâtisserie*, près de 900 recettes de gâteaux, d'entremets, de confiserie; Albin Michel. 18,50

MERCVRE.

ÉCHOS

« Mercure de France » : règlement de l'exercice 1937-38. — Le prix de poésie du Goéland. — Le monument de Baudelaire. — L' « Amitié par le Livre », Vimereu et Deubel. — Une lettre de M. Marcello-Fabri. — Une lettre de M. André Fontaine. — « Venise sauvée » ou les débiteurs découverts. — A propos d'une lettre inédite de Verlaine. — Conservatoire. — Contribution à une Histoire de la Préface. — Toujours le « Musée secret ». — Cinquantenaires. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

« Mercure de France » : règlement de l'exercice 1937-38. — L'impôt sur les coupons des titres nominatifs ayant été porté de 12 à 18 %, le montant net des coupons n° 37 et n° 36 (suivant les séries d'actions) sera de 4 fr. 10 au lieu de 4 fr. 40 et de 1 fr. 025 au lieu de 1 fr. 10, ainsi que l'indiquait par erreur notre compte rendu d'assemblée générale.

La date de paiement reste inchangée.

§

Le Prix de Poésie du Goéland. — Sous la présidence du poète Saint-Pol Roux, le jury du Prix du Goéland (Madame Germaine Beaumont, MM. Léon Bocquet, René Martineau, Jean des Cognets, Georges-Louis Garnier, Jacques Dyssord, Yves Nat, Patrice de la Tour du Pin, Théophile Briant) a décerné le 3 décembre dernier, à Rennes, son prix annuel à M. Jules-René Thomé pour son manuscrit *Images* par 6 voix, contre 1 voix à Mlle Jeanne Sandelion, 1 à Pierre Louit, 1 à Robert Delahaye, 1 à Alain Borne.

Le Prix du meilleur poème a été partagé entre Jeanne Sandelion et Marcel Millet.

Des mentions ont été accordées à Mme Alberte Caupenne, MM. Marcel Béalu, Louis Jarty, Alain Messiaen, Paul-Alexis Robic et César Santelli.

§

Le monument de Baudelaire. — On nous communique la deuxième liste des souscriptions reçues par le Comité du monument Baudelaire :

	Francs.
La Comédie-Française.	100.00
L'Administration et le Personnel du *Figaro*..................	1.000.00
Société des Conférences de l'Ecole de Limoges (Envoi de M. Pierre Pomaret).	200.00
MM. Désaymard (2e versement).	19.00
Le Docteur Mondor.	100.00

A. Hormeau-Ouderlues (Belgique)	25.00
Anonyme à Arbot (Haute-Marne)	10.00
MM. Carlo-Meyer	10.00
Talva, Roussy, Ovide, Marchal, Maillet, Lozach, Liotard, Graber, Chaplaz, Aimé, professeurs à la Faculté de Commerce du Caire	100.00
Mlle J. Hatto	150.00
MM. Laferrière à Limoges	50.00
Léon Barthou	150.00
André Billy	50.00
Eutrope, Résident de France au Laos	100.00
La Société Littéraire du Maine (envoi de Mme J. Blin-Lefèvre)	50.00
MM. Frédéric Saisset	20.00
J. R. Thomé	20.00
L'Ecole de commerce de Dijon (envoi de M. Amidieu)	100.00
MM. Réjou à Périgueux	20.00
Gabriel Remerand, Consul de France à Ljubljana (Yougoslavie)	100.00
Mme Madeleine Vernon	30.00
Total	2.404.00
Rappel de la 1re liste	10.080.00
Total au 31 décembre 1938	12.484.00

Prière d'adresser la correspondance au secrétaire général, Yves-Gérard Le Dantec, 16, rue Stanislas, Paris VIe, et les souscriptions au trésorier, Emmanuel Aegerter, 33, rue de Coulmiers, Paris XIVe.

§

L' « Amitié par le Livre », Vimereu et Deubel. — Paul Vimereu, ce nom est familier à ceux qui ont connu, avant-guerre, les petites revues et l'*Ile Sonnante* notamment. Et le nom de Paul Vimereu est familier, d'autre part, à quiconque a lu les romans qui vont de *César dans l'Ile de Pan* — Paul Vimereu est l'homme des îles! — aux *Amants du Rempart*.

Un roman de Paul Vimereu restait inédit : *les Faveurs de la Forteresse*. Voici qu'un prix littéraire, décerné pour la première fois, le prix des dix mille francs de *l'Amitié par le Livre* va mettre en lumière *les Faveurs de la Forteresse*. Primé sur manuscrit, ce roman, qui évoque la vie concrète et spirituelle, avant la guerre, d'une forteresse des marches d'Ile-de-France — encore une île — paraîtra par les soins de l'*Amitié par le Livre*.

L'Amitié par le Livre groupe dans son Comité de patronage les noms de Georges Lecomte, André Gide, Georges Duhamel, Jean Vignaud, etc., etc. Son fondateur-administrateur est M. Camille Belliard. C'est auprès de ce dernier que les candidats au prochain concours de l'*Amitié par le livre* se renseigneront, en vue de l'envoi de leurs manuscrits, avant le 1er août prochain. M. Camille Belliard demeure à Querqueville (Manche).

Le lauréat pour l'année 1939 demeure, lui, à Saint-Servan, où le docteur Boulogne — Vimereu étant sa signature d'écrivain — exerce la médecine. Il vient peu à Paris, il ne fréquente que rarement les milieux littéraires, — sinon pour se mêler aux *Amis de Léon Deubel,* honorer, maintenir le souvenir de Léon Deubel. Car Paul Vimereu a bien connu le poète de *Régner* au temps où celui-ci était répétiteur au collège de Saint-Pol-sur-Ternoise et comme l'auteur des *Faveurs de la Forteresse* était élève. — G. P.

§

Une lettre de M. Marcello-Fabri.

Mon cher Directeur,

Mon nom ayant été cité dans vos échos, me permettez-vous de vous faire connaître mon sentiment personnel, au sujet du prix de poésie de l'*Age Nouveau* récemment décerné par l'Académie Mallarmé à MM. Dez et Lannes. — Les voix se sont partagées entre les deux poètes au point qu'il semblait impossible de faire triompher ou M. Lannes ou M. Dez. La solution de donner deux prix au lieu d'un ne pouvait donc que rallier tous les suffrages.

Lorsque, le lendemain, chacun des lauréats se présenta à nos bureaux, après les félicitations d'usage, je déclarai à chacun d'eux, séparément, que, fort heureux d'avoir attiré l'attention sur leur recueil, *l'Age Nouveau* les suivrait dans leur vie littéraire et ferait de son mieux en leur faveur, si, comme il était à prévoir, leurs œuvres futures confirmaient ce que l'on pouvait espérer de leur talent. Et, en m'excusant de parler, peut-être, en clergyman, j'ajoutai :

« Puis-je, fraternellement, vous demander de considérer le montant de ce prix comme une sorte de dépôt, à vous confié par un-poète-qui-se-souvient-d'avoir-été-pauvre? Je voudrais, — au cas, bien entendu, où, dans l'avenir, cela vous serait possible, — qu'un futur débutant bénéficiât, de votre part, d'un geste analogue à celui que nous avons été si heureux de faire aujourd'hui. Peut-être même vous paraîtra-t-il possible à ce moment de l'inciter à le renouveler lui-même, plus tard, en faveur d'un autre jeune poète... »

L'évidente portée que pourrait avoir une telle « chaîne » poétique, et fraternelle, — consolerait, semble-t-il, de bien des mufleries. Rien ne doit empêcher notre idéalisme d'espérer et de persévérer. — MARCELLO-FABRI.

§

Une lettre de M. André Fontaine.

16 janvier 1939.

Monsieur le Directeur,

Je me félicite de l'attaque personnelle injustifiée dont j'ai été

l'objet dans un de vos récents *échos*, puisqu'elle me permet de rétablir la vérité au sujet de la publication partielle d'une lettre de Germain Nouveau à Verlaine.

La *Collection littéraire Jacques Doucet* a été incontestablement donnée à l'Université de Paris, qui l'a installée dans une salle de la bibliothèque universitaire Sainte-Geneviève; c'est le recteur de Paris qui en est le propriétaire légal et qui seul a qualité pour accorder ou refuser la communication et la reproduction des documents. C'est donc à lui, et à lui seul, que je demandai en février 1937 l'autorisation de publier quelques lettres de Germain Nouveau, de Verlaine et de Delahaye. Il me l'accorda, mais limitativement, et, le 2 mars je lui répondis que je n'avais plus rien à faire à la *Collection littéraire Jacques Doucet,* puisque c'était « une bibliothèque-musée où l'on pouvait regarder les documents, mais où l'on ne pouvait s'en servir pour mener à bien un travail sérieux ».

Car telle est la vraie question : Jacques Doucet a-t-il donné sa bibliothèque à l'Université de Paris pour le plaisir de quelques amateurs ou pour faciliter la recherche? Je l'entends encore me dire, il y a trente ans, alors qu'il constituait l'admirable instrument de travail devenu la très accueillante et très libérale *Bibliothèque d'art et d'archéologie* de la Faculté des Lettres : « ...Après avoir joui passionnément de mes tableaux, je veux témoigner ma reconnaissance aux peintres en mettant les historiens d'art à même de travailler sur eux ». Des intentions semblables l'ont guidé dans ses acquisitions d'éditions rares et de manuscrits. C'est contre ses volontés qu'on refuse aux hommes d'étude la possibilité d'utiliser ses trésors. « La Société des amis de la Bibliothèque, m'a écrit M. Charléty, est en quelque sorte l'exécutrice de ses volontés. » D'où vient cette carence du recteur?

Puisse quelque jour un ministre de l'Education nationale prendre un arrêté conçu à peu près ainsi : « Tout document appartenant aux bibliothèques universitaires doit être intégralement communiqué aux travailleurs autorisés par le recteur à en prendre connaissance et pouvoir être utilisé par eux sous leur propre responsabilité. » C'est ainsi qu'on obtiendra des dons aux bibliothèques; mais qui voudrait leur léguer des manuscrits frappés en entrant de stérilisation?

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc. — ANDRÉ FONTAINE.

§

« Venise sauvée » ou les débiteurs découverts. — Les lecteurs du *Mercure de France* n'ont peut-être pas oublié le petit

article que j'ai publié sous ce titre dans cette revue en 1935 touchant les emprunts de Zola et de Coppée à la tragédie d'Otway. M. Georges Andrieux, de qui, une fois de plus, pour ma part, je me reconnais débiteur, me communique cette lettre inédite de Barbey d'Aurevilly :

Never more

Samedi (1)

Mon cher Coppée (2)

Faites-moi le plaisir de demander à M. Monval, qui n'est pas le *Vieillard des tombeaux*, puisqu'il garde les vieilles tragédies mortes du *théâtre français*

La tragédie de *Manlius*, de la *Fosse*, et plusieurs fois de *La fosse*, car elle est dans la *fosse* de l'oubli — et dans celle du Théâtre français.

Stupete gentes! J'en ai besoin. Peut-on avoir besoin de ça?... Mon cher *gentes*, rapportez-la moi ce soir si vous allez trôner dans votre nécropole (3) aujourd'hui.

Yours

JULES B. D'AUR.

(en hâte)

Le jeune Monval ayant extrait de la fosse aux « ours » celui du sieur de La Fosse , le jeune Coppée le porta à M. d'Aurevilly qui, dissertant dessus, lui révéla, pour la peine, que ce héros tragique et romain ne faisait qu'un, au déguisement près, avec le héros tout aussi tragique mais vénitien d'Otway, lequel l'avait rencontré sinon dans l'histoire du moins dans la *Conjuration de Venise*.

Avant de la rejeter dans la fosse de la rue de Richelieu, Coppée eut sans doute la curiosité de lire cette vieille tragédie morte. « Peut-on avoir besoin de ça?... » s'écriait M. d'Aurevilly. Mais oui, pour en tirer une pièce en 5 actes et en vers. Et voilà comment, pour avoir prêté à l'auteur d'*Une vieille Maîtresse* une vieille tragédie morte, dont il ne soupçonnait sans doute même pas l'existence, Coppée donna, en 1895, *Pour la couronne* au second théâtre français. Il n'oublia que de dire où il avait puisé son inspiration, ce qui procura à Laurent Tailhade le malin plaisir de lui rafraîchir, pillant lui-même Larousse sans le citer, dont lança publiquement M. Edmond Sée, la mémoire et celle de ses auditeurs. — AURIANT.

§

A propos d'une lettre inédite de Verlaine. — Le numéro de janvier du *Courrier d'Epidaure* contient, sous la signature de M. Pierre Normand, un article encadrant une lettre inédite de Paul Verlaine, lettre datée du 30 juin 1890, et adressée par le pauvre Lélian, alors hospitalisé à Broussais, salle Lasègue, n° 31, à l'un de

(1) Ecrit à l'encre rouge, souligné de trois traits au crayon jaune.
(2) Ecrit à l'encre verte, — la lettre elle-même à l'encre rouge.
(3) M. Georges Andrieux rappelle dans son catalogue (Vente des 27 et 28 janvier 1939, p. 29, n° 179) que Fr. Coppée était alors (sous l'Empire), sous-bibliothécaire à la Comédie-Française.

ses jeunes confrères, Louis Roland, qui lui avait dédicacé un exemplaire de ses *Petits Poèmes*, publiés l'année précédente avec une préface de Catulle Mendès. Dans cette lettre, longue et élogieuse, on trouve des phrases comme celles-ci, bien caractéristiques de la manière verlainienne :

J'ai lu et relu vos *Petits Poèmes*, et je vous applaudis de tout cœur. L'artiste sûr et le vrai poète que vous êtes apparaissent avec éclat, un éclat délicat si j'ose ainsi dire, dans ce trop mince volume de début. Vous avez par moments, au milieu de la parfaite correction de votre tenue, des audaces d'expression bien souvent des plus heureuses. Citer m'entraînerait trop loin, car les moments dont je viens de parler sont nombreux dans votre œuvre, chers moments pour le lecteur très blasé comme nous, confesseurs du Mot, qui le voulons parfait et plus, et nouveau dans le traditionnel et réciproquement et tout!

J'aime tout particulièrement la pièce VI de la seconde partie. Elle est d'un beau mouvement sincère et vécu... chose rare en ces temps poétiques trop joailliers et cabotins, n'est-ce pas, à la fin? De nobles et impressionnantes choses de nature et d'observation pittoresque parsèment pour ma joie intellectuelle ce, je le répète, trop court volume, et somme toute il n'est pas un poème dans ces *Petits Poèmes* qui ne m'ait donné le sentiment de quelque chose de rare, d'élevé — et d'*amusant* dans le haut sens du mot. Je vous parle en toute sincérité, Monsieur, vous pouvez m'en croire.

On trouvera d'ailleurs le texte intégral de cette lettre dans la revue précitée, avec sa reproduction en fac-similé. Ajoutons — ce que M. Mornand a oublié de dire — que Louis Roland était le frère aîné de notre collaborateur Marcel Roland, détenteur de la lettre en question et lui-même poète à ses débuts. La poésie mène à tout. Si elle a conduit depuis lors, — par quelles voies mystérieuses? — Marcel Roland à l'étude des insectes et de l'histoire naturelle, Louis Roland, lui, resta toute sa vie — trop courte vie — uniquement un poète, compagnon et ami des Rodolphe Darzens, Pierre Louys, Ephraïm Mikaël. C'était alors la belle époque de la *Revue Indépendante*, de la *Revue d'Aujourd'hui* de Tola Dorian, de la *Grande Revue* d'Arsène Houssaye. Tant de publications auxquelles le *Mercure de France*, également né de ces temps, a glorieusement survécu...

§

Conservatoire. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

L'article que Georges G.-Toudouze a publié sur notre Conservatoire national est intéressant d'un bout à l'autre (1). Je me permets une simple remarque sur un point d'étymologie. Quoiqu'il ne le dise pas expressément, l'auteur, au début de son exposé, semble présenter le mot comme d'origine française et lui donner le sens que l'opinion courante a fini par lui reconnaître unanimement. C'est-à-dire un institut où l'on met en conserve la musique, l'art dramatique, ou bien peut-être aussi, on n'est pas très assuré là-dessus, les jeunes gens et les jeunes filles qui ont l'ambition de briller plus tard en ces carrières.

(1) Voir *Mercure*, 1er novembre 1938.

Le terme est d'origine vénitienne. Il apparut à la fin du XVIIe ou au commencement du XVIIIe siècle. Il désignait un établissement charitable qui, à l'origine, était à la fois hôpital, hospice, et aussi orphelinat ou asile pour enfants assistés des deux sexes. C'est ainsi que le traduit le Président de Brosses dans la XVIIIe de ses *Lettres Familières* :

La musique transcendante ici est celle des hôpitaux. Il y en a quatre, tous composés de filles bâtardes ou orphelines, et de celles que leurs parents ne sont pas en état d'élever. Elles sont élevées aux dépens de l'Etat et on les exerce uniquement à exceller dans la musique. Aussi chantent-elles comme des anges, et jouent du violon, de la flûte, de l'orgue, du hautbois, du violoncelle, du basson; bref, il n'y a si gros instrument qui puisse leur faire peur.

La définition du *petit Président* n'est point stricte; mais plus loin il la corrige de lui-même lorsqu'il compare entre elles deux chanteuses, la Zabetta des Incurables, et la Margarita des *Mendicanti.* Il reconnaît donc qu'il n'y avait pas dans ces maisons que des jeunes filles assistées, mais aussi des incurables et des pauvres.

Le voyage du Président est de 1739. En 1737, Pöllnitz, qui était Prussien mais écrivait en français, avait ainsi parlé de ces établissements :

L'Eglise de la Pietà *est la plus suivie : elle appartient à des Religieuses qui ne connaissent d'autre Père que l'Amour. Elles y sont mises fort jeunes : on leur apprend la Musique et à jouer de toutes sortes d'instruments. Il y en a qui y excellent.*

L'un des premiers, sinon le premier qui emploie le mot *conservatoire* est Grosley, qui publie ses *Observations sur l'Italie* en 1764. Puis, en 1767, c'est Mme du Boccage; en 1769, l'abbé Richard qui entend la Greghetta à la Pietà, et la Padovanina aux Mendicanti; en 1769, Lalande qui nous explique bien que la Pietà est *une espèce d'hôpital pour les enfans-trouvés* et nous donne des détails précis sur les trois autres Conservatoires; en 1777, Roland de la Platière, l'inintelligent futur mari de la future Mme Roland; en 1782, Meyer, Hambourgeois qui est déjà le prototype du pur jacobin; en 1783, Goudar et son *Espion Chinois.* Je ne cite que les principaux textes. On en pourrait trouver bien d'autres. N'oublions pas Gœthe, en 1784; ni Rousseau qui, en 1744, appelle les conservatoires *le Scuole,* mais en donne une définition exacte : c'est-à-dire des hospices ou orphelinats dans lesquels, comme il se pratique encore de nos jours, on fait exécuter certains travaux aux assistés autant pour leur apprendre un métier que pour subvenir aux frais de la maison. Il était naturel que l'on dirigeât particulièrement les filles vers la musique. Et le succès aidant, elle finit par primer tout le reste.

Voici quelle définition donne des conservatoires la *Description historique de l'Italie en forme de dictionnaire* qui parut en 1776 :

Ecoles gratuites où l'on donne à la jeunesse une éducation convenable à la naissance de chacun. Il y en a dans toutes les principales villes. Rome en renferme plusieurs. On y élève les enfants des deux sexes, et l'on pourvoit à leur établissement. Les garçons sont mis en métier jusqu'à un certain âge; mais les filles ne sortent des Conservatoires que pour être mariées ou pour se faire religieuses.

A cette époque, l'institution, ou plutôt le nom, s'était donc étendu. Il n'est donc pas étonnant, pour me reporter à l'article de G.-Toudouze, qu'en 1795 la Convention, ne pouvant évidemment pas reprendre le nom d'Ecole royale de chant, ait pensé à le remplacer par celui de Conservatoire. Il est toutefois intéressant de savoir qu'à leur origine les conservatoires visaient surtout à conserver la vertu des jeunes personnes qu'ils abritaient. Ils ne poursuivent plus aujourd'hui tout à fait le même objet.

Je vous prie d'agréer, etc..

PAUL GUITON.

§

Contribution à une Histoire de la Préface. — Le nom de

Rodolphe Darzens, mort en décembre dernier, est lié au nom d'Arthur Rimbaud. En effet on peut lire dans la bibliographie des œuvres du poète :

Arthur Rimbaud. — Reliquaire. Poésies. Préface de Rodolphe Darzens. Paris, L. Genonceaux, édit., 3, rue Saint-Benoît, 1891.

Rodolphe Darzens avait fait saisir les exemplaire pour contrefaçon : une partie de la préface parue sous ce nom n'était pas de lui. — G. P.

§

Toujours le « Musée secret ».

Monsieur le Directeur,

C'est pendant mes vacances que j'ai eu le plaisir de lire d'abord dans le numéro du 1er août du *Mercure* la réponse de M. Auriant à une lettre du 16 juin au sujet du *Musée secret*. Votre collaborateur citait M. Charles Maurras, ce qui a valu à tous les amis de l'illustre écrivain la remarquable lettre que vous avez publiée le 1er septembre.

En fin de compte, c'est M. Pierre Dufay qui a bien voulu le même jour m'indiquer l'étude de M. Henri Boucher parue dans le *Mercure* du 15 octobre 1922 et que je n'étais pas parvenu à dénicher dans ma collection pourtant restée complète des numéros de la revue depuis 1920. Mon erreur fut de m'entêter à rechercher le poème dans les articles de M. Auriant sur l'*Origine du Monde,* de Courbet, où quatre vers seulement du *Musée secret* ont été cités par votre collaborateur, ainsi qu'il veut bien me le rappeler.

Le hasard, si bienveillant parfois aux chercheurs, m'avait pourtant déjà fait découvrir le poème complet de Gautier en bouquinant au cours d'un voyage à l'étranger, l'été dernier, postérieurement à ma lettre du 16 juin. Dans un ouvrage publié en novembre 1937, *L'Amateur de Femmes,* M. Léo Larguier reproduit le *Musée secret.* Mais, en confrontant avec le texte Bergerat, de M. Boucher, celui de M. Larguier, j'y ai découvert une s rophe supplémentaire, intercalée entre la 15e et la 16e.

Et poète trempant ma phrase
Dans l'or de tes glacis ambrés,
Comme un peintre montrer sans gaze
Des trésors par l'amour ombrés.

S'agit-il encore d'une variante? La parole est à M. Larguier, dont M. H. Talvart signale, dans votre numéro du 1er novembre, l'ouvrage consacré à Gautier en 1911.

Je n'aurais qu'à me louer de vous avoir interrogé au sujet du *Musée secret* si l'on considère surtout que les admirateurs du bon

Théo sauront maintenant qu'ils peuvent compter parmi eux des membres éminents des deux Académies, unis ainsi en hommage posthume à celui « qui n'en fut pas ».

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc.

H. CHEVALIER.

§

Cinquantenaires. — Le 1er février 1889 a vu mourir Emile Guiard. Neveu d'Emile Augier, lui aussi était auteur dramatique : le Théâtre-Français avait représenté *Volte-Face;* l'Odéon : *Mon Fils, Feu de Paille.* Emule de Charles Cros, il était l'auteur d'un monologue répandu dans les salons : *la Mouche.*

Gabriel de Lurieu, qui fermait les yeux le 3 février à l'âge de 86 ans, avait beaucoup écrit pour le théâtre. Jules Ten-Brink, décédé le même jour, était compositeur : on jouait sa musique aux Concerts Lamoureux et Colonne.

C'était la mort, le 10, de Claude Guigue, le collaborateur de Napoléon III pour son *Histoire de César;* le 11, de Victor Verdellet, « ancien jeune premier » de la Comédie-Française; d'Alexandre Natan Lévy, le frère de Michel et Calman Lévy; le 12, de Frédéric Barbier, le compositeur d'*Une Nuit de Séville;* d'Henri Lutteroth, auteur d'une histoire des débuts du protestantisme en France et ancien directeur du journal *le Semeur;* le 13, du baron Ernouf, qui avait soutenu, dans le *Bulletin de Paris,* le prince Louis-Napoléon contre la Chambre; de François Bunko, « le plus célèbre violoniste de la tribu des tziganes », soulignait une gazette, et qui laissait quatre fils, tous violonistes; le 17, du Sénateur Songeon, fils du général baron Songeon, du premier Empire : il s'était toujours refusé à porter le titre nobiliaire de son père; le 23, de Ludovic Carreau, auteur d'un « cours de morale utilitaire »; d'Albert Houssaye, maréchal des logis de chasseurs, fils d'Arsène Houssaye et frère d'Henry Houssaye; le 24, du prince Soltykof, le grand collectionneur, dont la collection d'armures passa du château de Pierrefonds aux Invalides.

Ce mois de février 1889 avait consacré, le 3, l'inauguration d'une statue de Jean-Jacques Rousseau, œuvre de Berthet, place du Panthéon : un banquet à dix francs par tête réunissait les fidèles de Jean-Jacques, chez Corazza. Le 21, Jules Claretie était reçu à l'Académie française, au fauteuil de Cuvillier-Fleury, par Ernest Renan. Le 23, nouveau ministère, sous la présidence de M. Tirard; on l'appelait « le Ministère de l'Exposition ».

Le 6, ç'avait été le mariage morganatique, dans une église de village près de Menton, d'Alexandre de Battenberg, ancien prince

régnant de Bulgarie, avec Mlle Lohna. Celle-ci, de son vrai nom Johannah Loinsinger, fille d'un valet de chambre au service d'un officier général autrichien, avait débuté trois ans plus tôt à l'opéra de Darmstadt, dans *la Fille du Régiment*. Beau sujet d'opérette. — G. P.

§

Le Sottisier universel.

Augmentation des prix du tabac, des tarifs de métro et d'autobus; suppression des cinq jours de travail par semaine. — *La Gazette des Tirages officiels*, 6-15 novembre.

Le jour où nous tiendrons la queue de la poêle, et si le manche se trouve entre nos mains, vous pouvez comptez que cela sautera. — *Choc*, 20 décembre.

Dès l'arrivée au port, le navire fut transporté à l'hôpital dans une voiture d'ambulance. — *Paris-Soir*, 19 décembre.

Un avion de bombardement, venant de l'aérodrome de Woodsford, est tombé à la mer, ce matin, au large de Chesilbech. Des camions automobiles se sont rendus en toute hâte sur les lieux de l'accident. — *Ce Soir*, 11 décembre.

LES PÉCHÉS CAPITAUX. Il y a l'orgueil, l'envie, la colère, la luxure, le mensonge, la paresse, l'avarice et enfin la gourmandise, le péché mignon qui, sous forme de sucreries, donne force, santé, gaieté. — Journaux divers (réclame pour le sucre).

§

Publications du « Mercure de France ».

Les Bois, les Champs, les Jardins. LA GRANDE LEÇON DES PETITES BÊTES (*l'Escargot, le Mille-Pattes, la Guêpe poliste, la Punaise des bois, le Ver à soie, Pasteur chez les « magnans »*), par Marcel Roland. Un volume in-16. Prix, 15 francs.

LA TRAGÉDIE DES LETTRES RUSSES, par Nicolas Brian-Chaninov. Un volume in-16. Prix 15 francs.

Le Directeur, Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1939.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CCLXXXIX

—

CCLXXXIX Nº 973. — 1er JANVIER

CCLXXXIX Nº 974. — 15 JANVIER

CCLXXXIX N° 975. — 1er FÉVRIER

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

AVIS

●

En raison des charges de plus en plus lourdes, des augmentations de prix de toutes sortes dont se voit atteinte l'industrie de l'édition, nous nous trouvons dans la nécessité de reviser nos services gratuits de la Revue.

Nous prions les personnes à qui elle ne parviendra plus à ce titre d'agréer nos excuses et nos regrets pour la mesure à laquelle nous contraignent les circonstances.

●

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

HENRY DÉRIEUX

—

Face à Face

— POÈMES —

Un volume in-16, prix. . . . . **15** fr.

—

La Poésie française contemporaine 1885-1935

avec une Bibliographie des Poètes
une Bibliographie des Ouvrages généraux
une Table analytique des matières et un Index des noms cités

Un volume in-16, prix. . . . . **15** fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

RAPPEL :

GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CHRONIQUE DES PASQUIER

Cécile parmi nous

— ROMAN —

Un volume in-16 double-couronne, prix. . . . . **17** fr.

OUVRAGES PARUS DANS LA SÉRIE DES PASQUIER :

Le Notaire du Havre. Volume in-16 . . . . **17** fr.

Le Jardin des Bêtes sauvages. Volume in-16. . . **15** fr.

Vue de la Terre promise. Volume in-16. . . . . **15** fr.

La Nuit de la Saint-Jean. Volume in-16 . . . . **15** fr.

Le Désert de Bièvres. Volume in-16 . . . . . . **15** fr.

Les Maîtres. Volume in-16 . . . . **15** fr.

LES LIBERTÉS FRANÇAISES

22, RUE DE CONDÉ, 22 — PARIS-VIe

. C. Seine 277709 B — Chèques postaux : Paris 1212-37

BOCCACE

14. — **Nouvelles**, traduction libre par MIRABEAU (400 pages)............ 12 fr. »

CAPITAINE CANOT

12. — **Vingt années de la vie d'un négrier**, grand récit d'aventures (392 pp.). 10 fr. »

JOHN CHARPENTIER

7. — **La lumière intérieure chez Jeanne d'Arc, fille de France**... 7 fr. »

GEORGES DUHAMEL, de l'Académie Française

4. — **Vie des Martyrs (1914-1916)**............................ 7 fr. 50

LAFCADIO HEARN

10. — **Youma**, roman martiniquais .... 7 fr. »

RUDYARD KIPLING

3. — **Du Cran!** histoires de terre et de mer pour les scouts et les éclaireurs.. 7 fr. 50
19. — **L'Homme qui voulut être Roi**............................ 7 fr. 50

G. DE LA TOUR DU PIN

8. — **Le retour du Guerrier mort**, roman (couverture illus. en Camaïeu). 6 fr. 50

LOUIS PERGAUD

18. — **De Goupil à Margot**, histoires de bêtes (Prix Goncourt 1910)......... 7 fr. 50

HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie Française

1. — **La Pécheresse**, roman............................ 7 fr. 50

R. L. STEVENSON (auteur de l'Ile au trésor)

17. — **Un Drame de conscience et deux contes fantastiques** (traduction de Luce Clarence)............................ 7 fr. 50

ANDRÉ VILLIERS

13. — **Jeanne d'Arc**, miracle en 18 tableaux (couverture ornée)............... 7 fr. 50

H. G. WELLS

2. — **L'île du docteur Moreau**, roman............................ 7 fr. 50
6. — **Les premiers hommes dans la lune**, roman............................ 7 fr. 50
9. — **Miss Waters**, roman d'une sirène .... 7 fr. 50

Les textes publiés par la LIBRAIRIE DES LIBERTÉS FRANÇAISES sont donnés dans toute leur étendue, sans coupures, sans modifications, sans interprétation quelle qu'elle soit. Si les circonstances exigent qu'il en soit autrement — cela peut se concevoir — l'annonce en sera faite expressément chaque fois.

Envoi franco aux abonnés et lecteurs du **Mercure de France**,
pour la France et les Colonies.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE FRANCIS JAMMES

POÉSIE

De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir. *Poésies 1888-1897.* Vol. in-16 .... 15 »

Le Deuil des Primevères. *Poésies 1898-1900.* Vol. in-16 .... 15 »

Le Triomphe de la Vie (*Jean de Noarrieu. Existences*). Vol. in-16. 15 »

Clairières dans le Ciel, 1902-1906. (*En Dieu. Tristesses. Le Poète et sa Femme. Poésies diverses. L'Eglise habillée de feuilles*). Volume in-16 .... 15 »

Les Géorgiques chrétiennes. Vol. in-16 .... 15 »

La Vierge et les Sonnets. Vol. in-16 .... 15 »

Le Tombeau de Jean de La Fontaine, suivi de **Poèmes mesurés.** Vol. in-16 .... 15 »

Choix de Poèmes, avec une Étude de LÉON MOULIN, et une Bibliographie; portrait de l'auteur par JACQUES-EMILE BLANCHE. Vol. in-16. 15 »

Le Livre des Quatrains. 4 vol. in-8 .... Chaque vol. 5 »

Ma France poétique. Vol. in-16 .... 15 »

PROSE

Le Roman du Lièvre. (*Le Roman du Lièvre. Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Des Choses. Contes. Notes sur des Oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur Jean-Jacques Rousseau et Madame de Warens aux Charmettes et à Chambéry.*) Vol. in-16 .... 15 »

Ma Fille Bernadette. Vol. in-16 .... 15 »

Feuilles dans le vent. (*Méditations. Quelques Hommes. Pomme d'Anis. La Brebis égarée, etc.*). Vol. in-16 .... 15 »

Le Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-16 .... 15 »

Monsieur le Curé d'Ozeron, roman. Vol. in-16 .... 15 »

Le Poète Rustique, roman. Vol. in-16 .... 15 »

Cloches pour deux mariages. (*Le Mariage basque. Le Mariage de raison.*) Vol. in-16 .... 15 »

Les Robinsons basques, roman. Vol. in-16 .... 15 »

Trente-Six Femmes. Vol. in-16 .... 15 »

Leçons poétiques. Vol. in-16 .... 15 »

Janot-Poète, roman. Vol. in-16 .... 15 »

L'Ecole buissonnière. Vol. in-16 .... 15 »

L'Antigyde, roman. Vol. in-16 .... 15 »

Pipe-Chien. *Le Rêve franciscain.* Vol. in-16 .... 15 »

A LA MÊME LIBRAIRIE :

EDMOND PILON

Francis Jammes et le Sentiment de la Nature. Collection *Les Hommes et les Idées* avec un portrait et un autographe. Vol. in-16. 2 50

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

EUVRES DE ANDRÉ GIDE

ROMAN

mmoraliste. Volume in-16. **15** fr.
Porte étroite. Volume in-16. . . . . **15** fr.

LITTÉRATURE

car Wilde. (*In Memoriam*) (Souvenirs). *Le « De Profundis »*. Vo-
ume in-18. . . . . **5** fr.
étextes. Volume in-16. . . . . **15** fr.
uveaux Prétextes. Volume in-16. . . . . **15** fr.